

COLLECTION MICHEL LÉVY

LA

FAMILLE CAXTON

LA
FAMILLE CAXTON

PAR
E.-L. BULWER

TRADUIT PAR
AMÉDÉE PICHOT

PREMIÈRE SÉRIE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE.

—
1864

Tous droits réservés

WILLIAM CAYTON

THE NEW YORK

LIBRARY

NEW YORK

1800

NEW YORK

NEW YORK

NEW YORK

NEW YORK

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Di, probos mores docili juventa,
Di, senectuti placidæ quietem,
Romulæ genti date, remque prolemque
Et decus omne.

(HORAT., *Carmen seculare.*) (1)

Chaque famille est une histoire et même un poème pour qui sait lire les pages de ce livre vivant.

(LAMARTINE.)

Si nos lecteurs de romans trouvent quelque intérêt dans celui-ci, il ne devragera cette bonne fortune aux éléments habituels de la fiction. Le plan et l'intrigue sont extrêmement simples, les incidents sont peu nombreux, et, à l'exception de ceux dont VIVIAN est le principal acteur, ils peuvent se rencontrer tous dans la vie ordinaire.

Considérée comme roman, cette histoire d'une famille est un essai qui se distingue des précédents ouvrages de l'auteur. C'est le premier où il a fait usage du genre d'esprit que nous appelons *humour*, bien moins dans un but de satire que pour mettre en relief des caractères dont quelques ridicules n'effacent pas les qualités aimables.

C'est le premier aussi où l'homme ait été observé plutôt dans le repos de ses foyers que dans ses relations actives avec le monde. En un mot, c'est surtout un tableau de *la vie dans la famille*. Voilà pourquoi les affections domestiques remplacent ici ces passions plus

(1) Dieux donnez des cœurs purs à la simple jeunesse,
Dieux donnez le repos à la calme vieillesse,
Et du vieux Romulus que la postérité
Ait des siècles de gloire et de prospérité.

ardentes qui, communément et non sans raison, occupent le premier plan dans les compositions romanesques.

Le héros dont l'autobiographie relie ensemble les divers caractères et les événements de l'ouvrage, a été choisi avec l'intention de montrer les influences de la maison paternelle sur la conduite et la carrière des jeunes gens. Si l'ambition éloigne momentanément Pisistrate des occupations sédentaires par lesquelles l'homme de la civilisation fait habituellement son début avant d'arriver à la fortune ou à la gloire, l'auteur n'a pas voulu décrire la fièvre du génie qui a la conscience de sa supériorité et aspire à de hautes destinées, mais simplement les tendances naturelles d'une jeunesse pleine de sève, sentant le besoin d'exercer sa force dans la vie active.

Pisistrate, sous ce rapport (comme il le sent lui-même et le dit), devient le type d'une classe dont le nombre va toujours croissant avec le progrès inévitable de la civilisation moderne. Il représente et personnifie l'énergie exubérante de ces enfants du siècle qui, mal à l'aise dans la foule du vieux monde, se tournent, avec l'instinct de la nature, vers le monde nouveau. La morale, enfin, de tout l'ouvrage est complétée par cette leçon qu'il contient, à l'usage de ceux qui oublient que nous avons beau aller errer loin à la recherche du bonheur : — le bonheur se trouve le plus souvent dans le cercle étroit de la famille, au milieu des objets plus immédiatement à notre portée. Hélas ! nous ne devenons guère sensibles à cette vérité (toute rebattue qu'elle est dans les diverses écoles de philosophie), qu'après avoir étendu nos recherches sur un champ plus vaste. Pour assurer la jouissance du repos, il nous faut une excitation plus vive que celle qu'on se procure par quelques tours de promenade en long et en large dans sa chambre. Le contentement de soi-même est comme cette goutte d'eau captive dans un cristal, dont Claudien a parlé avec l'étonnement d'un enfant et l'imagination d'un poète :

Vivis gemma tumescit aquis.

ÉDOUARD BULWER LYTTON.

Octobre 1849.

LA FAMILLE CAXTON

PREMIÈRE PARTIE

I

— Monsieur... monsieur... c'est un garçon!

— Un garçon! dit mon père, levant les yeux de dessus son livre et évidemment très-embarrassé, qu'est-ce qu'un garçon?

Mon père, par cette exclamation interrogative, ne prétendait pas provoquer une investigation philosophique, ni demander à la femme honnête mais illettrée, qui venait de se précipiter dans son cabinet, une solution de ce mystère physiologique et psychologique que n'a pu pénétrer la curiosité de tant de sages et encore enveloppé dans cette question : *Qu'est-ce que l'homme?* car nous n'avons pas besoin de chercher plus loin que dans le dictionnaire du docteur Johnson pour savoir qu'un garçon est un « enfant mâle, » c'est-à-dire le jeune mâle de l'homme. Mais celui qui voudrait aller au fond des choses et apprendre scientifiquement ce que c'est qu'un garçon, devrait d'abord être en état de constater positivement « ce que c'est que l'homme. » Là-dessus, mon père aurait pu se tenir pour satisfait de la réponse de Buffon, ou bien préférer celle de Monboddo; il aurait pu être d'accord avec l'évêque Ber-

keley; — il aurait pu se contenter d'accepter l'opinion du professeur Combe; — il aurait pu considérer le *genre* spirituellement comme Zénon, ou matériellement comme Epicure. Cela admis, qu'un garçon est le jeune mâle de l'homme, il aurait eu le choix entre un grand nombre de définitions; il aurait pu dire: — l'homme est un estomac: — *ergo* un garçon est un jeune estomac mâle. L'homme est un cerveau: — *ergo* un garçon est un jeune cerveau mâle. — L'homme est un assemblage d'habitudes: — *ergo* un garçon est un jeune assemblage d'habitudes mâle. — L'homme est une machine: — *ergo* un garçon est une jeune machine mâle. — L'homme est un singe sans queue: — *ergo* un garçon est un jeune singe sans queue mâle. — L'homme est une combinaison de gaz: — *ergo* un garçon est une jeune combinaison de gaz mâle. — L'homme est une apparence: *ergo* un garçon est une jeune apparence mâle. Et cætera à l'infini. — Bref, si aucune de ces définitions n'avait pu satisfaire complètement mon père, je suis persuadé que ce n'est pas à dame Primmins qu'il se serait jamais adressé pour en demander une nouvelle.

Mais le fait est que mon père méditait en ce moment, sur cette question importante: — Par qui l'Iliade a-t-elle été composée? est-ce par Homère? ou ne serait-ce qu'une collection de diverses ballades provenant de plusieurs auteurs, et finalement compliées ou arrangées par un comité d'hommes de goûts sous cet aimable tyran appelé Pisistrate? — Cette affirmation soudaine: *C'est un garçon*, venait rompre le fil de la discussion mentale de mon père. En demandant lui-même: *Qu'est-ce qu'un garçon?* il faisait à son tour une interrogation vague, celle d'un homme interrompu et surpris.

— Seigneur Dieu, monsieur, répondit dame Primmins: qu'est-ce qu'un garçon?... Mais c'est le nouveau-né!

— Le nouveau-né!... répéta mon père en se levant. Quoi! prétendez-vous dire que Mrs Caxton est.. Voyons!

— Oui, sans doute, dit madame Primmins avec une révérence, et je n'ai jamais vu un si joli poupon.

— Pauvre chère femme! dit mon père d'un air compatissant... Si tôt, si rapidement! reprit-il avec l'accent d'une surprise rêveuse... c'est l'autre jour que nous nous sommes mariés.

—L'autre jour! s'écria dame Primmins très-scandalisée... Dieu me bénisse, monsieur, il y a plus de dix mois!

— Dix mois! reprit mon père avec un soupir. Dix mois! et je n'ai pas encore fini cinquante pages de ma réfutation de la monstrueuse théorie de Wolfe! En dix mois un enfant, un enfant complet, mains, pieds, yeux, oreilles, nez, etc., etc., tandis que le pauvre enfant de mon intelligence (ici mon père posa, avec une sorte d'emphase, la main sur son traité) n'a pas encore un de ces doigts achevés. Oh! ma femme est une précieuse femme! Dieu la conserve et m'envoie la force de supporter cette bénédiction!

— Mais, monsieur, vous voudrez bien regarder le nouveau-né? Venez, monsieur!...

Et dame Primmins saisit la manche de mon père d'une main caressante.

— Le regarder... oui, assurément, dit mon père avec bonté. — Le regarder! oui, oui! c'est bien le moins que je puisse faire pour Mrs Caxton, après qu'elle a tant souffert, la pauvre âme!

Là-dessus, mon père, se drapant dans sa robe de chambre avec dignité, suivit dame Primmins, qui l'introduisit au premier étage dans une chambre tenue soigneusement obscure.

— Comment êtes-vous, ma chère? dit mon père avec l'accent d'une tendresse compatissante, en approchant du lit presque à tâtons.

Une voix faible murmura :

— Mieux, à présent, et si heureuse!

Puis, au même instant, dame Primmins, ramenant mon père à elle, souleva la couverture qui cachait un petit berceau, et, tenant un flambeau à quelques lignes d'un nez encore mal figuré, s'écria :

— Là, bénissez-le!

— Certainement, dame Primmins, je le bénis, dit mon père avec un peu d'humeur peut-être. C'est mon devoir de le bénir... Béni soit-il! Et voilà donc comment nous venons au monde... rouges, très-rouges... rougissant de toutes les folies que nous sommes destinés à faire.

Mon père s'assit sur la chaise de la garde; les femmes se groupant autour de lui, il continua à contempler le contenu du berceau, et enfin dit du ton d'un homme qui rêve :

— Et Homère fut semblable à cela?

En ce moment, ce qui s'explique du reste par l'effet de la proximité de la lumière sur ces organes visuels, l'image d'Homère enfant fit entendre les premières notes peu mélodieuses de la nature.

— Homère chanta beaucoup mieux quand il eut grandi, remarqua M. Squills, l'accoucheur, occupé à quelque pratique mystérieuse dans un coin de la chambre.

Mon père se boucha les oreilles.

— De petits corps peuvent faire un grand bruit, dit-il philosophiquement; et plus petits ils sont, plus grand est le bruit qu'ils peuvent faire.

Ce disant, il se glissa sur la pointe du pied vers le lit, et, prenant la main blanche qui lui était tendue, il murmura quelques mots qui, sans doute, charmèrent l'oreille qui les entendit, car cette main blanche se détacha tout à coup de la sienne et se porta au cou de mon père; celui-ci s'inclina!... le bruit d'un doux baiser retentit dans le silence de la chambre.

— M. Caxton! s'écria M. Squills d'un ton de reproche, vous agitez ma malade; vous devez vous retirer.

Mon père se redressa, tourna du côté de M. Squills sa calme figure qui demandait grâce, s'essuya les yeux avec le dos de la main, gagna la porte sans bruit et disparut.

— Je pense, dit une bonne femme assise de l'autre côté du lit de la mère, que M. Caxton aurait pu montrer plus de joie... plus de sensibilité, veux-je dire... à la vue de l'enfant... et d'un tel enfant! Mais tous les hommes sont les mêmes, ma chère, ils ne sentent rien, croyez-moi.

— Pauvre Augustin, dit ma mère avec un faible soupir, comme vous le jugez mal!

— Et maintenant, il faut que je renvoie tout le monde, dit M. Squills. Dormez, dormez, madame Caxton.

— Monsieur Squills, s'écria ma mère dont la main fit trembler les rideaux, je vous prie de voir si M. Caxton n'a besoin de rien, — et dites-lui bien, monsieur Squills, qu'il ne s'impatiente pas de ne pas me voir... Je serai bientôt en état de descendre... n'est-ce pas?

— Oui, si vous vous tenez tranquille, madame.

— Faites bien ma commission, monsieur Squills, et vous aussi, Primmins.

— Oui, madame.

— Tout le monde, j'en ai peur, néglige votre maître; Primmins, ma chère, ayez soin d'aérer son bonnet de nuit.

— Excellentes créatures, ces femmes! se disait M. Squills en lui-même, lorsque, après avoir fait sortir toutes les femmes de la chambre, excepté dame Primmins et la garde, il se dirigea vers le cabinet de mon père.

Ayant rencontré le domestique dans le corridor :

— John, lui dit-il, portez le souper dans la chambre de votre maître et faites-nous du punch, du punch un peu fort, entendez-vous?

II

— Monsieur Caxton, comment avez-vous fait pour vous marier? demanda brusquement M. Squills à mon père, qui, ayant posé les pieds sur un des côtés du foyer, remuait son punch avec une petite cuiller.

C'était une question familière qui aurait pu, non sans raison, fâcher plus d'une personne; mais mon père ne savait guère ce que c'était que de se fâcher.

— Squills, répondit-il en quittant ses livres et appuyant son doigt confidentiellement sur le bras de l'accoucheur, Squills, je serais charmé moi-même de savoir comment je suis arrivé à me marier.

M. Squills était un brave homme, jovial, robuste, un peu replet, avec de belles dents blanches qui rendaient son gros rire aussi agréable à voir qu'à entendre; M. Squills était aussi un philosophe à sa manière, qui étudiait la nature humaine en guérissant ses malades, et répétait souvent que M. Caxton était lui-même un livre, un livre qui valait mieux que tous ceux de sa bibliothèque. M. Squills rit et se frotta les mains.

Mon père reprit d'un air pensif et du ton d'un homme qui moralise :

— Il est trois grands événements dans la vie, monsieur : la naissance, le mariage et la mort. Combien peu qui savent comment ils sont nés! combien peu comment ils meurent! Mais, quoique je soupçonne que plusieurs peu-

veut se rendre compte du phénomène intermédiaire... moi je ne le puis.

— Vous ne vous êtes pas marié par intérêt... ce dut être par amour, remarqua M. Squills, et votre jeune femme est aussi jolie qu'elle est bonne.

— Ah! dit mon père, je me rappelle...

— En vérité, monsieur Caxton? s'écria Squills enchanté... Comment cela se fit-il?

Mon père, ainsi que c'était son habitude, paraphrasa sa réponse, et, en la faisant durer, il semblait plutôt communiquer avec lui-même que répondre à M. Squills.

— Le plus bienveillant, le meilleur des hommes, murmura-t-il; un puits d'érudition, *abyssus eruditionis!*... et penser qu'il me légua la seule fortune qu'il pouvait laisser après lui, plutôt qu'à son propre sang et à sa propre chair. ack et Kitty! Oui toute sa fortune, tous ses livres latins, grecs, hébreux, tous ceux que je pouvais accepter *deficiente manu*... Que ne lui dois-je pas?

— A qui? demanda Squills. — Bonté du ciel? de qui veut-il donc parler?

— Oui, monsieur, dit mon père qui semblait sortir d'un rêve, tel était Gilles Tibbets, maître ès arts, *sol scientiarum*, soleil de science, professeur de l'humble disciple auquel vous parlez et père de la pauvre Kitty. Il me laissa ses Elzéviros; il me laissa aussi sa fille orpheline.

— Ah! comme femme?

— Non, comme pupille; elle vint donc vivre ici. Il n'y avait point de mal à cela; mais nos voisins prétendirent le contraire, et la veuve Waltrum me dit que la réputation de la jeune orpheline en souffrirait. Que pouvais-je faire? Ah! oui, je me souviens de tout à présent! je l'épousai, afin que la fille de mon vieil ami pût avoir un toit sur sa tête et un refuge pour son innocence. La pauvre créature! je fus forcé de lui imposer cette protection d'un triste mari tel que moi, un solitaire, pâlisant sur les livres et vivant dans sa bibliothèque comme un colimaçon dans sa coquille, *cochleæ vitam agens*, monsieur Squills. Hélas? ma coquille était tout ce que je pouvais offrir à la jeune orpheline de mon pauvre ami.

— Monsieur Caxton, je vous honore, s'écria M. Squills avec enthousiasme et en bondissant sur sa chaise si vive-

ment qu'il répandit une cuillerée de punch brûlant sur les jambes de mon père. — Vous avez un cœur, monsieur, et je comprends pourquoi votre femme vous aime. Vous paraissez un homme froid, mais je vois les larmes mouiller vos yeux.

— Je le crois bien, reprit mon père en se frottant les jambes, le punch était bouillant.

— Et votre tils sera la consolation de son père et de sa mère, poursuivit M. Squills qui, dans sa cordiale émotion, ne s'était pas aperçu qu'il avait échaudé son interlocuteur. Ce sera la colombe de paix de votre arche domestique.

— Je n'en doute pas, répliqua mon père d'un air lamentable. Seulement, ces colombes, quand elles viennent de naître, sont des oiseaux très-criards, *non talium avium cantus somnum reducunt*. Toutefois, les choses auraient pu être pires : Léda eut deux jumeaux.

— Et de même Mrs Barnabas, la semaine dernière, reprit l'accoucheur. Qui sait ce que l'avenir vous réserve ? Je bois à votre héritier, et aux frères et sœurs qui viendront à sa suite.

— Frères et sœurs ! je suis sûr que Mrs Caxton n'y songe guère, s'écria mon père presque indigné ; elle est trop bonne pour cela. Passe pour un fois, mais deux... que deviendrais-je ? Comment ! depuis trois jours aucun de mes papiers n'est à sa place ; aucune de mes plumes qui n'ait besoin d'être taillée, moi qui ne peux écrire avec une plume molle ; il me faut *cuspidem duriusculam* ; et le boulanger qui est venu deux fois me porter son mémoire ! Les *Ilithyæ* sont des divinités importunes, monsieur Squills !

— Qu'est-ce que c'est que les *Ilithyæ* ? demanda l'accoucheur.

— Vous devriez le savoir, répondit mon père en souriant. Les *Ilithyæ* sont les démons femelles qui présidaient sur le néogilos ou nouveau-né ; elles reçurent leur nom de Junon ; voyez Homère, liv. XI. Par parenthèse, mon néogilos sera-t-il élevé comme Hector ou comme Astyanax ? *videlicet*, à savoir, allaité par sa mère ou par une nourrice ?

— Lequel préférez-vous, monsieur Caxton ? demanda M. Squills en écrasant le sucre dans son verre. Là-dessus je me fais toujours un devoir de consulter les intentions du père,

— Une nourrice alors, une nourrice, dit mon père, et qu'elle le porte *upo kolpo*, contre son sein. Je sais tout ce qu'on a écrit sur les mères qui allaitent ou qui n'allaitent pas leurs enfants, monsieur Squills; mais la pauvre Kitty est si délicate et si sensible, que je crois qu'une bonne et saine paysanne sera mieux pour les nerfs futurs du poupon et pour ceux de la mère, présents et futurs. Hélas! hélas! elle me fait déjà bien faute, la chère femme. — Quand sera-t-elle rétablie, monsieur Squills?

— Oh! avant une quinzaine.

— Et alors le néogilos ira à l'école! *upo kolpo*, la nourrice avec lui, et tout ira bien comme devant, dit mon père avec un air de gaieté mystérieuse et fine qui lui était particulier.

— A l'école... à peine né?

— On ne saurait y aller trop tôt, dit mon père d'une tonalité positive: c'est l'opinion d'Helvétius, et c'est aussi la mienne.

III

Que je fusse un enfant merveilleux; je le veux bien; cependant je n'appris pas de moi-même tout ce que je viens de révéler dans les deux chapitres précédents. La conduite de mon père à l'occasion de ma naissance fit une telle impression sur tous ceux qui en furent témoins, — M. Squills et dame Primmins me racontèrent si souvent la même chose, que je finis par tout savoir aussi bien que ces dignes personnes. Il me semble voir mon père devant moi, dans sa robe de chambre d'un gris foncé, avec son sourire particulier, moitié fin, moitié naïf, et se déclarant d'accord avec Helvétius pour m'envoyer à l'école lorsque je venais de naître. Il n'y avait que ma mère qui pût se vanter de comprendre mon père. Les Abdéritains firent venir Hippocrate pour guérir la folie de Démocrite, « qui, en ce temps-là, dit sèchement Hippocrate, se livrait sérieusement à l'étude de la philosophie. » Ces mêmes Abdéritains auraient certainement trouvé de très-alarmants symptômes de folie chez mon pauvre père; car, semblable à « Démocrite, il estimait comme rien les choses grandes ou petites qui oc-

cupaient le reste du monde. » En conséquence, les uns le tenaient pour un sage, les autres pour un fou. Les ecclésiastiques du voisinage le vénéraient comme un savant, « une bibliothèque vivante; » les dames le méprisaient comme un pédant distrait qui n'avait pas plus de galanterie qu'une bûche ou qu'une borne. Les pauvres l'aimaient à cause de ses charités; mais se moquaient de lui comme d'un homme faible, facile à mystifier. Cependant les hobereaux et les fermiers du pays trouvaient que, sur les matières agronomiques, il avait toujours à leur service un riche fonds de notions curieuses. N'importe qui, vieux ou jeune, noble ou paysan, instruit ou ignorant, lui demandait son avis, il le donnait avec non moins de modestie que de sagesse. Dans les affaires communes de la vie, il semblait incapable d'agir par lui-même. Aussi laissait-il tout faire à sa mère, et s'il était pris au dépourvu, il était certain d'être dupe. Mais, même dans ces affaires-là, — si *un autre* le consultait, — son œil s'animait, son front s'éclairait d'une lumière soudaine, et le désir d'être utile en faisait un nouvel homme! — Avisé, profond, pratique, trop indolent ou trop lent à s'émouvoir si ses intérêts seuls étaient en jeu, — faisiez-vous appel à sa bienveillance, tous les rouages de l'horloge recevaient l'impulsion de ce ressort principal. Faut-il s'étonner que, pour les autres, le problème d'un tel caractère parût insoluble; mais, aux yeux de ma pauvre mère, Augustin Caxton, et plus familièrement Austin, était le meilleur et le plus grand des humains. Ah! elle devait bien le connaître, car elle l'avait étudié avec la tendre inspiration de son cœur; aussi devinait-elle toutes les expressions de sa physionomie, et, neuf fois sur dix, elle savait ce qu'il allait dire avant qu'il eût ouvert la bouche. Néanmoins, pour elle aussi, il restait dans cet homme extraordinaire des secrets à pénétrer, des profondeurs où n'avait pu jamais descendre la sonde de son esprit féminin: par moments donc, il arrivait qu'en écoutant ses monologues et ses demi-mots, elle se prenait à douter de sa propre intelligence ou de la simplicité supposée de son mari. C'était surtout quand elle voyait se dessiner sur ses traits une sorte d'ironie contenue, comme s'il se livrait à une plaisanterie humoristique dont il se réservait le vrai sens; ce qu'il disait alors pouvant paraître ou très-grave ou très-bizarre, suivant ses auditeurs.

Ai-je besoin d'ajouter que je n'allai pas à l'école — du moins à ce que M. Squills entendait par école — aussitôt que je fus né? Par le fait, la chambre que j'habitais avec ma nourrice était si bien placée, ma mère y avait si adroitement adapté une double porte en guise de sourdine, que mon père pouvait, s'il le voulait, oublier complètement mon existence. Mais cette existence lui était quelquefois rappelée forcément, comme cela eut lieu à l'époque de mon baptême. Or, mon père était un homme trop amoureux de la retraite pour ne pas haïr tout ce qui ressemblait aux cérémonies et spectacles publics. Il ne s'aperçut pas sans contrariété qu'on préparait un grand acte dans lequel on s'attendait à lui voir jouer le rôle principal. Tout distrait qu'il était, quelquefois sourd à propos, il n'en avait pas moins entendu quelques paroles répétées à voix basse sur l'avantage de profiter du séjour de l'évêque dans la ville voisine et sur la nécessité de se procurer douze nouveaux verres de gelées au sucre. Aussi, lorsqu'on lui posa directement la question sur le parrain et la marraine, lorsqu'on insinua que c'était une bonne occasion à saisir pour rendre les politesses qu'on avait reçues dans le voisinage, il comprit qu'il ne lui restait plus qu'à s'échapper par un vigoureux effort. Ma mère ayant nommé le jour fixé par la famille pour la fête redoutée, mon père feignit de s'apercevoir tout à coup qu'il devait y avoir, à vingt milles de sa résidence, une grande vente de livres qui devait durer quatre jours, et qu'il ne pouvait se dispenser d'y assister. Ma mère, qui avait déjà commencé d'ôter les housses des fauteuils du grand salon, se contenta de soupirer en disant d'une voix timide qu'elle craignait que cela ne parût singulier et qu'on n'interprêtât mal l'absence de mon père.

— Ne vaudrait-il pas mieux différer le baptême?

— Non, non, ma chère amie, répondit mon père; ne faudrait-il pas tôt ou tard le faire? Je veux élever mon fils comme chrétien; ce sera un jour mon devoir et j'y mettrai le temps; mais pour le baptême l'évêque se passera très-bien de moi. Ne changez pas le jour, car je parierais que le commissaire-priseur aurait la malice de différer aussi la vente. Je suis parfaitement sûr que cette vente et le baptême doivent avoir lieu simultanément.

Il n'y avait plus rien à répliquer; mais je crois que ma

mère n'acheva pas aussi joyeusement la toilette de son beau salon. Cinq années plus tard, cela ne se fût pas ainsi passé. Ma mère aurait donné un baiser à mon père en lui disant : « Ne vous en allez pas ! » et il ne se fût pas en allé. Mais alors elle était encore très-jeune et très-timide ; lui, ce sauvage, non des bois, mais de la vie claustrale, il n'avait pas encore subi la métamorphose de la civilisation domestique. Bref, la chaise de poste fut commandée et le sac de nuit placé dans le caisson.

— Mon ami, dit ma mère la veille de cette hégire, mon ami, il est une chose que vous avez tout à fait oublié de décider... Je vous demande pardon de vous déranger ; mais c'est une chose importante : — le nom de l'enfant ? L'appellerons-nous Augustin ?

— Augustin, dit mon père... mais c'est mon nom...

— Et vous voulez que votre fils ait le même nom que vous ?

— Non, dit mon père vivement ; on ne s'y reconnaîtrait plus. Comment nous distinguer ? Je perdrais moi-même mon identité : je me surprendrais à apprendre le rudiment ou à jouer aux billes, et dame Primmins me donnerait de la bouillie.

Ma mère sourit : puis posant sa main — qui était une très-jolie main — sur l'épaule de mon père et le regardant très-tendrement, elle dit :

— Il n'y a pas à craindre qu'on vous prenne pour un autre, même pour votre fils, mon ami ; mais si vous préférez un autre nom, quel sera-t-il ?

— Samuel, dit mon père ; l'illustre docteur Parr s'appelle Samuel.

— Ah ! mon ami, Samuel est bien le plus vilain nom...

Mon père n'entendit pas l'exclamation ; il s'était replongé dans ses livres. Tout à coup il tressaillit et s'écria :

— Barnes, dit qu'Homère, n'est autre que Salomon. Lisez Omeros à rebours, à la manière des Hébreux.

— Oui, mon ami, interrompit ma mère ; mais le nom de baptême de l'enfant ?

— Omeros... Soremo... Solemo... Solomo !

— Solomo ! c'est affreux ! dit ma mère,

— Affreux, en effet, répéta mon père, affreux outrage au sens commun !

Puis, après avoir encore parcouru quelques pages de ses livres, il poursuivit, d'un air pensif :

— Mais, après tout, c'est absurde de supposer que la controverse sur Homère ne fut pas réglée avant son temps.

— Le temps de qui ! demanda ma mère machinalement. Mon père leva le doigt.

Ma mère continua, après un moment de silence :

— Arthur est un joli nom... Il y a aussi William... Henry... Charles... Robert... Lequel choisissez-vous, mon ami ?

— Pisistrate, dit mon père, qui prit feu tout à coup ; Pisistrate ! en vérité ! dit-il avec mépris.

— Pisistrate ! très-joli nom, dit ma mère avec joie. Pisistrate Caxton ! Merci, mon ami ; ce sera Pisistrate.

— Quoi ! me contredisez-vous ! vous mettez-vous du parti de Wolfe, de Heyne, de cet impertinent Vico ? Prétendriez-vous que les rapsodes...

— Non, mon ami ; en vérité, vous me faites peur, interrompit ma mère.

Mon père soupira et se rejeta en arrière dans son fauteuil. Ma mère reprit son courage et ajouta :

— Pisistrate est un peu long, mais on peut l'abrégé, nous en ferons Sisty.

— *Siste, viator*, murmura mon père, c'est un peu vulgaire.

— Non, Sisty tout seul. Merci mon ami.

Quatre jours après, à son retour de la vente de livres, mon père apprit positivement que son fils et son héritier portait le nom mémorable du tyran d'Athènes et de l'arrangeur présumé des poèmes d'Homère. En s'entendant dire que c'était un nom qu'il avait lui-même suggéré, il se fâcha autant que pouvait se fâcher un homme aussi calme et aussi doux.

— Mais c'est infâme, s'écria-t-il ; Pisistrate baptisé ! Pisistrate qui vivait six cents ans avant la naissance du Christ ! Bon Dieu ! madame, vous avez fait de moi le père d'un anachronisme.

Ma mère fondit en larmes ; mais le mal était irréparable. Anachronisme j'étais et anachronisme je resterai jusqu'à la fin de ce chapitre.

IV

— Naturellement, monsieur, vous commencerez bientôt à élever votre fils vous-même? dit M. Squills.

— Naturellement, monsieur, répondit mon père, vous avez lu Martinus Scriblerus?

— Je ne vous comprends pas, monsieur Caxton?

— Alors vous n'avez *pas* lu Martinus Scriblerus, monsieur Squills?

— Mettons que je l'ai lu.. Eh bien, qu'est-ce que cela ferait?

— Cela ferait, monsieur Squills, poursuivit mon père familièrement, que vous sauriez que quoique un savant soit souvent un sot, il n'est jamais plus superlativement sot que lorsqu'il défigure la première page vierge de l'histoire humaine en y introduisant les lieux communs de son pédantisme. Un savant, monsieur, ou du moins un savant comme moi, est de tous les hommes le plus impropre à enseigner de jeunes enfants. Une mère, monsieur, une simple et tendre mère est la véritable institutrice de son fils.

— Ma foi, monsieur Caxton, en dépit d'Helvétius, que vous citez le soir où naquit l'enfant... je crois que vous avez raison.

— J'en suis fier, dit mon père, aussi fier du moins qu'un pauvre mortel peut l'être d'une chose. Je suis d'accord avec Helvétius sur ce point, — que l'éducation d'un enfant doit commencer dès sa naissance; mais comment? voilà la difficulté. Envoyez-le tout de suite à l'école! Certainement: il est à l'école déjà avec ses deux grands principes, la Nature et l'Amour. Observez que l'enfance et le génie ont cela de commun qu'ils sont prédominés par le même organe de la curiosité. Laissez aller l'enfant, et comme il a le même point de départ que le génie, il pourra trouver ce que le génie trouve. Un certain auteur grec nous parle d'un homme qui, afin d'épargner à ses abeilles un inutile voyage au mont Hymète, leur coupa les ailes et plaça à leur portée les plus belles fleurs qu'il put cueillir. Les pauvres abeilles ne firent point de miel. De même, monsieur, si je voulais enseigner

mon enfant, je lui couperais les ailes et lui donnerais les fleurs qu'il doit trouver lui-même. Abandonnons-le pour le moment à la nature et à celle qui représente la nature, à sa mère.

Et mon père montrait du doigt son héritier qui se roulait sur le gazon, faisant un bouquet de pâquerettes, tandis que la mère l'encourageait d'une voix mélodieuse et souriait aux jeux de l'enfant.

— Je vois, dit M. Squills, que je ne ferai pas un long mémoire de mes visites à votre fils.

Conformément à ces doctrines, étranges chez un père si savant, je prospérai et appris à épeler, puis à griffonner des jambages par les soins concertés de ma mère et de dame Primmins. Cette dernière était d'une ancienne race qui s'en va — la race des fidèles — la race des vieilles bonnes conteuses. Elle avait élevé ma mère avant moi ; mais son affection s'était ranimée pour une génération nouvelle. C'était une femme du Devonshire — et les femmes du Devonshire, surtout celles qui ont passé leur jeunesse près des côtes maritimes, sont généralement superstitieuses. Elle avait une merveilleuse provision de fables et de contes fabuleux. Avant que j'eusse atteint ma sixième année, j'étais un érudit dans cette littérature primitive où se retrouvent les légendes de tous les peuples : *le Petit Poucet*, *le Chat Botté*, *Fortunio*, *Fortunatus*, *Jack le Tueur des Géants*, etc. ; — récits qui, comme les proverbes, sont également familiers, en diverses versions, au timide adorateur de Budh et aux enfants plus farouches de Thor. Je puis dire sans vanité que si on m'eût fait subir un examen sur ces vénérables *classiques* du premier âge, j'aurais conquis glorieusement mes grades.

Ma mère finit par avoir quelques doutes sur l'utilité d'une érudition si fantastique, et elle consulta mon père.

— Mon amie, répondit-il de ce ton de voix qui intriguait ma mère elle-même, ne sachant trop s'il parlait sérieusement ou par manière de plaisanterie, dans toutes ces fables, certains philosophes pourraient aisément découvrir de symboliques significations de la plus haute moralité. J'ai moi-même écrit un traité pour prouver que *le Chat Botté* est une allégorie sur les progrès de l'intelligence humaine ; cette allégorie naquit dans les écoles mystiques des prêtres

égyptiens de Thèbes et de Memphis, où l'on adorait les quadrupèdes de la race féline, symboles religieux et en même temps momies embaumées avec soin.

— Mon cher Augustin, dit ma mère en ouvrant ses grands yeux bleus, vous ne pensez pas que Sisty découvrira toutes ces belles choses dans *le Chat Botté*?

— Ma chère Kitty, répliqua mon père, vous ne pensiez pas vous-même, quand vous daignâtes devenir ma compagne, que vous trouveriez en moi toutes les belles choses que j'ai apprises dans les livres. Vous me preniez pour une innocente créature qui avait tout juste le bonheur de charmer votre imagination. Peu à peu vous découvrites que je n'en valais pas moins pour avoir puisé dans mes in-quartos un monde d'idées — idées qui sont des mystères pour moi-même. Si Sisty, comme vous appelez l'enfant (maudit soit ce malencontreux anachronisme que vous avez bien fait de contracter abrégativement en un dissyllabe!), si Sisty ne peut découvrir toute la sagesse de l'Égypte dans *le Chat Botté*, eh bien, qu'importe? *le Chat Botté* est un conte innocent qui l'amuse. Tout ce qui éveille la curiosité est sagesse si c'est chose innocente; — tout ce qui plaît à l'imagination dans le premier âge se change plus tard en amour ou en science. Ainsi donc, ma chère, retournez à la chambre de votre enfant.

Mais je te ferais injure, ô le meilleur des pères, si je laissais supposer au lecteur que parce que tu parus si indifférent à ma naissance et si insouciant de ma première instruction, tu étais au fond du cœur indifférent pour ton importun néogilos. En grandissant je pus me convaincre de plus en plus que l'œil paternel était fixé sur moi! Je me souviens très-distinctement d'un incident qui m'apparaît aujourd'hui dans ce retour sur le passé comme une crise de ma vie d'enfant, comme le lien tangible entre mon cœur et cette âme si grande et si calme.

Mon père était assis sur la pelouse devant la maison, avec son chapeau de paille sur les yeux (nous étions en juin) et son livre sur les genoux. Tout à coup un beau vase à fleurs bleu et blanc qui avait été placé sur la fenêtre d'un étage supérieur, tomba avec fracas, et les fragments s'en éparpillèrent autour des jambes de mon père. Sublime dans ses études comme Archimède au siège de Syracuse,

mon père continua à lire! *Impavidum ferient ruinæ* (1).

— Ah! Seigneur Dieu! s'écria ma mère qui travaillait sous le porche; mon pauvre vase que j'aimais tant! qui a pu faire cela? Primmins! Primmins!

Dame Primmins montra sa tête à la fatale fenêtre pour répondre à cet appel et descendit en toute hâte, pâle et essoufflée.

— Ah! dit ma mère avec chagrin, j'aimerais mieux avoir perdu toutes les plantes de la serre, — j'aimerais mieux qu'on m'eût brisé ma plus belle théière et mes plus belles tasses du Japon. Ce pauvre géranium que j'avais élevé moi-même, et ce précieux vase à fleurs que M. Caxton m'avait acheté pour le dernier anniversaire de ma naissance! C'est ce méchant enfant qui doit avoir fait cela?

Dame Primmins avait une grande peur de mon père — pourquoi? je ne le sais trop, si ce n'est que les personnes communicatives et parleuses ont ordinairement peur de celles qui sont silencieuses et taciturnes. Elle jeta un coup d'œil sur son maître qui commençait à exprimer son attention, et s'écria aussitôt :

— Non, madame, ce n'est pas ce cher enfant, Dieu le bénisse, c'est moi!

— Vous? comment avez-vous pu être si négligente? Et vous saviez combien je tenais à mon géranium et à mon vase. O Primmins!

Primmins commençait à sangloter.

— Ne dites pas de mensonges, ma bonne! cria à son tour une petite voix grêle.

Et maître Sisty, sortant de la maison avec un front d'airain, poursuivit rapidement :

— Ne grondez pas Primmins, maman : c'est moi qui ai poussé le vase.

— Silence, dit la bonne plus effrayée qu'auparavant.

Et tournant ses yeux hagards vers mon père qui avait résolument ôté son chapeau et regardait cette scène avec un grand sérieux.

— Silence! et s'il l'a brisé, madame, ce n'est que par accident et sans le vouloir. N'est-ce pas, maître Sisty? parlez donc, ajouta-t-elle tout bas, ou papa va se fâcher.

(1) Sous le monde croulant il serait impassible.

— Allons ! dit ma mère, je suppose que c'est par accident : prenez garde, une autre fois, mon enfant. Vous êtes triste, je vois, de m'avoir fait de la peine. Allons, venez que je vous embrasse, et ne soyez pas de mauvaise humeur.

— Non, maman, vous ne devez pas m'embrasser, je ne le mérite pas. J'ai fait exprès de pousser le vase.

— Ah ! et pourquoi ? demanda mon père en s'avançant. Dame Primmins tremblait comme la feuille.

— Pour rire, repris-je en branlant la tête ; oui, pour voir quelle mine vous feriez, papa ! Voilà la vérité. Maintenant punissez-moi, punissez-moi.

Mon père rejeta son livre à cinquante pas sur la pelouse, se baissa, me prit dans ses bras et me dit :

— Mon enfant, vous avez mal fait. Vous le réparerez en vous souvenant toute votre vie que votre père remercia Dieu de lui avoir donné un fils qui osa dire la vérité sans craindre d'être puni. Ah ! dame Primmins, essayez encore de lui apprendre une autre fable du même genre et nous nous séparons pour toujours.

Ce fut cet épisode qui me révéla que j'aimais mon père et que j'en étais aimé. Ce fut aussi à dater de ce jour-là qu'il commença à *converser* avec moi. S'il me rencontrait dans le jardin, il ne se contentait plus de passer en m'adressant un sourire et un signe de tête ; il s'arrêtait, mettait son livre dans sa poche, et quoique sa conversation fût souvent au-dessus de mon intelligence, je ne sais comment, mais je me sentais meilleur, plus heureux et moins enfant, lorsqu'elle me revenait à l'esprit et que je cherchais à en débrouiller le sens ; car il avait une manière de me suggérer des idées au lieu de me faire une leçon, de me mettre les choses dans la tête, et puis de les y laisser fermenter comme des problèmes à résoudre. Je citerai, pour exemple la suite de l'histoire du géranium et du vase brisé.

M. Squills, qui était vieux garçon, point avare, me faisait souvent de petits présents. Quelque temps après l'aventure que je viens de raconter, il m'en apporta un d'une valeur plus considérable que les cadeaux qu'on donne ordinairement aux enfants. C'était un beau domino en ivoire peint et doré. Ce domino faisait mon bonheur. Je ne me lassais jamais de recommencer une partie avec dame Primmins, et je m'endormais avec la boîte sous mon oreiller.

— Ah ! dit mon père un jour qu'il me trouva dans le salon occupé à aligner mes parallélogrammes d'ivoire ; ah ! vous aimez le domino plus que tous vos autres joujoux ?

— Oh ! oui, papa !

— Vous seriez bien chagrin si votre maman s'amusaît à jeter la boîte par la fenêtre pour la briser ?

Je fixai sur mon père un regard suppliant et ne répondis rien.

— Vous seriez peut-être bien heureux, reprit-il, si une de ces bonnes fées dont on vous a parlé pouvait changer tout à coup cette boîte de dominos en un beau géranium, dans un beau vase blanc et bleu, que vous auriez le plaisir de placer sur la fenêtre de votre maman.

— Oh ! oui, je le voudrais bien, répondis-je la larme à l'œil.

— Mon cher enfant, je vous crois, mais les bons souhaits ne réparent pas les mauvaises actions. Ce sont les bonnes actions qui réparent les mauvaises.

Ce disant, il ferma la porte et s'en alla. Je ne saurais dire jusqu'à quel point ma jeune tête fut troublée par l'énigme aphoristique de mon père. Mais je ne jouai plus aux dominos de ce jour-là. Le lendemain, il me trouva seul au pied d'un arbre dans le jardin ; il s'arrêta et fixa sur moi ses beaux yeux calmes :

— Mon enfant, dit-il, je vais me promener jusqu'à la ville, voulez-vous venir avec moi ? Et, à propos, prenez votre jeu de dominos, je voudrais le montrer à quelqu'un.

Je courus à la maison chercher la boîte et nous partîmes. Je n'étais pas peu fier de voyager ainsi sur la grand'route avec mon père.

— Papa, dis-je, me souvenant de la veille ; il n'y a plus de fées maintenant ?

— Pourquoi faire ?

— C'est que sans elles mon domino ne pourra être jamais changé en géranium et en vase blanc et bleu.

— Mon ami, dit mon père en posant la main sur mon épaule, tout individu qui veut sérieusement bien faire porte deux fées avec lui : une ici (il mit la main sur mon cœur), une autre là, ajouta-t-il en me touchant le front.

— Je ne comprends pas, mon papa.

— J'attendrai que vous compreniez, Pisistrate ! Quel nom ! Mon père s'arrêta chez un jardinier fleuriste, et, après avoir

regardé les fleurs, il me montra un gros géranium double :

— Ah! celui-ci est plus beau que celui que votre maman aimait tant... combien ce géranium ?

— Sept shellings, répondit le jardinier.

Mon père boutonna la poche où était sa bourse.

— Je ne puis l'acheter aujourd'hui, dit-il, et nous sortîmes.

A l'entrée de la ville, nous nous arrêtâmes encore dans un magasin de porcelaines.

— Avez-vous un vase à fleurs comme celui que je vous achetai l'an dernier? demanda mon père au marchand. Ah! en voilà un qui est marqué trois shellings. Oui, c'est le prix. Eh bien, mon enfant, lorsque reviendra l'anniversaire du jour de naissance de votre maman, nous lui en achèterons un. Il faudra attendre quelques mois, et nous pouvons très-bien attendre, maître Sisty, car la vérité qui fleurit toute l'année vaut mieux qu'un pauvre géranium, comme une promesse qui est bien tenue vaut mieux qu'un vase en faïence.

J'avais baissé la tête : je la relevai, mais la joie de mon cœur faillit m'étouffer.

— Je viens pour régler mon petit compte, dit mon père en entrant dans la boutique d'un de ces papetiers qui vendent en province toutes sortes d'articles de fantaisie. Et, à propos, dit-il, pendant que le marchand feuilletait son registre, je crois que mon petit garçon peut vous montrer une jolie boîte qui contient un jeu de dominos et qui vient de France. Faites-la voir, ajouta-t-il en s'adressant à moi.

J'exhibai mon trésor, et le marchand ne fut pas avare de son admiration.

— Il est toujours bon, poursuivit mon père, de savoir ce que vaut une chose, en tout cas que l'on voulût s'en défaire. Voyons, monsieur le marchand, si mon petit garçon venait jamais à se dégoûter de son jeu de dominos, combien lui en donneriez-vous ?

— Oh! répondit le papetier, je lui en donnerais dix-huit shellings, et même davantage s'il prenait en échange quelques-uns de mes articles.

— Dix-huit shellings! dit mon père; vous lui en donneriez dix-huit shellings? Eh bien, mon fils, si vous voulez jamais vendre votre jeu de dominos, je vous y autorise.

Mon père paya son mémoire et sortit. Je fis en sorte de

le laisser passer avant moi et de demeurer en arrière ; puis, au bout de quelques minutes, je le rejoignis dans la rue.

— Papa ! papa ! m'écriai-je en frappant des mains, nous pouvons acheter le géranium, nous pouvons acheter le vase à fleurs... Et je tirai de ma poche une poignée de shellings.

— N'avais-je pas raison ? dit mon père en essuyant ses yeux avec son mouchoir ; vous avez trouvé les deux fées.

Oh ! combien je fus fier, combien je fus joyeux, lorsque, après avoir placé le vase et le géranium sur la fenêtre, je m'attachai à la robe de ma mère et l'amenaï dans sa chambre.

— C'est lui ! c'est avec son argent ! dit mon père. Les bonnes actions ont réparé les mauvaises.

— Comment donc ? s'écria ma mère lorsqu'elle sut tout. Et votre pauvre boîte de dominos qui vous faisait tant de plaisir ! nous retournerons demain à la ville et nous la rachèterons, coûterait-elle le double ?

— La rachèterons-nous, Pisistrate ? me demanda mon père.

— Oh ! non, non, non, ce serait tout gâter, répondis-je en me cachant le visage dans ses bras.

— Ma femme, dit mon père d'un ton solennel, c'est ma première leçon à notre enfant ; j'ai voulu lui apprendre le saint bonheur d'un sacrifice personnel...

Telle est l'histoire du géranium et du vase tombé de la fenêtre.

V

Lorsque je fus entré ma septième et ma huitième année, il se fit en moi un changement qui n'étonnera peut-être pas les parents qui jouissent de l'inquiet bonheur d'avoir un fils unique. La vivacité ordinaire de l'enfance m'abandonna ; je devins calme, pensif et rêveur. L'absence de compagnons de mon âge, la société d'esprits plus mûrs que le mien, alternant avec la solitude complète, donna quelque chose de précoce soit à mon imagination, soit à ma raison. Les fables étranges que me racontait ma bonne dans les promenades des soirées d'été, ou au coin du feu dans nos soirées de l'hiver, — l'effort que faisait ma jeune intelligence pour comprendre la grave sagesse des leçons indirectes de

mon père, tout cela contribuait à nourrir mon goût de rêverie, qui me charmait comme nous charme une lutte entre le sommeil et la veille dans nos songes du matin. J'avais appris à lire avec facilité et à écrire de même ; je commençais déjà à imiter et à reproduire ce qui m'avait le plus frappé, en couvrant d'informes essais de contes les pages blanches des cahiers destinés à mes exercices de grammaire et d'arithmétique. Mon âme se troublait plus encore par l'intensité de mes affections domestiques, car il y avait quelque chose de pénible et de maladif dans ma tendresse pour mon père et ma mère. Je pleurais quelquefois en pensant à ce que j'aurais voulu inutilement faire pour reconnaître la bonté de ceux que j'aimais. Je leur créais des dangers imaginaires que j'aurais voulu braver pour les en arracher. Ces sentiments surexcitaient mes nerfs. Les scènes de la nature m'affectaient vivement, et j'éprouvais une sorte de curiosité inquiète à analyser le mystère de mes larmes et de mes joies. Puis à cette métaphysique sentimentale se mêlait l'ambition du savoir : je voulais que mon père m'expliquât la chimie et l'astronomie, ou que M. Squills, qui était un ardent botaniste, me révélât les mystères de la vie des fleurs. Mais ce fut la musique qui devint surtout ma passion favorite. Ma mère était née musicienne : elle s'accompagnait avec un goût d'artiste, et il était impossible d'entendre sa voix sans en être touché profondément. Enfin, quoique femme et fille d'un savant, une fois maîtresse d'elle-même, elle s'était abandonnée à cet instinct musical, et avait négligé, pour s'y perfectionner, les livres et les autres arts d'agrément. Ce devint pour moi une ravissante mélancolie que de passer des heures à l'écouter ! On devine quelle transformation ce régime faisait subir à mon caractère d'enfant, et peu à peu mon tempérament s'en ressentit. La nature avait fait de moi un enfant robuste et vif ; on s'aperçut que la pâleur s'emparait de mes joues vermeilles : je maigris et languis, puis je me plaignis de maux de tête et de maux d'estomac. M. Squills fut appelé.

— Des toniques ! dit M. Squills. Qu'on ne le laisse pas s'ap-esantir sur ses livres. Qu'il joue au grand air. Venez par ici, mon jeune ami ; cet organe se développe trop.

Et M. Squills, qui était aussi un peu phrénologiste, posa la main sur mon front :

— Oh ! oh ! dit-il, voilà bien la bosse de l'idéalisme.

Mon père laissa là ses manuscrits et se promena dans la chambre les mains derrière le dos, mais ne dit pas une parole que M. Squills ne fût parti.

— Ma chère amie, dit-il alors à ma mère sur le sein de laquelle j'appuyais ma bosse de l'idéalisme, ma chère amie, il faut que Pisistrate aille en pension.

— Dieu me préserve, mon cher Austin ; à son âge ?

— Il a près de neuf ans.

— Il est si avancé !

— C'est pour cela qu'il faut qu'il aille en pension.

— Je ne vous comprends pas bien, mon ami. J'avoue que je ne suis pas en état de lui rien montrer ; mais vous qui êtes si instruit...

Mon père prit la main de ma mère :

— Nous ne pouvons, ni vous ni moi, dit-il, lui enseigner rien à présent, Kitty. C'est en pension qu'il trouvera des maîtres...

— Quelques pédagogues qui en savent beaucoup moins que vous...

— Non, mais de petits camarades qui referont de lui un enfant, dit mon père avec une sorte de tristesse. Ma bonne femme, vous rappelez-vous ces noisetiers plantés par notre jardinier ? Ils avaient déjà trois ans, et vous calculiez combien de noisettes ils allaient vous rapporter, lorsqu'un beau matin vous les trouvâtes rasés jusqu'à terre. Vous fûtes contrariée ; mais que vous dit le jardinier :

» — Madame, il ne faut pas qu'un arbre rapporte trop tôt.

» Eh bien, ici encore que devons-nous faire ? retarder l'heure du produit pour que la plante dure.

— J'irai en pension, dis-je en soulevant ma tête languissante et souriant à mon père. Je l'avais compris tout de suite, et c'était comme si la voix de ma vie même lui répondait.

VI

Un an après que ce parti avait été pris et exécuté, j'étais revenu à la maison paternelle pour les vacances.

— N'aurait-on pas négligé Sisty ? dit ma mère. Il me

semble qu'il n'est plus un enfant aussi intelligent qu'avant d'aller à la pension. Je voudrais que vous lui fissiez subir un petit examen, Austin ?

— Je l'ai examiné, ma chère : il est tout juste ce que j'espérais qu'il deviendrait, et je suis très-satisfait.

— Quoi ! vous croyez réellement qu'il a fait des progrès ? dit ma mère.

— Il ne se soucie guère de la botanique à présent, dit M. Squills.

— Et il aimait tant la musique, ce cher enfant ! reprit ma mère avec un soupir. Ah ! mon Dieu, quel est ce bruit ?

— La canonnière de votre fils, qui a visé la fenêtre, dit mon père, et il est heureux que ce soit la fenêtre, malgré le bruit, plutôt que la tête de M. Squills, laquelle lui avait servi de but hier.

— L'oreille gauche, dit M. Squills, et je m'en ressens encore. Cependant vous êtes satisfait, monsieur Caxton ?

— Oui, je crois que l'enfant est devenu assez étourdi et aussi ignorant qu'aucun enfant de son âge, remarqua mon père avec beaucoup de contentement.

— Que dites-vous là, mon cher Augustin, un ignorant ?

— Oui : est-il donc allé à la pension pour autre chose ? répliqua mon père, qui, observant une certaine surprise dans la physionomie de sa femme comme dans celle de M. Squills, se leva et se posa debout devant la cheminée avec une main dans son gilet, ainsi que c'était son habitude lorsqu'il daignait exposer ses systèmes philosophiques un peu plus en détail. Monsieur Squills, dit-il, vous avez une nombreuse clientèle ?

— Trop nombreuse peut-être, répondit le brave chirurgien un peu glorieux. Je vais être obligé de faire des annonces pour me procurer un aide ou un associé.

— Et, poursuivit mon père, vous avez dû observer dans les familles qui vous confient le soin de leur santé, que presque toutes possèdent ce que le père, la mère, l'oncle et la tante proclament être un enfant merveilleux, un jeune prodige.

— Un pour le moins, répondit M. Squills en souriant.

— Il est facile, continua mon père, de prétendre que c'est là de la partialité paternelle... mais non, ce n'est pas cela.

Examinez l'enfant vous-même, vous serez émerveillé de sa curiosité avide, de sa vive sagacité, de son esprit prompt, de sa perception délicate. Souvent même trouverez-vous quelque faculté largement développée ; l'enfant aura peut-être une aptitude pour les mathématiques et vous fera le modèle d'un bateau à vapeur, ou il aura l'oreille poétique, et vous composera un poème comme ceux qu'il a appris par cœur dans les *Leçons oratoires*, — ou il montrera du goût pour la botanique, comme Pisistrate, ou bien encore des dispositions pour le piano. Bref, vous-même, monsieur Squills, vous le proclamerez un enfant prodige.

— Sur ma parole, répondit M. Squills, il y a beaucoup de vérité dans ce que vous avez dit. Le petit Tom Dobbes est un jeune prodige ; le petit Frank Stoppington aussi ; et quant au petit Johnny Stykes, je veux vous l'amener un jour ici pour que vous l'entendiez discourir sur l'histoire naturelle, et vous verrez comme il manie son joli petit microscope.

— Le ciel m'en préserve ! dit mon père ; mais laissez-moi achever : Ces *thaumata* ou prodiges, jusqu'à quand durent-ils, monsieur Squills ? Jusqu'à ce que l'enfant soit envoyé en pension, et alors d'une manière ou d'autre les *thaumata* s'évanouissent dans les airs comme les fantômes au chant du coq. Une année après que le prodige est entré à la pension, le père et la mère, l'oncle et la tante ne vous importunent plus de ses faits et gestes. L'enfant extraordinaire est devenu un petit garçon très-ordinaire. N'est-ce pas ainsi, monsieur Squills ?

— En vérité, vous avez raison, monsieur Caxton. Comment faites-vous pour être un observateur si sagace, vous qui jamais ne semblez...

— Chut ! interrompit mon père.

Et se tournant vers ma mère, dont l'inquiétude était visible, il ajouta en manière de consolation :

— Rassurez-vous, ma chère, c'est sagement ordonné et tout est pour le mieux.

— Ce doit être la faute de la pension, dit ma mère en hochant la tête.

— Non, c'est la nécessité de la pension, son utilité, ma Catherine. Qu'un de ces enfants-prodiges, — ces prodiges de la force de Sisty, — reste dans la maison paternelle, et

vous verrez grossir sa tête tandis que son corps ira s'amin-
cissant... n'est-ce pas, monsieur Squills?... jusqu'à ce que
l'esprit prive le corps de sa nourriture, et que le corps à
son tour appauvrisse l'esprit ou le rende infirme. Voyez
un beau chêne au milieu de la pelouse ; si un Chinois l'avait
élevé, c'eût été un arbre en miniature à cinq ans, et, à cent
ans, il eût été mis dans un vase sur votre table, ayant la
même taille qu'à cinq ; — d'abord curiosité comme arbre
précoce, — curiosité encore plus tard comme arbre nain.
Non, non, l'épreuve du talent est l'école : ramenez le nain
futur à sa nature d'enfant, et qu'enfant robuste et sain il
devienne *grand homme* lentement et naturellement. Si la
grandeur lui est refusée, il sera du moins un homme, et
cela vaut mieux que d'être un Johnny Stykes toute sa vie,
un chêne dans une boîte à pilules.

A ce moment j'accourais dans la chambre, tout rouge et
essoufflé, vermeil de santé, avec des membres robustes,
heureux du bonheur de l'enfance :

— Ah ! maman, m'écriai-je, j'ai enlevé le cerf-volant... et
si haut... venez, venez voir, venez aussi, papa !

— Certainement, répondit mon père ; seulement ne criez
pas si fort, — les cerfs-volants ne font aucun bruit en s'é-
levant, et vous voyez qu'ils n'en volent pas moins par des-
sus tout le monde. Allons, Kitty, où est mon chapeau ? Ah !
merci, mon enfant.

» Kitty, dit mon père en regardant le cerf-volant qui, at-
taché à la cheville que j'avais fixée par terre, planait calme
dans les cieux ; — qui sait si notre cerf-volant ne s'élan-
cera pas plus haut encore ? L'âme humaine a pour monter
de plus puissants instincts que quelques feuilles de papier
collées sur des baguettes ; mais, remarquez-le bien ; pour
empêcher qu'il ne se perde dans l'espace libre, il nous faut
l'attacher doucement à la terre ; et remarquez encore,
ma chère, que plus haut il vole, plus il faut lui donner de
ficelle.

DEUXIÈME PARTIE

VII

Lorsque j'eus atteint l'âge de douze ans, j'étais à la tête de l'école élémentaire où j'avais été envoyé. J'avais épuisé tout l'oxygène de science contenu dans ce petit récipient, et, pour parler sans métaphore scientifique, ma famille, voyant que je savais tout ce qu'on peut apprendre dans cette sphère bornée, en chercha une plus digne de ma jeune ambition. Pendant les deux dernières années, mon amour pour l'étude était revenu ; mais c'était un amour vigoureux et actif stimulé par l'émulation, ayant déjà un but, le désir d'exceller dans la pratique de la science.

Mon père ne songait plus à réfréner mes élans intellectuels. Il avait une telle vénération pour la science, qu'il ne pouvait s'empêcher de souhaiter que je devinsse un savant, si c'était possible, quoiqu'il me répêât plus d'une fois, avec quelque tristesse :

— Mon enfant, possédez les livres, mais qu'ils ne vous possèdent pas. Lisez pour vivre et ne vivez pas pour lire. C'est assez d'un esclave de l'érudition dans une famille ; que ma servitude ne soit pas un esclavage héréditaire.

Mon père s'informa donc d'une académie ou pension de haute volée, et la renommée de l'institut Philhellène du docteur Herman vint jusqu'à lui.

Or, cet illustre docteur Herman, fils d'un maître de musique allemand qui s'était fixé en Angleterre, avait complété sa propre éducation à l'Université de Bonn ; mais, trouvant le savoir une marchandise trop commune sur ce marché-là

pour qu'il pût y débiter le sien au prix qu'il l'estimait, — nourrissant d'ailleurs quelques théories de liberté politique qui l'attachaient à l'Angleterre, — il résolut de fonder sur le sol britannique une école « destinée à faire époque dans l'histoire de l'esprit humain. »

Le docteur Herman était un des premiers réformateurs de l'enseignement moderne. Ces réformateurs, depuis quelque temps, se sont beaucoup multipliés parmi nous, et ils auraient peut-être battu en ruine nos grandes écoles classiques, si celles-ci n'avaient très-prudemment emprunté quelques-unes des bonnes idées qui se mêlent aux chimériques innovations des institutions rivales.

Le docteur Herman avait publié des ouvrages très-érudits contre toutes les méthodes préexistantes. Celui qui fit le plus de bruit attaquait l'infâme fiction des syllabaires. « Jamais le père de toute fausseté inventa-t-il déception plus menteuse, plus mystifiante et plus absurde que celle par laquelle nous confondons les instincts les plus clairs de la vérité dans nos maudits systèmes d'épeler? » Telle était l'exorde de ce célèbre traité. « Par exemple : prenez le monosyllabe CAT (en français *chat*). De quel front osez-vous dire à un enfant de résumer par *cat* les sons que rendent les trois lettres *c, a, t*, que vous prononcez en anglais *ci — ch, — ti*? Mais c'est *cieti* et non *cat* que l'élève devrait dire. Comment pourrait prospérer un système d'éducation qui commence par une fausseté si monstrueuse que l'oreille suffit pour la contredire? Faut-il s'étonner que l'abécédaire fasse le désespoir des mères? »

Par cet exemple le lecteur reconnaîtra que, dans sa théorie de l'éducation, le docteur Herman commençait par le commencement! Il prenait bravement le taureau par les cornes. Quant au reste, se plaçant sur un large principe d'éclectisme, il avait combiné ensemble toutes les inventions modernes; l'enseignement mutuel de Bell et de Lancaster, la méthode d'Hofwil et celle d'Hamilton, les alphabets pittoresques et les tableaux raisonnés, — semblable à un chasseur qui s'armerait d'un fusil réunissant le silex et les capsules dans sa batterie... mais qui, j'en ai peur, hélas! n'en tuerait pas plus de lièvres pour cela. Toutefois, comme le docteur Herman enseignait réellement beaucoup de choses trop négligées aux écoles; comme, outre le grec et le latin,

il admettait dans ses programmes une grande variété de ce qu'on appelle aujourd'hui les *connaissances utiles*; comme il payait des professeurs de chimie, de mécanique, d'histoire naturelle; comme l'arithmétique et les éléments de physique faisaient partie de ces cours; comme toutes sortes d'exercices gymnastiques s'entremêlaient aux jeux de la récréation, si l'instruction de ses élèves n'était pas très-profonde, elle s'étendait dans un cercle plus vaste, et un enfant ne pouvait rester cinq ans chez le docteur Herman sans y apprendre *quelque chose* — ce qu'on ne peut dire de toutes les écoles! Un enfant y apprenait du moins à se servir de ses yeux, de ses oreilles et de ses membres; il y contractait des habitudes d'ordre, de propreté et d'activité. Le pensionnat plaisait aux mamans et satisfaisait les papas. En un mot, il prospérait, et le docteur Herman, à l'époque dont je parle, comptait plus de cent élèves. J'ajoute ici que, lorsque le digne homme avait commencé le métier de pédagogue, il avait proclamé la plus humaine aversion pour le système barbare des châtimens corporels. Mais, hélas! à mesure que le nombre de ses écoliers s'était accru, il avait graduellement rétracté ses opinions honorables contre les verges classiques. A regret peut-être — loyalement, sans doute, mais avec une détermination bien arrêtée — il en était venu à cette conclusion : qu'il est des sources secrètes qui ne peuvent être découvertes qu'au moyen de la baguette divinatoire; or, ayant reconnu avec quel aisance comparative l'application du bouleau faisait fonctionner tout le mécanisme de son petit gouvernement, à mesure que le digne homme devenait plus riche, plus gras et plus paresseux, il continua à faire marcher l'Institut Philhellène à peu près comme un écolier fait marcher un sabot, par l'incessante application du fouet.

Je crois, hélas! que le pensionnat académique ne perdit pas sa renommée, malgré cette triste apostasie du maître principal de l'établissement; au contraire, il n'en parut que plus naturel et plus anglais, — moins étranger et moins hétérodoxe. Cette renommée était à son zénith, lorsqu'un beau matin je fus déposé sous le toit hospitalier du docteur Herman, avec tout mon trousseau parfaitement en état, et un gros gâteau, appelé plumcake, dans ma malle.

Parmi les diverses bizarreries du docteur Herman, il en

était une à laquelle il tenait plus fidèlement qu'aux statuts primordiaux du châtiment non corporel. Et, dans le fait, c'était pour cela qu'il avait fait inscrire en grandes capitales d'or au fronton de son établissement ces mots imposants :

INSTITUT PHILHELLÈNE.

Il appartenait à cette illustre catégorie de savants qui déclarent aujourd'hui la guerre à nos mythologues populaires et bouleversent toutes les traditions que les maîtres et les élèves d'Éton et de Harrow rattachent aux noms domestiques de l'histoire ancienne. En un mot, il cherchait à ramener à sa pureté scolaire l'orthographe mutilée des appellatifs grecs. Son indignation éclatait lorsque de petits garçons pouvaient confondre Zeus avec Jupiter, Ares avec Mars, Artémise avec Diane, — les déités grecques avec les déités romaines. Sa doctrine rigoureuse sur la distinction de ces deux classes de personnages nous valait continuellement des apostrophes embarrassantes.

— Quoi! criait-il avec son accent allemand, à quelque nouvel écolier qui n'avait pu encore oublier sa grammaire composée sur le modèle ancien, qu'entendez-vous par cette traduction de *Zeus* en *Jupiter*? est-ce que ce dieu de l'Olympe avec son aigle et son égide, ce dieu amoureux irascible et chassant les nuages, ressemble le moins du monde au grave, solennel et moral Jupiter du Capitole romain? au *Deus Optimus Maximus*?... Un dieu, M. Simpkins, qui aurait été révolté de l'idée de courir après une innocente fraûlein déguisé en cygne ou en taureau! Je vous adresse cette question à vous, monsieur Simpkins?

Le jeune Simpkins se gardait bien de contredire le docteur Herman.

— Et comment avez-vous pu, reprenait alors celui-ci en se tournant vers un autre élève coupable, comment avez-vous pu, monsieur, traduire l'*Ares* d'Homère par l'audacieux vulgarisme de Mars? *Ares*, monsieur Jones, *Ares*, qui hurlait comme dix mille hommes lorsqu'il était blessé, ou comme vous hurlerez vous-même si je vous attrape à l'appeler encore Mars! *Ares*, qui couvrait sept *plectra* de terre;

Ares l'homicide confondu avec Mars ou Mavors que les Romains dérobèrent aux Sabins ! Mars, l'auguste et calme protecteur de Rome ! monsieur Jones, monsieur Jones, vous devez avoir honte de vous-même !

Et soudain, s'exaltant jusqu'à l'enthousiasme, et laissant prendre le dessus aux gutturales de sa prononciation germanique, le bon docteur levait ses mains, ornées de grandes bagues, et s'écriait :

— Et toi ! et toi, *Aphrodité* ; toi qui changeas Adonis en anémone, être appelée Vénus par ce petit M. Budderfield au nez morveux ! Vénus, qui présidait aux lupanars et aux funérailles, aux égouts et aux cloaques ! Vénus Cloacine ! O mein Gott ! Approchez, monsieur Budderfield ! il faut que je vous donne le fouet pour cela ; oui, vous l'aurez, petit drôle !

Comme notre instituteur philhellène soumettait à son purisme archéologique tous les noms propres grecs, il n'était pas probable que mon malheureux nom de baptême lui échapperait. Le premier thème que je lui portai était signé Pisistratus Caxton de ma plus belle ronde.

— Et l'on appelle votre papa un savant ! dit le docteur avec dédain. Votre nom, monsieur, est grec, et comme grec vous aurez la bonté de l'écrire avec un *e* et un *o* : P, E, I, S, I, S, T, R, A, T, O, S ; souvenez-vous aussi de mettre toujours l'accent sur l'*i*. Que pouvez-vous espérer de devenir, monsieur Caxton, si vous ne faites pas attention à votre propre nom, — si vous négligez l'*e*, l'*o* et l'accent ? Ah ! que je ne voie plus de vos viles corruptions ! Mein Gott ! *Pi*, lorsque le nom est *Pei* !!

La première fois que j'écrivis à mon père en lui insinuant modestement que j'étais à court d'espèces, qu'une raquette à balle me ferait plaisir, et que la déesse favorite des écoliers était *Moneta*, *Diva Moneta* (grecque ou romaine, peu m'importait), j'éprouvai un certain orgueil à signer *votre affectionné Peisistratos* ; le courrier d'après rabattit un peu de mon triomphe scolaire. Voici la lettre qu'il m'apporta :

« Mon cher fils,

» Je préfère mes vieilles connaissances Thucidides et Pi-

sistratus à Mhoukidides et Peisistratos. Je suis familier avec Horace, et je ne connais Horatius que par Horatius Coclès. Pisistrate peut jouer à la balle ; mais je ne trouve aucune autorité en grec pur qui me permette de supposer que ce jeu était connu du temps de *Peisistratos*. Je serais très-heureux de vous envoyer une drachme ou autre pièce de monnaie, mais je n'en possède aucune qui eût cours à Athènes alors que Pisistratus s'y écrivait Peisistratos. Votre affectionné père.

» A. CAXTON. »

Ce fut là le premier embarras produit par ce triste anachronisme, que mon père avait si prophétiquement déploré. Cependant il n'est rien de tel que l'expérience pour démontrer l'utilité des compromis dans ce bas monde. Peisistratos continua à signer des thèmes, et une seconde lettre, signée Pisistrate, me valut l'envoi de la raquette.

VIII

Je pouvais avoir seize ans lorsqu'en arrivant à la maison paternelle pour y passer les vacances, je trouvai le frère de ma mère installé parmi nos lares domestiques. L'oncle Jack, comme on l'appelait familièrement, était un joyeux compagnon, un discoureur enthousiaste, qui avait dissipé trois petites fortunes pour vouloir en faire une grande.

L'oncle Jack était un spéculateur ; mais, dans toutes ses spéculations, il n'affectait jamais de penser d'abord à lui ; — c'était toujours le bonheur de ses semblables qu'il avait à cœur : hélas ! dans ce monde ingrat qui peut compter sur la reconnaissance de ses semblables ? Devenu majeur, l'oncle Jack avait hérité 6,000 livres sterling de son grand-père maternel. Il lui parut que ses semblables étaient tristement dupés par leurs tailleurs. Ces artistes, qu'une vieille locution anglaise appelle des neuvièmes d'hommes, se dédommageaient largement de leur existence fractionnaire en demandant neuf fois ce qu'ils auraient dû demander pour les vêtements que la civilisation et peut-être le changement de climat nous rendent plus nécessaires à nous qu'à nos ancêtres les Pictes. Par pure philanthropie, l'oncle Jack

fonda une grande compagnie d'habillements nationale et bienfaisante, qui entreprit de fournir au public des pantalons du meilleur drap de Saxe à 6 schellings la paire, des fracs en drap superfin à 2 livres sterling et des gilets à tant la douzaine. Tout cela devait être confectionné à la vapeur. Par ce moyen, les coquins de tailleurs allaient être démolis, et l'humanité serait habillée avec un bénéfice net de 30 pour cent au profit des philanthropes (mais c'était là une considération secondaire). En dépit du but évidemment charitable de cette spéculation chrétienne, et malgré les calculs incontestables sur lesquels elle était basée, la compagnie mourut victime de l'ignorance et de l'ingratitude de nos semblables. Il ne resta à l'oncle Jack de ses 6,000 livres sterling qu'un cinquante-quatrième dans la propriété d'une petite machine à vapeur, un grand assortiment de pantalons tout confectionnés, et les engagements personnels des directeurs de la compagnie philanthropique.

L'oncle Jack disparut et commença ses voyages. Le même sentiment de philanthropie qui avait caractérisé le spéculateur caractérisa le voyageur, qui courut les mêmes risques pour sa personne qu'il avait courus pour sa bourse. L'oncle Jack avait un penchant naturel pour toutes les sociétés souffrantes. Si quelque tribu, race ou nation, était abaissée dans le monde, l'oncle Jack se jetait tout d'abord dans l'autre plateau de la balance pour la redresser. Polonais, Grecs (ceux-ci étaient alors en guerre avec les Turcs), Mexicains, Espagnols, virent successivement l'oncle Jack se mêler de toutes leurs querelles et de toutes leurs batailles. Dieu me préserve de te tourner en ridicule, pauvre oncle Jack, à cause de ses généreuses prédilections pour les infortunés ; mais, hélas ! chaque fois qu'une nation est dans le malheur, il se fait toujours une spéculation sur ce malheur.

A la cause polonaise, à la cause grecque, à la cause mexicaine et à la cause espagnole sont nécessairement mêlés des emprunts et des souscriptions. Ces patriotes du continent, lorsqu'ils prennent l'épée dans une main, cherchent généralement à glisser l'autre dans les poches de leurs voisins.

L'oncle Jack alla en Grèce, de là en Espagne, de là au Mexique. Nul doute qu'il ne fut très-utile à ces populations

affligées, puisqu'il revint avec la preuve irréfutable de leur gratitude sous la forme de 3,000 livres sterling. Bientôt après parut un prospectus de la « Nouvelle, grande, nationale et bienfaisante compagnie d'assurances pour les classes laborieuses. » Ce précieux document proclamait d'abord les immenses avantages que la société retirait d'une habitude de prévoyance et de la création des compagnies d'assurances ; puis il dénonçait l'infâme tarif des souscriptions exigées par les établissements déjà existants, et l'impossibilité de les rendre applicables aux besoins de l'honnête artisan ; enfin il déclarait que les plus pures intentions de bienfaisance et le désir de moraliser la nation avaient seuls inspiré les fondateurs de la compagnie nouvelle, démontrant que le bénéfice le plus bas qui reviendrait à chaque souscripteur ne pouvait être moindre de quatre et demi pour cent.

La compagnie débuta sous les plus heureux auspices ; un archevêque consentit à être le président du conseil d'administration, à la condition qu'il ne donnerait que son nom à la compagnie. L'oncle Jack—désigné par les noms euphoniques du « célèbre John Jones Tibbets, esquire » — en était le secrétaire honoraire, et le capital fut fixé à deux millions sterling. Mais telle était l'ignorance des classes laborieuses, elles entrevirent si mal le bénéfice qu'elles auraient pu faire en souscrivant un shelling par semaine depuis l'âge de vingt et un ans jusqu'à cinquante, pour garantir à la vieillesse une annuité de 18 livres sterling, que la compagnie s'évanouit comme un souffle d'air, et avec elle s'évaporèrent aussi les 3,000 livres sterling de l'oncle Jack. On ne le vit plus, on n'entendit plus parler de lui pendant trois ans. Son existence s'enveloppa d'un nuage si obscur, qu'à la mort d'une tante, qui lui laissa une petite ferme dans le pays de Cornouailles, il fut nécessaire de faire insérer dans les journaux cet avis, que « si John Jones Tibbets, esquire, voulait se présenter chez MM. Brunel et Tin de Lothbury entre dix heures du matin et quatre de l'après-midi, il recevrait une communication qui l'intéressait. » Cet avis opéra comme un charme de magicien, et l'oncle Jack se retrouva tout à coup. Ce fut avec une incontestable satisfaction que le nouveau propriétaire s'établit sur le sol de sa confortable métairie. Ce domaine, qui pou-

vait avoir deux cents acres, était en bon état d'entretien. L'oncle Jack y prospéra les deux premières années, sauf l'expérience de trente acres de terre à blé qui, fumés scientifiquement par deux préparations chimiques, coûtèrent au fermier-proprétaire une récolte dont les épis sortirent tout maculés de points noirs, comme s'ils avaient eu la petite vérole. Malheureusement, un jour l'oncle Jack découvrit une mine de charbon dans un beau champ de navets : la semaine d'après, la maison était remplie d'ingénieurs et de naturalistes. Un mois ne s'était pas écoulé, que l'on vit paraître un prospectus rédigé dans le meilleur style de l'oncle Jack, le prospectus de la grande compagnie nationale du charbon anti monopolisé, fondée en faveur des petits rentiers de Londres et en concurrence du monstreux monopole des charbons de Newcastle :

« Une veine du plus beau charbon a été découverte sur les domaines du célèbre philanthrope John Jones Tibbets, esquire. Cette nouvelle houillère a été étudiée par cet éminent ingénieur, Gilles Compass, esquire, elle promet une exploitation inépuisable aux intentions bienveillantes des personnes charitables et aux richesses du capitaliste. Il a été calculé que les meilleurs charbons peuvent être livrés à l'embouchure de la Tamise à 18 shelling la charge, ce qui donnera un profit de 48 p. % pour le moins aux actionnaires. Les actions de 50 livres sterling seront payées en cinq versements. Le capital souscrit est d'un million. S'adresser, pour souscrire, à MM. Blunt et Tin, avoués à Lothbury. »

Les *semblables* de l'oncle Jack pouvaient ici se trouver avec lui sur un point d'appui solide : l'oncle Jack leur offrait une terre, une mine du charbon. Le capital et les actionnaires répondirent à l'appel. L'oncle Jack fut si persuadé que sa fortune était inmanquable, il avait d'ailleurs un si vif désir de ruiner le monstreux monopole de Newcastle, qu'il refusa une offre considérable qu'on lui adressa s'il voulait se défaire de sa propriété en bloc ; il resta le principal actionnaire, et se fixa à Londres, où il prit voiture et donna des dîners à ses collègues du comité d'administration. Pendant trois ans la compagnie fut florissante : elle avait abandonné la direction des travaux de la mine à cet éminent ingénieur, Gilles Compass, qui paya régulièrement

aux souscripteurs 20 0/0 de leur mise de fonds. Les actions étaient montées à 100 0/0, lorsqu'un beau matin, au moment où l'on s'y attendait le moins, Gilles Compass se transporta aux Etats-Unis, champ plus vaste pour un génie tel que le sien ; on découvrit que depuis un an la mine s'était perdue dans une large mare d'eau, et que M. Compass avait payé les actionnaires sur leur propre capital. Mon oncle eut cette fois la satisfaction d'être ruiné en très-bonne compagnie : avec trois docteurs en théologie, deux membres de la chambre des communes, un lord d'Écosse et un directeur de la compagnie des Indes.

Ce fut peu de temps après cet événement que l'oncle Jack, toujours aussi ardent et gai que jamais, se souvint tout à coup de sa sœur, Mistriss Caxton, et ne sachant où aller dîner, espéra trouver un asile sous le toit hospitalier de mon père. Vous n'avez jamais vu un plus charmant homme que mon oncle Jack. Les hommes un peu replets sont plus populaires que les hommes maigres. Il y a quelque chose de jovial et d'agréable dans une figure ronde. Quelle conspiration pourrait réussir avec un chef à la face famélique comme Cassius ! Si les patriotes de Rome avaient eu parmi eux l'oncle Jack, peut-être n'auraient-ils jamais fourni un sujet de tragédie à Shakspeare. L'oncle Jack avait un élégant embonpoint ; il n'était ni corpulent ni obèse, ni *vastus*, ce qui, selon Cicéron, ne sied pas à un orateur. Non, sous les contours de son corps bien nourri s'effaçaient toute espèce de rides et de lignes disgracieuses. Mais son sourire surtout était si franc et si séduisant ! Avec quelle débonnairété britannique il se frottait les mains, des mains potelées, auxquelles vous ne pouviez vous empêcher de confier votre argent quand il s'adressait philanthropiquement à votre bourse ! C'était bien à lui que s'appliquait la phrase latine : « *Sedem animæ in extremis dignitis habet.* » — Ah ! oui ! il avait le cœur sur la main.

Les critiques observent que peu de personnes ont réuni avec une égale perfection les facultés imaginatives et les facultés scientifiques ou réfléchies. « Heureux celui, s'écrie Schiller, heureux celui qui combine la chaleur de l'enthousiaste et les lumières de l'homme du monde. » Lumières et chaleur, l'oncle Jack les possédait au même degré, harmonie parfaite d'enthousiasme séducteur et de

calculs convaincants. Dicœopole, dans les *Archanenses*, présentant un personnage nommé Nicharque, dit à l'auditoire :

— Il est petit, je l'avoue, mais il n'y a en lui rien de perdu : tout ce qui n'est pas folie est astuce.

En parodiant ce compliment équivoque, je puis dire que, quoique l'oncle Jack ne fût pas un géant, rien non plus n'était perdu en lui. Tout ce qui n'était pas arithmétique était philanthropie. Il aurait été également cher à Howard le philanthrope et à Cocker le rival du Barème français.

L'oncle Jack était aussi fort avenant de sa personne : il avait le teint clair et fleuri, la bouche petite, des dents blanches ; il ne portait point de favoris, il se rasait très-consciencieusement le menton ; ses cheveux, autrefois d'un blond cendré, étaient devenus gris, ce qui ajoutait à son air respectable. Selon M. Squills, les organes de la constructivité et l'idéalité étaient prodigieux sur le crâne de l'oncle Jack, et le développement de ces protubérances donnait de l'ampleur à son front.

L'oncle Jack était d'ailleurs bien fait dans sa taille de cinq pieds huit pouces, ce qui est la stature convenable d'un homme d'affaires actif. Il portait un habit noir ; mais, pour prêter plus de relief au drap, il y faisait mettre des boutons dorés, avec l'empreinte d'une petite croix couronnée. A distance, ces boutons ressemblaient à ceux de la maison royale, et l'oncle Jack avait l'air d'appartenir à la cour. Sa cravate était blanche, non empesée, et une épingle en diamant piquait son jabot, ce qui lui fournissait un texte d'observations sur certaines mines du Mexique qu'il regrettait sans cesse de ne pas voir exploitées par une grande compagnie nationale du royaume-uni. Son gilet du matin était couleur chamois pâle ; celui du soir de velours brodé, autre texte d'un projet pour fonder une société destinée au perfectionnement des manufactures anglaises. Son pantalon du matin était de la couleur appelée vulgairement papier brouillard, et au lieu de bottes, qu'il disait incommodes pour l'exercice, il avait des guêtres courtes à l'américaine avec des souliers à pointe carrée. Sa chaîne de montre était garnie d'une innombrable quantité de cachets, chaque cachet représentant la devise de quelque compagnie défunte ; on aurait donc pu les comparer à ces

scalps des morts que portent les Iroquois aborigènes, — peuple, disons-le encore, qui avait exercé l'imagination philanthropique de l'oncle Jack, car il aurait voulu combiner leur conversion à l'anglicanisme avec un échange avantageux de peaux de castors contre des Bibles, de l'eau-de-vie et de la poudre à canon.

Faut-il s'étonner que l'oncle Jack captivât mon cœur ? Il avait toujours été le frère chéri de ma mère, qui se rappelait qu'il l'avait un jour persuadée de mettre en loterie, au profit des ramoneurs, une grande poupée, cadeau de sa marraine, une poupée de 2 livres sterling (50 fr.), pour laquelle on plaça tout juste vingt billets à 6 pence (60 cent.) !

— Mais, dit l'oncle Jack, quel bienfait que cette recette de 10 shellings pour les pauvres ramoneurs !

Tel était l'oncle Jack ; et si ma mère l'aimait naturellement, mon père ne l'aimait guère moins, autre preuve des talents de séduction de mon oncle. Cependant il est remarquable que lorsque quelque savant qui vit dans la solitude s'intéresse une fois à un homme actif, il est plus disposé à l'admirer que personne autre. Sa sympathie pour un semblable compagnon amuse en même temps sa curiosité et son indolence. Il peut voyager avec lui, combattre avec lui, aller avec lui à travers toutes les aventures que lui ont révélées ses livres, et tout cela sans quitter son fauteuil. Mon père disait qu'il lui semblait écouter Ulysse quand il écoutait l'oncle Jack.

L'oncle Jack avait été en Grèce et dans l'Asie-Mineure ; il avait foulé aux pieds la plaine où fut Troie, mangé des figues à Marathon, chassé le lièvre dans le Péloponèse, et vidé trois pintes de bière sur le faite de la grande pyramide.

L'oncle Jack était donc comme un livre de renseignements pour mon père, et, de fait, mon père le regardait comme un livre qu'il prenait après diner comme il eût pris un volume de Dodwel ou de Pausanias. En vérité, je crois que les savants qui ne sortent pas de leur cellule n'en sont pas moins une race éminemment curieuse, agitée, active, si on les comprend bien. Rappelons ce que le vieil humoriste Burton disait de lui-même :

« Dans ma vie collégiale, reclus comme un moine séquestré des tumultes et des agitations du monde, j'entends et je vois tout ce qui se fait au dehors, comme les autres

courent à pied ou à cheval, se tourmentent et se macèrent dans la ville et la campagne. »

Cette citation prouve ma proposition ; seulement, les savants emploient leur activité à leur manière, complotant avec Auguste, combattant avec César, allant en Amérique avec Colomb, changeant la face du monde avec Alexandre, Attila ou Mahomet. Quelle est donc la mystérieuse attraction qui existe pour eux entre la partie extrême et antipode de la machine humaine, cet organe que la Vulgate appelle le siège de l'honneur, et la partie rembourrée d'un fauteuil ? C'est sans doute ce qui sera expliqué à la satisfaction de la science par les progrès du mesmerisme. Quant à moi, je crois que ces têtes si vives, ces cerveaux si volatils, trouvant là, providentiellement, un contre-poids naturel, sans lequel l'ordre établi de l'univers serait trop souvent compromis. Je laisse à la métaphysique et à la physique expérimentale l'examen de cette conjecture.

J'étais plus charmé encore de l'oncle Jack que mon père. Il savait une infinité de tours de passe-passe : il escamotait comme un sorcier, faisait danser une sarabande à un trousseau de clefs, et, si vous lui remettiez une pièce d'argent, il la changeait en un gros sou. Peut-être était-il moins adroit lorsqu'il s'agissait de changer mes sous en demi-couronnes.

Nous faisons de longues promenades ensemble, et, au milieu de la conversation la plus divertissante, l'oncle Jack jouait toujours son rôle d'observateur. Il s'arrêtait pour examiner la nature du sol, remplissant mes poches (les miennes plutôt que les siennes) de gros fragments de cailloux, de plâtre et de craie, pour les analyser à notre retour au moyen d'un appareil chimique qu'il avait emprunté à M. Squills. Il faisait une halte d'une heure à la porte d'une chaumière, admirant les petites filles qui tressaient des chapeaux de paille, et puis il rentrait dans les fermes voisines pour proposer aux fermiers une « compagnie de chapeaux de paille nationale. » Toute cette fertilité d'intelligence était, hélas ! perdue dans cette terre ingrate où l'oncle Jack était tombé ! Il ne put persuader à aucun propriétaire que son domaine était riche en minéraux, ni à aucun fermier qu'il y aurait avantage à faire en commun des chapeaux de paille. De sorte donc que, semblable à un ogre qui, ayant dévasté la contrée avoisinante, commence à jeter

un œil affamé sur ses propres enfants, l'oncle Jack, se voyant menacé de famine, n'aurait pas été fâché de satisfaire son appétit aux dépens de mon pauvre père.

III

En ce temps-là, nous jouissions de ce qu'on peut appeler une existence honorable pour des personnes qui n'avaient aucune prétention à l'ostentation. Sur la lisière d'un grand village s'élevait notre résidence, maison carrée en briques rouges qui datait du règne de la reine Anne. Au faite de la maison était une balustrade... pour quel usage ? Dieu le sait ; car seul notre gros chat Raph allait y prendre l'air ; mais cette balustrade décorait la maison comme tant d'autres qui datent du règne d'Elisabeth ou même du règne de Victoria. La balustrade était divisée par des pilastres bas sur chacun desquels était placée une boule de pierre. La maison se distinguait par une architrave de forme triangulaire, sous laquelle était une niche, destinée probablement à une statue ; mais la statue était absente. Au-dessous encore était une fenêtre encadrée de trumeaux ciselés, la fenêtre du petit salon de ma mère ; plus bas une porte fort jolie s'ouvrait sur un escalier de six marches. Toutes les fenêtres, avec de petits carreaux et de grands encadrements, avaient des couronnements sculptés en relief ; de sorte que la maison avait un air de solidité et de bien-être, rien de trop donné à l'ornement, mais rien d'avarié et de négligé. La grille de jardin était entre deux larges piliers surmontés de vases. Peut-être, par un jour de pluie, était-ce un inconvénient d'avoir à traverser l'allée qui conduisait à cette grille lorsque vous alliez y chercher votre voiture ; mais cette objection était sans valeur pour nous, puisque nous n'avions pas de voiture. A droite de la maison, un terrain clos contenait une petite pelouse, un ermitage, un bassin carré, une modeste serre et six plates-bandes de mignonnettes, d'héliotropes, de rosiers, d'œillets, etc., etc. A gauche s'étendait le jardin potager, protégé par des espaliers produisant les meilleures pommes de la contrée et divisé par trois sentiers tournants, dont le plus long aboutissait à un mur qui, situé en plein midi, se garnissait chaque été de pêches, de

poires et de brugnons dorés par le soleil et d'une saveur exquise. C'était la promenade favorite de mon père. Son livre à la main, il l'arpentait continuellement toutes les fois qu'il faisait beau, s'arrêtant quelquefois, le cher homme, pour recueillir une note au crayon, gesticuler ou se livrer à ses soliloques. S'il n'était pas dans son cabinet, c'était là que ma mère était sûre de le trouver. Dans ces *ambulations*, comme il les appelait, il avait généralement un compagnon si extraordinaire, que je m'attends à des exclamations d'incrédulité ou de mépris, puisque je me décide à le faire connaître. Cependant je jure et proteste que je ne dirai rien que de vrai, et que je n'ai nulle envie d'imiter les exagérations des romanciers modernes.

Un jour que ma mère avait persuadé tendrement M. Caxton de faire une promenade avec elle jusqu'au marché, ils passèrent près d'une prairie où une bande de petits garçons s'amusaient à lapider un canard boiteux. Il paraît que le malheureux palmipède devait être porté au marché, lorsqu'on avait découvert qu'il était non-seulement boiteux, mais atteint de dyspepsie. Peut-être quelque mauvaise herbe n'avait pu se mettre d'accord avec l'appareil ganglionique de la pauvre bête. Quoi qu'il en soit, la fermière avait déclaré que le canard n'était bon à rien, et, à la demande des enfants, il leur avait été livré pour s'en amuser innocemment et les empêcher de mal faire. Ma mère déclara qu'elle n'avait jamais vu son seigneur et maître aussi animé. Il dispersa les petits garçons, délivra le canard, l'emporta à la maison, le coucha dans un panier près du feu, le nourrit et le soigna médicalement jusqu'à ce qu'il revint à la vie et à la santé. Alors il fut lancé dans le bassin carré. Mais le canard prit de la reconnaissance pour son bienfaiteur. Chaque fois que mon père se montrait sur la porte, il l'apercevait, sortait de son bassin, gagnait la pelouse et clopinait après lui (car il resta toujours un peu boiteux de la patte gauche) jusqu'à l'espalier des pêches. Là, quelquefois, il faisait halte, épiant gravement les mouvements de son maître; quelquefois il le suivait pas à pas; à tout événement il ne le quittait plus jusqu'à son retour, après avoir reçu quelques friandises de sa main. Alors, ayant fait entendre ses adieux nasillards, la naïade palmipède se retirait dans son élément naturel.

Les principales pièces de la maison, c'est-à-dire le cabinet, la grande salle à manger (il y en avait une plus petite pour ma mère), et le beau salon qui ne servait que dans les occasions extraordinaires, avaient leurs fenêtres ouvertes au midi. De grands hêtres, des sapins, des peupliers et quelques chênes entouraient le bâtiment, ne laissant libre que l'exposition méridionale, de manière qu'il était également abrité des froids de l'hiver et des ardeurs de l'été. Notre principale domestique, en dignité et en grade, était dame Primmins, qui était demoiselle de compagnie, femme de charge et tyran de tout le ménage. Elle avait sous elle deux autres femmes, un jardinier et un laquais de pied.

Le domaine de mon père ne l'occupait pas beaucoup comme culture, ses terres les plus considérables étant des champs de pâturage affermés à rente fixe: son revenu provenait des intérêts de 15,000 livres sterling environ (375,000 fr.), placés en partie dans les 3 0/0, en partie sur hypothèques, et c'était un revenu suffisant pour faire face à tous les frais du ménage, contenter la manie de mon père pour les bouquins, payer mon éducation et offrir quelquefois un dîner, plus souvent le thé à nos voisins. Ma mère mettait quelque vanité à dire que notre société était très-choisie. Elle se composait principalement du ministre et de sa famille, de deux vieilles filles qui se donnaient de grands airs, d'un ancien employé de la compagnie des Indes, habitant une maison blanche au sommet de la colline, de cinq ou six petits gentillâtres avec leurs femmes, et de M. Squills, toujours célibataire. Une fois l'année, on échangeait des cartes ou des dîners avec certains aristocrates qui inspiraient à ma mère un respect mêlé d'une terreur bien inutile, puisqu'elle déclarait que c'étaient les meilleures personnes du monde et qu'elle mettait toujours leurs cartes en évidence contre la glace de la cheminée de son beau salon. Vous voyez donc que nous vivions sur un excellent pied, avec la considération qu'on doit à une bonne condition financière et à son origine honorable... Mais ce n'est pas aujourd'hui que je ferai notre généalogie, me contenant de dire que même les plus fiers de nos voisins paraissent toujours de nous comme d'une famille ancienne, quoique toute la vanité généalogique de mon père consistât à vanter William Caxton, bourgeois et imprimeur sous le

règne d'Édouard IV : — *Clarum et venerabile nomen!!!*
 « nom illustre et vénérable » ancêtre dont un homme de lettres pouvait légitimement tirer vanité.

— Heus! s'écria un jour mon père en interrompant tout d'un coup la lecture des colloques d'Érasme : *Salve, multum jucundissime*. « Salut, mon très-agréable ami. »

Ce salut classique s'adressait à l'oncle Jack, qui, sans être très-érudit, savait assez de latin pour répondre :

— *Salve tantumdem, mi frater*. « Salut de même, mon frère! »

Mon père sourit avec approbation.

— Je vois, répliqua-t-il, que vous comprenez la véritable urbanité ou la politesse, pour me servir de l'expression plus moderne. Il est gracieux de traiter de frère le mari de votre sœur. Érasme fait l'éloge de cette formule au début de son livre sous le titre de *Salutandi formulæ*; et, en vérité, ajouta mon père avec un air pensif, il n'y a pas une grande différence entre l'affection et la politesse. Mon auteur fait observer ici qu'il est poli de saluer dans certaines infirmités minimes de notre nature. On doit saluer celui qui bâille, saluer celui qui a le hoquet, saluer celui qui éternue, saluer celui qui tousse; et c'est exprimer l'intérêt que vous prenez à sa santé, car on peut se disloquer la mâchoire en bâillant, le hoquet est souvent un symptôme de maladie grave, l'éternuement est dangereux aux veines de la tête, et la toux est soit une affection trachéale, bronchiale et pulmonaire, soit une affection ganglionique.

— Rien de plus vrai, dit l'oncle Jack, les Turcs saluent toujours celui qui éternue, et c'est un peuple remarquablement poli. Mais, mon cher frère, je regardais justement avec admiration vos beaux pommiers. Je n'en ai jamais vu de plus beaux. Je me flatte de me connaître en pommes. Je vois, d'après une conversation avec ma sœur, que vous n'en tirez guère de profit. C'est dommage! on pourrait établir un verger à cidre dans ce comté. Vous reprenez d'abord la culture de vos terres; puis vous pouvez en louer davantage pour les faire valoir, de manière à former un total de cent acres. Vous plantez un verger sur une grande échelle. J'ai fait tous les calculs. C'est vraiment prodigieux. Supposons quarante arbres par acre — la moyenne ordinaire — à 1 sh. 6 pence par arbre. Quatre mille arbres

pour cent acres, 3,000 livres Travail de labour et de culture mettons 10 livres par acre, total pour cent acres, 1,000 livre Pavons les fonds des trous pour empêcher la séve de ses perdre dans le mauvais sol... Oh! je suis soigneux, voyez-vous, jusqu'à la minutie; je l'ai toujours été. Pavons en cailloux et plâtras, à 6 pence par trou. Pour quatre mille arbres ou cent acres, cela fait 100 livres. Ajoutez la rente de la terre à 30 sh. l'acre, — 150 livres et voici le total : — A ces mots l'oncle Jack récapitulait tous les *items* sur ses doigts :

Arbres.	300 livres
Travail.	1,000
Trous pavés.	100
Rente	150
	<hr/>
	1,550 livres

Voilà toute votre dépense. Venons-en au profit. Les vergers, dans le comté de Kent, réalisent 100 livres par acre, quelques-uns jusqu'à 150; mais soyons modérés, disons seulement 50 par acre, et votre bénéfice brut par année, sur un capital de 1,550 livres sera de 5,000 livres par an! pensez à cela! frère Caxton. Déduisez 10 p. % ou 500 livres par an pour gages de jardinier, engrais, etc., le produit net est encore 4,500 livres. Votre fortune est faite, entendez-vous, mon cher? oui, elle est faite. Je vous en fais mon compliment.

Et l'oncle Jack se frottait les mains.

— En vérité, mon père? dit vivement le jeune Pisistrate, qui n'avait pas perdu une syllabe ni un chiffre de ces calculs enchanteurs. Quoi! nous serions aussi riches que l'esquire Rollick!... Oh! alors, n'est-ce pas, vous auriez une meute de chiens pour le renard?

— Et vous achèteriez une immense bibliothèque, ajouta l'oncle Jack qui appliquait sa connaissance de la nature humaine à son rôle de tentateur. Les livres de mon ami l'archevêque doivent être mis en vente.

Mon père reprit haleine à son aise en regardant tantôt l'un, tantôt l'autre; puis, posant la main gauche sur ma tête et montrant de la droite son Erasme à l'oncle Jack avec un air de reproche, il dit enfin :

— Voyez comme vous pouvez facilement semer les désirs avides dans une jeune imagination! Ah! frère!

— Vous êtes trop sévère, frère. Voyez comme le cher enfant baisse la tête. Fi donc! Mais c'est l'enthousiasme naturel à son âge, la joyeuse espérance dirigée par l'imagination, comme a dit le poète. Enfin, pour assurer l'avenir de ce charmant jeune homme, vous ne pouvez laisser échapper l'occasion d'une fortune certaine. Car, je n'ai pas tout dit : remarquez-le bien, vous ferez une pépinière de pommiers. Chaque année vous allez toujours greffant et agrandissant votre plantation, chaque année vous affermez quelques acres nouveaux de terre, vous les achetez même; et pourquoi pas? Eh! bon Dieu! cher frère, en vingt ans vous pouvez couvrir de pommiers la moitié du comté. Mais bornons-nous à deux mille acres. Eh bien, c'est un profit net de 90,000 livres par an, le revenu d'un duc — d'un duc! et il n'y a qu'à vouloir, pourrais-je dire.

— Mais doucement, repris-je, voulant faire le modeste, les arbres ne poussent pas en un an. Je me souviens du jour où l'on planta notre dernier pommier, il y a cinq ans; c'était un jeune sujet de trois années, et ce n'est que l'automne dernier qu'il nous a donné un boisseau de pommes.

— Quel garçon intelligent! C'est une bonne tête, j'espère, que nous avons là! Il fera honneur à sa grande fortune, frère, dit l'oncle Jack d'un air approbateur. Vous avez raison, mon neveu; mais, en attendant, nous pouvons garnir le terrain, comme on fait dans le comté de Kent, avec des groseilliers, ou avec des oignons et des choux. Cependant, vu que nous ne sommes pas de gros capitalistes, j'ai peur que nous soyons forcés de céder une part sur nos profits pour diminuer nos déboursés. Écoutez-moi donc, Pisistrate (regardez-le bien, frère. — Tel que vous le voyez là avec son air simple, je crois qu'il est né avec une cuiller d'argent dans la bouche, comme dit le proverbe), écoutez donc les mystères de la spéculation. Votre père achète le terrain sans rien dire, et alors, presto! nous lançons nos prospectus et fondons une compagnie. Des compagnies peuvent attendre cinq ans pour avoir un dividende : chaque année cependant augmente la valeur des actions. Votre père prend, disons cinquante actions à 50 livres chaque, en ne versant qu'une somme de 2 livres par

action ; il vend trente-cinq actions à cent pour cent, garde les quinze restant, et sa fortune est faite encore. Seulement elle n'est pas aussi considérable que s'il avait tout gardé dans les mains. Que dites-vous maintenant, frère Caxton ? *Visne edere pomum* ? Voulez-vous manger de la pomme ? comme nous disions à l'école.

— Je n'ai pas besoin d'un shelling de plus que je ne possède, répondit mon père d'un ton résolu. Ma femme ne m'en aimerait pas davantage ; mes repas ne me nourriraient pas mieux ; mon fils serait probablement moitié plus délicat et dix fois moins appliqué au travail, etc.

— Mais, interrompit l'oncle Jack, qui ne se rendait pas si aisément et qui réservait son grand argument pour le dernier ; mais le bien que vous devriez vos semblables, le progrès que vous feriez faire aux productions naturelles de votre pays, le breuvage sain du cidre mis à la portée des classes laborieuses ? Si c'était seulement pour votre fortune, aurais-je émis une proposition pareille ? Est-ce dans mon caractère ? Mais c'est pour le public, pour l'humanité, pour nos semblables. Eh ! frère, l'Angleterre ne serait pas ce qu'elle est, si des hommes comme vous n'avaient pas un peu de philanthropie et ne se livraient de temps en temps à une spéculation.

— Papæ ! s'écria mon père, penser que l'Angleterre verra sa prospérité compromise si Augustin Caxton ne devient pas un marchand de pommes ! Mon chère Jack, écoutez-moi. Vous me rappelez un colloque de ce livre... attendez un peu, le voici : « *Pamphagus et Coclès*. » Coclès reconnaît son ami, longtemps absent, à son nez d'une proéminence remarquable. Pamphagus dit, un peu fâché, qu'il n'a pas honte de son nez.

» — Honte de votre nez ; non certes, réplique Coclès. Je n'ai jamais vu un nez qu'on pût appliquer à tant d'usages divers.

» — Ah ? dit Pamphagus dont la curiosité s'éveille, des usages ? quels usages ?

« Là-dessus, *lepidissime frater*, mon aimable frère, Coclès, avec une éloquence aussi concluante et aussi rapide que la vôtre, énumère tous les moyens d'utiliser un si vaste développement de l'organe nasal. Si la cave était profonde, il pourrait reniffler le vin comme une trompe

d'éléphant ; — si on perdait le soufflet, il pourrait allumer le feu ; si la lampe jetait une lumière trop ardente, il pourrait servir d'écran ; — ce serait une excellente trompette pour un héraut ; — un clairon pour sonner la bataille ; — un coin pour fendre le bois ; — une pioche pour fouir la terre ; — une faux pour faucher la moisson ; — une ancre pour arrêter un navire, etc. ; jusqu'à ce que Pamphagus s'écrie :

» — Heureux mortel que je suis, j'ignorais quel précieux meuble j'avais au milieu du visage. »

Mon père ici s'arrêta et fit mine de siffler ; mais cet effort musical expira sur ses lèvres, et il ajouta en riant :

— En voilà assez pour mes pommiers, frère John, laissez-les à leur destination naturelle, qui est de nous procurer des beignets et des tartes aux pommes.

Un moment l'oncle Jack parut un peu décontenancé, mais il finit par rire de bon cœur, en se disant à lui-même qu'il n'avait point encore découvert le côté vulnérable de mon père.

J'avoue que l'auteur vénéré de mes jours grandit dans mon estime après cette conférence ; je commençai à voir qu'un homme peut encore avoir le sens commun, tout en étant un érudit. En effet, soit que la visite de l'oncle Jack eût été un stimulant par ses facultés alanguies, ou soit que moi-même, moins jeune et d'un esprit plus avancé, je pusse pénétrer plus clairement son caractère, de ces vacances-là je fais dater une intimité plus familière, qui depuis exista toujours entre mon père et moi. Souvent je désertais les pérégrinations plus lointaines de l'oncle Jack, ou l'attrait d'une partie au mail dans le village, ou un jour de pêche dans les viviers réservés de l'esquire Rollick, pour une calme promenade avec mon père le long de l'espallier aux pêcheurs ; quelquefois silencieux et rêvant déjà à l'avenir, pendant qu'il rêvait au passé ; mais récompensé amplement lorsque, suspendant sa lecture, il laissait échapper de ses lèvres les trésors d'une érudition variée, rendue amusante par ces bizarres commentaires et par cette satire socratique qui eût été plus vive encore s'il avait voulu aiguïser l'esprit en malice. Parfois, sa verve se faisait éloquente : s'emparant de quelque sentiment héroïque de ses vieux auteurs, mon père redressait sa taille

voutée, l'éclair étincelait dans son regard, et vous reconnaissiez qu'il n'avait pas été originairement et exclusivement destiné par la Providence à être perdu dans l'obscurité retraite où s'écoulait sa vie innocente et heureuse.

IV

— Eh! pardieu! monsieur, le comté s'en va à tous les diables! nos opinions ne sont représentées ni dans le parlement ni au dehors du parlement. Le *Mercure* du comté est hostile à la cause, et maudit soit-il! Nous n'avons pas un seul journal pour exprimer les sentiments de la classe respectable.

Cette harangue était prononcée à l'un de ces rares diners donnés par M. et Mrs Caxton aux grands personnages du voisinage, et l'orateur n'était autre que l'esquire Rollick, de Rollick-Hall, président des sessions trimestrielles du comté.

J'avoue (car on me permit en cette occasion, pour la première fois, non-seulement de dîner avec nos convives, mais encore de rester à table après les dames, en vertu de mon âge et de ma promesse de respecter le contenu des carafes), j'avoue, dis-je, pauvre innocent, que j'aurais été fort embarrassé de deviner quel soudain intérêt, à la mention du journal, pouvait faire relever la tête à l'oncle Jack. Semblable au coursier de Job qui entend résonner la trompette guerrière, je le vis franchir hardiment tout l'intervalle qui le séparait de l'esquire Rollick. Quel était donc son but? Mais un esprit de cette force n'était pas facile à sonder pour un garçon de mon âge. On ne prend pas le saumon avec l'épingle qu'un écolier recourbe pour le menu fretin, ou, comparaison plus noble, vous ne pouviez pas dire de l'oncle Jack et des profondeurs de son génie ce que dit saint Grégoire des eaux du Jourdain : « Un agneau pourrait le passer facilement à gué. »

— Pas un seul journal, continua l'esquire Rollick, pour défendre les droits de...

Avant cette dernière phrase, mon oncle s'était penché à mon oreille et m'avait demandé tout bas :

— Quelle est sa couleur politique?

— Je n'en sais rien, lui répondis-je.

L'oncle Jack se raccrocha par intuition à la formule que sa mémoire lui fournissait toujours la première, et et ajouta avec une intonation nasale :

— Les droits de nos *infortunés* semblables !

Mon père se gratta le front avec le doigt indicateur, ainsi qu'il faisait lorsqu'il était préoccupé d'un doute. Les autres convives se turent et regardèrent.

— Nos *infortunés* semblables? s'écria M. Rollick avec dédain : nos *infortunés* semblables !

Évidemment l'oncle Jack avait donné à gauche. De peur de se fourvoyer davantage, il revint prudemment sur ses pas : Je veux dire nos *respectables* semblables !

Et il lui vint à l'esprit qu'un journal de comté devait naturellement représenter l'intérêt agricole ; or, si M. Rollick envoyait le *Mercur*e à tous les diables, c'est qu'il était lui-même un de ces politiques qui commençaient déjà à traiter de *vampire* l'intérêt agricole. Excité par cette prétendue découverte, l'oncle Jack, croyant suivre le courant, monta sa verve pour débiter toutes les phrases creuses que nous avons entendues depuis les premiers meetings du libre-échange à Covent-Garden et dans la salle commerciale de Manchester (1).

— Oui, respectables semblables, ces hommes qui apportent au pays le double tribut de leur capital et de leur industrie ! Que sont les petits seigneurs de campagne, comparés à nos riches marchands ? Qu'est-ce que cet intérêt agricole qui prétend être le soutien du pays ?

— Qui prétend ? s'écria l'esquire Rollick : il l'est bien réellement, et quant à ces individus les manufacturiers qui ont acheté le *Mercur*e...

— Qui ont acheté le *Mercur*e, les misérables ! cria à son tour l'oncle Jack, interrompant le squire lorsqu'il eut compris enfin à qui il avait affaire. Comptez là-dessus, monsieur, cela fait partie d'un système diabolique, d'un complot de capitalistes qu'il faut dénoncer courageusement ; oui, comme je le disais ; qu'est-ce que cet intérêt agricole qu'ils désirent ruiner, qu'ils déclarent gorgé, qu'ils appel-

(1) L'auteur, qui s'est rangé sous le drapeau protectionniste, dit ici, en note, que M. Cobden lui-même avoue de bonne foi, dans un de ses discours, que lorsqu'il commença sa propagande, ses collègues et lui dirent bien des absurdités (*sad rubbish*).

lent un vampire? eux, les vrais buveurs de sang, ces venimeux *usinocrates*? Nos semblables, monsieur! je puis bien appeler nos infortunés semblables les membres de cette classe souffrante dont vous êtes vous-même un des ornements. Qui mérite mieux notre appui sympathique et nos efforts secourables qu'un gentilhomme propriétaire comme vous, qui, avec un revenu nominal de 5,000 liv. est forcé de tenir maison, de payer une meute de chasse, de faire vivre toute la population par la taxe des pauvres et l'Église par la dime, d'entretenir la justice, les prisons, les gens de loi, par l'impôt local, les routes par les droits de péage?... et cela quoiqu'il soit épuisé par les emprunts hypothécaires, par l'usure du juif, par les dots ou les légittimes des jeunes sœurs et des cadets, par l'exploitation coûteuse de ses bois, par les engrais de sa ferme-modèle, et par les soins qu'exige l'élevé du bétail, chaque livre de viande de ses énormes bœufs lui revenant à 5 liv. de tourteaux! Ajoutez-y les procès que suscite la protection de ses droits, les voleurs qui s'entendent pour le piller, braconniers, voleurs de moutons, voleurs de chiens, inspecteurs de paroisses, bedeaux et sacristains, jardiniers, garde-chasses, et le coquin nécessaire, son intendant! S'il existe une créature au monde qu'on puisse appeler notre infortuné semblable, c'est un propriétaire de province avec un grand domaine.

Mon père, évidemment, pensait entendre une excellente parodie, car, au mouvement de ses lèvres, je vis qu'il riait dans le fond de son cœur.

L'esquire Rollick avait appuyé la harangue par diverses exclamations approbatives, particulièrement à l'énumération de la taxe des pauvres, des dimes, des charges locales, de hypothèques et des braconniers. Il fit passer la bouteille à l'oncle Jack, et remarqua courtoisement :

— Il y a beaucoup de vrai dans ce que vous dites, monsieur Tibbets; l'intérêt agricole emarche à sa ruine, et quand lachose arrivera, je ne donnerai pas *ça* de la vieille Angleterre. (Pour exprimer *ça*, M. Rollick fit claquer son pouce et son doigt.) Mais que peut-on faire?... Que peut-on faire pour le comté? Voilà l'embaras.

— J'allais y venir, reprit l'oncle Jack; vous dites que vous n'avez pas un journal de province qui soutienne votre cause et dénonce vos ennemis.

— Non, puisque les whigs ont acheté le *Mercur*.

— Eh ! bonté du ciel ! monsieur Rollick, comment pourriez-vous supposer que justice vous sera rendue, si à une pareille époque vous négligez la presse ? La presse, monsieur, — c'est l'air que nous respirons. Ce qu'il vous faut, c'est une grande feuille nationale ; non, une feuille PROVINCIALE hebdomadaire de la propriété, entretenue et payée libéralement par le parti puissant dont l'existence même est en péril. Sans une feuille de ce genre, vous êtes perdus, vous êtes éteints, morts, défunts, enterrés vivants. Avec cette feuille, bien conduite, bien dirigée par un homme du monde, un rédacteur en chef homme d'éducation et qui connaisse, grâce à un expérience pratique, l'agriculture et la nature humaine, les mines, les céréales, les assurances, les actes du parlement, les exhibitions de bétail, l'état des partis et les intérêts précieux de l'ordre social, avec un pareil journal, vous triompherez de tout. Mais il faut que ce journal se fonde par souscription, par association, par coopération, par une grande société provinciale, bienfaisante, agricole et antinovatrice.

— Pardieu ! monsieur, vous avez raison, dit l'esquire Rollick se tapant la jambe ; j'irai demain matin faire visite à notre lord-lieutenant. Son fils aîné doit l'emporter à nos élections du comté.

— Et il l'emportera, si vous encouragez la presse, si vous fondez un journal, dit l'oncle Jack se frottant les mains et puis formant peu à peu de ses dix doigts rapprochés un cercle aérien comme s'il y tenait déjà les confiantes guinées de la compagnie encore à naître.

Tout bonheur existe plus dans l'espérance que dans la possession, et, en ce moment, l'oncle Jack, j'oserais en faire serment, éprouvait à la région du cœur, *circum præcordia*, un ravissement qui rayonnait sur toute sa personne de cinq pieds huit pouces, comme l'illumination prophétique de la grande déesse Fortune. Son ravissement était plus vif que s'il eût possédé matériellement depuis dix ans la cassette particulière du roi Crésus.

— Je croyais que l'oncle Jack n'était pas un tory ? dis-je le lendemain matin à mon père.

Mon père, qui se souciait fort peu de la politique, ouvrit les yeux.

— Êtes-vous tory ou whig, papa?

— Hum! il y a beaucoup à dire sur les deux faces de la question. Voyez dame Primmins : elle a, vous le savez, plusieurs empreintes différentes pour nos petits pains de beurre ; ils sortent de ses moules tantôt avec une couronne, tantôt avec la figure plus populaire de la vache. Il faut laisser à ceux qui font les moules le soin de montrer leur fantaisie ou leur talent d'artiste. Quant à nous, c'est assez de beurrer notre pain et de dire nos grâces après le repas, en payant la laiterie. Comprenez-vous?

— Pas le moins du monde, mon père.

— En ce cas, votre homonyme Pisistrate était plus fort que vous. Maintenant, donnons la pâtée au canard... Où est votre oncle?

— Il a emprunté la jument de M. Squills, et il est allé avec M. Rollick rendre visite au lord dont ils parlaient hier à table.

— Ah! ah! dit mon père, le frère Jack est allé chercher une empreinte pour son beurre.

En effet, l'oncle Jack joua si bien son jeu en cette circonstance, et, une fois devant le lord-lieutenant du comté, il fit un si beau prospectus, puis aligna des calculs si parfaits, qu'avant le terme de mes vacances il était installé en ville dans un très-agréable bureau de journal, avec un appartement particulier à l'étage au-dessus et 500 liv. de salaire, comme directeur de la *Nouvelle Gazette anti novatrice, organe hebdomadaire des intérêts agricoles et des propriétaires du comté de ****. Cette gazette était fondée pour défendre la cause de ses infortunés semblables, comprenant les nobles et les esquires, les propriétaires et les fermiers, ainsi que tous les souscripteurs et abonnés annuels. Au frontispice de sa feuille, l'oncle Jack avait fait graver une couronne ayant pour support un fléau à battre le blé et une houlette avec cette devise :

PRO REGE ET GREGE.

Ce fut ainsi que l'oncle Jack trouva une empreinte pour ses petits pains de beurre.

V

Il me sembla, lorsque je retournai à la pension, que je venais de faire dans la vie une enjambée extraordinaire. Je ne me sentais plus enfant! L'oncle Jack, sur sa propre bourse, m'avait fait cadeau de ma première paire de bottes, des bottes à la Wellington! J'avais tant flatté ma tendre mère, qu'elle avait consenti à me permettre de porter un habit à basques en place de veste. Jusque-là mes collets de chemise se rabattaient sur mon cou comme des oreilles d'épagneul; ils se redressèrent comme des oreilles de lévrier, entourés d'une circonvallation en baleine et en soie noire. J'avais près de dix-sept ans, et je me donnais les airs d'un homme. Remarquons en passant que c'est toujours par un bond soudain et par un élan rapide que nous nous figurons franchir la crise de l'adolescence qui transforme le jeune Sisty en M. Pisistrate, ou en Pisistrate Caxton esq., et alors que nous nous arrogeons, avec l'assentiment tacite de nos aînés, le titre si longtemps envié de « jeune homme. » Nous n'avons pas remarqué les préparations graduelles de la transition : nous ne nous rappelons que l'époque remarquable où tous les signes et tous les symptômes ont éclaté à la fois : les bottes à la Wellington, le frac à basques, le col en soie, le duvet sur la lèvre supérieure, l'ambition du rasoir, les rêveries sur les jeunes demoiselles, et un nouveau sens de poésie. Je commençai alors à lire sérieusement, à comprendre ce que je lisais, à jeter quelques regards inquiets sur l'avenir, avec une vague idée que j'avais une place à conquérir dans le monde et qu'on n'obtient rien sans persévérance ni sans travail. J'avais atteint ma dix-septième année, et j'étais à la tête de ma classe lorsque je reçus les deux lettres suivantes :

I. — D'AUGUSTIN CAXTON, ESQ.

« MON CHER FILS,

» J'ai informé le docteur Herman que vous ne retournerez plus chez lui après les prochaines vacances. Vous êtes d'âge à passer dans les bras de notre bien-aimée université, *Alma Mater*, et je vous crois assez stu-

dieux pour espérer d'obtenir d'elle les honneurs qu'elle accorde à ses plus dignes fils. Vous êtes déjà inscrit sur les registres du collège de la Trinité de Cambridge, et il me semble que je retrouve ma jeunesse sous votre image filiale; je vous vois errer dans ces nobles jardins que le Cam arrose de son onde sinueuse et me confondant avec vous-même, je me rappelle les rêves qui voltigeaient autour de moi quand le carillon harmonieux résonnait au-dessus du paisible cristal des eaux. — *Verum, secretumque Mouseion, quam multa dictatis, quam multa invenitis* (1)! Là, à cet illustre collège, à moins que la race n'ait dégénéré, vous vous mesurerez avec de jeunes géants. Vous verrez ceux qui, dans les dignités de la judicature, de l'Église, de l'État, ou dans la solitude de la science, sont destinés à être les lumières de votre siècle. Il ne vous est pas défendu d'aspirer à prendre rang parmi eux. Celui qui, dans sa jeunesse, peut « dédaigner les plaisirs et aimer les jours laborieux, » peut placer haut le but de son ambition.

» Votre oncle Jack prétend avoir fait merveilles avec son journal, quoique l'esquire Rollick grogne et déclare qu'il est rempli de théories auxquelles les fermiers ne peuvent rien comprendre. L'oncle Jack, en réponse, soutient qu'il lui faut créer son public pour avoir des lecteurs dignes de lui, et il ajoute en soupirant qu'un génie comme le sien se gaspille et se perd dans une ville de province. Par le fait, c'est vraiment un très-habile homme, et je crois qu'il réussirait à Londres. Il vient souvent dîner et coucher ici, retournant à son bureau le lendemain. Son activité est merveilleuse, contagieuse même. Vous imaginerez-vous qu'il est parvenu à allumer enfin la flamme de ma vanité? — Métaphore à part, je suis à colliger toutes mes notes et réflexions, m'étonnant de la facilité avec laquelle je les classe méthodiquement pour leur donner forme de chapitres et de livres. Je ne puis m'empêcher de sourire en ajoutant que je vais, je crois, devenir auteur; mais je souris davantage encore quand je pense que c'est l'oncle Jack qui m'a inspiré cette insigne ambition. Toutefois j'ai lu quelques passages de mon livre à votre mère et elle dit que c'est superbe...

(1) « O vrai musée, vrai sanctuaire, que de choses tu inspires, que de choses tu nous fais découvrir! »

ce qui est encourageant. Votre mère a beaucoup de bon sens, quoique je ne veuille pas prétendre qu'elle soit très-savante, ce qui est surprenant, puisque Pic de la Mirandole n'était rien auprès de son père. Et cependant il mourut, ce cher et illustre maître, sans avoir imprimé une ligne... tandis que moi... très-positivement, je rougis de ma témérité.

» Adieu, mon fils ; profitez du temps que vous avez encore à rester à l'Institut Philhellène. Un esprit bien rempli de connaissances est le vrai panthéisme, *plena Jovis* (1). Partout où il y a savoir il y a Dieu. Ce n'est jamais que dans un coin de cerveau laissé vide, que le vice parvient à se loger. Si, par hasard, ce personnage frappait à votre porte, cher fils, soyez en état de lui dire : il n'y a pas de place pour Votre Seigneurie, — passez votre chemin.

» Votre affectionné père,

» A. CAXTON. »

II. — DE MRS CAXTON.

» MON CHER SISTY,

» Vous allez revenir à la maison ; mon cœur est si plein de cette pensée, qu'il me semble que je ne puis écrire autre chose. Cher enfant, vous revenez à la maison ; plus d'école, plus d'étranger entre nous ; — vous allez être tout entier à nous, notre fils bien-aimé ; vous allez m'appartenir encore, comme vous m'apparteniez dans votre berceau, dans votre chambrette d'enfant et dans le jardin, Sisty, lorsque nous nous jetions, l'un à l'autre, des marguerites. Vous allez rire de moi, n'est-ce pas ? mais lorsque j'entendis votre père déclarer que vous reveniez pour tout de bon, je quittai sans bruit le petit salon et montai à la chambre où je conserve, vous savez, tous mes trésors dans un tiroir. Je retrouvai là votre petit bonnet que j'avais brodé moi-même, votre pauvre petite veste de nankin que vous fûtes si fier de ne plus mettre, et maintes autres reliques à vous, alors que vous étiez mon petit Sisty et moi votre petite maman, au lieu de cette froide et solennelle *Chère mère*, comme vous m'appelez à présent. Je baisai tous ces

(1) Plein de Jupiter.

une compagne si attentive et si bonne, mais si peu faite pour réveiller une intelligence naturellement contemplative, s'était endormi des années entières dans la savante quiétude d'un érudit solitaire. Je compris enfin comment, entré peu à peu dans cette période de l'âge mûr où tout homme sent naître ses instincts ambitieux, mon père entendait encore les voix mystérieuses de sa jeunesse et s'affranchissant de l'indifférence qui avait succédé à une passion déçue, revoit tout à coup, belle comme autrefois, la seule vraie maîtresse du génie : — la Gloire !

Ah ! comme je m'associai aussi au paisible et tendre triomphe de ma mère ! comme, en remontant le cours du passé, je vis avec quelle patience dévouée elle s'était insinuée peu à peu dans le cœur de mon père, changeant sa bienveillance en amour, et excitant chez l'homme généreux et reconnaissant de ses soins cette affection qu'elle n'avait pu trouver chez le savant solitaire !

Ensuite je réfléchis à la destinée du vieil officier à l'œil d'aigle, avec sa tour en ruine et ses terres infertiles ; — je le vis devant moi recommencer sa jeunesse fière et ses rêves de chevalerie, parcourant les ruines ou méditant sa généalogie. Et son fils ! ce fils désavoué ?... Quel avait été son crime ? Ce sombre mystère m'imposait le respect. Et cette fille ! cet agneau chéri, son trésor ! Était-elle belle ! Avait-elle des yeux bleus comme sa mère, ou un nez à la romaine et des sourcils noirs comme le capitaine Roland ? Je passai ainsi des heures à composer toute une histoire ; la bougie s'éteignit, la lune seule jeta ses clartés dans la chambre, et, cédant au sommeil, j'étais avec l'oncle Jack, voyageant en ballon, lorsque, au moment de tomber dans la mer Rouge, je fus sauvé par la voix de la bonne Primmins, qui criait :

— Ah ! bon Dieu ! cet enfant ne s'est pas couché de toute la nuit !

IV

Aussitôt que je fus habillé, je me hâtai de descendre, parce qu'il me tardait de revoir mes sites favoris : le petit jardin que j'avais semé d'anémones et de cresson, la pro-

menade le long de l'espalier aux pêchers, le bassin où j'avais jeté ma première ligne.

En entrant dans le vestibule, je découvris mon oncle Roland dans une position embarrassante. La servante lavait et frottait les dalles du seuil : elle était naturellement replète, et il est étonnant combien une femme replète le devient encore davantage quand elle est « à quatre pattes. » La servante, donc, lavait le seuil ; ce n'était pas sa tête qui était tournée du côté du capitaine. Celui-ci, qui, évidemment, méditait une sortie, faisait la grimace en mesurant du regard l'obstacle qu'il avait devant lui et qui ne faisait aucune attention à ses *hems* répétés. Hélas ! la grosse servante était sourde ! Je m'arrêtai, curieux de voir comment l'oncle Roland se tirerait de ce dilemme.

S'apercevant que ces *hems* étaient inutiles, mon oncle se fit aussi petit qu'il put, et se glissa à gauche vers la muraille : en cet instant la servante se tournait brusquement à droite et fermaït complètement, par cette manœuvre, l'étroite issue à travers laquelle l'espérance venait de luire à son prisonnier. Mon oncle se tint immobile ; et à vrai dire, il n'aurait pu avancer d'un pouce sans se trouver en contact personnel avec les charmes arrondis qui bloquaient ses mouvements. Mon oncle ôta son chapeau et se gratta le front dans une extrême perplexité. Tout à coup, par un léger détour de ses flancs, le corps opposé, tout en lui laissant la possibilité de revenir sur ses pas, lui interdit toute sortie de ce côté. Mon oncle, battant en retraite à la hâte, se présenta vers l'aile droite de l'ennemi. Presque aussitôt voilà que la servante, sans regarder derrière elle, écarta le sceau qui gênait ses opérations et le plaça de manière à former une redoutable barricade que la jambe de bois de mon oncle n'avait aucune chance de franchir. Alors le capitaine leva les yeux au ciel, et j'entendis distinctement ces mots échappés à son impatience :

— Plût à Dieu que ce fût une créature en culotte !

Par bonheur, à ce moment la servante, tournant la tête et apercevant le capitaine, se leva vivement, repoussa son sceau et fit une révérence avec la mine d'avoir peur.

Mon oncle Roland porta la main à son chapeau :

— Je vous demande mille fois pardon, ma bonne fille, dit-il ; et ayant fait un demi-salut, franchit le seuil.

— Vous avez la politesse d'un guerrier, oncle, lui dis-je en glissant mon bras sous celui du capitaine Roland.

— Chut! mon garçon, me dit-il avec empressement et rougissant jusqu'aux tempes, chut; dites d'un gentilhomme; pour nous, sachez-le, toute femme est une dame du droit de son sexe.

J'eus plus tard l'occasion de me rappeler cet aphorisme de mon oncle, et il servit à m'expliquer comment un homme si susceptible sur le chapitre de l'orgueil de famille ne crut jamais avoir à désapprouver son frère qui avait épousé une femme dont la généalogie était aussi courte que celle de ma tendre mère. Eût-elle été une Montmorency, mon oncle n'aurait pu se montrer plus respectueux et plus galant qu'il l'était pour cette humble descendante des Tibbets. Il avait une doctrine que je n'ai jamais vu adopter ni défendre par un autre homme aussi vain que l'était mon oncle de l'ancienneté de sa race; une doctrine déduite des syllogismes suivants : 1° Que la naissance n'avait pas de prix par elle-même, mais comme transmission de certaines qualités que doit perpétuer une race de guerriers, à savoir : la loyauté, le courage, l'honneur; 2° que, tandis que du côté féminin nous tenons nos facultés intellectuelles, du côté masculin nous tenons nos qualités morales; un homme fin et spirituel a généralement un fils spirituel, un homme brave et honorable a un fils brave et honorable : — par conséquent, toutes les qualités que l'on doit tenir à perpétuer pour conserver la noblesse de la race, sont les qualités viriles qui proviennent du *père* seul. Mon oncle prétendait même encore que tandis que l'aristocratie a des idées plus élevées et plus chevaleresques, le peuple a généralement des idées plus vives et plus intelligentes. Donc, pour empêcher les gentilshommes de dégénérer en buses parfaites, un mélange avec le peuple, pourvu que ce fût toujours du côté féminin, était selon lui non-seulement nécessaire mais utile. Finalement, mon oncle déclarait que tandis que l'homme est un animal grossier et sensuel qui a besoin de toutes sortes d'associations pour s'ennoblir et se raffermir, la femme est si naturellement capable de tout ce qui est beau et généreux, qu'il lui suffit d'être une femme vraie pour être la digne compagne d'un roi. Bizarres et originales théories, sans doute sujettes à être très-controversées pour

ce qui concerne la théorie de la race (sinon pour tout le reste); mais le fait est que mon oncle Roland était un homme aussi excentrique et aussi plein de contradictions que... que... oui, que vous et moi nous le sommes toutes les fois que nous nous hasardons à penser par nous-mêmes.

— Eh bien, monsieur mon neveu, à quelle profession êtes-vous destiné? me demanda mon oncle. Pas à la profession militaire, j'en ai peur!

— Je n'ai pas encore songé à cela, mon oncle.

— Dieu merci! dit le capitaine Roland, nous n'avons pas encore eu d'hommes de loi dans la famille, ni d'agent de change, ni d'indust... hem!

Je vis que mon grand-oncle l'imprimeur s'était tout à coup présenté au souvenir de mon oncle et lui avait fait substituer ce *hem!* à la finale de son dernier mot.

Par un reste de taquinerie d'écolier, je lui répliquai :

— Mais, mon oncle, il est des hommes honorables dans toutes les professions.

— Certainement, monsieur mon neveu; mais dans toutes les professions l'honneur n'est pas le premier principe d'action.

— Mais il peut le devenir, si c'est un homme d'honneur qui exerce n'importe quelle profession. Il y a eu des guerriers qui ont été de grands coquins.

Mon oncle prit un air réfléchi et ses noirs sourcils se contractèrent.

— Vous avez raison, mon enfant, j'en conviens, répondit-il avec assez de douceur; mais pensez-vous que je verrais avec le même plaisir ma vieille tour héréditaire, si je savais qu'elle fut primitivement achetée par quelque marchand de harengs, comme le premier ancêtre de la famille de Poles, au lieu de savoir, comme je le sais, qu'elle fut donnée par Henri Plantagenet à un chevalier et à un gentilhomme (qui descendait d'un Anglo-Saxon du temps d'Alfred) pour prix des services par lui rendus en Aquitaine et en Gascogne? Et prétendriez-vous me dire que j'aurais été le même homme si je n'avais, dès l'enfance, associé cette vieille ruine avec le souvenir de ce qu'étaient et devaient être ses possesseurs en leur qualité de chevaliers et de gentilhommes? Monsieur mon neveu, vous auriez fait de moi-même un tout autre homme si, à la tête

de mon arbre généalogique, vous aviez pu nommer un marchand de harengs, quoique je doive ajouter que le marchand de harengs a pu être un tout aussi honnête homme que l'Anglo-Saxon, à qui Dieu fasse paix.

— Et par la même raison, je suppose, mou cher oncle, que vous pensez que mon père n'aurait jamais été le même homme qu'il est, s'il n'avait fait cette découverte notable sur notre descendance de l'illustre William Caxton, l'imprimeur.

Mon oncle bondit comme s'il eût entendu siffler une balle; il bondit si imprudemment, vu les matériaux dont une de ses jambes était composée, qu'il serait tombé dans une plate-bande de fraisiers si je ne l'avais retenu par le bras.

— Quoi! vous aussi, jeune impertinent! s'écria le capitaine en se débarrassant de ma main dès qu'il eut reconquis son équilibre : avez-vous donc hérité de cette infâme lubie que mon frère s'est mise dans la tête? Voulez-vous, vous aussi, substituer à sir William de Caxton, qui combattit et périt à Bosworth, l'artisan qui vendait des pamphlets en lettres gothiques dans le sanctuaire de Westminster?

— Cela dépend des preuves, mon oncle.

— Non, monsieur; comme toutes les nobles vérités, cela dépend de *la foi!* Les hommes, aujourd'hui, continua mon oncle avec un regard d'inexprimable dégoût, veulent que les vérités soient prouvées!

— C'est un caprice très-singulier, sans doute, mon cher oncle, que les hommes ont là; mais jusqu'à ce qu'une vérité soit prouvée, comment pouvons-nous savoir que c'est une vérité?

Je croyais avoir pris mon oncle comme dans un filet avec une question si subtile. Pas du tout; il glissa à travers comme une anguille.

— Monsieur mon neveu, dit-il, lorsqu'il s'agit d'une vérité convenue ou contestée, tout ce qui rend le cœur d'un homme plus chaud et son âme plus pure est une croyance et non une science. Les preuves sont des menottes, la croyance est une aile. Prouver qu'on a eu un ancêtre sous le roi Richard? Et vous ne pourriez satisfaire un logicien de l'école si vous vouliez lui prouver que vous êtes le fils de votre père. Un homme religieux n'a pas besoin de rai-

sonner sur la religion. La religion n'est point une science mathématique; la religion se sent et ne se prouve pas. Or, il est beaucoup de choses dans la religion d'un homme de bien qui ne sont pas dans le catéchisme. La preuve! continua mon oncle en s'irritant jusqu'à l'emportement, la preuve est un coquin de bas étage, un voleur vulgaire, un scélérat de jacobin. La croyance est un loyal, généreux et chevaleresque gentilhomme. Non, non, prouvez ce qu'il vous plaira, vous ne m'ôterez jamais une croyance qui m'a fait...

— La meilleure et la plus parfaite créature qui ait jamais parlé en violation du sens commun, dit mon père, qui survint tout juste au bon moment, comme le Dieu d'Horace, *Deus ex machinâ*. Qu'est-ce que c'est donc que vous voulez absolument croire, mon frère, n'importe quelle preuve vous avez contre vous?

Mon oncle se tut, et d'un geste énergique il enfonça la pointe de sa canne dans le sable de l'allée.

— Il ne veut pas croire à notre grand ancêtre l'imprimeur, dis-je malicieusement.

En ce moment le front calme de mon père s'assombrit.

— Frère, dit le capitaine fièrement, vous êtes le maître de garder vos idées, mais vous devez prendre garde à votre fils, qu'elles pourraient souiller.

— Souiller! répliqua mon père; et pour la première fois je vis une étincelle de colère jaillir de ses yeux; mais il se contint, et ajouta: — Changez ce mot-là, mon cher frère!

— Non, monsieur, je ne le changerai pas! Refuser de croire aux archives de la famille!

— Archives!... une plaque de bronze dans une église de village contre tous les volumes du collège des hérauts d'armes!

— Renier pour notre ancêtre un chevalier mort sur le champ de bataille!

— Mort pour la pire des causes que les hommes aient jamais défendue!

— Pour la cause de son roi!

— D'un roi qui avait assassiné ses neveux.

— Un chevalier! avec notre cimier sur son casque.

— Et pas de cervelle dessous, ou il n'eût jamais voulu exposer son crâne pour un prince sanguinaire.

— Un coquin d'imprimeur faisant argent de ses livres!

— Dites le savant et glorieux importateur de l'art qui a éclairé le monde. Préférer pour ancêtre à l'homme que les sages et les érudits ne nomment jamais sans lui rendre hommage, un indigne et obscur butor vêtu de sa cotte de mailles, qui n'a laissé pour sa mémoire qu'une plaque de métal dans une église de village!!!

Le teint de mon oncle devint livide : — Assez! monsieur, assez! Je suis suffisamment insulté. J'aurais dû m'y attendre. Je vous souhaite bien le bonsoir, à vous et à votre fils!

Mon père resta terrifié. Le capitaine se dirigeait en clopinant vers la grille. Le moment d'après, il eût été hors de nos limites. Je courus après lui et me suspendis à son bras, en m'écriant : — Mon oncle, à moi le tort, tout le tort. Entre nous, je suis tout à fait de votre avis : je vous en prie, pardonnez-nous à tous les deux. A quoi pensais-je donc de vous contrarier ainsi?... Et mon père, que votre visite a rendu si heureux!

Mon oncle s'arrêta comme s'il cherchait le loquet de la grille. Mon père était accouru à son tour, et il lui prit la main en disant : — Que sont tous les imprimeurs du monde et tous les livres qu'ils ont imprimés, à côté d'une blessure faite à ton noble cœur, frère Roland? Honte à moi! Le faible d'un bouquiniste, tu le sais! Je n'aurais jamais dû apprendre à cet enfant quelque chose capable de vous faire de la peine, frère Roland, quoique je ne me rappelle pas lui avoir jamais rien dit de tout cela. En vérité, continua mon père avec un air embarrassé, Pisistrate, si vous tenez à ma bénédiction, respectez comme votre ancêtre sir William de Caxton, le héros de Bosworth. Venez, venez, mon frère.

— Je suis un vieux fou, dit l'oncle Roland, de quelque côté que j'envisage la chose. Ah! petit démon, vous riez à nos dépens?

— J'ai commandé le déjeuner sur la pelouse, dit ma mère, sortant du porche de la maison et venant à nous avec son charmant sourire aux lèvres, et j'espère que vous serez content de notre thé ce matin, frère Roland.

Ainsi donc, pendant que les oiseaux gazouillaient au-dessus de nos têtes ou sautillaient familièrement sur la pe-

louse pour becqueter les miettes qu'on leur jetait, pendant que le soleil, encore à l'Orient, n'avait rien enlevé de sa fraîcheur à l'heure du matin, ni aux feuilles étincelantes aucun des diamants de la rosée, nous nous assimes à table avec des cœurs tous également réconciliés et disposés à remercier Dieu de la belle nature qui souriait autour de nous... comme si le sang des guerriers n'eût jamais rougi la rivière de Bosworth... comme si cet excellent M. Caxton n'avait pas semé la discorde parmi les hommes par une invention mille fois plus provoquante de nos instincts batailleurs que le son de la trompette et le déploiement de la bannière.

V

— Frère, dit mon père, j'irai faire avec vous la promenade du camp romain.

Le capitaine comprit que cette proposition était le meilleur gage de pacification que pouvait imaginer mon père; car d'abord c'était une longue promenade, et mon père détestait les longues promenades; ensuite, c'était le sacrifice du travail de tout un jour à son grand ouvrage. Cependant, avec cette exquise sensibilité que les cœurs généreux possèdent seuls, l'oncle Roland accepta sans hésiter. S'il ne l'avait pas fait, mon père aurait eu le cœur plus triste pendant tout le mois. Et comment le grand ouvrage aurait-il pu marcher si l'auteur avait été de temps en temps troublé par des accès de remords?

Deux heures après le déjeuner, les deux frères partirent bras dessus bras dessous. Je les suivis, me tenant un peu à l'écart, et admirant avec quelle fermeté le vieil officier arpenta le terrain, malgré sa jambe de liège. C'était plaisir d'écouter leur conversation et de remarquer les contrastes de ces deux types originaux de dame Nature, — le grand artiste aux caractères toujours variés, — qui ne stéréotype jamais, car je ne crois pas qu'on pût trouver même deux puces identiquement les mêmes.

Mon père n'était pas un observateur très-ardent ni très-minutieux des beautés de la campagne. L'organe de la *localité* était si peu développé chez lui, que je crois qu'il se

serait égaré dans son jardin ; mais le capitaine avait le sens le plus exquis pour percevoir les impressions extérieures ; aucun trait du paysage ne lui échappait. A chaque tronc d'arbre fantastiquement difforme, il faisait halte pour le mieux regarder ; son œil suivait le vol de l'alouette qui s'élançait à deux pas de lui ; quand une brise lui venait de la montagne, ses narines se dilataient comme pour aspirer voluptueusement la fraîche émanation. Mon père, avec toute son érudition et quoique l'étude lui eût ouvert les trésors de toutes les langues, était très-rarement éloquent. Le capitaine avait dans son élocution une chaleur et une passion qui, grâce à l'accent de sa voix vibrante et à son geste animé, donnaient les couleurs de la poésie à presque tout ce qu'il disait. Dans chaque phrase de l'oncle Roland, dans les intonations de sa parole, dans l'expression de sa physionomie respirait toujours une certaine fierté ; tandis qu'à moins de lui mettre entre les jambes son dada favori, le grand imprimeur son ancêtre, mon père n'avait pas la plus petite dose homœopathique d'orgueil. Il n'était même pas sûr de n'avoir pas de fierté. Vous aviez beau lui faire hérissier toutes ses plumes, vous n'irritiez jamais qu'une colombe. Mon père était calme et doux, mon oncle vif et emporté ; mon père raisonnait, mon oncle imaginait ; mon père avait rarement tort, mon oncle n'avait jamais complètement raison ; mais, comme mon père disait en parlant de lui : — Roland bat si bien les buissons, qu'il fait partir l'oiseau que nous venions chercher ; il n'est jamais dans la fausse route sans nous indiquer où est la bonne. — Tout dans mon oncle était sévère, roide, anguleux, tout dans mon père était doux, poli et arrondi avec une grâce naturelle. Le caractère de mon oncle jetait une multiplicité d'ombres comme un édifice gothique sous un ciel septentrional ; mon père restait sercin au grand jour comme un temple grec sous un ciel du midi. Leurs personnes répondaient à leurs natures. Le nez aquilin de mon oncle, son teint bronzé, son œil de feu, sa lèvre supérieure toujours frémissante, formaient un contraste frappant avec le profil délicat de mon père, son regard calme et distrait, la mansuétude de son sourire rêveur. Roland avait le front très-haut, se terminant en pic là où les phrénologistes plaçant l'organe de la vénération ; mais il était étroit et profon-

dément sillonné. Le front d'Augustin pouvait être aussi très haut; mais une chevelure soyeuse, en se bouclant autour de ses tempes, dissimulait cette hauteur en laissant à découvert le vaste contour sur lequel on n'apercevait pas une ride. Et cependant, après tout, il existait une grande ressemblance entre les deux frères. Lorsqu'un doux sentiment le dominait, Roland avait le regard d'Augustin; lorsqu'une vive émotion animait mon père, vous l'auriez pris pour Roland. J'ai souvent pensé depuis, instruit par l'expérience de la vie et des hommes, que si, dans leur jeunesse leurs destinées avaient été échangées, — si Roland s'était adonné à la littérature et si Augustin avait été forcé de devenir un homme d'action, chacun d'eux, quelque étrange que cela puisse paraître, aurait obtenu un plus grand succès dans le monde. La passion de Roland et son énergie auraient fourni un but immédiat et saillant à ses études; il serait devenu un historien ou un poète. Ce n'est pas l'étude seule qui produit l'écrivain, c'est *l'intensité* de son application. Dans l'intelligence, comme dans la cheminée que j'ai devant les yeux, — pour faire brûler le feu et activer la flamme, il faut rétrécir le passage du courant d'air. D'un autre côté, si mon père avait été lancé dans un monde pratique, la profondeur calme de sa capacité intelligente, sa raison claire, l'exactitude générale de ses connaissances lentement acquises et méditées, jointes à un caractère que ni contrariétés ni revers ne pouvaient troubler, une absence totale d'amour-propre et de vanité, de passions et de préjugés, auraient fait de lui un conseil éclairé dans les affaires, un jurisconsulte, un diplomate, un homme d'État, et même un grand général... si son humanité excessive ne s'était mise en travers de ces calculs stratégiques.

Mais comme les choses avaient tourné — avec ce lenteur qui jamais n'était stimulée par l'action, ni même jusqu'alors par l'ambition scientifique et littéraire, l'âme de mon père avait sans cesse élargi son cercle jusqu'à ce qu'elle allât se perdre dans les vastes espaces de la contemplation; quant à Roland, son énergie passionnée s'étant changée en véritable fièvre continue par les obstacles de sa lutte avec les hommes — puis rétrécie de plus en plus par les règles de la discipline et du devoir, il avait manqué

aussi sa carrière, et celui qui aurait pu être un poète n'était, hélas ! qu'un humoriste !

Ah ! cependant, ceux qui vous ont connus pourraient-ils vous souhaiter autres que vous fûtes... ô vous, innocentes, affectueuses, bonnes et simples créatures ? Oui, simples toutes deux, en dépit de toute la science de l'une, en dépit de toutes les préventions, de toutes les lubies, de toutes les susceptibilités de l'autre ! Mais nous voilà assis, ô dignes frères, sur la hauteur du vieux camp romain, avec un volume des *Stratagèmes* de Polyænus (ou peut-être de Frontin ?) ou sur les genoux de mon père. Les moutons paissent dans les fossés des circonvallations, et, de temps en temps, un bœuf curieux s'arrête pour vous regarder au milieu de la plaine où jadis les cohortes de Rome se rangèrent en bataille. Derrière vous, les bras croisés, se tient votre jeune biographe, pour écouter le savant qui fait la lecture ou le militaire qui indique avec sa canne les postes de l'armée, repeuplant le paysage pastoral des porte-aigles d'Agrippa et des guerriers de Boadicée montés sur leurs chars armés de faux.

VI

— On n'a jamais deux heures de beau temps de suite dans ce pays, dit mon oncle Roland, lorsque, après le dîner, ou plutôt après le dessert, nous allâmes rejoindre ma mère au salon.

En effet, une fine pluie froide était survenue depuis les deux dernières heures, et, quoique nous fussions en juillet, on aurait pu se croire en octobre. Ma mère me glissa deux mots dans l'oreille, et je sortis. Dix minutes après, les bûches (car nous habitons un pays de bois) flambaient joyeusement dans la cheminée. Ma mère ne pouvait-elle donc pas sonner et ordonner au domestique de faire le feu ? Mon cher lecteur, le capitaine Roland s'y fût opposé ; car il était pauvre et recommandait aux autres l'économie comme une vertu essentielle.

Les deux frères rapprochèrent leurs chaises du foyer : mon père à gauche, mon oncle à droite ; ma mère et moi nous nous assimes pour faire une partie au jeu du *Renard et des Oies*.

Le café arriva, — une tasse pour le capitaine ; car les autres convives s'abstenaient de ce breuvage excitant. Sur cette tasse était un portrait de ... Sa Grâce le duc de Wellington!

Pendant notre pèlerinage au camp romain, ma mère avait emprunté la petite voiture de M. Squills, et était allée jusqu'à la ville exprès pour pouvoir ainsi charmer les yeux du capitaine avec l'image de son vieux général.

Mon oncle changea de couleur, se leva, porta à ses lèvres la main de ma mère, et reprit son siège.

— On raconte, dit le capitaine après un moment de silence, que le marquis de Hastings, — qui, des talons à la tête, est un vrai soldat et un vrai gentilhomme, — ce qui n'est pas peu dire, car sa taille n'a pas moins de six pieds — lorsqu'il reçut à Donnington Louis XVIII fugitif, meubla ses appartements exactement comme ceux que Sa Majesté occupait aux Tuileries. C'était une attention royale, (mylord Hastings, vous savez, est issu des Plantagenets) — une attention toute royale pour un roi. Cela lui coûta quelque argent et fit quelque bruit. Un cœur de femme peut montrer la même délicatesse royale avec une petite tasse de porcelaine, et cela si naturellement, que nous autres hommes nous trouvons la chose toute simple, frère Augustin?

— Vous êtes si dévot aux dames, Roland, qu'il est triste de vous voir veuf. Vous devriez vous remarier?

Mon oncle sourit d'abord, puis fronça le sourcil, et enfin poussa un pénible soupir.

— Le temps vous paraîtra long dans votre vieille tour, mon pauvre frère, continua mon père, avec votre jeune fille pour unique compagnie.

— Et le passé, répondit mon oncle, le passé, ce monde immense...

— Lisez-vous toujours vos vieux livres de chevalerie, Froissard et les Chroniques, Palmerin d'Angleterre et Amadis de Gaule?

— Oh! dit mon oncle en rougissant, j'ai essayé de nourrir mon esprit avec des études un peu plus substantielles; et puis, ajouta-t-il avec un sourire malicieux, nous allons avoir votre grand ouvrage pour plus d'un hiver.

— Hum! dit mon père rougissant à son tour.

— Savez-vous, reprit mon oncle, que dame Primmins est une femme très-intelligente? imagination riche, excellente conteuse.

— N'est-ce pas, mon oncle? m'écriai-je, laissant notre partie. Ah! si vous l'aviez entendue me raconter l'histoire du roi Arthur et du lac enchanté, ou celle des farouches femmes blanches!

— Elle me les a déjà racontées toutes les deux, répondit mon oncle.

— Déjà, mon frère! Ah! ma chère amie, nous devons y faire attention, dit mon père. Ces capitaines sont dangereux dans une maison particulière. Mais, je vous prie, où avez-vous pu avoir ces communications familières avec dame Primmins?

— Une première fois, répondit tout d'abord mon oncle, dans sa chambre où elle me reprisait un bas, et la seconde... ici mon oncle s'arrêta en baissant les yeux.

— La seconde, où? Allons, parlez.

— Hier au soir dans ma propre chambre, lorsqu'elle chauffait mon lit avec la bassinoire, dit mon oncle à demi-voix.

— Ah! dit ma mère innocemment, voilà comment les draps se sont trouvés avec ce grand trou au milieu... J'ai bien deviné que c'était la bassinoire.

— Je suis tout à fait confus, balbutia mon oncle.

— Vous pouvez bien l'être, en effet, dit mon père. Une femme qui a été jusqu'ici à l'abri de tout soupçon. Mais voyons, ajouta-t-il en devinant que mon oncle calculait lentement combien couteraient douze mètres de toile de Hollande pour remplacer les draps brûlés; vous fûtes vous-même toujours un fameux rapsode ou un conteur... Allons, Roland, racontez-nous une histoire, faites-nous le récit de quelque événement dont vous avez été le témoin oculaire et qui vous a laissé une profonde impression.

— Demandons d'abord les bougies, dit ma mère.

Les bougies furent apportées, les rideaux fermés, et nous plaçâmes tous les quatre nos chaises autour du foyer. Mais, pendant ce temps-là, mon oncle était tombé dans une sombre rêverie, et lorsque nous le priâmes de commencer, il sembla lutter avec effort contre de pénibles souvenirs.

— Vous me demandez, dit-il, de vous faire le récit de

quelque événement qui m'ait laissé une profonde impression. Je vous en ferai un qui m'a souvent poursuivi : un récit étrange et triste, madame.

— *Madame!* mon cher frère? dit ma mère avec un accent de reproche et en posant sa petite main sur la large main hâlée que lui tendit le capitaine.

— Augustin, dit mon oncle à son frère, vous avez épousé un ange!

VII

LE RÉCIT DE MON ONCLE ROLAND.

— C'est en Espagne, peu importe où et comment, que je fis prisonnier un officier français de mon grade. Je n'avais alors que l'épaulette de lieutenant. Entre mon prisonnier et moi il existait une telle similarité de sentiments, qu'il devint mon ami intime; oui, le plus intime ami que j'aie jamais eu, ma sœur, en dehors du cercle où je me trouve aujourd'hui. C'était un rude soldat, que le monde n'avait pas bien traité; mais il ne se plaignait jamais du monde, et il prétendait n'avoir eu que ce qu'il méritait. L'honneur était son idole, et le sentiment de l'honneur le dédommageait de tout le reste.

» Il existait aussi quelque analogie dans nos relations domestiques... Mon ami avait un fils — encore enfant alors — qui était tout pour lui dans la vie — après son pays et son devoir. J'avais moi-même en ce temps-là un fils de l'âge du sien. (Le capitaine s'arrêta un moment; nous échangeâmes des regards, et tous ceux qui l'écoutaient éprouvèrent une sensation de pénible oppression sur le cœur.) Nous avions coutume, mon frère, de parler de ces enfants — de nous figurer leur avenir, de comparer nos espérances et nos rêves. Nous espérions et rêvions les mêmes choses. Peu de temps suffit pour établir ces mutuelles confidences. Mon prisonnier fut envoyé au quartier général, et échangé bientôt après.

» Nous ne nous sommes plus rencontrés jusqu'à l'année dernière. Étant alors à Paris, je m'informai de mon ancien ami, et j'appris qu'il habitait Rueil, à quelques milles de

la capitale. J'allai lui rendre visite. Je trouvai sa maison vide et déserte. Ce jour-là même il venait d'être conduit en prison, accusé d'un horrible crime. Je le visitai dans cette prison, et j'appris son histoire de sa propre bouche. Son fils avait été élevé, il le croyait, hélas! dans les principes des hommes d'honneur; et, ayant fini son éducation, il était revenu habiter Rueil avec lui. Ce jeune homme allait fréquemment à Paris. Un jeune Français aime le plaisir, ma sœur, et Paris est un séjour de plaisir pour les jeunes gens. Le père trouvait cela naturel, et se privait de beaucoup de choses nécessaires au bien-être de sa vieillesse pour fournir aux dépenses de son fils.

» Quelque temps après l'arrivée du jeune homme à Rueil, mon ami s'aperçut qu'on le volait. L'argent déposé par lui dans son bureau en était soustrait, il ne savait ni comment ni par qui. Cela devait se faire pendant la nuit. Il se cacha et épia le voleur. Il vit une ombre se glisser à pas furtifs; il vit une fausse clef appliquée à la serrure... Soudain il s'élança de sa cachette, saisit le misérable et reconnaît son fils. Que devait faire le père? Ce n'est pas à vous que je le demande, ma sœur; je le demande à ces deux hommes, au fils et au père.

— Il devait le chasser de sa maison! m'écriai-je.

— Son devoir, dit mon père, était de corriger le malheureux jeune homme. *Nemo repente turpissimus unquam fuit...* On ne devient jamais un scélérat tout d'un coup.

— Le père fit ce que vous lui auriez conseillé, mon frère; il garda le jeune homme, lui adressa ses remontrances, et fit plus, il lui remit la clef de son bureau : « Prends tout ce que je puis donner, lui dit-il; j'aime mieux mourir dans la misère que de faire de mon fils un voleur.

— Très-bien, et le fils s'étant repenti devint un honnête homme! s'écria mon père.

Le capitaine Roland secoua la tête, et poursuivit :

— Le jeune homme parut, en effet, repentant, et promit de se corriger. Il s'excusa sur les tentations de Paris, avoua qu'il avait joué, et le reste. Il renonça à aller tous les jours à la capitale. Il eut même l'air de s'appliquer à l'étude. Mais, à quelque temps de là, le voisinage fut alarmé par des bruits de vols nocturnes. Des hommes masqués et armés arrêtaient les voyageurs, pillaient même les maisons...

» La police prit l'alerte. — Un soir, un ancien compagnon d'armes de mon ami vint frapper à sa porte. Il était tard; mon ami (il avait comme moi une jambe de bois... étrange coïncidence!) était déjà couché. Il se leva et descendit à la hâte, son domestique l'ayant réveillé pour lui dire qu'un officier blessé et tout sanglant demandait un asile sous son toit. La blessure, toutefois, était légère. L'hôte de mon ami avait été attaqué et volé sur la route, et c'était ce qui le faisait arriver si tard chez son hôte. Le lendemain matin on envoya chercher le magistrat du lieu que ses fonctions indiquaient pour recevoir les dépositions du blessé. Il raconta son aventure, et déclara qu'on lui avait pris quelques billets de cinq cents francs dans un portefeuille sur lequel était gravé son nom surmonté d'une couronne (il avait titre de vicomte). Il resta à diner; le fils de la maison s'était absenté depuis le matin, et il ne rentra que le soir. Le blessé ne put le voir sans pâlir, et sous prétexte qu'il était souffrant, se sentant faible, il se retira dans sa chambre, où il fit prier son vieux compagnon d'armes de monter.

» — Mon ami, lui dit-il, rendez-moi un service. Allez chez le magistrat et retirez la déposition que j'ai faite.

» — Impossible, répondit son hôte. Quelle idée avez-vous là?

» Le blessé frémit. — Ma foi, dit-il, j'ai réfléchi. Je ne veux pas, à mon âge, m'engager dans une poursuite criminelle; et puis il faut être indulgent. Qui sait à quelles tentations a succombé le voleur? qui sait à quelle famille il appartient? à une famille d'honnêtes gens peut-être, que son crime dégradera pour toujours. Bon Dieu! mon vieil ami, savez-vous que si on le découvre, c'est un cas de galères? oui, de galères!

» — Eh bien, après?... le voleur savait à quoi il s'exposait.

» — Mais son père le savait-il? s'écria le blessé.

» Un trait de lumière frappa mon malheureux ami; il saisit la main de son hôte.

» — Vous avez pâli à la vue de mon fils... Où l'avez-vous déjà rencontré? Parlez.

» — La nuit dernière sur la route de Paris; son masque se dérangea un moment... Allez retirer ma déposition.

» — Vous m'avez effrayé, répondit mon ami plus calme; heureusement vous vous trompez. Je me rappelle justement

que hier mon fils s'est couché avant moi, parce qu'il devait se lever ce matin au point du jour, et pour une partie de chasse; je le vis dans son lit, et je lui souhaitai une bonne nuit en allant moi-même me coucher.

» — Je suis charmé de vous croire, dit son hôte; pardonnez un soupçon qui ne sortira plus de mes lèvres... cependant je retirerai ma déposition.

» Mon ami répéta à son compagnon d'armes qu'il se trompait; mais en le quittant il alla rejoindre son fils, qui s'entretint avec lui de ses études ou de sa partie de chasse, jusqu'à ce que le père lui dit qu'il allait se coucher.

— « Mais, mon père, observa le jeune homme, vous oubliez de me donner comme d'usage votre bonsoir paternel.

» Le père, qui était déjà sur la porte de la chambre, revint à son fils, et crédule — comme tous les pères, — il ne put penser que le jeune homme eût pu faire cet appel à sa bénédiction s'il avait eu une mauvaise conscience. « Mon vieux camarade s'est décidément trompé, se dit-il en lui-même, » et ce fut avec une douce émotion qu'il ajouta tout haut : « Oh! oui; bonne nuit, mon fils, et que Dieu protège ton sommeil. »

» Mon ami se mit lui-même au lit et s'endormit paisiblement; mais il fit un songe triste qui le réveilla et l'agita d'un nouveau soupçon. Il lui sembla qu'une voix lui avait crié : « Lève-toi et cherche. »

» — Je me levai, dit mon ami, car je vous cite ses propres paroles; je me levai, j'allumai une bougie, et j'allai jusqu'à la porte de la chambre de mon fils. Elle était fermée. Je frappai, une fois, deux fois, trois fois... pas de réponse. Je n'osai pas appeler tout haut, de peur d'éveiller mon hôte et les domestiques. Je descendis; j'ouvris une porte qui donnait sur la cour et j'entrai dans l'écurie. Mon cheval y était... mais pas celui de mon fils. Mon cheval hennit : c'était un vieux coursier de bataille... le même que j'avais monté à Mont-Saint-Jean! Je repris le chemin de ma chambre; puis je me glissai encore jusqu'à celle de mon fils... où, après avoir frappé de nouveau inutilement, je résolus de l'attendre dans l'obscurité. Ayant éteint ma lumière... Je me tapis dans une encoignure du corridor... éprouvant une terreur secrète comme si j'étais devenu un voleur moi-même.

— Frère, interrompit ici ma mère à demi-voix, racontez-nous sans citer davantage les paroles de ce malheureux père : je ne sais pourquoi, mais cela me fait mal de vous entendre parler comme s'il parlait lui-même.

Le capitaine hocha la tête et continua.

— Avant le jour, mon ami entendit ouvrir doucement la petite porte de sa maison. Quelqu'un monta les escaliers... une clef grinça dans la serrure de la chambre du fils... le père se glissa dans cette chambre derrière l'homme qui y entrait sans lumière.

» Le briquet heurta la pierre et fit jaillir l'étincelle avant qu'une bougie fût allumée; le père eut le temps de se blottir derrière le rideau de la fenêtre. L'homme que la lumière éclaira, se tint un moment immobile auprès de la cheminée, écouta, regarda à droite et à gauche, alla refermer la porte, et enfin détacha un masque hideux qui lui couvrait le visage... Était-ce bien le visage du fils du brave officier? il était pâle, le front couvert de la sueur des lâches, les yeux hagards et injectés de sang... comme doit être un vil voleur quand la mort lui apparaît...

» Le jeune homme se traîna plutôt qu'il ne marcha vers un secrétaire placé justement entre les deux croisées et de manière à permettre facilement au père caché derrière les rideaux de suivre tous les mouvements de son fils, qui ouvrit un tiroir secret, y déposa le contenu de ses poches et son odieux masque à côté d'un portefeuille sur lequel était gravé le nom de l'officier blessé. Il allait sans doute mettre là aussi ses pistolets; mais au moment où il les désarmait avec précaution, un bras saisit son bras et une voix lui dit :

» — Arrête, tu as encore besoin de ces pistolets.

» Les genoux du jeune homme s'entre-choquèrent par un tremblement convulsif :

» — Grâce! s'écria-t-il.

» En tournant la tête il reconnut qu'il n'avait pas affaire, comme il en avait eu peur, à un agent de la police, mais à son propre père : sa vile audace le rassura et l'affranchit de toute honte.

» — Mon père! dit-il, ah! ne perdez pas le temps en reproches, car je dois vous dire que j'ai été poursuivi et que je crains d'avoir la gendarmerie sur mes traces. Il est heureux que vous soyez là pour jurer que j'ai passé la nuit

dans mon lit... mais laissez-moi bien vite faire disparaître ces muets témoins; et il montrait ses habits souillés de la boue de la route.

» A peine avait-il parlé, que la maison retentit d'un bruit de pas de chevaux sur le pavé extérieur.

» — Les voici! s'écria le jeune homme. Pas d'air effaré, mon père; il s'agit de sauver votre fils des galères.

» — Les galères! les galères! dit le père en reculant... il n'est que trop vrai, les galères!

» On frappa bientôt à la porte. Les gendarmes entouraient la maison :

» — Ouvrez, au nom de la loi!

» Personne ne répondit. Deux gendarmes firent le tour, et s'adressèrent à la porte de derrière, que le domestique se décida à leur ouvrir. De la fenêtre de la chambre de son fils, le père put voir à la lueur soudaine des flambeaux les soldats de la force publique qui mettaient pied à terre : il entendit le cliquetis de leurs sabres sur le pavé. Bientôt une voix cria :

» — Oui, c'est ici; voilà le cheval gris du voleur... qui est encore tout ruisselant de sueur.

» Alors le marteau de la porte de façade fut de nouveau ébranlé violemment!... De nouveau retentit la clameur :

» — Ouvrez, au nom de la loi!

» Les fenêtres des maisons voisines s'illuminèrent soudain; chacun s'était réveillé à ce tumulte; puis les curieux arrivèrent de plus loin, et il se fit autour de la maison cernée une foule avide de connaître quel crime, ou quelle honte cette maison recélait.

» Tout à coup dans cette même maison eut lieu la détonation d'une arme à feu : peu d'instants après la porte s'ouvrit et le vieil officier parut.

» — Entrez, dit-il aux gendarmes. Que voulez-vous?

» — Nous cherchons un voleur qui est chez vous.

» — Je le sais. Montez, je vais vous le montrer.

» On monta avec lui, et il introduisit les gendarmes dans la chambre de son fils : sur le parquet était étendu le corps du voleur. Les gendarmes se regardèrent étonnés.

» — Prenez ce qui vous est laissé, dit le père; prenez le mort affranchi du bague, prenez le vivant qui a versé le sang du mort.

» On emporta le corps du fils, on emmena le père.

» J'assistai au procès de mon ami. Il ne fut pas difficile à instruire; il raconta tout aux juges et aux jurés, comme il avait fait aux gendarmes. Puis le vétéran mutilé par le canon ennemi, avec une cicatrice au visage et la croix de la Légion d'honneur sur sa poitrine, ajouta ces paroles :

» — J'avais élevé mon fils pour l'honneur et pour la France : je l'ai sauvé d'une vie ignominieuse. Est-ce un crime? j'abandonne ma propre vie en expiation. Faut-il à la loi une seconde victime? me voici satisfait de mourir pour la loi de mon pays après avoir versé mon sang pour sa gloire; certain que ceux qui me blâmeront ne me mépriseront pas; certain que les mains qui me livreront au bourreau répandront des fleurs sur ma tombe. Je ne nie rien : je n'ai jamais su mentir : martyr de l'honneur en même temps que parricide, je défie tous les pères de me condamner.

» Il fut acquitté ou du moins le verdict du jury équivalait à ce que dans nos tribunaux d'Angleterre on appelle un homicide justifiable. L'auditoire l'accueillit par une acclamation qu'aucune étiquette des cours de justice n'aurait pu contenir ni réprimer. La foule aurait voulu porter l'accusé en triomphe : son regard sévère repoussa cette vaine ovation. — Il rentra chez lui, mais seul, et le lendemain matin, lorsque nous, ses amis, nous allâmes pour lui serrer la main, nous le trouvâmes mort... il était tombé près d'un berceau, qu'il avait conservé sans doute, le berceau où autrefois son fils, enfant, avait dormi du sommeil de l'innocence et béni par la première prière du bonheur paternel.

» Maintenant, vous, père, et vous, fils, je vous le demande, condamnez-vous cet homme?

VIII

Mon père parcourut trois fois le salon en long et en large; puis, s'arrêtant devant le foyer, regarda son frère et parla en ces termes :

— Je condamne un pareil acte, Roland! Cet homme n'était qu'un orgueilleux : c'est tout ce qu'on peut dire de plus

TROISIÈME PARTIE

I

Ce fut l'après-midi d'un beau jour de l'été que la voiture me déposa à la porte de mon père. Dame Primmins en personne accourut pour me recevoir, et j'échappais à la chaleureuse étreinte de sa main amie lorsque parut ma mère, qui m'ouvrait ses bras.

Aussitôt que la plus tendre des mères se fut convaincue que je ne mourais pas de faim, attendu qu'il n'y avait guère que deux heures que j'avais diné chez le docteur Herman, elle me conduisit sans bruit à travers le jardin sous un berceau qui servait de salle à manger champêtre :

— Vous trouverez votre père si content! me dit-elle en essuyant une larme : son frère est avec lui.

Je m'arrêtai. *Son frère!* Le lecteur le croira-t-il? Je n'avais jamais entendu dire que mon père eût un frère, tant on parlait rarement devant moi des affaires de famille.

— *Son frère?* demandai-je. Ai-je donc un oncle Caxton aussi bien qu'un oncle Jack?

— Oui, mon cher enfant, répondit ma mère; et elle ajouta : Votre père et lui n'étaient pas aussi bons amis qu'ils auraient dû l'être; et puis le capitaine a vécu à l'étranger. Cependant, Dieu merci, les voilà tout à fait réconciliés.

Nous n'aurions pas eu le temps d'en dire davantage. Nous étions près du berceau. C'était là que la table avait été mise; on venait de servir des fruits et du vin. Les

convives étaient au dessert. Ces convives étaient mon père, l'oncle Jack, M. Squills et le quatrième, un grand et maigre personnage, boutonné jusqu'au menton, droit et roide, martial, majestueux, imposant, digne de figurer dans « le Livre de Chevalerie » de mon célèbre ancêtre.

Ils se levèrent tous lorsque j'entrai; mais mon pauvre père, toujours lent dans ses mouvements, fut le dernier qui m'exprima son bon accueil. L'oncle Jack m'avait gravé sur les doigts l'énergique impression de sa bague à cachet; M. Squills m'avait tapé sur l'épaule en me déclarant merveilleusement grandi; mon nouvel oncle avait dit avec beaucoup de dignité :

— Neveu, donnez-moi la main... je suis le capitaine Roland de Caxton.

Et le canard boiteux lui-même avait retiré son bec de dessous son aile pour le frotter doucement contre mes jambes, son mode de salut habituel, avant que mon père, posant sa main pâle sur mon front et me contemplant un moment avec une inexprimable mansuétude, eût dit :

— De plus en plus ressemblant à votre mère... Dieu vous bénisse, mon fils!

Une chaise avait été laissée vide pour moi entre mon père et son frère. Je m'empressai de m'y asseoir, me sentant monter la rougeur au visage et éprouvant un serrement à la gorge, tant m'avait affecté la tendresse inusitée de mon père... Ce fut alors que j'acquis le sentiment réfléchi de ma nouvelle position. Je n'étais plus un écolier qui vient chez ses parents pour de courtes vacances : j'arrivais sous le toit domestique pour en être un des supports. J'étais enfin un homme avec le privilège d'aider ou de consoler ces êtres chéris qui m'avaient jusqu'ici prodigué leurs soins et leur sollicitude sans retour. C'est une étrange crise dans la vie lorsque nous rentrons à la maison *pour tout de bon*. La maison semble une chose différente : auparavant nous n'avons été après tout qu'une espèce d'hôte, qui se voit l'objet de fêtes et d'affectueuses attentions, heureux enfant, chéri et caressé dans son passage. Mais venir à la maison *pour tout de bon*, en avoir fini avec l'école et l'âge d'écolier... ce n'est plus être un hôte ni un enfant; c'est partager la vie et les devoirs de chaque jour; c'est entrer dans les *confidences* du foyer... oh! oui — à cette

pensée, je crois que j'aurais volontiers caché mon visage dans mes mains pour pleurer.

Mon père, avec toute sa distraction et sa simplicité, avait de temps en temps un sens exquis pour pénétrer tout à coup au fond d'un cœur. Je crois vraiment qu'il lut et traduisit ce qui se passait dans le mien aussi facilement qu'une page de grec. Il me glissa son bras doucement autour de la taille, et me murmura à l'oreille :

— Chut!

Puis élevant la voix, il s'écria :

— Frère Roland, il ne faut pas laisser ce que Jack a dit sans réplique.

— Frère Augustin... répondit gravement le capitaine ; M. Jack, si je puis prendre la liberté de l'appeler ainsi...

— Vous le pouvez, certes, répartit l'oncle Jack.

— Monsieur, dit le capitaine en saluant, c'est une familiarité qui m'honore. J'allais répondre que M. Jack avait battu en retraite.

— Loin de là! dit M. Squills en laissant tomber une poudre effervescente dans une mixtion chimique préparée par lui avec soin et composée de vin de Xérès et de jus de citron. — Loin de là! M. Tibbets, — dont, par parenthèse, l'organe de combativité est très-remarquablement développé, — disait...

— Que c'est une honte et un crime dans le dix-neuvième siècle, dit l'oncle Jack, qu'un homme comme mon ami le capitaine Caxton...

— De Caxton, monsieur... monsieur Jack...

— De Caxton... de la plus haute capacité militaire et de la plus illustre origine — un héros issu de héros — ait servi vingt-trois ans dans les armées de Sa Majesté et ne soit qu'un capitaine en demi-solde. Cela provient, dis-je, de l'infâme système de la vénalité des grades qui met en vente les plus nobles honneurs comme on faisait sous l'empire romain...

Mon père releva la tête; mais l'oncle Jack poursuivit avant que mon père eût prononcé le premier mot de son interruption méditée :

— Un système auquel un faible effort, avec un peu d'union, peut opposer si aisément un terme. Oui, monsieur... Et ici l'oncle Jack, frappant violemment des pouces

sur la table, fit voler deux cerises sur le nez du capitaine de Caxton... Oui, monsieur, je ne craindrai pas de prétendre que je pourrais mettre l'armée sur un autre pied. Si les plus pauvres et les plus méritants officiers comme le capitaine de Caxton voulaient seulement, ainsi que je le faisais observer, s'unir en une grande association anti-aristocratique, chacun payant par trimestre une petite somme, nous réaliserions un capital suffisant pour surenchérir et déjouer tous les individus indignes de leur avancement. Chaque homme de mérite aurait ainsi sa chance loyale de promotion.

— Eh! pardieu! monsieur, dit Squills, il y a là une grande idée... Qu'en pensez-vous, capitaine?

— Non, Monsieur, reprit le capitaine très-sérieusement. Il n'y a dans les monarchies qu'une source unique d'honneur. Ce serait violer le premier devoir d'un militaire... son respect pour son souverain.

— Au contraire, dit Squills ravi de faire un quolibet sur le souverain, synonyme de monarque, et le souverain, pièce de monnaie, ce serait toujours aux *souverains* qu'on devrait sa promotion.

— L'honneur, poursuivit le capitaine s'exaltant et ne tenant aucun compte de cette saillie; l'honneur est la récompense d'un soldat. Que m'importe qu'un jeune sot me passe sur la tête pour acheter son titre de colonel? Monsieur, il ne m'achète ni mes blessures ni mes services. Monsieur, il ne m'achète pas la médaille que je gagnai à Waterloo. Il est riche et je suis pauvre; on l'appelle colonel... parce qu'il a payé ce titre: cela lui plaît — bien et fort bien. Cela ne me plairait pas à moi; j'aimerais mieux rester capitaine et placer ma dignité non dans mes titres, mais dans mes vingt-trois ans de service. Une société de misérables brocanteurs m'achèterait une compagnie! Je ne voudrais pas être impoli: sans quoi, je dirais: Au diable aillent tous ces drôles... monsieur, monsieur Jack!

Une sorte de frémissement parcourut l'auditoire du capitaine... et même l'oncle Jack me parut blessé, car il fixa un regard peu bienveillant sur le sévère officier, tout en gardant le silence. La pause était embarrassante... M. Squills fit une diversion.

— J'aimerais à voir, dit-il, votre médaille de Waterloo... vous ne l'avez pas sur vous?

— Monsieur Squills, répondit le capitaine, elle restera sur mon cœur tant que je vivrai ! elle sera ensevelie dans mon cercueil, et je ressusciterai avec elle au premier mot de commandement le jour de la Grande Revue !

Ce disant, le capitaine déboutonna tranquillement son surtout et détachant d'un ruban le plus affreux échantillon de l'art de l'orfèvre (je lui en demande bien pardon) qui ait jamais récompensé le mérite aux dépens du goût, il plaça la médaille sur la table.

La médaille passa de main en main, sans qu'un mot fût prononcé.

— Il est étrange, dit enfin mon père, comme ces bagatelles peuvent devenir des objets de valeur. Oui, n'est-ce par étrange que dans un siècle un homme donne sa vie pour ce qui, le siècle d'après, ne vaudrait pas pour lui un bouton ? Un Grec estimait au-dessus de tout quelques feuilles d'olivier tressées en couronne et posées sur sa tête... ridicule coiffure nous l'appellerions aujourd'hui : un Indien d'Amérique préfère une décoration de chevelures humaines — ce que nous tous ici (excepté M. Squills, accoutumé à ces choses) nous trouverions un ornement de toilette très-dégoûtant ; enfin mon frère estime cette pièce d'argent, qui peut valoir cinq shellings, plus que Jack n'estime une mine d'or ou moi la bibliothèque du Muséum Britannique : le temps viendra où les hommes trouveront cette décoration tout aussi frivole qu'une couronne de feuillage et une ceinture de chevelures scalpées sur des têtes ennemies.

— Frère, dit le capitaine, il n'y a rien là d'étrange. C'est une chose toute simple pour l'homme qui comprend les principes de l'honneur.

— C'est possible, dit mon père avec douceur ; j'aimerais à entendre ce que vous pouvez nous dire sur l'honneur. Je suis sûr que ce serait édifiant pour nous tous.

II

DISCOURS DE MON ONCLE ROLAND SUR L'HONNEUR.

Messieurs, dit le capitaine pour répondre à l'appel direct qui lui était adressé, messieurs, Dieu fit la terre, mais

L'homme fit le jardin (1). Dieu fit l'homme, mais l'homme se refait lui-même.

— Oui, par la science, dit mon père.

— Par l'industrie, dit l'oncle Jack.

— Par la condition physique de son corps, dit M. Squills. Il n'aurait pu se refaire autre qu'il n'était au commencement dans les bois et les déserts, s'il avait eu des nageoires comme un poisson ou s'il n'avait pu que bredouiller comme un singe. Les mains et la langue, voilà, monsieur, les instruments du progrès.

— Monsieur Squills, dit mon père en hochant la tête, Anaxagore avait dit la même chose avant vous à propos des mains.

— Je ne puis qu'y faire, répondit M. Squills ; il ne faudrait pas ouvrir la bouche si l'on était tenu de ne dire que ce que personne n'a encore dit. Mais, après tout, notre supériorité est moins dans nos *mains* que dans la largeur de nos *pouces*.

— Albinus, dans son traité sur le *Squelette*, de *Squeleto*, et notre savant William Lawrence ont fait une semblable remarque, dit encore mon père.

— Malepeste, monsieur ! s'écria Squills, quel besoin avez-vous de tout savoir ?

— Tout, non ; mais les pouces fournissent des sujets d'investigation à la plus simple intelligence, remarqua mon père modestement.

— Messieurs, reprit mon oncle Roland, des pouces et des mains sont donnés à un Esquimau tout aussi bien qu'aux savants et aux chirurgiens — et, de par le diable, un Esquimau en est-il plus habile pour cela ? Messieurs, vous ne pouvez nous réduire ainsi à n'être qu'une machine. Regardez en dedans. L'homme, je le répète, se refait lui-même. Comment ? *Par le principe de l'honneur*. Son premier désir est de surpasser un autre homme, — sa première impulsion est de se distinguer au-dessus de ses semblables. Le ciel place dans son âme une boussole secrète, une aiguille aimantée qui lui indique toujours un but, — c'est-à-dire l'honneur dans ce que ceux dont il est entouré regardent

(1) Cowper avait dit :

« C'est Dieu qui fit les champs l'homme qui fit les villes. »

comme honorable. Donc, l'homme étant d'abord exposé à tous les dangers de la part des bêtes féroces et des hommes aussi sauvages que lui-même, le *courage* devient la première qualité que les hommes doivent honorer : donc le sauvage est courageux ; donc il convoite la louange du courage ; donc il se décore des peaux des bêtes qu'il a domptées ou des chevelures des ennemis qu'il a tués. Messieurs, ne me dites pas que ces peaux et ce cuir chevelu ne sont qu'une peau et qu'un cuir : ce sont des trophées d'honneur. Ne me dites pas que ce sont des choses ridicules et dégoûtantes : ce sont des signes de gloire qui prouvent que le sauvage a échappé au premier égoïsme de la brute, et qu'il attache un prix à la louange que les hommes ne donnent jamais qu'aux actes qui protègent leur sécurité ou améliorent leur bien-être. Par la suite, messieurs, nos sauvages découvrent qu'ils ne peuvent vivre en sûreté entre eux à moins qu'ils ne conviennent de se dire la vérité les uns aux autres ; d'où il arrive que la *vérité* devient estimée et se transforme en principe d'honneur. Aussi mon frère Augustin nous dira que dans les temps primitifs, être vrai fut toujours l'attribut d'un héros.

— En effet, dit mon père, Homère en fait un des plus beaux attributs d'Achille.

— De la vérité naît la nécessité d'une forme de justice et de lois encore grossières. Donc les hommes, après le courage dans le guerrier et la vérité dans tous, commencent à décerner l'honneur aux vieillards qu'ils chargent du soin de conserver la justice parmi eux. Ainsi, messieurs, la loi naît.

— Mais les premiers législateurs furent des prêtres, dit mon père.

— Messieurs, j'y viens. D'où procède le désir de l'honneur, si non de la nécessité où est l'homme de perfectionner ses facultés pour le *bien-être* des autres, — quoique ne se doutant pas encore de cette conséquence l'homme ne recherche que leur *louange*? Mais ce désir d'honneur est inépuisable, et l'homme est naturellement ambitieux de porter sa récompense au delà du tombeau. Donc, celui qui a tué le plus de lions et le plus d'ennemis est naturellement enclin à croire qu'il aura les meilleurs terrains de chasse dans un autre monde et qu'il s'assoiera à la plus

haute place dans les banquets du ciel. La nature, dans toutes ses opérations, lui suggère l'idée d'un pouvoir invisible, et le principe de l'honneur, c'est-à-dire le désir de la louange et des récompenses — le rend jaloux de l'approbation que peut accorder ce pouvoir. De là vient la première idée grossière de la *religion* ; et dans son chant de mort qu'il entonne lorsqu'on l'attache au pieu de son supplice, le sauvage chante des hymnes prophétiques sur les distinctions qu'il va recevoir là-haut. La société marche ; on bâtit des hameaux, on fonde la propriété ; celui qui a plus qu'un autre a aussi plus de pouvoir qu'un autre. Le pouvoir est honoré. L'homme convoite l'honneur attaché au pouvoir qui dépend de la possession. Ainsi le sol est cultivé ; ainsi les radeaux sont construits sur les fleuves ; ainsi une tribu commerce avec une autre tribu. Ainsi se fonde le *commerce*, et la *civilisation* commence. Messieurs, tout ce qui semble le moins lié à l'honneur, lorsque nous nous approchons de l'époque vulgaire du présent, a son origine dans l'honneur et n'est qu'un abus de ses principes. Si les hommes d'aujourd'hui sont des marchands et des revendeurs — si même les honneurs militaires s'achètent et si un fripon se fraye la route jusqu'à la pairie — tous sont mus par le désir de l'honneur, de l'honneur que la société vieillie attache, hélas ! à des titres extérieurs et à des privilèges de richesses, au lieu de ne l'accorder comme jadis qu'au courage, à la vérité, à la justice, au travail. Donc je dis, messieurs, que l'honneur est la base de tout progrès dans l'humanité.

— Vous avez argumenté comme un savant des écoles, frère, dit M. Caxton avec admiration. Cependant, sans remonter à ces âges reculés et barbares, où l'on estimait tant les choses n'ayant aucune valeur en elles-mêmes, n'est-il pas vrai, puisque nous cherchons ici à nous instruire, n'est-il pas vrai que cette pièce ronde, cette médaille d'argent...

— Ne pourrait vous payer une paire de bottes, ajouta l'oncle Jack ?

— Ou, dit à son tour M. Squills, vous épargner un des accès de ce maudit rhumatisme chronique que vous avez pris au bivouac dans les marais du Portugal ? — sans parler de la balle logée dans votre os du crâne, ni de cette jambe de liège qui doit beaucoup diminuer les effets salutaires de votre promenade accoutumée.

— Messieurs, reprit le capitaine avec la même assurance, en remontant jusqu'aux temps de barbarie, je remonte aux vrais principes de l'honneur. C'est précisément parce que cette pièce ronde d'argent n'a aucune valeur sur la place qu'elle est hors de prix, car c'est ainsi qu'elle est une preuve de mérite. Où serait le service si elle pouvait me racheter une jambe, ou si je pouvais l'échanger contre quarante mille livres sterling de rente? Non, messieurs, là est sa valeur, que je ne puis la porter sur ma poitrine sans entendre dire autour de moi : Ce vieil invalide n'est pas si inutile qu'il en a l'air; il fut un de ceux qui sauvèrent l'Angleterre et délivrèrent l'Europe. Mais même lorsque je la cache ici (l'oncle Roland baisa sa médaille et la rattachant à son ruban la glissa à sa place habituelle) et qu'aucun œil ne l'aperçoit, sa valeur est plus grande encore par la pensée que mon pays n'a pas dégradé les antiques et vrais principes de l'honneur en payant le soldat qui combattit pour lui, avec la même monnaie qui vous sert à vous, monsieur Jack, pour payer votre bottier. Non, non, messieurs, puisque le courage fut la première vertu que l'honneur fit naître, la première vertu d'où procèdent la sécurité et la civilisation des peuples, nous agissons sagement en préservant au moins cette vertu de la souillure de ce vil argent comptant qui nourrit et entretient tous les vices de la civilisation.

Mon oncle Roland s'arrêta ici tout court, remplit son verre, se leva et dit d'un air solennel :

— Un dernier toast, messieurs; — aux morts qui moururent pour l'Angleterre!

III

— En vérité, mon cher enfant, il faut que vous buviez ce lait au vin (1). Vous avez certainement pris un rhume : vous avez éternué trois fois de suite.

— Oui, ma chère maman; parce que j'ai voulu prendre une prise de tabac dans la tabatière de l'oncle Roland, pour pouvoir m'en vanter comme d'un honneur.

(1) *Posset*, lait au vin, que l'érudit M. Caxton aurait pu comparer au *posca* des Latins et à l'*oxyerat* des Grecs.

— Ah! mon cher Sisty, quelle est donc cette spirituelle remarque que vous avez faite en même temps, et qui a tant charmé votre père? Comme vous l'avez faite en latin, j'ai cru seulement comprendre que vous parliez des *Juifs*, du collège et de l'*Olympe*.

— Oh! *juvat et collegisse*... oui; *pulverem olympicum collegisse juvat* (1). Ma chère maman, cela signifiait que c'est un vrai plaisir de prendre une prise dans la boîte d'un brave. Mettez là ce lait au vin, chère mère; je vous promets de le boire. Mais, d'abord, asseyez-vous, et dites-moi tout ce que vous savez de ce fameux capitaine. Primo, premièrement, il est plus âgé que mon père?

— Assurément, s'écria ma mère; il a l'air d'avoir vingt ans de plus; mais il n'y a réellement entre eux que cinq ans de différence. Votre père paraîtra toujours jeune.

— Et pourquoi l'oncle Roland met-il cette absurde particule française de devant son nom, et pourquoi mon père et lui s'étaient-ils brouillés?... Est-il marié?... A-t-il des enfants?

Le lieu où se tenait cette conférence était ma petite chambre, tendue d'un papier neuf en l'honneur de mon retour *tout de bon* — papier représentant un treillage avec des fleurs et des oiseaux — tout cela si frais, si brillant, si propre, si gai — avec mes livres rangés sur de jolis rayons et une table à écrire près de la fenêtre. L'heure était onze heures du soir; la lune éclairait le jardin; la fenêtre était entr'ouverte; la brise nous apportait un parfum de fleurs et de foin récemment fauché; la mère et le fils étaient les seuls personnages de la scène.

— Mon cher enfant, que de questions à la fois!

— N'y répondez qu'en passant de l'une à l'autre. Commencez par le commencement, comme bonne Primmins fait pour ses contes de fées: — Il y avait une fois...

— Il y avait donc une fois, dit ma mère en me baisant entre les deux yeux, il y avait une fois, mon bien-aimé, dans la province de Cumberland, un certain ecclésiastique qui avait deux fils. Le revenu de son presbytère était peu considérable, et les deux enfants avaient à faire eux-mêmes leur chemin dans le monde. Proche le presbytère,

(1) On aime à se couvrir de la poussière olympique.

au sommet d'une montagne s'élevait une vieille ruine avec une vieille tour encore debout, et cette tour, avec une partie de la contrée avoisinante, avait, au temps jadis, appartenu à la famille de l'ecclésiastique; mais tout avait été vendu — tout s'en était allé peu à peu, entendez-vous, mon fils? excepté le droit de présentation à la cure, qui restait réservé au dernier des enfants. L'ainé de ces fils était votre oncle Roland et le plus jeune votre père. Or, je crois que leur première querelle vint de la cause la plus absurde possible, comme dit votre père; mais Roland était excessivement susceptible sur toutes les questions concernant ses ancêtres. Il étudiait sans cesse le vieil arbre généalogique, ou lisait des livres de chevalerie, ou s'en allait errer parmi les ruines. Par quel nom commençait cet arbre généalogique, je ne le sais trop; mais il paraît que le roi Henri II avait donné quelques terres de Cumberland à un sir Adam de Caxton, et depuis ce temps-là, voyez-vous, le titre se transmet régulièrement de père en fils jusque sous Henri V. Alors, apparemment, au milieu des troubles de ce règne, époque des guerres des deux Roses, votre père prétend que la filiation fut interrompue. On ne retrouve plus qu'une ou deux fois le nom de Caxton, et sans dates certaines, jusqu'au règne de Henri VII, excepté encore sous Édouard IV, où, dans un acte testamentaire, est introduit un William Caxton. Or, dans l'église du village, un beau monument de bronze est érigé à un sir William de Caxton, chevalier tué à la bataille de Bosworth, sous la bannière de ce méchant roi nommé Richard III. A la même époque, vécut aussi, vous savez, le grand imprimeur William Caxton. Eh bien, votre père se trouvant à Londres en visite chez sa tante, prit la peine de compulser tous les vieux papiers des archives du collège des hérauts d'armes, et il eut la très-grande satisfaction d'acquérir la preuve qu'il descendait non de ce pauvre sir William, tué pour une si mauvaise cause, mais du grand imprimeur, issu lui-même d'une branche cadette de la même famille à la postérité duquel le domaine échut sous Henri VIII. Ce fut là-dessus que votre oncle Roland eut sa querelle avec son frère, et en vérité je tremble de penser qu'ils peuvent encore effleurer cette question.

— En ce cas, ma chère mère, je dois dire que mon oncle

a tort évidemment contre le bon sens ; mais je ne puis m'empêcher de soupçonner qu'il y avait quelque autre cause de discorde sous jeu.

Ma mère baissa les yeux et se frotta doucement les mains, comme c'était sa manière toutes les fois qu'elle était embarrassée.

— Voyons, qu'était-ce, ma bonne petite maman ? demandai-je d'un air caressant.

— Je crois, répondit-elle, oui, je crois — c'est-à-dire je pense qu'ils aimaient tous deux la même jeune dame.

— Comment ? Voulez-vous dire que mon père en a jamais aimé une autre que vous ?

— Oui, Sisty, — oui, et très-profondément, répondit ma mère, qui ajouta après un moment de silence et en poussant un soupir : Il n'a jamais été amoureux de moi, et, qui plus est, il a eu la franchise de me le dire.

— Et cependant, vous...

— Je l'épousai. — Oui, poursuivit ma mère en levant au ciel les yeux les plus doux et les plus purs où jamais amant ait pu désirer lire son destin : — oui, car l'autre amour était un amour sans espoir. Je savais que je pouvais le rendre heureux ; je savais qu'il finirait par m'aimer, comme cela est en effet venu !... Mon fils, votre père m'aime.

A ces mots les joues de ma mère se colorèrent d'une rougeur virginale ; elle avait un air si doux de beauté et de bonté, elle était si jeune encore, qu'en vérité, si mon père n'avait pas appris à aimer une pareille créature, c'est qu'il aurait été possédé par Dusius, le démon des Teutons, ou Nock, le démon maritime des Scandinaves, desquels dérivent, à ce que les savants nous assurent, tous les diables modernes y compris le vieux *Nick* et le Deuce des Anglais.

Je portai sa main à mes lèvres ; mais mon cœur était trop plein pour que je pusse parler de quelques moments, et lorsque je repris la conversation, je m'écartai un peu du sujet.

— Cette rivalité donc brouilla davantage les deux frères. Et qui était la dame ?

— Votre père ne me l'a jamais dit, et je ne le lui ai jamais demandé, répondit ma mère simplement ; mais elle ne me ressemblait guère, je le sais. C'était une dame très-belle, très-accomplie, et de haute naissance.

— Malgré tout cela, mon père fut heureux de lui échapper. Passons. Que fit le capitaine?

— A cette époque, votre grand-père vint à mourir ; et peu de temps après mourut une tante maternelle, une tante riche et économe, qui laissait tout à coup à chacun de ses neveux 16,000 livres. Avec sa part, votre oncle acquit, à un prix énorme, la vieille tour et quelques terres avoisinantes qu'on assure ne pas lui rapporter 300 livres par an. Avec le reste de son argent il acheta un brevet d'officier ; et les deux frères ne se revirent plus.... jusqu'à la semaine dernière, que Roland est soudain arrivé.

— Il n'épousa pas cette dame si accomplie ?

— Non, mais il en épousa une autre, et il est veuf.

— Ah ! il fut aussi inconstant que mon père ; et sans avoir une aussi bonne excuse que lui certainement ; comment cela se fit-il ?

— Je ne sais. Il n'en parle pas.

— A-t-il des enfants ?

— Deux. Un fils... Mais, soit dit en passant, vous ne devez jamais parler de ce fils. Votre oncle nous répondit brièvement lorsque je lui demandai comment se composait sa famille : J'ai une fille... j'avais un fils, mais... — Il est mort ! s'écria votre père de sa voix la plus affectueuse. — Mort pour moi, mon frère, et vous ne mentionnez jamais son nom. Si vous aviez vu comme votre oncle avait l'air irrité.. J'en fus saisie de terreur.

— Mais sa fille... Pourquoi ne l'a-t-il pas amenée ici ?

— Elle est encore en France. Il parle d'aller la chercher, et nous avons promis à moitié de leur rendre visite à tous deux dans le Cumberland. — Ah mon Dieu ! est-ce bien minuit qui sonne ? Le lait au vin est froid ?

— Encore un mot, tendre mère, un seul mot. Le livre de mon père... le continue-t-il ?

— Oh ! oui, oui, répondit ma mère en joignant les mains, et il doit vous le lire, comme il me le lit à moi... Vous le comprendrez si bien ! J'ai toujours tant désiré que le monde connût votre père et fût fier de lui comme nous en sommes fiers nous-mêmes ! Ah ! Sisty... c'est que, voyez-vous, s'il avait épousé cette grande dame, elle lui aurait inspiré plus d'ambition... tandis que je ne pouvais, moi, que le rendre heureux... je ne pouvais le faire grand.

— Il vous a donc écouté à la fin?

— Moi, répondit ma mère en hochant la tête et avec un doux sourire; non, c'est plutôt votre oncle Jack... qui, je suis heureuse de le dire, s'est enfin emparé de lui.

— Emparé de lui, ma chère mère! Ah! je vous en prie prenez garde à l'oncle Jack; nous serons tous asphyxiés dans une mine houillère, ou nous sauterons dans une explosion avec quelque grande compagnie nationale fondée pour extraire de la poudre à canon des feuilles de thé.

— Méchant garçon! dit ma mère en riant. Et puis, ayant pris son bougeoir, elle ajouta d'un air pensif, tandis que je montais ma montre: — Cependant Jack est vraiment, oui, vraiment très-habile... et si... pour vous, Sisty... nous *pouvions* faire fortune!

— Vous m'effrayez tout de bon, ma mère! Vous ne parlez pas sérieusement, n'est-ce pas?

— Et si *mon* frère était celui qui pourra *le* rendre éminent dans le monde?

— Votre frère serait, à lui seul, en état de faire sombrer tous les navires qui sillonnent la Manche, répliquai-je assez irrévérencieusement. Mais à peine ces mots étaient sortis de mes lèvres que j'en fus aux regrets, et jetant les bras autour du cou de ma mère, je tâchai de guérir par mes baisers le chagrin que j'avais dû lui faire.

Resté seul dans ma chambre, et étendu dans ce lit où j'avais toujours goûté un sommeil si facile et si profond... j'aurais pu me croire sur la plus dure paillasse. Je m'agitai de côté et d'autre sans pouvoir m'endormir; je me levai, passai ma robe de chambre, allumai ma bougie et m'assis à la table près de la fenêtre. Premièrement, je pensai à cette esquisse de la jeunesse de mon père, qui venait de m'être tracée tout à coup si incomplètement; j'y ajoutai les couleurs qui y manquaient, je remplis les lacunes, et crus que le tableau expliquait enfin tout ce qui avait si souvent embarrassé mes conjectures. Trop novice encore pour en appeler à mon expérience, je pus deviner, grâce, je suppose, aux secrètes sympathies de mon caractère, comment un esprit ardent, sérieux et investigateur, après avoir perdu le stimulant d'une première passion, avait pu tomber dans le calme de l'étude sans ambition, puis, cédant aux indolentes habitudes d'un mariage heureux, quoique sans amour, avec

favorable pour lui. Je comprends que Brutus ait pu tuer ses fils. Par ce sacrifice, il sauvait sa patrie. Que sauvait cet infortuné, dupe d'un sentiment exagéré? Rien, que son propre nom. Il ne pouvait effacer le crime de l'âme de son fils ni le déshonneur de sa mémoire : il ne donnait satisfaction qu'à son vain orgueil, et sans qu'il s'en doutât, son acte était conseillé par le mauvais ange qui murmure continuellement ces mots au cœur de l'homme : Redoute les opinions des hommes plus que la loi de Dieu. Ah ! mon cher frère, de quoi doivent surtout se garder les âmes comme la vôtre ! ce n'est pas de la bassesse du vice — c'est de ce vice qui se pare d'une fausse noblesse en usurpant la pourpre royale de la vertu !

Mon oncle alla vers la fenêtre, l'ouvrit, regarda un moment comme pour respirer l'air frais, la referma doucement et revint à sa chaise; mais pendant que la fenêtre était restée ouverte, un papillon de nuit, un phalène entra.

— Des récits pareils, reprit mon père avec un accent de compassion, soit qu'un grand tragédien les déclame, soit qu'on les raconte dans ton style simple, mon frère, des récits pareils ont leur utilité ! Ils pénètrent le cœur pour le rendre plus sage ; mais toute sagesse est miséricordieuse, mon cher Roland. Si nous nous répétons à nous-mêmes la question que tu nous a adressée : Pouvons-nous condamner cet homme ? la raison répond comme j'ai répondu : — nous avons pitié de l'homme, nous condamnons l'acte. Nous... Prenez garde, ma chère amie, ce phalène va se jeter sur la lumière. Nous . . . *Owisch ! — Owisch !*

Et mon père s'interrompit pour chasser le phalène. Mon oncle se retourna, et la main armée de son mouchoir, qu'un moment auparavant il avait porté à son visage pour dérober l'expression de son émotion, il écarta aussi le papillon des bougies. Ma mère éloigna les bougies. J'essayai, moi, d'attraper le phalène avec le chapeau de paille de mon père ; mais je ne sais ce qu'avait le phalène, il nous brava tous, tantôt tourbillonnant en cercles multiples contre le plafond, tantôt se précipitant sur les fatales lumières. Comme par une impulsion simultanée, mon père prit un flambeau, mon oncle prit l'autre, et juste au moment où le papillon tournait indécis sur le choix de son bûcher funéraire, les deux bougies furent éteintes. Le bois était à peu près consumé

dans la cheminée, et nous nous trouvâmes dans une obscurité soudaine. En ce moment la douce voix de mon père se fit entendre comme celle d'un être invisible.

— Nous nous mettons dans les ténèbres pour sauver un phalène de la flamme, mon frère ! ferons-nous moins pour nos semblables ? Éteignons, ah ! oui, éteignons humainement la lumière de notre raison, lorsque l'obscurité doit favoriser l'inspiration de notre pitié.

Avant que les bougies fussent rallumées, mon oncle avait quitté le salon ; son frère le suivit, ma mère et moi nous rapprochâmes nos chaises pour causer tout bas...

QUATRIÈME PARTIE

I

J'ai toujours été matinal ; heureux l'homme qui l'est ! chaque matin le jour vient à lui comme un amour de jeune fille, pure et vierge, avec une charmante rougeur au visage. La jeunesse de la nature se communique au cœur comme la gaieté d'un enfant heureux. Je ne sais si on peut se dire vieux tant qu'on se lève matin et qu'on se promène de bonne heure : au contraire, le jeune homme, — ah ! oui, croyez-moi, — le jeune homme que vous surpernez à midi dans sa robe de chambre et ses pantoufles, déjeunant sans appétit, n'est que la triste contre-partie, le spectre pâle de celui qui a vu le premier sourire du soleil sur les montagnes et les gouttes de la rosée scintiller sur les fleurs.

En passant près du cabinet de mon père, je fus étonné de voir les fenêtres ouvertes, — plus étonné encore, en jetant un regard dans le cabinet même, de voir mon père penché sur ses livres ; — car il ne se mettait guère au travail qu'a-

près le premier repas. Un savant n'est pas en général matinal, car un savant, hélas! quel que soit son âge, est rarement jeune. Allons, c'est décidé, le grand ouvrage doit être sérieusement terminé. Ce n'est plus un jeu d'étude, c'est tout de bon qu'il s'agit d'être auteur.

Je franchis les grilles et je gagnai la grand'route. Quelques chaumières donnaient signe de vie; mais ce n'était pas encore l'heure du travail en plein air, et je ne rencontrai personne pour me dire :

— Bonjour, monsieur.

Tout à coup, à un détour que l'épais feuillage d'un hêtre m'avait d'abord caché, je me trouvai face à face avec l'oncle Roland.

— Quoi! c'est vous, cher oncle? levé de si bon matin! écoutez, voilà cinq heures qui sonnent.

— Pas davantage? J'ai donc bien marché pour un homme qui n'a plus qu'une jambe; il doit y avoir quatre milles d'ici à *** aller et venir.

— Vous êtes allé à *** pas pour affaire, je suppose? personne n'y a quitté son lit.

— Oh! il y a toujours quelqu'un debout dans les auberges. Les garçons d'écurie ne dorment pas. Je suis allé commander deux chevaux et une humble chaise de poste. Je prends congé de vous aujourd'hui, neveu.

— Ah! oncle, nous vous avons offensé, c'est ma folle taquinerie; ce maudit impr...

— Bah! repartit mon oncle vivement; —m'offenser, vous! je vous en défie!... Et il me serra rudement la main.

— Cependant cette détermination soudaine! hier encore, au camp romain, vous avez arrangé la partie d'une excursion avec mon père au château de G...

— Ne comptez jamais sur un original. Il faut que je sois à Londres ce soir.

— Pour être de retour demain?

— Je ne sais quand je serai de retour, répondit mon oncle d'une air sombre. Et il garda le silence pendant un moment. Enfin, s'appuyant sur mon bras, il poursuivit :

— Jeune homme, vous m'avez plu. J'aime ce front ouvert sur lequel la nature a écrit cette enseigne : — Fiez-vous à moi. J'aime ces yeux limpides qui vous regardent un homme en face. Il faut que je fasse plus ample connaissance

avec vous... beaucoup plus ample connaissance. Vous viendrez me voir quelque jours dans le donjon en ruines de votre ancêtre.

— C'est convenu ! Je veux y aller, et vous me montrerez la vieille tour...

— Et les vestiges des fortifications, s'écria mon oncle en faisant le moulinet avec sa canne.

— Et la généalogie...

— Oui, et l'armure de l'arrière-grand-père de votre grand-père, qu'il portait à la bataille de Marston-Moor.

— Oui, et la tablette de bronze dans l'église, mon oncle !

— Ce petit garçon a le diable au corps ! Venez ici, — ici, monsieur ! Il me prend envie de vous casser la tête...

— Quel dommage que quelqu'un n'ait pas cassé celle de ce coquin d'imprimeur, avant qu'il eût l'impudence de nous flétrir d'une mésalliance en devenant père ! Hé ! mon oncle ?

Le capitaine Roland fit comme s'il voulait se fâcher tout de bon ; mais il n'y réussit pas.

— Bah ! dit-il en humant une prise de tabac... le monde des morts est vaste, pourquoi les morts nous coudoieraient-ils ?

— Nous ne pouvons jamais échapper aux morts, cher oncle, leurs ombres sont toujours là. En vain nous voudrions penser ou agir sans que le chemin nous soit indiqué par l'âme d'un homme qui a vécu autrefois. Les morts ne meurent jamais, surtout depuis que...

— Depuis quand, mon garçon ? vous parlez bien.

— Depuis que notre grand ancêtre introduisit en Angleterre l'imprimerie, repris-je avec une majesté affectée.

Mon oncle siffla :

— *Marlborough s'en va-t-en guerre.*

Avec toute mon impertinence d'écolier, je n'eus pas le cœur de le tourmenter plus longtemps.

— Faisons la paix, dis-je, me glissant prudemment dans le cercle de la canne.

— Non, je vous avertis que...

— La paix, mon oncle ! et faites-moi le portrait de ma jeune cousine, votre jolie fille... car je suis sûr qu'elle est jolie.

— La paix donc, reprit mon oncle en souriant ; mais quant à ma fille, il faudra que vous veniez la voir afin d'en juger par vous-même.

II

L'oncle Roland partit. Avant de se mettre en route, il resta enfermé pendant une heure avec mon père, qui l'accompagna ensuite jusqu'à la grille, où nous fîmes groupe autour de lui lorsqu'il monta dans sa voiture.

Après le départ du capitaine, j'essayai de sonder mon père sur la cause d'une espèce de fuite si soudaine; mais mon père fut impénétrable sur tout ce qui avait rapport aux secrets de son frère. Mon oncle lui avait-il confié la cause de son mécontentement contre son fils? C'était là encore un mystère dont la pensée me poursuivait sans cesse; mais sur ce chapitre-là aussi, mon père se fit muet avec ma mère et avec moi. Pendant deux ou trois jours, M. Caxton ne put dissimuler qu'il avait l'esprit inquiet. Il ne travailla même pas à son grand ouvrage... il se promenait seul ou suivi seulement du canard, et sans avoir un livre à la main. Puis, peu à peu les habitudes studieuses reprirent le dessus: ma mère tailla les plumes et le manuscrit fit des progrès.

Quant à moi, laissé souvent à moi-même, surtout les matinées, je commençai à rêver continuellement à l'avenir. Ingrat que j'étais, le bonheur de la maison cessa de me suffire. J'entendais de loin le murmure du monde, et j'étais comme le jeune voyageur amoureux de la mer, qui erre impatient sur le rivage.

Enfin, un soir, mon père, avec quelques *hums* et *hems* modestes, non sans rougir, et cela sans affectation, satisfît à une prière souvent répétée, et me lut quelques passages de son *grand ouvrage*. Je ne saurais rendre les sentiments qu'excita en moi cette lecture. C'était quelque chose comme un admiration respectueuse. Le cadre de cet ouvrage était si vaste, et l'exécution avait exigé tant de connaissances variées, qu'il me semble qu'un être surnaturel venait de m'ouvrir les portes d'un monde nouveau; un monde qui avait toujours existé mais que la cécité de mes yeux mortels m'avait caché jusque-là. Quelle patience incroyable il avait fallu pour amasser pendant des années tout ces matériaux!

Avec quelle aisance ils venaient se classer dans la calme méthode du génie! avec quelle simplicité le savant auteur exposait à l'intelligence de son lecteur les trésors d'une vie laborieuse! Tout cela ne pouvait que réprimer les élans désordonnés de mon ambition, sans humilier toutefois mon inexpérience, car en reconnaissant cette supériorité, je me disais : « On peut mettre son orgueil dans un tel père. » M. Caxton avait, en effet, conçu un de ces livres qui embrassent et résument une existence, comme le dictionnaire de Bayle, ou l'histoire de Gibbon ou les *Fasti Helenici* de Clinton; c'était un livre auquel des milliers d'autres livres n'avaient contribué que pour rendre plus saillante l'originalité de celui qui l'entreprit: véritable fournaise où avaient été fondus les vases d'or de tous les siècles, mais de la matrice sortait la nouvelle monnaie avec son empreinte unique. Fort heureusement le sujet n'interdisait pas à l'écrivain de se livrer à son esprit à la fois naïf et ironique, à son *humour* si calme et si profonde. L'ouvrage de mon père était *l'Histoire des erreurs humaines*; en d'autres termes, c'était l'histoire morale du genre humain, racontée avec cette vérité sérieuse qui n'exclut pas un sourire sans malice. Quelquefois, hélas! ce sourire faisait couler les larmes. Mais c'est le propre de la véritable *humour* de contenir son principe essentiel : la sensibilité. Ah! par la déesse Folie ou Moria, comme mon père possédait son sujet! L'homme était considéré d'abord par lui dans l'état sauvage plutôt au point de vue des récits positifs des voyageurs qu'à celui des poètes mythologiques de l'antiquité et des visionnaires qui inventent une théorie de l'homme primitif. L'Australie et l'Abyssinie avaient fourni à mon père des tableaux de l'état de nature, tableaux simples, sans faux ornements, peints avec leurs vraies couleurs, comme s'il eût passé toute sa vie avec les Bushmen et les sauvages. Il franchissait ensuite l'Atlantique, et mettait devant nous l'Indien de l'Amérique, avec son noble type, éclairé d'une aurore de civilisation au moment où le quaker Penn lui déroba son droit d'aïnesse, et où les Anglo-Saxons le repoussèrent dans les ténèbres de son origine. Il montrait ce qu'il y a d'analogies et de contrastes entre ce spécimen de notre espèce et d'autres également éloignés des extrêmes de l'état sauvage et de l'état civilisé : l'Arabe dans sa tente, le Teuton dans ses forêts, le Groënlan-

dais dans son bateau, le Lapon dans son char traîné par des rennes. Les dieux grossiers du Nord naissaient; puis venait la transformation du druidisme, passant de son culte primitif, sans temples, aux dernières corruptions du cromlech et de l'idole. A côté de ces croyances s'élevaient le Saturne des Phéniciens, le Budh mystique de l'Inde, les déités élémentaires des Pélagiens, le Naith et les Sérapis de l'Égypte, l'Ormuz de la Perse, le Bel de Babylone, les génies ailés de la gracieuse Étrurie. Comment la nature vivante donna-t-elle une forme à la religion? Comment la religion refit-elle le monde? Comment et par quelles influences quelques tribus furent-elles formées, dès leur berceau pour le progrès de l'humanité, tandis que d'autres étaient destinées à rester stationnaires ou à être absorbées par d'autres dans la guerre de l'esclavage? Grandes questions qui étaient résolues dans le livre de mon père avec la précision, la clarté et l'assurance de la voix du Destin... Non-seulement antiquaire et philosophe, mais encore anatomiste et philosophe, l'auteur faisait servir à ces graves discussions toutes les études de la science sur la distinction des races. Il montrait comment une race parfaite se produit jusqu'à un certain point par le mélange; comment toutes les races croisées ont été les plus intelligentes; comment, selon que les circonstances locales et la foi religieuse permirent la fusion des diverses tribus, les races s'améliorèrent et acquirent rapidement les raffinements de la civilisation. Il suivait la marche et la dispersion des Hellènes depuis leur berceau mystique en Thessahe, et faisait voir que ceux qui, s'établissant sur les bords de la mer, furent forcés de communiquer par le commerce avec les étrangers, donnèrent à la Grèce les merveilles de ses arts et de sa littérature, — ces fleurs de l'ancien monde; tandis que d'autres, tels que les Spartiates, toujours voués à la vie d'un camp, toujours en armes, toujours surveillant leurs voisins avec défiance, conservaient la pureté de leur origine dorienne, mais ne fournirent ni artistes, ni poètes, ni philosophes au trésor précieux de l'intelligence. L'étude des Celtes, des Cimryes ou Cimmériens n'était pas moins curieuse. Mon père comparait le Celte qui, comme dans le pays de Ganes, les montagnes d'Écosse, la Bretagne et l'incompréhensible Irlande, conserve son antique caractère et la pureté de son sang, au

Celte dont le sang va par mille canaux propager dans le monde les mœurs de Paris et les révolutions de Paris. Il comparait le Normand, dans sa barbarie scandinave, au Normand devenu le modèle des chevaliers après qu'il fut fondu imperceptiblement avec le Franc, le Goth, et l'Anglo-Saxon. Il comparait le Saxon stationnaire dans le pays d'Horsa au Saxon colonisateur et civilisateur du globe, mais ne pouvant plus déterminer les diverses sources de son sang fécond, sources françaises, flamandes, danoises, galloises, écossaises, irlandaises, etc. C'est un sommaire bien rapide et bien écourté que je trace ici de ces études d'où mon père faisait éclater cette vérité consolatrice qui va porter l'espérance dans le désert du Cafre et sous la hutte du Bushman, à qui elle révèle qu'il n'est rien dans le crâne aplati ni dans la couleur d'ébène, qui résiste à cette loi éternelle de Dieu : LE PERFECTIONNEMENT. Par le même principe qui du chien, le plus abaissé des animaux dans son état sauvage, fait le plus élevé après l'homme, — par le mélange des races, veux-je dire, — vous pouvez faire monter au rang de peuples grands et puissants les proscrits de l'humanité, objets de votre pitié ou de votre mépris.

Mais lorsque mon père pénétrait dans le cœur de son sujet, — lorsque, abandonnant ces discussions préliminaires, il attaquait la prétendue sagesse des sages; lorsqu'il prenait corps à corps la civilisation elle-même, ses écoles, ses portiques, ses académies; lorsqu'il mettait à nu les absurdités protégées par les collèges des Égyptiens et les symposia des Grecs; lorsqu'il prouvait que même dans leur étude favorite, la métaphysique, les Grecs n'étaient que des enfants, et dans leur politique plus pratique les Romains n'étaient que des visionnaires et des écoliers; — lorsque, suivant le cours de l'erreur à travers le moyen âge, il citait les puérités d'Agrippa, les crudités de Cardan, et passait avec son calme sourire dans les *salons* des beaux esprits bavards de Paris au XVIII^e siècle, oh! alors son ironie était celle de Lucien, tempérée par la douceur aimable d'Érasme. Car même là ce n'était pas la froide satire de l'école méphistophélique que la satire de mon père. Du mensonge et de l'erreur, il aimait à faire sortir la contre-partie, la vérité elle-même. Il montrait comment

les hommes sérieux ne pensent jamais en vain, quoique leurs pensées peuvent être des méprises. Selon lui, les siècles succédant aux siècles forment de vastes cycles dans lesquels l'esprit humain poursuit sa marche incessante, semblable à l'Océan qui recule ici, mais avance là. Ainsi des spéculations des Grecs naquit toute philosophie vraie; des institutions de Rome tout système durable du gouvernement; des vigoureuses folies du Nord, la gloire et la chevalerie, avec les délicatesses modernes de l'honneur et la douce influence de la femme. Mon père faisait procéder nos Sydneys et nos Bayards des Hengists, des Genseries et des Attilas. Remplie d'anecdotes curieuses et bizarres, d'exemples originaux, et de toutes ces citations que le goût cultivé sait emprunter à la science l'*Histoire des erreurs humaines* amusait, instruisait et charmait; car l'érudition y parlait la langue simple de Montaigne ou la concision épigrammatique de la Bruyère. L'auteur avait en quelque sorte vécu dans toutes les époques dont il parlait, et ces époques revivaient en lui! Ah! quels romans admirables eût écrit mon père, si... Que lui manquait-il donc? me demanderez-vous ici... Rien que d'avoir eu la triste expérience des passions des hommes comme il avait l'intuition heureuse de leurs caractères et de leurs travers d'esprit. Mais celui qui veut voir le tableau du rivage doit regarder le fleuve et non l'Océan. Le fleuve, miroir moins vaste, réfléchit l'arbre au tronc noueux, le berger accroupi sous son ombre, le clocher du hameau, les moindres traits pittoresques du paysage; la mer ne reproduit que les grandes lignes du promontoire et les flambeaux éternels du firmament.

III

— C'est un succès certain, oui, certain, dit l'oncle Jack, je parierais mille contre un.

Il parlait à mon père et de son livre.

— Les chances sont-elles si grandes en faveur du succès? répondit mon père. Vous ne parlez pas d'après votre expérience, frère Jack, continua-t-il en se baissant pour chatouiller le canard sous l'oreille gauche.

— Mais Jack Tibbets n'est pas Augustin Caxton; Jac

Tibbets n'est pas un érudit, un homme de génie, un prodige...

— Assez! s'écria mon père.

— Après tout, dit à son tour M. Squills, quoique je ne sois pas un flatteur, M. Tibbets n'est pas si loin de la vérité. Cette partie de votre livre qui compare les *crania* ou crânes des diverses races est superbe. Ni Lawrence ni Pritchard n'auraient pu mieux faire. Un pareil livre ne doit pas être perdu pour le monde, et je suis d'accord avec M. Tibbets pour déclarer qu'il faut le publier le plus tôt possible.

— Une chose est d'écrire, une autre de publier, dit mon père d'un air irrésolu. Lorsqu'on passe en revue tous les grands hommes qui ont publié, lorsqu'on réfléchit qu'il est question de se mettre audacieusement dans les rangs d'Aristote, de Bacon, de Locke, de Herder, tous ces graves philosophes qui inclinent sur la nature leurs fronts chargés de pensées, on peut bien s'arrêter et...

— Bah! interrompit l'oncle Jack, la science n'est pas un club où l'on n'est admis qu'au scrutin; c'est un Océan; elle est ouverte au canot comme à la frégate. Tel homme y navigue avec un chargement de lingots, tel autre y va pêcher des harengs. Qui peut épuiser la mer? Qui pourrait dire à l'intelligence: Les parages de la philosophie sont occupés?

— Admirablement parlé! s'écria M. Squills.

— Ainsi, réellement, mes amis, dit mon père, qui parut frappé des éloquentes métaphores de l'oncle Jack, c'est votre avis que j'abandonne mes dieux domestiques, que je me transporte à Londres, puisque ma bibliothèque ne suffit plus à mes besoins, que je prenne un appartement près du Muséum britannique, et termine tout de suite un volume au moins?

— C'est un devoir envers votre pays, dit l'oncle Jack solennellement.

— Et un devoir envers vous-même, ajouta M. Squills. On doit faciliter les évacuations naturelles du cerveau... Vous souriez de ma comparaison, monsieur Caxton... Vous pouvez sourire... mais j'ai observé que si un homme a la tête trop remplie, il faut qu'il donne issue au trop-plein, ou il en résulte une oppression; tout le système en souffre. Cet

homme n'était que distrait, il devient stupide. Le poids de l'oppression affecte ses nerfs. Monsieur Caxton, je ne vous garantirais pas contre une attaque de paralysie.

— Oh! Augustin! s'écria ma mère tendrement et en jetant les bras autour du cou de mon père.

— Allons, mon père, vous êtes vaincu, dis-je.

— Et que deviendrez-vous, Sisty? demanda mon père. Viendrez-vous avec nous et renoncerez-vous à l'Université?

— Mon oncle m'a invité à son château. En attendant qu'il y soit pour me recevoir, je resterai ici; j'étudierai et prendrai soin du canard.

— Ici tout seul? dit ma mère.

— Tout seul; mais non, l'oncle Jack ne viendra-t-il pas aussi souvent que par le passé? je l'espère du moins.

L'oncle Jack hocha la tête.

— Non, mon enfant, dit-il, il faut que j'aille à Londres avec votre père. Vous n'entendez rien à ces affaires: je verrai pour lui les libraires. Je sais comment il faut parler à ces messieurs. Je préparerai les cercles littéraires à l'apparition du livre. En un mot, c'est un sacrifice d'intérêt, je le sais; mon journal en souffrira, mais l'amitié et le bien de mon pays avant tout.

— Cher Jack! dit ma mère affectueusement.

— Je ne saurais y consentir! s'écria mon père; vous vous faites un joli revenu; vous êtes utile là où vous êtes; — et quant aux libraires — eh bien, lorsque l'ouvrage sera prêt, vous pourrez venir à Londres pendant une semaine et vous réglerez cette affaire.

— Pauvre cher Augustin, dit l'oncle Jack avec un air de supériorité et de compassion, une semaine! Mon cher frère! la publication d'un livre qui doit réussir exige des mois entiers de préparation. Oh! je ne suis pas un homme de génie, mais je suis un homme pratique. Je sais ce qu'il en est: fiez-vous en à moi.

Mais mon père s'obstina dans son refus, et l'oncle Jack finit par ne plus insister. Le voyage de Londres et de la gloire fut donc arrêté; toutefois mon père ne voulut pas que je restasse à la maison.

— Non, Pisistrate, dit-il, viendra aussi à Londres et verra le monde. Le canard se soignera tout seul.

IV

Nous avons eu la précaution d'écrire la veille pour retenir nos places — au nombre de quatre (y compris celle de dame Primmins) — dans ou sur la diligence appelée *le Soleil* (1), qui avait récemment été établie pour l'agrément spécial du voisinage.

Cet *astre* terrestre se levait dans une ville située à sept milles environ de notre habitation, décrivait d'abord une orbite très-irrégulière parmi les villages contigus avant de venir briller sur la granderoute de son cours lumineux, et enfin il parcourait majestueusement sa carrière, à raison de six milles et demi par heure. Nous étions sur notre porte à attendre le char céleste, mon père les poches pleines de livres, et sous son bras un volume in-4° : *le Monde primitif* de Court de Gibelin, comme lecture légère; ma mère avec un petit panier contenant des sandwiches et des biscuits de sa façon; dame Primmins avec un parapluie neuf acheté exprès pour l'occasion et un canari dans sa cage, élève seriné par elle et cher à la brave femme à cause de son chant et de son âge; moi-même enfin les mains vides. Le jardinier, roulant une brouette chargée de boîtes, de cartons et de porte-manteaux, était à l'avant-garde, et le domestique, qui ne devait venir nous joindre que lorsque nous aurions arrêté un appartement, était allé sur une éminence voisine guetter l'apparition du *Soleil*, afin de nous avertir de son approche par le signal convenu d'un mouchoir agité au bout d'un bâton.

L'antique manoir semblait nous regarder tristement de toutes ses fenêtres abandonnées. La litière éparpillée devant le seuil et dans le vestibule ouvert, resté de la paille et du foin qui avaient servi à l'emballage; les paniers et les boîtes qui avaient été examinées et rejetées; d'autres, cordées et superposées, qui étaient destinées à suivre les premiers bagages avec le domestique; les deux servantes à l'air ahuri, qui se tenaient debout entre la maison et la

(1) En Angleterre, les *stage-coaches* ont généralement un nom et souvent un nom sidéral : *the Sun*, *the Star*.

grille du jardin, chuchotant entre elles et ayant l'air de n'avoir pas dormi depuis des semaines, — tout cela donnait un aspect d'abandon et de désolation pathétique à ces lieux ordinairement si propres, tenus avec un soin si scrupuleux. On pouvait croire que le bon génie du foyer domestique était là, prêt à nous faire entendre un cri de reproche. Je sentais que les augures étaient contraires, et détournant mélancoliquement mes regards de tout ce que nous allions laisser derrière nous, je soupirai à la vue de la voiture qui arrivait avec toute sa pompe sidérale. Un important personnage, qui, en dépit de la chaleur du jour, s'enveloppait d'une capote d'hiver, fonctionnaire fier de son titre de garde (1), nous demanda poliment la permission de nous apprendre que nous n'avions à notre disposition que trois places, deux dans l'intérieur, une sur l'impériale (2), les autres ayant toutes été retenues quinze jours avant que nous eussions écrit.

Or, comme je savais que dame Primmins était indispensable aux *comforts* de mes honorés parents (d'autant plus que dame Primmins avait été une fois déjà à Londres et connaissait la vie de la capitale), je suggérai qu'elle prendrait la place de l'impériale, et que moi je ferais le voyage à pied, — mode primitif de transport qui a son charme pour un jeune homme bien portant et en bonne humeur.

Le garde, tendant le bras à ma mère, lui laissa peu de temps pour faire ses objections à mon projet, auquel mon père donna son assentiment par un étreinte silencieuse. Je promis alors de le rejoindre à un hôtel situé près du Strand, où la famille devait aller loger, recommandée par M. Squills, et ayant fait un dernier geste d'adieu à ma pauvre mère, qui continuait à regarder tendrement par la portière de la diligence, je rentraï dans la maison pendant que la voiture disparaissait au milieu d'un nuage de poussière, semblable à un des héros d'Homère.

Je me rappelai avoir aperçu, dans un cabinet de décharge,

(1) Le *garde* des diligences anglaises a quelque analogie avec le *conducteur* des diligences françaises; mais il se tient sur le derrière de la voiture.

(2) *Two inside, one outside.*

un petit havresac qui avait appartenu à mon aïeul maternel : j'y plaçai quelques articles nécessaires, puis le suspendis à mes épaules, et, un bâton à la main, je me mis en marche pour la grande ville d'un pas aussi lesté que si j'allais seulement au village voisin. La conséquence fut que, vers midi, je me sentis un appétit très-vif et une certaine lassitude. Heureusement, sur le bord de la route, s'élevait une de ces jolies auberges alors particulières à l'Angleterre. Hélas! grâce aux chemins de fer, ces maisons seront bientôt comptées parmi les choses antédiluviennes. Je m'assis près d'une table placée sous un berceau de tilleuls; je débouclai mon havresac et commandai mon simple repas avec la dignité d'un écolier qui, pour la première fois, se fait servir à dîner et doit payer de sa poche.

Pendant que j'expédiais une tranche de jambon et vidais un pot de bière mousseuse que l'hôte baptisait du nom de *no-mistake* (1), deux piétons, voyageant sur la même route, s'arrêtèrent, jetèrent simultanément le même regard sur mon occupation, et, séduits probablement par l'attrait de l'exemple, s'assirent sous les mêmes tilleuls, au bout le plus éloigné de la table. J'examinai les nouveaux venus avec la curiosité naturelle à mon âge.

Le plus âgé des deux pouvait avoir atteint trente ans, quoique des rides profondes et un teint autrefois fleuri, aujourd'hui fané, produits d'une vie pénible, fatiguée par les soucis ou la dissipation, le fissent paraître plus vieux qu'il n'était. Il n'y avait rien de bien recommandable dans son costume. Vêtu avec une prétention peu convenable à un voyageur pédestre, il portait un habit étroit et rembourré : deux énormes épingles, associées par une chaînette, décoraient une roide cravate de satin bleu parsemée d'étoiles jaunes; ses mains se paraient de vieux gants qui avaient été jadis couleur de paille, et lesdites mains jouaient avec une canne de baleine surmontée d'une pomme formidable qui lui donnait l'air d'un assommoir. Lorsqu'il ôta son chapeau blanc à poil ras qu'il affecta d'essuyer très-soigneusement avec la manche de son bras droit, d'abondantes boucles de cheveux frisés trahirent l'art du coiffeur. Il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était une chevelure d'emprunt; ce toupet

(1) Pas de méprise.

s'affaissait sur le front et se relevait sur la pointe du crâne, — à la façon des toupets dont les gravures populaires nous montrent Georges IV coiffé dans sa jeunesse. Il avait été pommadé, et à la pommade s'était mêlée une couche de poussière, — double enduit qui laissait son empreinte sur le front et les joues de l'homme au toupet. D'ailleurs l'expression de son visage avait un air d'impudente insouciance, non sans une certaine drôlerie comique à l'angle des yeux.

L'autre voyageur pouvait avoir mon âge, un an ou deux de plus peut-être, — à en juger par la force de ses muscles plutôt que par l'air jeune de sa figure. Cette figure excitait l'attention de l'observateur : on y remarquait non-seulement le teint sombre, mais encore le caractère de la physionomie bohème, les grands yeux brillants, la chevelure noire comme la plume du corbeau, longue et ondoyante sans boucles, le profil aquilin, une véritable finesse de traits, et des dents dont l'émail rivalisait avec la perle, lorsque la bouche s'ouvrait pour parler ou sourire. Il était impossible de ne pas admirer la singulière beauté de ce visage, et cependant on y surprenait l'expression à la fois astucieuse et farouche que la guerre avec la société a gravée sur la face du peuple à part qu'elle me rappelait. Après tout, on ne pouvait s'empêcher de reconnaître un air distingué dans ce jeune voyageur. Son costume se composait d'une veste de chasse en velours de coton, ou plutôt d'un habit à courtes basques, avec une large courroie à la ceinture, de vastes pantalons blancs, et d'une toque militaire qu'il jeta négligemment sur la table lorsqu'il essuya la sueur de son front. Se détournant avec impatience de son compagnon, et non sans quelque hauteur, il m'examina avec un rapide regard de ses yeux perçants, et puis s'étendit de tout son long sur le banc comme s'il voulait dormir ou rêver, jusqu'à ce que, par les ordres de l'autre, la table se couvrit de toutes les viandes froides que put fournir le garde-manger de l'hôtelier.

— Du bœuf! dit le plus âgé des deux voyageurs, adaptant à son œil droit un lorgnon en similor; du bœuf! vrai cuir sec et dur; — hum! de l'agneau! agneau d'un an au moins, chair de mouton; hum! du pâté! oh! cela sent le rance. Du veau? non, du porc... Que désirez-vous?

— Servez-vous, répondit son compagnon avec humeur,

sans se déranger et regardant dédaigneusement tout ce qui était sur la table.

Puis, se décidant à manger, il goûta de tous les plats l'un après l'autre, haussa les épaules et murmura des exclamations de mécontentement. Tout à coup, il releva la tête et demanda de l'eau-de-vie. A ma surprise, à mon admiration peut-être, il vida un demi-verre de ce poison sans y mêler de l'eau, avec un sang-froid qui dénonçait une habitude.

— Vous avez tort, lui dit l'autre tirant la bouteille à lui et mêlant à l'alcool une proportion raisonnable d'eau claire. Vous avez tort, la *tunique* de l'estomac est bientôt usée avec une pareille *brosse*. Mieux vaut s'en tenir à l'*écume de bière*, comme dit le doux Shakspeare. Ce jeune homme vous donne le bon exemple.

Et en parlant ainsi il m'adressait un coup d'œil familial. Tout novice que j'étais, je soupçonnais d'abord qu'il avait l'intention de faire connaissance. Je ne me trompais pas :

— Peut-on *vous* offrir quelque chose, monsieur ? ajouta bientôt ce personnage d'humeur sociable en décrivant un demi-cercle avec la pointe de son couteau.

— Je vous remercie, monsieur. J'ai diné.

— Qu'importe ? « lancez-vous dans un second service de méfaits, » comme le recommande le Cygne de l'Avon, monsieur (1). Non ? eh bien, « je vous provoque avec cette coupe de vin des Canaries (2). » Allez-vous loin, si je puis prendre la liberté de vous le demander ?

— A Londres, si je puis y arriver.

— Oh ... s'écria le voyageur.

Son jeune compagnon, à cette exclamation, leva les yeux, et je fus encore frappé de leur beauté, de leur pénétration extraordinaire. L'autre poursuivit en ces termes :

— Londres est le séjour qu'il faut à un garçon de cœur et d'esprit : c'est là qu'il faut voir le monde. C'est, comme dit encore le Cygne de l'Avon : « Le miroir de la mode est le grand moule qui donne une forme à tout (3). » Vous devez aimer le théâtre, monsieur ?

(1) Shakspeare, *Henry V*, acte IV, scène II. La plupart des citations que fait le personnage sont de Shakspeare, alors même qu'il n'a pas le soin d'en avertir.

(2) *Henry V*, deuxième partie, acte II, scène IV.

(3) *Hamlet*, acte III, scène I^{re}.

— Je n'y ai jamais été!

— Est-ce possible? s'écria mon interlocuteur laissant échapper le manche de son couteau et le tenant par la poignée horizontalement. Alors, jeune homme, ajouta-t-il d'un ton solennel, vous avez à voir... Je ne vous dirai pas ce que vous avez à voir; — non, je ne vous le dirais pas — quand vous couvririez cette table de guinées, et qu'avec l'ardeur si charmante dans le jeune âge, vous me crieriez : monsieur Peacock, tout cet or est à vous, si vous voulez seulement me dire ce que j'ai à voir.

Je ris aux éclats... Qu'on me pardonne cette vanterie, si c'en est une; mais j'avais à la pension, parmi mes camarades, la réputation d'un rire très-franc. En m'entendant ce jeune voyageur assombrit son visage; il repoussa son assiette et soupira.

— Vraiment, reprit son compagnon, ce jeune homme, qui a, je suppose, votre âge, pourrait vous dire ce que c'est que le théâtre. Il pourrait vous dire ce que c'est que la vie, il a vu les manières de la ville, « il a étudié les commerçants (1), » comme dit poétiquement le Cygne. N'est-ce pas vrai, mon garçon? Ah!

Le jeune homme à qui était fait cet appel direct, répondit avec un sourire de mépris sur les lèvres :

— Oui, je sais ce que c'est que la vie, et je dis que la vie, comme la pauvreté, a d'étranges camarades de lit. Demandez-moi ce que c'est que la vie aujourd'hui, je vous répondrai que c'est un mélodrame : demandez-moi ce que c'est vingt ans après, et je vous répondrai...

— Une farce? dit son compagnon.

— Non, une tragédie, ou une comédie, comme celles de Molière et de Congrève.

— Et qu'est-ce que c'est? demandai-je un peu surpris du ton de mon contemporain.

— Une comédie dont le dénouement est le triomphe du fripon qui a plus d'esprit que les autres. Mon ami que vous voyez là, n'a pas de chance!

— « Une louange de sir Robert Stanley! » Hein? Oui, Henry Peacock peut être un garçon d'esprit, mais ce n'est pas un fripon.

(1) *Comédie des méprises.*

— Ce n'est pas précisément le sens de ce que je voulais dire, répartit sèchement le jeune homme.

— « La figue pour votre sens, » comme dit le Cygne dans les *Joyeuses commères de Windsor*. Oh ! là, monsieur l'hôte; mon crâne hôte, débarrassez la table : de nouveaux verres, de l'eau chaude, du sucre, un citron et une autre bouteille ! Vous fumez, monsieur ?

M. Peacock m'offrit un cigare.

Sur mon refus il déroula délicatement dans ses doigts un énorme et fabuleux cigare de la Havane, l'humecta de sa salive comme un boa doit imbiber de la sienne le bœuf dont il prépare la déglutition, en mordit et retrancha un bout, puis allumant l'autre au moyen d'une petite machine tirée de sa poche, il fut bientôt absorbé dans le vigoureux effort qu'exigeait l'humidité inhérente de la feuille de tabac, avant d'empoisonner l'atmosphère environnante. Alors, soit par émulation, soit pour se protéger contre l'exhalaison par une autre, le jeune voyageur exhiba à son tour un étui à cigare d'une élégance remarquable, car il était en velours et brodé probablement par une jolie main, puisque la broderie figurait ces mots : *De la part de Juliette*. Il y choisit un cigare d'un aspect plus séduisant que celui qui charmait son compagnon, et il me parut tout aussi familier avec le tabac qu'avec l'eau-de-vie.

— Voilà, monsieur, un amateur délicat, dit M. Peacock entrecoupant ses paroles par des aspirations précipitées dans sa lutte contre le cigare qui semblait incombustible : il ne lui faut rien de moins que... pouf, pouf!... le vrai... ouf, ouf!... cigare royal ! Eh ! pardieu, le mien s'est éteint !

Dans sa gueule la nuit l'a soudain dévoré (1).

Et de nouveau, M. Peacock eut recours à sa machine phosphorique. Cette fois sa patience et sa persévérance triomphèrent, et le cœur enflammé du cigare répondit seul par une vaine étincelle à l'ardeur infatigable de son soupirant.

Cet exploit achevé, M. Peacock s'écria d'un ton vainqueur :

1) The jaws of darkness have devoured it up.

SHAKSP., *Mid summer's night dreams*.

— Et maintenant que dites-vous, mes enfants, d'une partie de cartes? nous sommes trois — un whist à trois? rien de mieux : voyons?

Tout en parlant, il tira de sa poche un foulard rouge, un trousseau de clefs, un bonnet de nuit, une brosse à dents, une brique de savon à barbe, quatre morceaux de sucre, reste d'un déjeuner, un rasoir et un jeu de cartes. Il ne prit que le jeu de cartes, et rejetant le reste dans le gouffre d'où tous ces articles variés étaient sortis un moment, il retourna avec le puce un valet de trèfle, puis fit bondir tout le paquet sur la table.

— Vous êtes bien honnête, lui répondis-je, mais je ne sais pas jouer le whist.

— Ne pas savoir jouer le whist!... ni jouer, ni fumer!... alors, dites-moi, jeune homme, qu'est-ce que vous savez? s'écria-t-il en fronçant majestueusement le sourcil.

Très-consterné par cette question directe, très-honteux de mon ignorance sur les points cardinaux de l'érudition, d'après la manière de voir de M. Peacock... je baissais la tête et je n'osais relever les yeux,

— C'est très-bien, reprit M. Peacock avec plus d'indulgence, vous avez la modestie ingénue de la jeunesse. Cela promet, monsieur; « l'humilité est l'échelle de la jeune ambition, » comme dit le Cygne de l'Avon (1). Gravissez le premier échelon, et apprenez le whist : les points seront à six pence pour commencer.

Malgré mon inexpérience de la vie pratique, j'avais l'avantage de connaître quelques-uns des incidents du voyage de la vie qui commençait pour moi, grâce à ces guides tant calomniés qu'on appelle romans — ouvrages qui sont souvent au monde intérieur ou moral ce que les mappemondes sont au monde physique ou extérieur. J'eus en cet instant diverses réminiscences de *Gil Blas* et du *Vicaire de Wakefield*. Je ne me souciais guère de faire le pendant du digne Moïse Primerose, et je compris que si je faisais une affaire avec le nouveau M. Jenkinson, je n'aurais même pas pour m'indemniser les fameuses « lunettes à étui de chagrin. » En conséquence, hochant la tête, je demandai le mémoire de mon dîner; lorsque j'ouvris ma

(1) *Julius Cæsar*, acte II, scène I^{re}.

bourse — tricotée par ma mère — qui d'un côté contenait une pièce d'or et de l'autre plusieurs pièces d'argent, je vis scintiller les yeux de M. Peacock.

— Pauvre courage, dit-il; pauvre courage, jeune homme. « Cette avarice tient trop au cœur, » comme dit admirablement le Cygne dans *Macbeth*; — « qui ne risque rien n'a rien, » comme dit le proverbe.

— Qui n'a rien ne risque rien, répliquai-je, retrouvant un peu d'assurance.

— Ne rien avoir! Mon cher monsieur, vous doutez de ma solidité, de mon capital, de « mes joies dorées, » comme dit le Cygne.

— Monsieur, c'est de moi que je parle. Je ne suis pas assez riche pour jouer.

— *Jouer* (1)! monsieur, dans quel sens employez-vous ce terme? s'écria M. Peacock avec une vertueuse indignation. *Jouer!* vous m'insultez! Et il se leva d'un air de menace en enfonçant son chapeau sur son toupet.

— Allons, laissez-le tranquille, Henry, dit le plus jeune voyageur avec mépris; puis s'adressant à moi: — Monsieur il est impertinent, rossez-le.

— Impertinent! rossez-le! s'écria M. Peacock qui devint rouge comme un homard; mais remarquant un sourire moqueur sur les lèvres de son compagnon, il s'assit de nouveau et se calma dans un farouche silence.

Pendant ce temps-là je payai mon écot. Cette dette acquittée, je cherchai mon havresac et m'aperçus qu'il était dans les mains du jeune voyageur. Il lisait froidement l'adresse que j'avais eu la prudence d'y attacher en cas d'accident :

Pisistrate Caxton, esq., — hôtel de — , rue de — , strand

Je recus de ses mains ledit havresac, plus surpris d'une telle infraction au code des bonnes manières de la part d'un jeune homme qui connaissait si bien le monde, que jet ne l'eusse été de la part de M. Peacock. Il ne me fit aucune excuse, mais me dit adieu d'un signe de tête et s'étendit de nouveau sur le banc. M. Peacock, absorbé dans une parti

(1) *Gamble*, ce mot anglais est quelquefois synonyme de *jouer* n trichant.

de patience, ne répondit pas à mon salut, et le moment d'après je me trouvai seul sur la grande route. Je pensai longtemps au jeune homme que je venais de quitter. J'éprouvais instinctivement une sorte de pressentiment sympathique pour l'avenir qui me semblait réservé à quelqu'un livré de si bonne heure à une pareille existence, dans une compagnie si suspecte ; en même temps je ne pouvais me défendre d'une admiration involontaire qu'excitait bien moins sa bonne mine que l'aisance de ses manières, sa hardiesse et la supériorité insouciantes qu'il s'arrogeait sur un compagnon de beaucoup plus âgé que lui.

Le soir approchait lorsque j'aperçus les clochers d'une ville où j'avais l'intention de passer la nuit. Le son d'un cor derrière moi me fit tourner la tête. C'était une diligence qui me dépassa bientôt. Sur l'impériale, je reconnus M. Peacock luttant encore avec un cigare, et, parmi les bagages, son jeune ami, étendu nonchalamment, appuyait sa tête distinguée sur sa main, sans paraître faire la moindre attention à moi ou à personne.

V

Je juge peut-être les autres en *égoïste* par ma propre expérience ; mais je suis très-porté à mesurer les chances de succès dans la vie, de ce qu'on appelle le succès matériel et pratique, — sur ce qui peut d'abord sembler deux qualités bien vulgaires chez un jeune homme : — à savoir sa curiosité et son activité. Une curiosité qui se jette sur tout ce qui paraît neuf à son examen, — une activité nerveuse qui n'est pas loin de l'impatience, et n'accorde au corps aucun repos tant qu'elle a un but devant elle, — voilà ce qui, selon moi, constitue les éléments essentiels d'un heureux début dans la carrière.

Fatigué comme je l'étais après avoir accompli mes ablutions et m'être fait servir, dans le petit café attaché à l'auberge, le meilleur breuvage du voyageur pédestre... du thé, oui, du thé, en dépit des calomnies dont on poursuit ce produit de la Chine, je ne pus résister à la tentation d'aller explorer le mouvement bruyant de la rue, qui

m'apparaissait par la fenêtre dans tout l'éclat d'un éclairage au gaz. Je n'avais jamais vu une grande ville, et je us vivement frappé du contraste d'une nuit étincelante d'illuminations avec le calme désert de la campagne à la même heure.

J'allai donc du pas des flâneurs, coudoyant et coudoyé, tantôt regardant aux croisées, tantôt emporté par le flux et reflux de la foule, jusqu'à ce que je fusse arrêté à la porte d'un rôtisseur, où stationnait un petit groupe de ménagères, de citadins oisifs et d'enfants au regard affamé. Je contemplais tous ces gens-là, me demandant s'il était vrai que la grande affaire de la plupart des habitants de ce bas monde soit de savoir *comment, où et quand* on pourra manger. Tout à coup j'entendis une voix connue qui disait : — « C'est à Troyes qu'est la scène » (1), comme le remarque Shakspeare.

En tournant la tête j'aperçus M. Peacock, montrant du bout de sa canne la porte ouverte d'un édifice voisin de la maison du traiteur. Cet édifice avait pour enseigne un transparent au gaz, sur lequel on lisait le mot : BILLARD.

Conformant son action à son geste, l'homme aux citations shakspeariennes se plongea dans le passage indiqué par lui et y disparut. Son jeune compagnon le suivait plus lentement, quand son regard vint à se croiser avec le mien. Une légère rougeur colora son brun visage, il s'arrêta, et, appuyé contre la porte, il me dit après m'avoir examiné un moment :

— Heureuse soit la rencontre! vous ne savez comment vous amuser dans ce séjour. Les soirées sont longues hors de Londres.

— Oh! répondis-je naïvement, tout m'amuse ici, les rues éclairées, les boutiques, la foule... il est vrai que tout est nouveau à mes yeux.

Le jeune voyageur fit un pas vers moi, comme s'il m'invitait à continuer ma promenade avec lui, quoiqu'il me répondit avec plus d'amertume que de mélancolie :

— Une chose au moins ne peut être neuve pour vous; c'est une vérité déjà bien vieille pour l'enfant avant qu'il quitte sa famille. « Tout ce qui vaut la peine qu'on le pos-

1) *Troïle et Cressida.*

sède doit être acheté; *ergo*, celui qui ne peut acheter n'a rien qui vaille la peine d'être possédé. »

— Je ne pense pas, dis-je, visant aussi à la réflexion philosophique, je ne pense pas qu'on puisse acheter toutes les choses qui sont les plus désirables en ce bas monde. Voyez ce pauvre bijoutier qui me semble atteint d'hydroisie et se tient debout sur sa porte. Sa boutique est la plus belle de la rue; mais je suis bien sûr qu'il l'échangerait volontiers avec vous ou avec moi pour notre belle santé et nos jambes agiles. Oh! non, je répéterai avec mon père, que tout ce qui vaut la peine d'être possédé est donné pour rien à tous : c'est-à-dire par la nature et le travail.

— Votre père dit cela! et vous vous conduisez d'après les maximes de votre père? Certes, tous les pères ont prêché la même chose, et je ne sais combien d'autres bonnes doctrines, depuis qu'Adam a prêché Caïn; mais je ne crois pas que les pères aient trouvé dans leurs fils des auditeurs très-crédules.

— Tant pis pour les fils! répondis-je brusquement.

— La nature, poursuivit ma nouvelle connaissance sans faire attention à mon interruption, la nature, sans doute, nous donne beaucoup, et la nature nous pousse à user de ses dons. Si la nature vous a donné l'instinct du travail, vous travaillerez, si elle me donne l'ambition de m'élever au-dessus des autres et le mépris du travail, je pourrai m'élever, — mais assurément je ne travaillerai pas.

— Oh! repris-je, vous êtes, je suppose, de l'avis de notre docteur, M. Squills, et vous pensez que nous sommes tous dirigés par les protubérances de notre crâne.

— Oui, et par le sang de nos veines, et par le lait de nos mères; il est d'autres choses que la goutte et la phthisie, qui nous sont transmises par hérédité... Ainsi donc vous agissez toujours d'après les leçons de votre père? Bon garçon!

Je fus piqué. Pourquoi avons-nous honte d'être appelés *bons*, c'est ce que je n'ai jamais pu comprendre; mais certainement je me sentais humilié; cependant je répondis bravement :

— Si vous aviez un aussi bon père que le mien, vous ne trouveriez pas si extraordinaire de faire ce qu'il vous conseillera.

— Ah! c'est donc un bien bon père! vraiment? Il faut qu'il ait grande confiance dans votre discipline et votre sagesse pour vous laisser ainsi courir le monde.

— Je vais le rejoindre à Londres.

— A Londres! est-ce à Londres qu'il habite?

— Il va y habiter pendant quelque temps.

— Alors peut-être nous retrouverons-nous. Moi aussi je vais à Londres.

— Oh! nous sommes bien sûrs de nous y retrouver, dis-je avec une joyeuse franchise; car ma sympathie pour ce jeune homme n'était pas diminuée par sa conversation, quoique je n'approuvasse pas les sentiments qu'elle exprimait.

Le jeune homme rit, et son rire était particulier, il avait un son doux et musical, mais creux et artificiel.

— Sûrs de nous retrouver! dit-il. Londres est une grande capitale: où faudrait-il vous demander?

Je lui donnai sans scrupule l'adresse de l'hôtel où mon père devait m'attendre, quoiqu'il eût déjà lu lui-même sans façon cette adresse sur mon havresac. Il l'écouta attentivement, et la répéta deux fois de suite, comme pour mieux s'en souvenir, et nous nous promenâmes en silence jusqu'à une rue écartée, au détour de laquelle un petit passage nous fit aboutir à un large cimetière que traversait diagonalement un sentier dallé, conduisant à la place du marché. Dans ce cimetière, sur une pierre tumulaire, était assis un petit Savoyard, qui tenait sur ses genoux sa vielle organisée, si c'est le vrai nom de cet instrument (1). Le jeune musicien nomade rongait une croûte de pain et en faisait part à de pauvres souris blanches accroupies sur la vielle. Il était là aussi gaiement que s'il eût choisi la plus joyeuse halte du monde.

Nous nous arrêtâmes tous les deux. Le Savoyard, à notre vue, pencha sa tête sur une épaule, nous montra ses blanches dents par ce sourire heureux qui caractérise cette race méridionale, expression si charmante pour demander l'aumône, et il donna l'impulsion à la manivelle de son instrument.

— Pauvre enfant! dis-je.

(1) En anglais: *hurdy gurdy*,

— Ah! ah! vous le plaignez! pourquoi? D'après votre règle, monsieur Caxton, il n'est pas tant à plaindre. Le joaillier hydropique lui donnerait sa boutique pour sa santé et ses jambes agiles. Comment se fait-il, fils d'un si sage père, que personne ne plaigne le joaillier hydropique et que tout le monde plaigne le robuste enfant de la Savoie? Serait-ce à cause de cette vérité sévère, plus forte que les leçons spartiates : « La pauvreté est le pire des maux en ce monde? » Regardez autour de vous. La pauvreté laisse-t-elle ses emblèmes sur les tombes? Examinez ce mausolée entouré d'une grille en fer; lisez cette longue inscription : « Vertus, — le meilleur des époux, — le plus tendre père, — douleur inconsolable, — sommeil dans l'espérance, etc., etc., etc. » Supposez-vous que ces tertres sans pierre funèbre ne contiennent pas une poussière qui méritait les mêmes éloges? Aucune épitaphe ne dit les vertus de ces morts obscurs, ne proclame le deuil de leurs veuves, ou ne promet l'espérance à ceux qui ne sont plus.

— Qu'importe? Dieu se soucie-t-il de l'épitaphe et de la tablette mortuaire.

— *Date qualche cosa*, dit le petit Savoyard dans son mélodieux patois, souriant toujours et tendant sa petite main.

J'y laissai tomber une pièce de monnaie. Le petit Savoyard témoigna sa gratitude par un nouveau tour de manivelle.

— Ce n'est pas là le travail, dit mon compagnon, et si vous aviez trouvé le jeune Savoyard à l'ouvrage, vous ne lui eussiez rien donné... Moi aussi j'ai mon instrument dont je joue, et mes souris à faire voir. Adieu.

A cet adieu il ajouta un geste de la main, et retourna sur ses pas en prenant la même direction par laquelle nous étions venus, foulant aux pieds sans respect les tombes des morts.

Je restai debout devant le mausolée à la pompeuse épitaphe; le Savoyard me regardait attentivement.

VI

Je voulus entrer en conversation avec le jeune Savoyard. Ce n'était pas chose aisée. Je commençai néanmoins.

PISISTRATE. Vous devez souvent avoir faim, mon pauvre enfant? les souris blanches vous nourrissent-elles?

LE SAVOYARD. (Il penche la tête sur une épaule, la secoue et caresse les souris.)

PISISTRATE. Vous aimez les souris; hélas! ce sont vos seules amies, n'est-ce pas?

LE SAVOYARD. (Évidemment il a compris Pisistrate; il caresse encore les souris, les pose doucement sur une pierre tumulaire et tourne la manivelle. Les souris jouent sur la pierre.)

PISISTRATE (en montrant d'abord les souris, puis l'instrument): Qu'est-ce que vous aimez le mieux, les souris ou la vielle?

LE SAVOYARD. (Il fait voir ses dents, — réfléchit, — s'étend sur le gazon, — joue avec les souris — et répond avec une grande volubilité de paroles.)

PISISTRATE (à l'aide du latin croit comprendre la réponse du Savoyard, comme s'il avait dit que les souris sont vivantes et que la vielle n'est pas: il réplique au Savoyard): — Un ami vivant vaut mieux qu'un ami mort. *Mortua est viella!*

LE SAVOYARD (qui secoue la tête vivement). *No, no! eccellenza, non è mortua.* (Il joue un air très-animé sur l'instrument accusé à tort d'être mort. La figure du Savoyard s'épanouit et brille — il a l'air heureux: les souris quittent la pierre du tombeau et se cachent dans son sein.)

PISISTRATE (ému et parlant latin à défaut d'italien). *An vivat pater?* Avez-vous un père?

LE SAVOYARD (avec tristesse). *No, — eccellenza.* (Puis, réfléchissant un peu): *Si,* (Il joue un air solennel sur la vielle — s'arrête — appuie une main sur l'instrument, lève l'autre au ciel.)

PISISTRATE. (Il comprend et dit): Le père est comme la vielle, à la fois mort et vivant. La forme extérieure est morte, mais la musique vit.

Pisistrate jette par terre une petite pièce d'argent et s'éloigne.

Dieu te secoure et Dieu te bénisse, petit Savoyard. Tu as fait à Pisistrate un bien extrême. Tu as corrigé l'amère sagesse du jeune homme en jaquette de velours. Pisistrate se sent meilleur après t'avoir écouté.

Je revins à l'entrée du cimetière, je regardai le petit Savoyard, il était resté assis parmi les tombes des hommes, mais sous le firmament de Dieu. Il me regardait encore attentivement. Lorsque son regard rencontra le mien, il porta la main à son cœur et sourit. — Dieu te secoure et Dieu te bénisse, jeune enfant de la Savoie!

CINQUIÈME PARTIE

I

J'avais donné un pour boire de six pence au boots (garçon de l'hôtel chargé de décrotter les bottes et de battre les habits) afin qu'il me réveillât de bonne heure le lendemain. Charmé de ma générosité, il m'informa obligeamment que je pouvais raccourcir mon chemin d'un mille et me procurer par-dessus le marché une agréable promenade, si je prenais le sentier qui traversait un parc dont j'apercevais la *loge* à sept milles environ de la ville.

— Et l'on vous montrera aussi le parc, si vous voulez vous arrêter pour le visiter, dit le décrotteur; mais n'allez pas vous adresser au jardinier, il vous demandera une demi-couronne. On trouve à la *loge* une vieille femme qui vous fera voir tout ce qui vaut la peine d'être vu — les promenades et la cascade — pour un demi-shelling. Vous pouvez vous servir de mon nom, ajouta-t-il fièrement, — Bob, le boots de l'hôtel du *Lion*! La vieille est une tante mienne, et elle fait attention à ceux qui viennent de ma part.

Ne doutant pas que la plus pure philanthropie inspirât ces conseils, je remerciai mon ami Bob et lui demandai d'un air indifférent à qui appartenait le parc.

— A M. Trevanion, le fameux membre du Parlement, répondit Bob. Vous avez entendu parler de lui, monsieur, j'en suis sûr.

Je secouai la tête, surpris de plus en plus de voir, d'heure en heure, combien j'avais encore de choses à apprendre.

— A l'hôtel de l'Agneau, continua Bob en baissant la voix confidentiellement, on lit le *Journal du modéré* et l'on dit dans l'arrière-salle que M. Trevanion est un des plus habiles membres de la chambre des communes; mais nous lisons la *Foudre du peuple* à l'hôtel du Lion, et nous connaissons mieux ce M. Trevanion : c'est un nageur entre deux eaux, un pâle politique, — pas *horateur*... pas *horateur* de la bonne espèce, — vous comprenez.

Parfaitement convaincu de n'y rien comprendre, je répondis en souriant : « Oh oui ! » et glissant mes bras dans les courroies de mon havresac, je partis à la recherche de mes aventures. Bob, du seuil de la porte, me répéta de sa plus grosse voix : — N'oubliez pas, monsieur, de dire à ma tante que c'est moi, Bob, qui vous ai envoyé.

La ville, encore indolente à son réveil, donnait à peine quelques signes de vie lorsque je franchis sa grande rue; le soleil se levait pâle et faible, comme s'il s'était couché souffrant la veille. Les ouvriers qui passaient près de moi me semblaient tristes et abattus; à peine çà et là une boutique était ouverte : deux ou trois hommes ivres, sortant des ruelles latérales, rentraient chez eux la pipe à la bouche; à cette lumière blafarde, qui détruisait toute illusion, les murs des maisons avaient un aspect délabré que n'égayaient nullement les affiches en lettres majuscules annonçant les *meilleurs thés de ménage* à quatre shellings la livre; — l'arrivée de la *caravane de bêtes féroces* de M. Slo-man, — et les *pilules d'immortalité, d'après la recette de Paracelse!* Je fus heureux de laisser la ville derrière moi et d'apercevoir les moissonneurs dans les champs où gazouillait l'alouette. J'arrivai à la loge dont Bob m'avait parlé : joli petit bâtiment rustique à demi caché par une ceinture d'arbres, avec deux larges grilles en fer pour les amis du maître et un petit tourniquet pour le public qui, grâce à une étrange négligence du propriétaire ou à la triste indifférence des magistrats du canton, conservait le droit de traverser le parc et d'en admirer la grandeur, sans autre condition que de se conformer à cette recommandation raisonnable, exprimée par ce simple écriteau : « Ne vous écarterez pas des sentiers. »

Il n'était pas encore huit heures ; j'avais devant moi le temps de voir ce riche domaine, et profitant des instructions économiques du garçon d'hôtel, j'entrai dans la loge, où je demandai la vieille dame, tante de M. Bod.

Une jeune fille, occupée à préparer le déjeuner, me salua très-cordialement, et allant avec empressement à un gros paquet de vêtements humains que j'aperçus alors dans un coin, elle cria :

— Grand'mère, voici un monsieur pour voir la cascade.

Le paquet de vêtements tourna sur lui-même et me montra une face humaine qui s'éclaira d'un regard intelligent lorsque la jeune fille, se retournant vers moi, me dit naïvement :

— Elle est vieille, la brave femme, mais elle aime encore à gagner un demi-shelling, monsieur !

Ce disant, elle la coiffa d'un chapeau de paille assez propre, et l'industrielle vicille, s'armant elle-même d'une béquille, se mit en marche d'un pas qui me surprit.

Je cherchai à entrer en conversation avec mon guide ; mais il me paraissait très-peu enclin à être sociable, et la beauté des allées qui s'ouvraient devant mes yeux me réconcilia avec le silence.

Quoique j'aie vu maintes fois de nobles résidences, je ne me rappelle pas un paysage plus magnifique dans le genre anglais que celui-là. Il n'avait aucun de ces traits féodaux caractéristiques des anciens parcs, ni leurs chênes géants et autres arbres aux formes capricieuses, ni leurs clairières couvertes de fougères, avec des daims groupés sur le flanc des collines. Au contraire, malgré quelques beaux arbres, principalement des hêtres, tout annonçait un domaine nouveau, — je veux dire un domaine nouvellement créé. Vous distinguez sur les pelouses les traces des haies supprimées ; les pâturages étaient divisés par des clôtures en fil de fer neuves ; de jeunes plantations, distribuées avec un goût exquis, mais privées de cette solennité des avenues et des quinconces séculaires auxquels vous reconnaissez les parcs qui datent du règne d'Élisabeth et de Jacques, diversifiaient la riche étendue de la verdure ; au lieu de daims, paissaient des vaches à courtes cornes de la plus fine race, et des moutons qui auraient obtenu la médaille d'une exposition agricole. Partout se faisaient voir les résultats des améliora-

tions modernes et de l'emploi du capital... d'un capital qui, évidemment, ne cherchait pas exclusivement les profits du retour. *L'agrément* prédominait trop au milieu de *l'utile*, pour ne pas vous faire dire :

Le propriétaire veut tirer le meilleur parti possible de son domaine, mais non de son argent.

Cependant l'empressement de la vieille à gagner son demi-shelling, m'avait prévenu contre le caractère du propriétaire.

Voici, pensais-je, tous les signes de la richesse, pour-quoi donc cette pauvre vieille, vivant sur le seuil même de l'opulence, a-t-elle besoin de ma pièce de six pence ?

Je m'applaudissais de ma pénétration en faisant cette observation, qui fut confirmée par le peu de phrases que je parvins enfin à arracher de la vieille.

— M. Trevanion doit être bien riche ? lui dis-je.

— Oh ! oui, assez riche, grommela mon guide.

Nous étions au milieu d'une pittoresque succession de pelouses, sur un terrain inégal admirablement planté pour embellir le paysage, tantôt offrant un point de vue naturel, tantôt une fabrique gracieuse, tantôt un verger d'arbres fruitiers les plus rares.

— Ah ! ajoutai-je M. Trevanion doit occuper ici beaucoup de bras... il y a de l'ouvrage, hé ?

— Oui, oui, Je ne dis pas qu'il ne donne pas du travail à ceux qui en demandent... mais ce n'est plus le même domaine que dans mon temps.

— Vous vous souvenez de l'avoir vu en d'autres mains ?

— Oui, oui, lorsque les Hogtons l'avaient, les braves gens ! mon homme était le jardinier... et ce jardinier-là n'était pas un de vos beaux messieurs qui ne peuvent mettre la main à une bêche.

Pauvre fidèle vieille !

Je commençai à haïr le propriétaire inconnu. Il n'y avait pas à s'y méprendre. C'était quelque parvenu qui avait acheté le patrimoine d'une ancienne famille simple et hospitalière ; un nouveau riche qui négligeait les vieux serviteurs, leur laissait gagner un demi-shelling en montrant des cascades et les insultait par son égoïste opulence.

— Voilà l'eau... presque épuisée... ce n'était pas ainsi de mon temps, dit mon guide.

Un ruisseau dont j'avais déjà entendu le murmure se

montrait tout à coup à la vue et ajoutait un dernier charme au paysage. Nous retombâmes dans notre silence en suivant le cours de l'eau sous une allée de châtaigniers et puis sous une autre allée de tilleuls, après laquelle apparut le château lui-même sur la rive opposée. C'était un bâtiment moderne en pierres blanches, avec le plus magnifique portique corinthien que j'aie vu en Angleterre.

— Le beau château ! m'écriai-je. M. Trevanion y est-il souvent ?

— Oui, oui, je ne dis pas qu'il s'absente beaucoup ; mais ce n'est plus comme de mon temps, lorsque les Hogtons vivaient toute l'année dans leur chaude maison... pas celle-là !

— Bonne vieille ! et ces pauvres Hogtons bannis de leur domaine héréditaire pensais-je ! Odieux parvenu !

Je fus charmé lorsque l'allée, par un brusque détour, nous cacha le château, dont par le fait elle nous rapprochait réellement. Là aussi je vis bondir la fameuse cascade dont la voix tonnait depuis quelques instants à mon oreille.

Au milieu des Alpes, une pareille cascade aurait été insignifiante, mais dans un domaine parfaitement cultivé sans autre contraste plus hardi, son effet était frappant, il avait même de la grandeur. Les deux rives du ruisseau se rapprochaient tout à coup comme pour emprisonner l'eau entre des rochers en partie naturels, en partie artificiels sans doute, qui prétaient au site un aspect sauvage, et la cascade rapide tombait dans un lit que mon guide déclara, en grommelant, *être mortellement profond*.

— Et cependant un fou sauta d'ici où vous êtes, dit la vieille... il y a eu deux ans le mois dernier.

— Un fou ! comment donc ? répondis-je.

Et d'un œil exercé au gymnase de l'Institut Hellénique, je mesurai la distance d'un bord à l'autre au-dessus du gouffre où se précipitait la cascade.

— Eh ! ma bonne dame, il ne faut pas être un fou pour faire un pareil saut.

Et ce disant, par une de ces impulsions soudaines qu'on aurait tort d'attribuer à la noble qualité du courage, je reculai de quelques pas et franchis l'abîme. Mais lorsque, sur l'autre bord, je compris mieux ce que je venais de faire et vis que si mon élan m'eût trahi, il y allait de ma vie,

j'éprouvai un malaise et me dis à moi-même que je ne recommencerais pas, m'assurerait-on tout le domaine pour prix de ma hardiesse.

— Et comment repasser de votre côté? demandai-je d'une voix moins assurée à la vieille ébavie... Ah! je vois qu'il y a un pont plus bas.

— Mais vous ne pouvez passer sur le pont; il y a une porte fermée; monsieur seul en a la clef... Vous êtes maintenant dans le jardin réservé: Seigneur Dieu! Seigneur Dieu! Monsieur serait si fâché s'il savait... Il faut que vous reveniez de ce côté... On vous verra du château. Seigneur Dieu! Seigneur Dieu! que ferais-je? ne pouvez-vous sauter encore?

Touché de ses exclamations piteuses, et ne voulant pas exposer la pauvre vieille à la colère d'un propriétaire qui était évidemment un impitoyable tyran, je résolus de prendre courage et de franchir une seconde fois le dangereux abîme.

— Oh! oui... n'ayez pas peur, lui criai-je; ce qui s'est fait une fois doit se faire deux, si c'est nécessaire. Écartez-vous seulement un peu, s'il vous plaît.

Je reculai de quelques pas sur un terrain trop inégal pour favoriser mon élan. Mais mon cœur battait contre mes côtes, et j'éprouvais qu'une impulsion du courage peut faire merveilles, alors même qu'on a hésité d'abord.

— Dépêchez-vous donc, dit la vieille.

Horrible vieille, je commençais à l'estimer un peu moins.

Je serrai les dents et j'allais m'élancer lorsqu'une voix près de moi me dit:

— Arrêtez, jeune homme, je vais vous faire passer par le pont.

Je me retournai vivement, et aperçus à quelques pas derrière moi (fort étonné de ne pas l'avoir aperçu plus tôt), un homme dont le costume simple, sans être un costume du travail, semblait indiquer le jardinier en chef dont mon guide m'avait parlé. Il était assis sur un banc de verdure, à l'ombre d'un châtaignier, ayant à ses pieds un vilain chien qui montra les dents en grognant à mon approche.

— Merci, mon brave homme, dis-je avec joie; j'avoue franchement que j'étais effrayé de sauter encore.

— Et cependant vous avez dit que ce qui peut se faire une fois pouvait se faire deux ?

— Je n'ai pas dit *pouvait* mais *devait* se faire.

— Ah ! c'est mieux parler.

A ces mots, l'homme se leva, le chien vint me flairer les jambes, et, comme satisfait d'avoir vérifié ma qualité, remua la queue.

Je regardai du côté de la cascade pour chercher la vieille, et fus tout étonné de la voir s'éloigner en trottant de son pas le plus vite.

— Ah ! dis-je en riant, la pauvre femme a peur que vous ne le disiez à son maître. Car vous êtes le jardinier en chef, je présume ? Mais il n'y a que moi à blâmer. Dites-le, je vous prie, si vous en parlez, et tirant de ma poche une demi-couronne, je l'offris à mon nouveau guide.

Il repoussa la pièce offerte en murmurant avec une voix d'aparté :

— Allons pas mal.

Puis, d'une voix plus haute :

— Il n'est pas besoin de me gagner, jeune homme. J'ai tout vu.

— J'ai peur que votre maître ne soit un peu dur pour les vieux serviteurs des pauvres Hogtons.

— Vraiment ? oh, oh ! mon maître... c'est de M. Trevanion que vous voulez parler ?

— Oui.

— Eh bien, je ne m'étonne pas qu'on le dise. C'est l'usage.

Et il me fit descendre par un petit vallon à gauche de la cascade.

Il n'est personne qui n'ait observé que lorsqu'on vient de courir ou d'éviter un grand danger, on se sent un certain redoublement de courage. On est même dans un état d'agréable excitation : ce fut ce que j'éprouvai quant à moi. Je parlai au jardinier à cœur ouvert comme disent les Français, et je ne remarquai pas que ses répliques en brefs monosyllabes ne servaient qu'à me faire raconter toute ma petite histoire, mon voyage et son but, mon éducation classique sous le docteur Herman, et le beau livre de mon père. Je ne m'aperçus tout à coup de la familiarité qui s'était établie entre mon auditeur et moi, que lorsque, après avoir parcouru les circuits d'un labyrinthe, nous retrouvâmes le

ruisseau devant une porte en fer disposée dans un arceau de rocaïlle :

— Et votre nom, jeune homme ? quel est votre nom ? me demanda alors mon compagnon de promenade.

J'hésitai un moment ; mais ayant ouï-dire qu'il était d'usage de donner son nom lorsqu'on visitait un domaine ouvert aux curieux, je répondis :

— Oh ! un nom très-vénérable si votre maître est ce qu'on appelle un bibliomane, — Caxton.

— Caxton ! s'écria le jardinier avec quelque vivacité ; il y a une famille du Cumberland qui porte ce nom.

— C'est la mienne, et mon oncle Roland est le chef de cette famille.

— Et vous êtes le fils d'Augustin Caxton ?

— Oui... vous avez donc entendu parler de mon cher père ?

— Nous ne passerons pas encore par cette porte. Suivez-moi par ici.

Et mon guide, faisant brusquement un détour vers un sentier étroit, me conduisit à cent toises du château avant que je fusse revenu de ma surprise.

— Pardonnez-moi, lui dis-je, mais où allons-nous, mon bon ami ?

— Bon ami, bon ami ! c'est bien dit, monsieur. Vous allez voir des amis, en effet. J'ai été au collège avec votre père. Je l'aimais beaucoup. J'ai connu aussi votre oncle. Je m'appelle Trevanion.

Aveugle ou fou que j'étais ! Du moment que mon guide m'eut dit son nom, je ne fus plus étonné que de mon inexplicable méprise. Cet homme, de petite taille et d'une tournure insignifiante, revêtit une soudaine dignité ; son costume de gros drap foncé devint le négligé naturel et convenable d'un propriétaire sur ses domaines. Le vilain chien, lui-même, se trouva être un basset d'Ecosse de la race la plus rare.

M. Trevanion sourit avec bienveillance de ma stupeur, et me tapant sur l'épaule, dit :

— C'est au jardinier que vous devez des excuses, et non pas à moi. Le jardinier est un bel homme de six pieds de haut.

Je n'avais pas encore retrouvé la parole, lorsque, après avoir gravi le large escalier hors le portique, et franchi un

vestibule orné de statues et embaumé par des orangers en fleurs, nous entrâmes dans une petite salle ornée de tableaux. Au milieu, une table contenait tout l'appareil du déjeuner : derrière l'urne à thé se leva une dame à laquelle mon compagnon dit :

— Ma chère Eléonor, je vous présente le fils de notre vieil ami Augustin Caxton. Retenez-le parmi nous aussi longtemps qu'il pourra. Jeune homme, dans lady Eléonor Trevanion, sachez que vous voyez une personne que vous devez connaître... les amitiés de famille doivent descendre des pères aux enfants.

Mon hôte prononça ces derniers mots d'un ton imposant : puis, s'emparant d'un sac aux lettres qui était sur la table, l'ouvrit, en retira un immense paquet de lettres et de journaux, se jeta dans un fauteuil, et parut oublier complètement mon existence.

La dame resta un moment dans une surprise muette. J'observai qu'elle avait changé de couleur, rougissant et pâlisant tour à tour, avant de s'avancer vers moi. Cependant, avec la grâce enchanteresse d'une bonté sans affectation, elle me prit la main, me fit asseoir sur le siège à côté du sien, et me demanda si cordialement des nouvelles de mon oncle, de mon père, de toute la famille, que cinq minutes après je me sentis tout à fait à mon aise. Lady Eléonor essuya quelques larmes mêlées de sourires en écoutant mes naïfs détails. Enfin, elle dit :

— N'avez-vous jamais entendu votre père parler de moi... je veux dire de nous, des Trevanion ?

— Jamais, répondis-je sans détour, et cela me semblerait inexplicable ; mais mon père, vous le savez, n'est pas un grand parleur.

— En vérité ! Il avait beaucoup d'animation et de verve lorsque je l'ai connu, reprit lady Eléonor qui détourna la tête et soupira.

En ce moment, entra une jeune personne si fraîche, si éblouissante, si belle, que toute autre pensée me sortit de la tête. Elle entra en chantant, gaie comme l'oiseau, et à mes yeux charmés elle paraissait, comme l'oiseau, avoir aussi des ailes.

— Fanny, dit lady Eléonor, voilà M. Caxton, fils d'une personne que je n'ai pas vue depuis que j'avais à peu près

vosre âge, mais que je me rappelle comme si c'était hier.

Miss Fanny rougit en souriant, et me tendit la main avec une franchise et une aisance que je cherchai vainement à imiter. Pendant le déjeuner, M. Trevanion continua de lire ses lettres et jeta un coup d'œil sur les journaux, en prononçant parfois un *bah!* ou une autre interjection dédaigneuse, sans cesser de prendre machinalement son thé et quelques rôties sèches. Puis se levant avec la soudaineté qui caractérisait tous ses mouvements, il resta debout quelques instants occupé à réfléchir. Je pus alors contempler son front, que ne couvrait plus un chapeau à larges bords, et étudier avec une attention curieuse la brusquerie de son premier mouvement, suivie d'une attitude calme. Ce fut alors surtout que je fus honteux de ma méprise. Dans sa figure à la fois ardente, rêveuse et fatiguée, dans ses yeux caves et ses rides même, on reconnaissait cette dignité que donne la culture intellectuelle, — véritable distinction de l'aristocrate, c'est à dire de l'homme dont une éducation supérieure a développé l'intelligence. Oui, sa tête avait pu être très-belle lorsqu'il était jeune, car ses traits, quoique délicats, étaient parfaitement accusés; le front, chauve en partie, était large, et je remarquai une charmante finesse dans la courbe de sa lèvre. Par la suite, formé par l'expérience, je me suis maintes fois rappelé cette physionomie, dont la mélancolie tempérait la fierté, comme l'expression significative d'une ambition énergique contenue par une hautaine philosophie et une conscience scrupuleuse; mais, ce jour-là, tout ce que je pus y voir, c'était une vague tristesse et un désenchantement qui me rendaient triste moi-même, sans ce que je pusse comprendre pourquoi.

Bientôt M. Trevanion revint à la table, prit ses lettres, marcha lentement jusqu'à la porte et disparut.

Les yeux de sa femme le suivirent tendrement. Ces yeux me firent souvenir de ceux de ma mère, effet produit sur moi, en vérité, je pense, par tous les yeux qui ont un regard affectueux. Je me rapprochai d'elle, et j'aurais volontiers pressé la main blanche laissée là négligemment devant moi.

— Voulez-vous venir faire une promenade avec nous ? dit miss Trevanion se tournant de mon côté.

Je saluai pour répondre que j'étais aux ordres de ces dames, et la minute d'après je me trouvai seul. Pendant que la mère et la fille allaient chercher leurs châles et leurs chapeaux, je pris les journaux laissés sur la table, pour les parcourir en les attendant. Mon regard s'arrêta tout d'abord sur le nom de M. Trevanion, mentionné dans toutes ces feuilles. Dans l'une, ce nom était couvert de mépris ; dans l'autre, d'éloges. Mais un passage me frappa tellement, que je le retins de mémoire, et je suis sûr d'en reproduire ici le sens, sinon les propres termes. Voici ce paragraphe d'un journal qui semblait prétendre à l'impartialité :

« Dans la situation présente des partis, la presse contemporaine consacre assez naturellement de fréquents articles aux qualités ou aux défauts de M. Trevanion. C'est un nom qui est haut placé, sans contredit, dans la chambre des communes ; mais, sans contredit aussi, il excite peu de sympathies dans le pays. M. Trevanion est essentiellement, et par excellence, *un membre du Parlement*. Il manie habilement la parole, discute bien, a la réplique prompte et préside admirablement un comité. Quoique n'ayant jamais exercé de fonctions officielles, sa longue expérience de la vie politique l'a classé au premier rang de ces hommes d'Etat parmi lesquels on choisit les ministres. Nul ne conteste sa réputation sans tâche et ses intentions parfaites ; il n'est aucun cabinet qui ne pût l'accepter comme une adjonction utile et honorable. Là se borne tout ce que nous pouvons dire à sa louange. Comme orateur, il manque de ce feu et de cet enthousiasme qui conquèrent les sympathies populaires. Il a l'*oreille* de la Chambre, mais non le *cœur* de la nation. Oracle dans les questions d'affaires, il est comparativement nul dans les questions de haute politique. Il n'embrasse jamais aucun parti cordialement ; il n'épouse jamais une question comme si elle était sérieuse. La modération dont on prétend qu'il se pique, se manifeste souvent par des arguties dédaigneuses et par une prétention de philosophie et de candeur originales qui lui ont attiré depuis longtemps de ses ennemis le reproche de nager entre deux eaux. Les circonstances peuvent porter passagèrement au pouvoir un pareil homme : y exercerait-il un influence permanente ? Non. Que M. Trevanion reste

dans le rôle que son caractère et sa position lui ont assigné, — celui d'un membre du Parlement, honnête, indépendant, habile, propre à concilier les hommes de sens des deux côtés, lorsque l'esprit de parti les entraîne dans les extrêmes. Il est impossible comme ministre. Ses scrupules dissoudraient n'importe quel cabinet. — Il y perdrait sa propre réputation par son manque de décision ; — parce que, en politique comme dans toutes les affaires humaines, il faut savoir commettre quelques erreurs pour arriver à un grand bien. »

Je finissais ce paragraphe lorsque les dames rentrèrent.

Mon hôtesse remarqua le journal dans mes mains et me dit avec un sourire forcé :

— Quelque attaque contre M. Trevanion, je suppose !

— Non, répondis-je gauchement, car peut-être le paragraphe qui me semblait si impartial était-il l'article le plus amer de tous, — non, pas précisément.

— Je ne lis plus les journaux à présent, dit lady Eléonor, — ou du moins ce qu'on appelle les articles politiques, — c'est trop pénible... et autrefois cela me plaisait tant... je veux dire quand M. Trevanion débutait dans la carrière, et avant qu'il eût une réputation faite.

A ces mots, lady Eléonor ouvrit la porte-fenêtre qui conduisait à la pelouse, et un moment après nous étions dans cette partie des jardins que la famille ne livrait pas à la curiosité du public. J'admirai des arbustes rares, des fleurs exotiques et des serres-chaudes où se développait toute la merveilleuse végétation de l'Afrique et des Indes.

— M. Trevanion est amateur de fleurs ? dis-je.

La belle Fanny sourit en me répondant :

— Je ne pense pas qu'il distingue une fleur d'un autre.

— Ni moi, répliquai-je ; c'est-à-dire j'en excepte la rose ordinaire et la rose trémière.

— La ferme vous intéressera davantage, dit lady Eléonor.

Nous visitâmes des bâtiments de ferme récemment construits, et sans doute sur les modèles les plus perfectionnés. Lady Eléonor me fit remarquer les instruments aratoires les plus nouveaux et les procédés les plus ingénieux pour abrégé la main-d'œuvre et améliorer les opérations mécaniques de l'agriculture.

— Ah ! c'est de la culture agricole que M. Trevanion est amateur.

La charmante Fanny rit encore.

— Mon père est un des grands oracles de l'agriculture, un des grands patrons de tous ses perfectionnements ; mais quant à être amateur... Je doute qu'il sache quand il traverse ses propres champs.

Nous retournâmes au château, et miss Trevanion, dont la franche confiance avait déjà fait une trop profonde impression sur le jeune cœur de Pisistrate II, offrit de me montrer la galerie de tableaux, la collection se bornant aux œuvres d'artistes anglais, et miss Trevanion m'indiqua ses plus belles toiles.

— Ah ! du moins, M. Trevanion est amateur de tableaux.

— Eh bien, vous vous trompez encore, dit Fanny en inclinant son cou de cygne. Mon père passe pour un admirable juge en peinture, mais il n'achète des tableaux que par un sentiment de devoir pour encourager nos artistes... Un tableau une fois acheté, je suis sûr qu'il ne le regarde plus.

— Et qu'est-ce donc... Je m'arrêtai tout court au milieu de ma question, car je sentis que je devenais indiscret.

— Qu'est-ce donc qu'il aime ! allez-vous demander. Ah ! je connais mon père, depuis... depuis que je peux connaître quelqu'un ; mais je n'ai jamais pu découvrir encore ce qu'il aime. Non, — pas même la politique, quoiqu'il ne vive que pour la politique seule. Vous semblez surpris ; vous le connaissez mieux un jour, j'espère, mais vous ne devinez jamais ce mystère : — ce qu'aime M. Trevanion.

— Vous avez tort, dit lady Eléonor qui était entrée dans la galerie sans que nous l'eussions entendue. Je puis vous dire ce que votre père aime — ce qu'il aime par-dessus tout, ce qu'il aime et sert à toute heure de sa noble vie, — la justice, la bienfaisance, l'honneur et son pays. Un homme qui aime ces choses peut bien être excusé de son indifférence pour le dernier géranium ou la plus nouvelle charrue, et même (ce qui vous fâche plus encore, Fanny) pour le plus gracieux chef-d'œuvre de Landseer ou la dernière mode honorée du suffrage de miss Trevanion.

— Maman!... dit Fanny.

Et les larmes lui vinrent aux yeux.

Mais lady Eléonor me parut sublime, parlant ainsi, le regard animé, le sein agité. L'épouse prenant le parti de l'époux contre l'enfant, et comprenant si bien ce que l'enfant ne sentait pas, malgré l'expérience de tous les jours, et ce que le monde ne connaîtrait jamais malgré la vigilance de la louange et de son blâme... c'était pour moi un tableau plus beau qu'aucun de ceux de la galerie.

Le regard de lady Eléonor s'adoucit en voyant les larmes dans les yeux de Fanny. Elle lui tendit sa main, que sa fille baisa avec tendresse en lui disant tout bas :

— Maman, ne faites pas attention à mes paroles étourdies, ou vous aurez quelque chose à me pardonner toutes les minutes. Cela dit, Fanny s'échappa de la galerie.

— Avez-vous une sœur ? me dit lady Trevanion.

— Non, madame.

— Et Trevanion n'a pas de fils, dit-elle tristement.

Le sang me monta au visage. Ah ! jeune insensé que j'étais ! Nous gardions tous les deux le silence, lorsque la porte s'ouvrit et M. Trevanion entra.

— Hum ! dit-il en souriant, et son sourire était charmant, quoique rare. Hum ! jeune homme, je venais vous chercher... J'ai été incivil, j'en ai peur ; pardonnez-moi... Je viens de m'en apercevoir à l'instant. J'ai donc laissé à mes *livres bleus* (1) et taillé la besogne à mon copiste, pour vous prier de venir avec moi une demi-heure... rien qu'une demi-heure ; c'est tout ce que je puis vous donner... J'ai à recevoir une députation à une heure précise... Vous dînez et couchez ici, n'est-ce pas ?

— Ah ! monsieur, ma mère sera si inquiète si je ne suis pas à Londres ce soir !

— Bah ! j'enverrai un exprès.

— Oh ! non, je vous remercie.

— Pourquoi non ?

J'hésitai, puis je répondis :

— Mon père et ma mère sont nouvellement arrivés à Londres, et quoique je ne connaisse pas la capitale, ils peuvent avoir besoin de moi, je puis leur être utile.

Lady Eléonor posa une main sur ma tête avec un geste affectueux, pendant que je parlais.

(1) C'est de papier bleu que sont recouverts les livres d'enquêtes parlementaires, les rapports de commission, etc.

— Très-bien, jeune homme, très-bien, reprit M. Trevanion, vous réussirez dans le monde, tout mauvais qu'il est. Je ne veux pas dire que vous *ferez votre chemin*, comme l'entendent les malhonnêtes gens ; mais si vous ne montez pas, vous ne monterez pas. Allons, mettez votre chapeau et venez avec moi. Nous irons à pied jusqu'à la loge... Vous serez à temps pour profiter du passage d'une voiture publique.

Je pris congé de lady Eléonor, et j'aurais bien voulu la prier de faire mes compliments à miss Fanny ; mais les mots ne purent s'échapper de mes lèvres et mon hôte sembla impatient.

— Il faudra que nous nous revoyons bientôt, dit amicalement lady Eléonor qui nous accompagna jusqu'à la porte.

Dans cette nouvelle promenade, M. Trevanion marchait d'abord d'un pas vif et sans parler — une main dans son sein, l'autre balayant négligemment une grosse canne.

— Mais il faut que je fasse le tour par le pont, dis-je, car j'oubliais mon havresac. Je m'en étais débarrassé avant de sauter, et, certainement, la vieille ne s'en sera pas chargée.

— Venez donc par ici. Quel âge avez-vous ?

— Dix-sept ans et demi.

— Vous savez le grec et le latin, comme on sait le grec et le latin dans les pensions, je présume ?

— Je crois les savoir assez bien, monsieur.

— Votre père le dit-il comme vous ?

— Oh ! mon père est difficile : cependant il avoue que sur le tout il est satisfait.

— Je dois donc l'être, moi aussi. Et les mathématiques ?

— Un peu.

— Très-bien.

Ici la conversation tomba pendant quelques minutes.

Je retrouvai mon bagage et le rattachai à mes épaules. Nous étions près de la loge, lorsque M. Trevanion me dit brusquement :

— Parlez, mon jeune ami, parlez ; j'aime à vous écouter, cela me fait plaisir. Voilà deux ans que personne ne m'avait parlé naturellement.

Cette requête était loin d'être un encouragement pour

mon éloquence ingénue : je n'aurais plus voulu pour rien au monde parler naturellement.

— J'ai parlé moi-même mal à propos, je m'en aperçois, dit M. Trevanion, d'un ton de bonne humeur, et puis nous voici à la loge. La voiture passera dans cinq minutes ; vous pourrez, en l'attendant, écouter la vieille faire l'éloge des Hogtons et me critiquer. Or, croyez-moi, mon jeune ami, ne tenez pas trop compte du blâme et de l'éloge. Le blâme et l'éloge doivent être ici, ajouta-t-il en frappant sur son cœur avec une certaine emphase. Pour vous en donner un exemple, les Hogtons étaient le fléau de ce canton ; gens sans éducation et avares, faisant de leur domaine un désert, du village une étable à pourceau. Je suis venu avec un capital et de l'intelligence ; j'ai rendu au sol sa fertilité, j'ai banni le paupérisme, j'ai tout civilisé autour de moi ; eh bien, je n'ai aucun mérite ; — je ne suis qu'une incarnation du capital dirigé par l'éducation — une machine. Oh ! la vieille n'est pas la seule qui vous assinuera que les Hogtons étaient des anges, que je suis, moi, l'antithèse ordinaire de l'ange. Cette vieille reçoit de moi dix shellings par semaine ; mais comme elle prétend gagner encore son demi-shilling, et que je lui accorde ce privilège, — chaque visiteur avec qui elle jase emporte l'idée que le riche M. Trevanion la laisse mourir de faim avec ce qu'elle peut extorquer des curieux. Voyez, qu'est-ce que tout cela signifie?... Adieu. Dites à votre père que son ancien ami est très-désireux de le voir et de profiter de sa calme sagesse : son vieil ami est quelquefois un fou et a la tristesse dans le cœur. Lorsque vous serez fixé à Londres, écrivez-moi quelques lignes à Saint-James Square pour m'apprendre où vous êtes. Cela suffira.

M. Trevanion me serra la main et s'éloigna.

Je me dirigeai vers le tourniquet où la vieille m'attendait. Elle avait vu ou flairé, de loin, je crois, ce demi-shilling dont j'étais pour elle la personnification, et, semblable à l'araignée du poète :

Dans un sombre repos elle guettait sa proie.

Mes opinions sur ses malheurs et sur les vertus des pauvres Hogtons s'étant un peu modifiées, je me contentai de laisser tomber dans la main qu'elle me tendit la pièce convenue. Mais cette main restait toujours ouverte et les doigts

crochus de l'autre me saisirent au passage, comme un tire-bouchon de nouvelle invention saisit le liège d'une bouteille.

— Et trois pence (1) pour le neveu Bob ? dit la vieille.

— Trois pence pour le neveu Bob !... Et pourquoi !

— C'est son dû lorsqu'il recommande quelqu'un. Vous ne voudriez pas que je le payasse sur mon petit gain : car il lui faut son dû, ou il ruinerait mon commerce. Les pauvres gens ne peuvent pas se déranger pour rien.

Faisant la sourde oreille à cette réclamation, et au fond du cœur vouant Bob à ce maître qui dissimulerait volontiers ses pieds fourchus dans des bottes, je fis virer le tourniquet et m'échappai de la main de sa tante.

Sur le soir, j'entrais à Londres.

Qui a vu Londres pour la première fois et n'a pas été déçu ? Ces longs faubourgs, qui viennent se confondre indéfiniment avec les rues de la capitale, préviennent toute surprise : tout spectacle gradué aboutit au désenchantement.

Je jugeai prudent de monter dans un fiacre, et me fis cahoter jusqu'à l'hôtel de ***. Je trouvai mon père dans le plus grand *décomfort* et arpentant un petit salon, comme un lion nouvellement attrapé arpentait sa cage. Ma pauvre mère avait mille plaintes à faire... Pour la première fois de sa vie elle était réellement de mauvaise humeur. Ce n'était pas le moment de conter mes aventures ; j'avais assez à faire d'écouter celles de mes chers parents. Ils avaient couru toute la journée à la recherche d'un appartement. On avait soutiré un foulard neuf de la poche de mon père. Dame Primmins, qui devait connaître si bien Londres, ne le connaissait pas du tout ; elle déclarait que tout y avait été bouleversé et que toutes les rues y avaient changé de nom. Le beau parapluie de soie, laissé pendant cinq minutes dans l'antichambre, avait été remplacé par un vieux parapluie en guingan tout troué.

Ma mère se souvint enfin qu'il fallait mettre à l'air les draps de mon lit, si on ne voulait pas que j'y contractasse un rhumatisme à me rendre perclus de tous mes membres, et elle disparut à cet effet, suivie de dame Primmins et

(1) Le quart du shelling ou 30 centimes.

d'une sémillante servante qui semblait penser que nous lui donnons plus de peine que de profit. Ce fut alors que je fis part à mon père de la rencontre de M. Trevanion.

Il ne parut pas m'écouter jusqu'à ce que j'eusse prononcé le nom de *Trevanion*. Mais à ce nom il devint pâle et s'assit tranquillement.

— Continuez, me dit-il, voyant que je m'interrompais pour le regarder.

Quand j'eus fini et lui eus communiqué le message dont j'avais été chargé par le mari et la femme, il sourit à demi, et, passant la main sur son front, il se mit à réfléchir, assez mélancoliquement peut-être, car j'entendis un ou deux soupirs.

— Et Eléonor... lady Eléonor, dit-il enfin en se reprenant et sans lever les yeux, lady Eléonor, veux-je dire... Elle est très... très...

— Très-quoi, mon père?

— Très-belle encore?

— Belle? oui, belle, certainement; mais j'ai fait plutôt attention à ses manières affables qu'à sa beauté... et puis, Fanny, miss Fanny est si jeune!

— Ah! dit mon père, murmurant en grec les vers célèbres dont la traduction par Pope est si souvent citée :

Like leaves on trees ige race man is found,
Now green in youth, now withering on the ground.

Notre race, semblable aux feuilles de l'année,
En son printemps est verte, en automne est fanée.

Et vous dites qu'ils désirent me voir. Est-ce Eléonor, lady Eléonor, qui vous a dit cela ou son... son mari?

— Son mari, certainement. — Lady Eléonor a approuvé plutôt que parlé.

— Nous verrons, dit mon père... Ouvrez la fenêtre... Cette pièce est étouffante.

J'ouvris la fenêtre qui donnait sur le Strand (1). Malgré la voix des passants, le roulement des voitures, tout le bruit de la rue, mon père s'appuya sur la pinthe de la fenêtre et regarda pendant quelque temps. En se retournant vers moi, il me dit avec un air serein :

(1) Longue rue marchande de Londres, parallèle à la Tamise.

— Chaque fourmi chemine avec son fardeau sur la colline et le porte gaiement à la fourmilière. Combien je suis heureux ! combien je devrais remercier Dieu ! Combien mon fardeau est léger et que ma maison est un doux asile !

Ma mère rentra lorsqu'il terminait ces paroles. Il alla à elle, lui passa un bras autour de la taille et la baisa sur le front. Ces caresses conjugales n'avaient pas perdu leur tendre charme ; ma mère, tout à l'heure de mauvaise humeur, le regarda avec une douce surprise.

— Je pensais, dit mon père en forme d'apologie, combien je vous dois et combien je vous aime.

Et maintenant nous voici, trois jours après mon arrivée, établis avec toute la pompe et la grandeur de notre ménage, dans Russell-Street, Bloomsbury, à quelques pas de la bibliothèque du Muséum. Mon père passe ses matinées au milieu de ces *vastes silences lata silentia*, comme Virgile appelle le monde au delà du tombeau ; car nous pouvons bien appeler un monde au delà du tombeau, ce domaine des esprits, une bibliothèque.

— Pisistrate, dit mon père un soir qu'il classait ses notes en essayant ses lunettes, Pisistrate, une grande bibliothèque est un lieu *imposant* ; c'est là que sont ensevelis tous les débris des hommes depuis le Déluge.

— Oui, c'est bien un cimetière, dit mon oncle Roland, qui, ce jour-là, était parvenu à nous joindre.

— C'est une Heraclia, dit mon père.

— Je vous en prie, pas de mots si difficiles, dit le capitaine en secouant la tête.

— Heraclia, reprit mon père, était la cité des nécromans, dans laquelle ils évoquaient les morts. Ai-je besoin de parler à Cicéron ? Je l'évoque. Ai-je besoin de babiller sur la place du marché d'Athènes, et apprendre des nouvelles, vieilles de deux mille ans ? j'inscris mon charme sur un morceau de papier, et un grave magicien me fait approcher Aristophanes. Et nous devons tout cela à notre ancêtre...

— Frère !

— A nos ancêtres qui ont écrit des livres... je vous remercie.

Ici, l'oncle Roland offrit sa tabatière à mon père qui, malgré son horreur du tabac, en prit cependant une pincée, et éternua cinq fois, en conséquence..... — Cinq fois, pour être exact envers mon oncle Roland, celui-ci, avec beaucoup d'onction, répéta :

— Dieu vous bénisse, mon frère Augustin.

Aussitôt que mon père eut apaisé ses éternuments, il poursuivit avec des larmes aux yeux, mais aussi calme qu'avant l'interruption... car il était philosophe, de la secte des stoïques :

— Mais ce n'est pas cela qui est *imposant* : c'est d'oser rivaliser avec les *esprits* d'élite ; c'est de leur dire : Faites place, moi aussi je veux prendre rang parmi les élus. Moi aussi, je voudrais conférer avec les vivants, plusieurs siècles après que la mort aura consumé ma cendre. Ah ! Pisistrate, je voudrais que l'oncle Jack eût été je ne sais où, avant de m'amener à Londres et de m'installer au milieu de ces dominateurs du monde.

Pendant que mon père était à pérorer, j'étais occupé à raboter quelques tablettes ou rayons en sapin pour les *esprits d'élite* ; car j'étais un peu menuisier, et ma mère, toujours prévoyante quand il s'agissait de mon père, avait deviné que ce serait choses nécessaires dans une maison louée. Aussi, non-seulement avait-elle apporté ma boîte d'instruments, mais encore le matin elle était allée en personne acheter les matériaux bruts. Arrêtant le rabot sur la planche à demi façonnée :

— Mon cher père, dis-je, si à l'institut Philhellène j'avais contemplé avec autant de vénération que vous les grands garçons qui m'avaient devancé, je serais resté éternellement le dernier de la division des minimes.

— Pisistrate, vous êtes un aussi grand agitateur que votre homonyme ! s'écria mon père en souriant... ainsi donc, nargue les grands garçons !

Ma mère, au milieu de ces propos, entra coiffée de son joli bonnet de soirées, rayonnante de bonne humeur. Elle venait d'arranger une chambre pour l'oncle Roland, de conclure un traité avantageux avec la blanchisseuse, et de

tenir un grand conseil avec dame Primmins, sur les meilleurs moyens d'é luder les extorsions des marchands fournisseurs de Londres. Contentée d'elle et de tout le monde, elle déposa un baiser au front de mon père penché sur ses notes, et s'assit à la table de thé, qui n'attendait plus qu'elle pour y présider. Mon oncle Roland, avec sa galanterie habituelle, se tint debout, la bouilloire en main (notre urne à thé, car nous en avions une, n'étant pas encore déballée); ensuite, ayant accompli méthodiquement la fonction chevaleresque qu'il s'était attribuée volontairement, il vint donner un coup d'œil à mon travail et dit :

— Beau neveu, il est pour un jeune homme bien né un acier plus digne de ses mains qu'un rabot de menuisier.

— Ah ! ah ! oncle ! cela dépend.

— Cela dépend, dites-vous, et de quoi donc ?

— De l'usage qu'on en fait. N'estimez-vous pas plus Pierre-le-Grand occupé à construire des navires que Charles XII à tuer des hommes ?

— Pauvre Charles XII ! dit mon oncle qui soupira pathétiquement... le brave prince !

— Quel dommage qu'il n'aimât pas un peu plus les dames !

— Aucun homme n'est parfait, dit mon oncle d'un ton sentencieux. Mais sérieusement vous êtes à *présent* l'espoir de la famille, — vous êtes à *présent*...

Mon oncle s'arrêta et son visage s'assombrit. Je vis qu'il pensait à son fils, ce fils mystérieux ! Il me sembla, en le regardant avec un intérêt tendre, que ses rides étaient devenues plus profondes, que ses cheveux avaient encore blanchi. Il y avait dans son visage les traces d'une souffrance récente, et quoiqu'il ne nous eût pas dit un mot de l'affaire pour laquelle il nous avait quittés quelques mois auparavant, il n'était pas besoin d'une pénétration extraordinaire pour deviner qu'elle n'avait pas eu une conclusion heureuse.

Mon oncle reprit :

— De temps immémorial, chaque génération de notre maison a fourni un soldat à son pays. Je regarde à l'entour : une seule branche bourgeoise sur le vieil arbre et...

— Ah ! cher oncle, mais que diraient-ils ? Pensez-vous que je n'aimerais pas à être soldat ? ne me tentez pas.

Mon oncle eut recours à sa tabatière, et en cet instant,

malheureusement peut-être pour les lauriers qui auraient pu couronner le front de Pisistrate d'Angleterre, notre colloque privé fut interrompu par la soudaine et bruyante entrée de l'oncle Jack. Aucune apparition n'était plus inattendue.

— Me voici, mes chers amis, comment vous portez-vous ?
 — Comment êtes-vous tous ? Capitaine de Caxton, à vous de tout mon cœur. Oui, je suis délivré, Dieu merci. J'ai abandonné la servitude de ce pitoyable journal de province. Je n'étais pas fait pour cela. Un océan dans une tasse à thé. Moi, m'enchaîner à de petits, mesquins et sordides intérêts, moi dont le cœur embrasse l'humanité tout entière ! Autant convertir un cercle en un triangle isolé.

— Isoscèle, dit mon père qui soupira d'être obligé de ser-
 rer ses notes et s'apercevant tardivement de l'éloquence qui venait suspendre pour cette soirée tout progrès du grand livre. C'est triangle isoscèle, Jack Tibbets, et non pas isolé.

— *Isoscèle* ou *isolé*, c'est tout un, dit l'oncle Jack exécutant rapidement trois évolutions qui n'étaient guère d'accord avec sa théorie favorite du plus grand bonheur du plus grand nombre ; d'abord il versa dans la tasse qu'il reçut des mains de ma mère la moitié du contenu d'un pot de crème ; secondement, par le retranchement de deux triangles sur le cercle d'un gâteau, il le réduisit à la forme isoscèle autant que possible ; troisièmement, allant se camper devant le feu qui avait été allumé par considération pour le capitaine de Caxton, il releva sous ses bras les basques de son habit, et tout en dégustant son thé il permit à un autre cercle, tout particulier à l'homme, d'accaparer toute la chaleur de l'âtre.

— *Isolé* ou *isoscèle*, c'est la même chose. L'homme est né pour ses semblables. Il y a longtemps que j'étais dégouté de l'intervention de ces gentillâtres égoïstes. Votre départ m'a décidé ; j'ai négocié avec une maison de Londres, qui réunit courage, capital et philanthropie vaste. Samedi dernier, j'ai quitté le service de l'oligarchie. Je suis maintenant le protecteur des masses. Mon prospectus est imprimé, je l'ai dans ma poche. Une autre tasse de thé, ma sœur, un peu de crème et un gâteau. Sonnerai je ?

Quand il se fut débarrassé de sa tasse, l'oncle Jack tra

en effet, de sa poche, une épreuve d'imprimerie encore humide. Au frontispice, on lisait en grosses capitales :

LA GAZETTE DE L'ANTIMONOPOLE

ou

LE CHAMPION POPULAIRE.

Il déploya triomphalement ce papier aux yeux de mon père.

— Pisistrate, dit celui-ci, regardez ; voilà la nouvelle empreinte que l'oncle Jack met à ses pains de beurre. Un bonnet de liberté sortant d'un livre ouvert ! Excellent, Jack, excellent, excellent !

— Mais c'est du jacobinisme ! s'écria le capitaine.

— C'est assez vrai, dit mon père ; mais la science et la liberté, rien de meilleur sur le marché populaire.

— Que signifient ces pains de beurre ? je ne comprends pas, dit l'oncle Jack.

— Moins vous comprendrez, mieux le beurre se vendra, Jack, dit mon père en revenant à ses notes.

III

L'oncle Jack s'était promis de loger avec nous, et ma mère eut quelque peine à lui faire comprendre qu'il n'y avait pas de lit pour lui.

— C'est malheureux, dit-il ; à peine arrivé en ville, j'ai été accablé d'invitations ; mais je les ai refusées toutes et me suis réservé pour vous.

— Que de bonté ! Je vous reconnais bien là, répondit ma mère ; mais vous voyez...

— Eh bien, donc, il faut que j'aille ailleurs chercher une chambre. Ne vous chagrinez pas ; vous savez que je puis de même venir déjeuner et dîner avec vous ; c'est-à-dire quand mes autres amis me laisseront libre ; je serai terriblement persécuté d'invitations.

Ce disant, l'oncle Jack remit en poche son prospectus et nous souhaita le bonsoir.

Onze heures avaient sonné à pendule ; ma mère s'était

retirée ; mon père remit ses livres en ordre et enferma ses lunettes dans leur étui. Mon ouvrage achevé, je m'assis au coin du feu, tantôt rêvant aux jolis yeux de Fanny Trevanion, tantôt à la guerre, aux champs de bataille, aux lauriers, à la gloire — pensée qui ne faisait pas moins battre mon cœur que l'autre ; mon oncle Roland, les bras croisés sur sa poitrine et la tête penchée, regardait la flamme dans la cheminée. Tout à coup, mon père ayant promené un coup d'œil autour du salon et examiné son frère quelques instants, lui dit à demi-voix :

— Mon fils a vu les Trevanion ; ils se souviennent de nous, Roland.

Le capitaine tressaillit, se leva et se mit à siffler... C'était son habitude quand il était très-embarrassé.

— Oui, continua mon père, et Trevanion désire nous voir. Pisistrate a promis de lui écrire notre adresse. La lui enverra-t-il, Roland ?

— Si cela vous fait plaisir, répondit le capitaine dans une attitude martiale et se redressant de toute la hauteur de sa taille... Il semblait avoir plus de sept pieds.

— Cela *me ferait* plaisir, dit mon père avec douceur... Il y a vingt ans que nous ne nous sommes vus.

— Plus de vingt ans, reprit l'oncle Roland avec un sourire sévère ; et la saison était la chute des feuilles.

— L'homme renouvelle tous les sept ans les fibres et la matière de son corps, poursuivit mon père ; en trois fois sept ans il a le temps de renouveler son âme... Prenez deux hommes qui passent dans cette rue : sont-ils moins semblables l'un à l'autre que l'âme l'est à elle-même après un intervalle de vingt ans ? Frère, la charrue ne passe pas en vain sur le sol, ni le chagrin sur le cœur humain. De nouvelles moissons changent le caractère de la terre ; mais il faut que le sol creuse profondément pour aller soulever la pierre-mère.

— Voyons Trevanion ! s'écria mon oncle.

Puis se tournant vers moi, il me demanda brusquement :

— Quels enfants a-t-il ?

— Une fille.

— Pas de fils ?

— Non.

— Cela doit contrarier ce pauvre ambitieux. Ah ! vous

admirez beaucoup ce Trevanion, mon neveu, n'est-ce pas ? Sans doute il a de quoi éblouir la jeunesse, son enthousiasme, ses belles paroles, ses idées hardies...

— De belles paroles, de l'enthousiasme, cher oncle ! si vous entendiez M. Trevanion, le style de sa conversation est si ordinaire, que vous vous étonneriez comme moi qu'il ait conquis une si grande renommée d'orateur.

— En vérité ?

— La charrue a passé par là, dit mon père.

— mais non pas celle du chagrin ; riche, illustre, Eléonor pour femme... et pas de fils !

— Frère, dit mon père, c'est parce qu'il a quelquefois le cœur triste, qu'il désire nous voir.

L'oncle Roland fixa tour à tour sur mon père et sur moi des yeux étonnés.

— En ce cas, dit-il d'un accent ému, au nom du ciel, qu'il vienne. Je puis lui serrer la main comme je la serrerais à un camarade avec qui j'aurais fait la guerre ou combattu. Pauvre Trevanion... Écrivez-lui tout de suite, Sisty.

Je m'assis à la table et j'obéis. Lorsque j'eus cacheté ma lettre, je levai les yeux et vis que l'oncle Roland allumait sa bougie à celle de mon père : celui-ci lui prenait la main et lui parlait tout bas. Je devinai qu'il s'agissait de son fils, car il secoua la tête et répondit d'une voix sombre : — Renouvelez ma douleur si vous le voulez, mais non ma honte. Sur ce sujet... silence.

IV

Laisse à moi-même pendant les matinées, j'errais seul et au hasard à travers le vaste désert de Londres. Par degrés je me familiarisai avec cette solitude populeuse ; je cessai de regretter la verdure des champs. Cette activité énergique qui m'entourait, d'abord si attristante, me sembla bientôt gaie, devint enfin contagieuse. Pour un esprit industriel, rien de plus attrayant que l'industrie. Je commençai à me lasser des vacances dorées d'une jeunesse inoccupée, à soupirer pour le travail, à chercher ma carrière. L'Université, que j'avais naguère entrevue avec plai-

sir, m'apparut comme un séjour d'ennui monastique. Après avoir parcouru les rues de Londres, aller errer dans les cloîtres de nos collèges d'Oxford ou de Cambridge, c'était rétrograder de la vie au repos des tombeaux. De jour en jour mon esprit s'analysait par la réflexion ; il s'échappait des premières lueurs d'une heureuse et calme jeunesse, il éprouvait l'effet de la sentence de Caïn ; — il aspirait à s'égarer sous l'ardente lumière du soleil et à connaître la liberté vagabonde de l'âge mûr.

L'oncle Jack devint bientôt absorbé par sa nouvelle spéculation pour le bonheur de la race humaine, et nous le vîmes plus rarement... excepté à l'heure des repas ; car je dois lui rendre cette justice, qu'il était assez ponctuel à table, quoiqu'il ne nous laissât pas ignorer les sacrifices qu'il nous faisait, c'est-à-dire les invitations qu'il refusait à cause de nous. — Le capitaine sortait généralement après le déjeuner, dînant rarement à la maison et rentrant souvent fort tard. Il avait un passe-partout et rentrait à ses heures. Quelquefois (sa chambre étant près de la mienne) j'étais réveillé par le bruit de ses pas sur l'escalier ; quelquefois aussi je l'entendais qui se promenait avant de se coucher, avec les mouvements d'un homme agité, où je croyais distinguer un sourd gémissement. Chaque jour plus pâle, plus défait, il nous parlait cependant avec aisance et bonne humeur. Je me figurais être le seul dans la famille qui découvrait les morsures cruelles sur lesquelles le vieux Spartiate drapait son manteau pour nous les dissimuler.

La pitié, mêlée à l'admiration, me rendit curieux d'apprendre à quoi se passaient ces journées d'absence qui se terminaient par des nuits si troublées. Il me semblait que, si je possédais son secret, je pourrais obtenir le droit de le consoler et de lui venir en aide.

Après bien des scrupules de conscience, je résolus enfin de chercher à satisfaire une curiosité excusable par ses motifs.

En conséquence, un matin, après avoir guetté sa sortie, je me glissai sur ses traces et le suivis à distance. Voici l'esquisse de sa journée : — Il partit d'abord d'un pas ferme malgré sa claudication — la taille droite, la poitrine en avant comme un militaire. Il se dirigea d'abord vers les parages de Leicester-Square ; plusieurs fois, il franchit pour

le franchir encore, cet isthme qui conduit de Piccadilly à ce rendez-vous des étrangers, aux rues et aux cours d'allées aboutissant à Saint-Martin's-Street. Après une heure ou deux écoulées de la sorte, le pas du capitaine se ralentissait. Plus d'une fois il ôtait son chapeau à poil ras et s'es-suyait le front. Enfin il se rendit aux environs des deux grands théâtres, s'arrêta devant les affiches, comme s'il examinait sérieusement quelle chance de spectacle attrayant chacun des deux offrait aux oisifs, erra lentement dans les petites rues qui entourent cet temple de la muse, et puis descendit dans le *Strand*. Là, il se reposa pendant une heure dans la salle d'un petit traiteur, et en passant devant la fenêtre pour jeter mon coup d'œil, je pouvais le voir à table, ayant devant lui un frugal dîner auquel il touchait à peine, plus occupé à lire les *annonces du Times*. Dès qu'il eut fini le journal et avalé sans goût quelques morceaux, le capitaine déposa son shelling en silence, reçut en échange la monnaie qui lui revenait, et je n'eus que le temps de me glisser de côté lorsqu'il reparut sur le seuil de la porte. Il regarda alentour; mais je m'arrangeai pour ne pas être aperçu, et je le suivis encore. Il se lança vers les quartiers plus fashionables de la ville. C'était l'après-midi, et quoique la saison de Londres n'eût pas commencé, les rues étaient très-animées. Au milieu de la place de Waterloo, le capitaine rencontra un cavalier monté sur un joli cheval bai, et qui portait son frac boutonné sur sa poitrine comme mon oncle. Tous les yeux étaient fixés sur cette figure maigre, et le capitaine, à son approche, s'arrêta tout court en portant la main à son chapeau; le cavalier, toucha, lui aussi, son chapeau de l'index, et continua sa promenade.

Un commis debout sur la porte de sa boutique regardait comme les autres.

— Quel est donc, lui demandai-je, ce gentleman à cheval?

— Qui? eh, certainement, c'est le duc, répondit le commis dédaigneusement.

— Le duc?

— Wellington... D'où sortez-vous donc?

— Merci, dis-je, sans m'offenser de la rebuffade.

Cependant l'oncle Roland était entré dans Regent-Street

d'un pas plus résolu. La vue de son vieux général avait fait du bien au vieux soldat. Là, il se promena sous l'une des colonnades, et je me tins sous l'autre, le guettant toujours et déjà brisé de fatigue ; tout bon marcheur que j'étais ; mais le capitaine n'était qu'à la moitié de sa journée. Il tira sa montre de son gousset, l'approcha de son oreille, et l'ayant remise en place, passa dans Bond-Street, puis dans Hyde-Park. Là, visiblement exténué, il s'appuya contre la grille en fer qui entoure l'Achille de bronze, dans une attitude qui exprimait le découragement. Je m'assis sur le gazon près de la statue et le regardai ; le parc était solitaire comparé aux rues ; il y venait toutefois quelques oisifs à cheval et des promeneurs à pied. Mon oncle fixait ses yeux mélancoliques sur chacun. Une fois ou deux, un promeneur de tournure militaire s'arrêtait, le reconnaissait et venait lui parler ; mais le capitaine semblait honteux de ces saluts : il répondait brièvement et ne prolongeait pas la conversation.

Le jour tomba ; le soir vint ; le capitaine consulta encore sa montre, hocha la tête et alla s'asseoir sur un banc où il demeura immobile, son chapeau sur ses sourcils, les bras croisés. Je n'avais rien mangé depuis le déjeuner ; j'avais une véritable faim ; mais je gardai mon poste avec la constance d'une sentinelle romaine.

La lune parut : le capitaine se leva et revint sur ses pas en entrant dans Piccadilly. Quelle différence de maintien et de démarche ! Languissant, courbé, la poitrine en dedans, la tête sur une épaule, se traînant de manière à rendre sa claudication péniblement ostensible. Quel contraste entre l'invalidé accablé de cette heure-là et le vétéran robuste encore du matin.

Comme j'aurais voulu courir à lui et lui offrir mon bras !... Je n'osai pas.

Le capitaine s'arrêta près d'une station de cabriolets. Il mit la main à la poche de son gilet, en tira sa bourse, fit glisser le filet de soie entre ses doigts, et la bourse fut remise dans la poche. Comme par un effort héroïque, le capitaine releva la tête et reprit son chemin hardiment.

— Où va-t-il à présent ? pensai-je ; au logis, assurément ! Non ; il est sans pitié.

Le capitaine ne s'arrêta plus jusqu'à ce qu'il fût arrivé à

l'un des petits théâtres du Strand. Là, il lut l'affiche et demanda si l'heure de l'entrée à moitié prix était sonnée (1).

— Elle sonne, lui répondit-on ; le capitaine entra.

Je pris aussi un billet pour le suivre.

Mais d'abord j'allai à un buffet du foyer, et me réconfortai l'estomac avec quelques biscuits arrosés de *soda water* (eau de soude). La minute d'après, pour la première fois de ma vie, je voyais une pièce de théâtre.

Cette pièce ne me fascina pas. On en était au milieu d'une de ces farces bouffonnes qui se jouent sur les scènes de second ordre. Les éclats de rire retentissaient autour de moi, et je ne comprenais guère pourquoi l'on riait si fort. Aussi, promenant mes regards dans toute la salle, j'aperçus aux plus hautes galeries un visage aussi sombre que le mien. *Eureka!* Je l'avais retrouvé! C'était le capitaine. — Pourquoi va-t-il au spectacle si cela l'amuse si peu? Il eût mieux fait de dépenser son shelling pour prendre un cabriolet, le pauvre oncle!

Mais bientôt, dans le coin solitaire du pauvre capitaine, vinrent papillonner des messieurs sémillants et des dames plus sémillantes encore. Il en eut un accès d'impatience, — se leva, — disparut. Je quittai ma place et me portai dans le couloir pour voir où il irait. Il descendit clopin-cloplant ; — je me retirai dans l'ombre. A la porte du grand salon, il hésita quelques moments et finit par entrer.

Or, depuis que j'avais moi-même traversé ce salon, la foule l'avait rempli. Je pus m'y glisser sans être aperçu. Ah! c'était un spectacle à la fois burlesque et pathétique que la présence du vieil officier au milieu de ce joyeux essaim. Il ressemblait à l'un des héros d'Homère, dépassant les plus hautes tailles de toute la tête, — et son aspect était si remarquable, qu'il attira tout aussitôt l'attention des dames. Et moi qui, d'abord, dans ma simplicité, en le voyant abordé par trois belles en robes de soie, m'imaginai que c'était la sympathie naturelle de ce sexe aimable et toujours compatissant, toujours prompt à deviner les peines du cœur, toujours empressé à les consoler, qui attirait ces trois dames, l'une coiffée d'un chapeau à plumes, les deux

(1) Dans presque tous les théâtres de Londres, on entre à moitié prix pendant la seconde partie de la représentation.

autres la tête encadrée dans une abondance de cheveux bouclés ! Elles avaient déserté un petit groupe de messieurs avec qui elles causaient, et elles se plantèrent devant mon oncle. Je m'avançai pour savoir ce qui allait se passer.

— Vous cherchez quelqu'un, j'en suis certaine, dit l'une, qui lui toucha familièrement l'épaule avec son éventail. Le capitaine tressaillit.

— Madame, vous ne vous trompez pas, répondit-il.

— Ne puis-je vous tenir lieu de ce quelqu'un-là, dit un autre de ces anges compatissants, avec un sourire céleste ?

— Vous êtes bien honnête, je vous remercie. Non, non, madame, répondit le capitaine en lui faisant son plus respectueux salut.

— Allons boire un verre de negus, dit la troisième à son tour, vous semblez fatigué et je suis fatiguée moi-même. Par ici !

Et elle le saisissait par le bras pour le conduire à une table.

Le capitaine secoua la tête tristement, et comme s'il s'apercevait tout à coup de quel genre d'attentions il était l'objet, il fixa sur ces belles Armides un regard de si doux reproche, un regard de si douce pitié, qu'il fit baisser les yeux les plus hardis... Il n'avait pas repoussé la main qui s'était emparée de son bras, car son dévouement chevaleresque s'étendait jusque sur celles qui ont renoncé aux droits de leur sexe ; mais cette main s'écarta d'elle-même. timidement, in volontairement, et mon oncle passa son chemin.

Il fendit la foule et franchit la dernière porte intérieure. J'étais déjà dans la rue à l'attendre, j'avais deviné son intention.

Oh ! à présent, c'est tout de bon qu'il va rentrer au logis ; Dieu soit loué ! me dis-je. Mais erreur encore. Mon oncle se dirigea d'abord vers le rendez-vous populaire cher aux buveurs, que j'ai appris depuis se nommer les OMBRES ; mais il en ressortit avant que j'y eusse pénétré sur ses pas, et finalement il frappa à la porte d'une maison particulière dans une des rues du quartier Saint-James. Elle lui fut ouverte par une main discrète qui la referma sur lui, me laissant dehors sur le trottoir. Que pouvait être cette maison ?

Pendant que j'étais aux aguets, d'autres personnes arrivèrent; elles frappèrent aussi mystérieusement; la même main leur ouvrit et les fit entrer furtivement.

Un agent de police passa et repassa devant moi.

— Ne soyez pas tenté, jeune homme, dit-il, me regardant, d'un ton sévère. Croyez-en mon bon conseil et rentrez chez vous.

— Quelle est donc cette maison? lui demandai-je tremblant à ce conseil de sinistre augure.

— Oh! vous le savez bien.

— Moi? non! je suis depuis peu à Londres.

— C'est un *enfer!* répondit le policeman, convaincu par mon air de franchise que j'avais dit vrai.

— Dieu me bénisse! Comment l'avez-vous appelée?... J'ai mal entendu probablement.

— Un *enfer*... une maison de jeu!

— Oh! m'écriai-je, et je m'éloignai de quelques pas. Quoi, le capitaine Roland, le capitaine rigide et pauvre, serait un joueur!... La vérité m'apparut tout à coup: le malheureux père cherchait son fils!... Je m'appuyai contre un pilier de réverbère, et je me contins avec effort pour ne pas sangloter.

J'étais encore là tout troublé, lorsque j'entendis ouvrir la porte. Le capitaine sortit et prit la direction du logis. Je cours par un détour et rentrai avant lui. Mon père et ma mère, qui ne m'avaient pas vu depuis le déjeuner, étaient très-inquiets de mon absence. Je me laissai gronder de bonne grâce. Je prétendis avoir été entraîné fort loin par ma curiosité et m'être égaré en chemin. Je mangeai un morceau en guise de souper et m'esquivai dans ma chambre, où je me mis tout de suite au lit. Cinq minutes plus tard, le pas fatigué du capitaine retentissait dans l'escalier.

SIXIÈME PARTIE

I

— Je ne sais pas cela, dit mon père.

Qu'est-ce donc que mon père dit ne pas savoir? — Mon père dit ne pas savoir que « le bonheur soit le but final de notre existence. »

Et à qui s'adresse cette réponse, faite en termes si sceptiques à une assertion si peu contestée?

Lecteur, il y a une demi-heure que M. Trevanion est assis dans notre petit salon. Il a accepté deux tasses de thé de la main blanche de ma mère; il est tout à fait à son aise et comme chez lui. Avec M. Trevanion est venu un autre des anciens amis de mon père, qu'il n'avait pas vu depuis sa sortie du collège, — sir Sedley Beaudesert.

Il faut encore que je vous apprenne que c'est par une belle soirée, un peu après neuf heures — par une soirée du dernier mois de l'été — que les croisées sont ouvertes — que nous avons un balcon garni de fleurs, grâce aux soins de ma mère; et que, quoique nous soyons à Londres, l'air est pur, doux et frais, — que la rue est tranquille, et qu'on n'entend que le pas de quelques personnes rentrant chez elles sans bruit — excepté quand par intervalles roule rapidement quelque voiture ou cabriolet de place. Nous sommes sur une terre classique — non loin de l'antique et vénérable Musée, sombre édifice monastique, avec ses trésors d'érudition, alors respecté encore par le goût du siècle. — Le calme du temple semble consacrer tout ce qui l'avoi-sine. — Le capitaine Roland est près de la cheminée; le feu n'est pas allumé, et pendant le capitaine cache son

visage derrière un écran. M. Trevanion et mon père ont rapproché leurs chaises l'une de l'autre au milieu du salon. Sir Sedley Beaudesert s'appuie contre le mur du côté de la croisée et derrière ma mère, qui semble plus jolie et plus gracieuse que jamais en voyant son Augustin entouré de ses amis. Quant à moi, un coude sur la table et le menton appuyé sur la main gauche, je contemple avec admiration sir Sedley Beaudesert.

O rare type d'une race qui disparaît rapidement! — type de la fine fleur des gentlemen, avant que le terme de *dandy* fût connu, avant que l'adjectif *exquisite* fût devenu un substantif (1), — Il faut que je fasse ici une pause pour te décrire!

Sir Sedley Beaudesert était contemporain de mon père et de M. Trevanion; mais sans affecter d'être jeune, il paraissait l'être encore. En lui, costume, ton, manières, regard, — tout était jeune et tout avait cependant une certaine dignité qui n'appartient pas à la jeunesse. A l'âge de vingt-cinq ans, il avait autrefois conquis la plus belle gloire d'un marquis français de l'ancien régime — la réputation du plus charmant homme de son temps! — populaire avec notre sexe — il était le favori du vôtre, ô ma chère lectrice! C'est, je crois, une erreur de supposer qu'il n'est pas besoin de talent pour devenir à la mode. A tout événement, sir Sedley était à la mode et il avait du talent. Il avait beaucoup voyagé; il avait beaucoup lu — surtout des mémoires, de l'histoire, et de cette littérature spécialement appelée belles-lettres; — il faisait des vers avec grâce, avec une certaine originalité d'esprit facile et de sentiments élégants; — il causait délicieusement; — il était d'une politesse et d'une urbanité exquises; — il était brave et honorable; il savait flatter en paroles; — il était sincère dans ses actes.

Sir Sedley Beaudesert ne s'était jamais marié, et à son âge encore il avait un air de jeunesse qui aurait pu lui faire faire un mariage d'amour. Bien né, riche, populaire, ai-je dit... et cependant on remarquait sur ce beau visage une expression de mélancolie; — oui, sur ce front si pur, sans aucune des rides de l'ambition, sans aucune des préoccupations de l'étude, passait sans cesse le nuage d'un regret...

(1) *Exquisite*, exquis a été un des synonymes anglais de *Dandy*.

— Non, je ne sais pas cela, dit mon père. Je n'ai jamais rencontré un homme qui fît du bonheur le but final de sa vie. L'un veut acquérir la fortune, l'autre veut la dépenser; — celui-ci obtenir une place, celui-là se créer un nom; mais ils savent très-bien que ce n'est pas le bonheur qu'ils cherchent. Il n'est pas d'utilitaire qui ait jamais été inspiré par l'intérêt personnel, — le pauvre homme! — lorsqu'il se met à son bureau pour griffonner ces élucubrations impopulaires tendant à prouver que l'intérêt personnel est le mobile universel. Et quant à cette notable distinction entre l'intérêt personnel vulgaire et l'intérêt personnel éclairé — plus l'intérêt personnel est éclairé, moins il exerce sur nous d'influence. Dites au jeune homme qui vient d'imprimer un beau livre ou de prononcer un beau discours qu'il ne sera pas plus heureux après avoir atteint à la renommée de Milton ou à la puissance de Pitt, et qu'il ferait mieux pour son bonheur de cultiver une ferme, de vivre à la campagne et de reculer le plus possible l'époque de la dyspepsie et de la goutte; il vous répondra franchement: — Je sais cela aussi bien que vous; mais peu m'importe si je serai heureux ou non. Ce que j'ai résolu d'être, si je le peux, c'est grand écrivain, c'est premier ministre. Il en est ainsi de tous les enfants actifs du monde. « Aller en avant » est la loi de nature; et vous ne pouvez pas plus dire aux hommes qu'aux enfants: — Restez assis et n'usez pas vos souliers.

— Alors, répondit M. Trevanion, si je vous dis que je ne suis pas heureux, votre seule réponse est que j'obéis à une loi inévitable.

— Non, je ne prétends pas que ce soit une loi inévitable qui empêche l'homme d'être heureux; mais c'est une loi inévitable que l'homme, en dépit de lui-même, vive pour quelque chose de plus élevé que son propre bonheur. Il ne peut vivre en lui-même ou pour lui-même, quelque égoïste qu'il veuille être. Chacun de ses désirs est un lien qui l'enchaîne aux autres. L'homme n'est pas une machine, il fait partie d'une machine.

— C'est vrai, frère; l'homme est un soldat et non une armée, dit le capitaine Roland.

— La vie est un drame et non pas un monologue, poursuivit mon père, *drame* est dérivé d'un verbe grec qui si-

gnifie *agir*. Chaque acteur dans le drame a quelque chose à faire qui concourt à la marche de l'action générale : c'est l'objet pour lequel l'auteur l'a créé. Jouez votre rôle, et que la grande pièce s'achève.

— Ah! dit M. Trevanion vivement, mais jouer ce rôle est la difficulté. Chaque acteur contribue à la catastrophe, et cependant il doit jouer son rôle sans savoir comment tout finira. Servira-t-il à faire tomber le rideau sur une tragédie ou sur une comédie? Tenez, je veux vous dire le secret de ma vie politique : — ce qui explique tous mes échecs et mes regrets (car, en dépit de ma position, j'ai échoué), — *je manque de conviction*.

— Exactement, reprit mon père, parce que dans toute question il est deux faces, et vous les regardez toutes les deux.

— Vous l'avez dit, reprit M. Trevanion en souriant. Pour être propre à la vie politique, un homme devrait ne voir que d'un côté : il faut qu'il agisse avec un parti. Vous me rappelez l'histoire de ce bouclier avec une face d'or et une autre d'argent. Un parti prétend que le bouclier est d'argent, sans vouloir se donner la peine de passer du côté opposé à celui qu'il regarde et vérifier que le bouclier est d'or au revers. Malheur à l'homme qui fait cette découverte seul pendant que son parti jure encore que le bouclier est d'argent... et cela, ce n'est pas une fois dans la vie, — c'est tous les jours.

— Vous vous êtes assez expliqué pour me démontrer que vous ne devriez pas appartenir à un parti, mais pas assez encore pour que je sache ce qui vous empêcherait d'être heureux, dit mon père.

— Vous souvenez-vous, dit sir Sedley Beaudesert, d'une anecdote du premier duc de Portland (1)? Il avait, dans la grande écurie de sa villa en Hollande, une galerie où toutes les semaines se donnait un concert pour *égayer et amuser* ses chevaux. Je ne doute pas que les chevaux ne s'en portassent mieux. Ce dont Trevanion a besoin, c'est un concert une fois la semaine. Avec lui, on est toujours en selle et l'éperon aux talons. Cependant, après tout, qui ne l'en-

(1) La famille Bentinck est venue de Hollande en Angleterre avec le roi Guillaume III.

vierait pas ? Si la vie est un drame, son nom est imprimé en lettres capitales sur l'affiche et se signale à tous les yeux sur les murailles.

— M'envier, moi ! s'écria M. Trevanion, moi ! — Non, vous êtes l'homme digne d'envie, vous qui n'avez qu'un chagrin au monde, et un chagrin si absurde, que je vous ferai rougir en le révélant. Écoutez, ô sage Augustin ! ô sévère Roland ! Olivarès était poursuivi par un spectre, et Sedley Beaudesert par la peur de la vieillesse !

— Eh bien, dit ma mère sérieusement, je pense qu'il faut avoir un grand sentiment de religion, ou au moins des enfants à soi dans lesquels on se refait jeune, pour se réconcilier avec l'idée de vieillir.

— Ma chère madame Caxton, dit sir Sedley, qui, après avoir légèrement rougi en entendant M. Trevanion, était redevenu maître de lui, vous avez si admirablement parlé que vous me donnez le courage de confesser ma faiblesse. Je redoute, en effet, de vieillir. Toutes les jouissances de ma vie ont été les jouissances de la jeunesse. J'ai goûté un plaisir si exquis dans la simple sensation de vivre, que la vieillesse en s'approchant me terrifie par ses yeux ternes et ses cheveux blancs. J'ai vécu de la vie du papillon ; l'été est fini, je vois mes fleurs qui se fanent et mes ailes qui m'abandonnent au premier souffle de l'hiver. Oui, j'envie Trevanion ; car dans la vie politique, nul n'est ni vieux ni jeune ; tant qu'on peut travailler on n'est jamais vieux.

— Mon cher Beaudesert, dit mon père, lorsque saint Amable, le patron de la ville de Riom en Auvergne, alla à Rome, le soleil le servit comme un serviteur ; le soleil portait ses gants et son manteau pendant la chaleur, et toutes les fois que le temps changeait, le soleil le préservait de l'eau avec un parapluie. Vous voulez faire servir aussi le soleil à votre usage particulier, et vous avez bien raison ; mais il faut d'abord être un saint, et puis vous aurez le soleil à vos ordres.

Sir Sedley sourit de son plus charmant sourire ; mais ce sourire se changea en soupir lorsqu'il répondit : — Je me passerais très-bien de devenir un saint si le soleil voulait être ma sentinelle au lieu de mon courrier. Tout ce que je lui demande, c'est de rester immobile, et vous voyez qu'il ne cesse pas de marcher même pour saint Amable. Ma

chère madame Caxton, vous et moi nous nous comprenons, et c'est une triste chose de vieillir, quoi qu'on fasse pour rester jeune.

— Que dites-vous, Roland, de ces deux mécontents? demanda mon père.

Le capitaine se retourna péniblement dans son fauteuil, car le rhumatisme lui rongait une épaule et il sentait des douleurs lancinantes dans sa jambe mutilée.

— Je dis, répondit-il, que si ces hommes sont fatigués d'aller de Brentfort à Windsor, c'est qu'ils n'ont jamais connu le bivouac et la bataille.

Les deux mécontents regardèrent le vieux soldat. Leurs yeux s'arrêtèrent d'abord sur les rides profondes de son visage d'aigle, — puis sur sa jambe de liège — et ils se détournèrent.

Pendant ce temps-là ma mère s'était levée doucement, et sous prétexte de chercher son ouvrage sur la table près de laquelle se trouvait l'oncle Roland, elle alla lui serrer la main.

— Messieurs, dit mon père, je ne crois pas que mon frère ait jamais entendu parler de Nichocore, le poète comique, et cependant il vient de le traduire par une heureuse paraphrase. — Le meilleur remède pour l'ivresse, avait dit Nichocore, c'est un malheur soudain. Eh bien, pour l'ivresse chronique, une continuité de malheurs réels doit être très-salutaire.

Aucune réplique ne fut faite par les deux mécontents, et mon père prit un gros livre.

II

— Mes amis, dit mon père en levant les yeux de dessus son livre et s'adressant à ses deux visiteurs : je connais une chose qui, plus douce qu'un malheur, vous ferait à tous les deux un grand bien.

— Qu'est-ce que c'est? demanda sir Sedley.

— Un sachet de safran porté sur le creux de l'estomac.

— Augustin, mon cher! dit ma mère d'un ton de reproche.

Mon père ne tint aucun compte de l'interruption, et poursuivit gravement :

— Rien de meilleur pour relever le courage. Roland n'a nul besoin de safran, parce qu'il est homme de guerre. Le désir de se battre et l'espoir de la victoire infusent dans le cœur une chaleur qui s'y conserve longtemps et soutient le système vital.

— Quel conte ! dit M. Trevanion.

— Mais les hommes de votre tempérament doivent avoir recours à des moyens artificiels — du nitre dans le bouillon, par exemple, depuis trois grains jusqu'à dix (les bestiaux qui se nourrissent de nitre engraisent), ou encore des aromes terrestres, tel qu'il en existe dans les concombres et les choux. Un certain grand seigneur se fait mettre tous les matins sous le nez, lorsqu'il se réveille, une motte de terre fraîche. Une bonne chose aussi est de se frictionner légèrement la tête avec de l'huile mêlée d'eau de roses et de sel. Mais je prescrirais préférablement le sachet de safran sur...

— Sisty, mon enfant, voulez-vous bien me chercher mes ciseaux ? me dit ma mère.

— Quelles balivernes nous débitez-vous là ! dit M. Trevanion ; à la question ! à la question !

— Balivernes ! s'écria mon père ouvrant de grands yeux, Je vous transmets l'avis de lord Bacon, — vous avez besoin de conviction, — la conviction naît de la passion, la passion vient du courage et le courage d'un sachet de safran. Vous, Beaudesert, d'un autre côté, vous voulez rester jeune. Celui-là reste le plus longtemps jeune qui vit le plus longtemps. Rien ne conduit plus sûrement à la longévité qu'un sachet de safran, pourvu toutefois qu'il soit porté sur le...

— Sisty, mon dé, je vous prie, dit ma mère.

— Vous vous raillez justement de nous, dit le souriant sir Sedley, et le même remède nous guérirait tous les deux ?

— Oui, reprit mon père, il n'y a pas à en douter. C'est dans le creux de l'estomac qu'est le grand plexus central des nerfs appelés ganglions. C'est de là qu'ils rayonnent à la tête et au cœur. M. Squills nous a démontré cela un jour, Sisty.

— Oui, dis-je, mais je n'ai jamais entendu M. Squills parler d'un sachet de safran.

— Enfant que vous êtes! ce n'est pas le sachet de safran; — c'est la foi au sachet de safran qui est le remède. Appliquez la foi au centre nerveux et tout ira bien! s'écria mon père.

III

— Mais une diabolique chose, c'est d'avoir une conscience trop scrupuleuse, dit le membre du Parlement.

— Et ce n'est pas une chose *angélique* de perdre ses dents incisives, dit en soupirant l'homme à la mode.

Là-dessus mon père se leva, et mettant la main dans son gilet, *more suo*, il prononça son fameux

SERMON

SUR

LA CONNEXITÉ DE LA FOI ET DE LA RÉOLUTION.

Fameux était ce sermon dans notre cercle domestique. Mais jusqu'à présent il n'en est pas sorti. Or, je suis bien certain que le lecteur ne lit pas ces mémoires sur la famille Caxton avec l'idée d'y trouver des sermons. La renommée de celui-ci n'ira donc pas plus loin. Tout ce que j'en dirai, c'est que jamais je n'en ai entendu de plus beau, et qu'il démontrait incontestablement, à moi du moins, les effets salutaires d'un sachet de safran appliqué au grand centre du système nerveux. Mais le sage Ali déclare que « un fou ne connaît pas ce qui le fait paraître petit aux yeux des autres, et qu'il refuse d'écouter celui qui lui donne un bon conseil. » Je ne prétends pas que les amis de mon père fussent des fous, et cependant cette définition de la folie pouvait très-certainement leur être appliquée.

IV

En effet, le fameux sermon ne produisit pas la conviction, mais la discussion; Trevanion se fit logique, Beaudesert sentimental. Mon père seul tint bon pour le sachet de safran. Lorsque le roi Jacques I^{er} dédia au duc de Buckingham sa Méditation sur l'Oraison Dominicale, il donna une raison très-sensée du choix qu'il faisait du duc pour lui décerner cet honneur. « Cette Méditation, disait le roi, a pour texte une prière très-courte et très-simple, d'autant plus faite par conséquent pour un courtisan; car les courtisans passent pour n'avoir la plupart ni le goût ni le loisir de dire de longues prières, préférant *courte messe et long dîner*. » Je suppose que ce fut par une raison semblable que mon père persista à dédier au politique et à l'homme à la mode cette courte moralité du sachet de safran. Il était évidemment persuadé que s'il pouvait les décider à se l'appliquer, ils n'en avaient pas besoin d'une autre, manquant de goût et de loisir pour de plus longues instructions. Et le sachet de safran revenait toujours et avec tant d'à-propos à chaque période de l'argument! Vous auriez pris mon père pour un de ces anciens champions plébéiens d'une ordalie populaire, à qui il était défendu de se servir ni de la lance ni de l'épée, et combattant avec un sac plein de sable au bout d'un fléau; arme très-assommante lorsqu'elle n'était remplie que de sable; mais un sac plein de safran e'était irrésistible! Quoique mon père fût seul contre deux, ils ne purent résister à une arme pareille. Après d'innombrables exclamations de M. Trevanion, après maintes douchereuses grimaces de sir Sedley Beaudesert, ils abandonnèrent franchement la partie, mais sans vouloir s'avouer vaincus.

— Assez, dit l'homme politique, je vois que vous ne me comprenez pas, et je dois continuer à me mouvoir par ma propre impulsion.

Le livre favori de mon père était les *Colloques d'Érasme*; il avait coutume de dire que ces Colloques pouvaient fournir une leçon ou un exemple dans chaque page. Ce fut en

puisant dans les *Colloques d'Érasme* qu'il répondit à M. Trevanion :

— Rabirius voulant faire lever son valet Syrus, lui cria : Allons, remue ! — Je remue, dit Syrus. — Je vois que tu remues, reprit Rabirius, mais tu ne *remues rien* (1). Pour en revenir au sachet de safran... ajoutait mon père, lorsque M. Trevanion l'interrompit en ces termes avec une sorte d'emportement :

— Au diable le sachet de safran ! Mais adoucissant son regard en mettant ses gants, il se tourna vers ma mère, et changea la conversation avec plus de politesse qu'il n'en avait naturellement, ou du moins habituellement :

— A propos, ma chère Mrs Caxton, poursuivit-il, j'aurais dû vous prévenir que lady Eléonor vient demain en ville exprès pour vous faire sa visite. Nous resterons à Londres pendant quelque temps, Augustin, et quoique Londres soit si désert, il est encore quelques personnes de distinction à qui je voudrais vous présenter vous et votre...

— Non, répondit mon père; votre monde et mon monde sont deux mondes différents. A vous les hommes, à moi les livres. Ni Kitty ni moi ne pouvons changer nos habitudes, même pour nos amis. Elle a beaucoup à faire et moi aussi. Les montagnes ne peuvent se déplacer, surtout quand elles *sont en travail*; mais Mahomet peut venir à la montagne aussi souvent qu'il lui plaira.

M. Trevanion insista, et sir Sedley Beaudesert exprima avec sa charmante douceur les mêmes prétentions. Tous les deux se vantaient de connaître des hommes de lettres que mon père serait bien aise de rencontrer. Mon père prétendit qu'il doutait qu'on pût le mettre en rapport avec des hommes de lettres plus éloquents que Cicéron ou plus amusants qu'Aristophane; mais en supposant qu'il en existe, j'aimerais mieux, ajouta-t-il, les consulter dans leurs livres que dans un salon. Enfin, il fut inébranlable, — et inébranlable également fut le capitaine Roland, mais sans avoir recours à tant d'arguments.

(1) N'ayant pas sous les yeux les *Colloques d'Érasme*, nous sommes seulement certain de rendre de notre mieux le double sens du texte anglais, où le verbe *move* est employé parce qu'il signifie à la fois *mouvoir* et *émouvoir*.

Alors M. Trevanion se tourna vers moi :

— Votre fils, du moins, doit voir un peu le monde.

Les yeux tendres de ma mère brillèrent à ces mots.

— Mon cher ami, dit mon père touché de la proposition, je vous remercie ; nous parlerons de cela, Pisistrate et moi.

Nos hôtes étaient partis. Mon père et ma mère, mon oncle et moi, nous nous mîmes au balcon tous les quatre, et jouîmes en silence de la fraîcheur de l'air, au clair de la lune.

— Augustin, dit ma mère au bout de quelques moments, je crains que ce ne soit pour moi que vous ayez refusé d'aller chez vos anciens amis. Vous saviez que tout ce beau monde me ferait peur et...

— Et que nous avons été heureux ensemble pendant plus de dix-huit ans, Kitty, sans tout ce beau monde, reprit mon père. Mes pauvres amis ne sont pas heureux et nous le sommes. Savoir se contenter de son bonheur est une maxime qui vaut le livre d'or de Pythagore. Les femmes de Bubastis (ma chère amie, Bubastis était une ville de l'ancienne Égypte où le chat était adoré), les femmes de Bubastis se tenaient respectueusement à l'écart des hommes d'Athribis, qui adoraient les musaraignes. Les chats sont des animaux domestiques. — Les musaraignes sont des bêtes errantes. Vous ne pouvez choisir un meilleur modèle, ma chère Kitty, que les femmes de Bubastis.

— Comme Trevanion est changé? remarqua l'oncle Roland d'un air rêveur... lui qui était si vif, si ardent!

— Il a commencé par courir tout d'abord trop vite pour gravir la montagne, dit mon père, et depuis ce temps-là il est toujours essoufflé.

— Et lady Eléonor, demanda l'oncle Roland avec hésitation; comptez-vous la voir demain?

— Oui, répondit mon père avec calme.

Quelque chose dans l'accent avec lequel l'oncle Roland avait fait la question, sembla porter une lueur soudaine dans le cœur de ma mère. Son instinct de femme l'alarma. Je la vis tressaillir, pâlir même au clair de la lune, et fixer les yeux sur mon père, tandis que sa main, qui avait saisi là mienne, tremblait convulsivement.

Je la compris. Oui, cette lady Eléonor était cette ancienne rivale dont jusqu'alors elle avait ignoré le nom.

Mais mon père conserva un air si tranquille, un regard si calme, qu'elle respira plus librement, et détachant sa main de ma main, la posa tendrement sur l'épaule de mon père. Quelques moments après, le capitaine Roland et moi, nous nous trouvâmes seuls, debout sur le balcon.

— Vous êtes jeune, mon neveu, dit mon oncle, et vous avez à relever le nom d'une famille déchue. Votre père fait bien de ne pas rejeter, pour vous, cette offre de Trevanion, de vous introduire dans le grand monde. Quant à moi, mes affaires à Londres paraissent terminées : je ne puis y trouver ce que je venais y chercher. J'ai envoyé chercher ma fille ; lorsqu'elle sera arrivée, je retournerai dans ma vieille tour, l'homme et la ruine achèveront de tomber ensemble.

— Bah ! mon oncle, il faut que je travaille et gagne de l'argent. Alors, nous réparerons la vieille tour et rachèterons le vieux domaine. Mon père vendra sa maison de brique rouge : nous lui disposerons une bibliothèque dans le donjon ; — nous vivrons tous ensemble, bien unis et tenant un grand état, comme autrefois nos ancêtres.

Pendant que je parlais, mon oncle fixait les yeux sur un angle de la rue où se tenait immobile une figure, moitié dans l'ombre, moitié dans la lumière de la lune. — Ah ! dis-je en suivant la direction de l'œil du capitaine, j'ai remarqué deux ou trois fois cet homme qui allait et venait sur le trottoir et levait la tête vers notre croisée. Nos visiteurs étaient alors avec nous et mon père en train de discourir, sans quoi je...

Avant que j'eusse complété ma phrase, mon oncle, étouffant une exclamation, me quitta brusquement, franchit le salon, descendit l'escalier, et il était dans la rue que j'étais encore, pétrifié par ma surprise, à la même place. Je restai au balcon et ne perdus pas de vue cette figure mystérieuse. Je vis le capitaine, livrant à l'air sa tête blanche sans chapeau, traverser la rue : la figure mystérieuse tressaillit, tourna le coin et s'enfuit.

Je courus alors pour rejoindre mon oncle, et j'arrivai à temps pour l'empêcher de tomber. Il appuya sa tête sur ma poitrine, et je l'entendis murmurer : — C'est lui !... c'est lui. Il nous a épiés ! il nous a vus ! il se repent.

V

Le lendemain, lady Eléonor fit sa visite... mais sans Fanny, à mon grand désappointement.

Peut-être l'incident de la veille avait-il porté dans le cœur de mon oncle quelque joie secrète qui le rajeunissait; mais certainement, lorsque lady Eléonor entra, il me parut avoir dix ans de moins. Avec quel soin avait été brossé son frac boutonné jusqu'au collet! Notez encore qu'il avait un col de cravate neuf; bref, le pauvre capitaine s'est rajusté à la satisfaction de son orgueil, et il avait en effet un certain air de fierté, les joues animées, un feu inaccoutumé dans les yeux, la tête droite; bref, une tenue sévère, martiale, comme s'il eût été à la tête de sa compagnie, prêt à repousser la charge d'un régiment de cuirassiers français.

Mon père, au contraire, était avec sa tenue de tous les matins, en robe de chambre et en pantoufles, car il ne s'habillait qu'un moment avant le dîner, par égard pour sa chère Kitty. Non qu'il eût oublié la visite attendue, mais rien n'annonçait qu'il en fût ému, sauf une légère compression de ses lèvres.

Lady Eléonor se montra admirable. Elle ne put dissimuler un peu de tremblement nerveux lorsqu'elle prit la main que lui tendit mon père; — elle tendit elle-même sa main libre à l'oncle Roland, dont elle remarqua très-bien le froid salut; mais son regard ne tarda pas à amener celui-ci à côté d'elle. Ce fut de la part du capitaine un acte de désertion de son drapeau, qui n'a de parallèle dans l'histoire que la conduite de Ney quand Napoléon revint de l'île d'Elbe. Puis, sans attendre que mon père la présentât, sans qu'un mot même eût été prononcé, lady Eléonor alla droit à ma mère avec une cordialité si caressante, avec une telle séduction dans son sourire, dans le son de sa voix et ses manières, que moi, qui connaissais intimement ce simple et tendre cœur, je m'étonnais de ne pas voir la pauvre femme se jeter au cou de lady Eléonor pour l'embrasser. Ce dut être un effort qui lui coûta de ne pas le faire. Mon tour vint ensuite, et ce que me dit lady Eléonor, ce qu'elle

ajouta à mon sujet dans la conversation générale, eut bientôt mis tout le monde à son aise, en apparence du moins.

Je ne puis me rappeler ce qui se dit : je ne crois pas que personne ait meilleure mémoire que moi ; mais une heure entière s'écoula, et il n'y eut aucun vide dans la conversation.

Avec un intérêt curieux et un examen que je cherchais à rendre impartial, je comparai lady Eléonor à ma mère. Je compris la fascination que la grande dame devait avoir exercée sur la première jeunesse de deux frères — si différents l'un de l'autre. Ce qui caractérisait lady Eléonor, c'était le *charme* — un charme indéfinissable. Ce n'était pas uniquement la grâce d'une éducation raffinée, quoique cette grâce y entrât pour beaucoup ; non, c'était plutôt un charme qui semblait naître d'une sympathie naturelle. Quelle que fût la personne à qui elle s'adressait, cette personne semblait pour le moment occuper toute son attention, intéresser toutes les facultés de son esprit. Elle avait un don de conversation vraiment particulier. Tout ce qu'elle disait vous paraissait la continuation de ce que vous lui disiez vous-même, comme si elle devinait vos pensées et les exprimait tout haut. Intelligence très-cultivée, elle était parfaitement exempte de pédantisme. Un mot, une allusion suffisait pour faire voir combien elle était instruite, sans mortifier ou embarrasser les ignorants. Oui, c'était là très-probablement la seule femme rencontrée par mon père qui pouvait être la compagne de sa vie savante et donner à son érudition une forme élégante. D'un autre côté, il y avait dans les sentiments de lady Eléonor une noblesse innée qui avait dû frapper tout d'abord un homme du caractère de l'oncle Roland : il était impossible qu'il fût resté insensible à cette distinction... Oui, elle aurait été la digne Orinda d'un jeune Amadis !

Il n'était pas difficile de deviner que lady Eléonor était ambitieuse — qu'elle aimait la gloire pour la gloire elle-même — qu'elle était fière — et qu'elle attachait du prix (un prix exagéré) à l'opinion du monde. Cela était évident dès qu'elle parlait de son mari ou de sa fille. Il me semblait qu'elle estimait les talents de l'un et la beauté de l'autre au point de vue de la supériorité sociale ou de l'*éclat* de la mode. Elle mesurait ces dons de la nature comme

le docteur Herman m'avait appris à mesurer la hauteur d'une tour, — par la longueur de l'ombre qu'elle projetait sur la terre.

Vous, mon cher père, avec une pareille femme, vous n'auriez pas passé dix-huit ans de votre vie à trembler et frissonner sur les marges d'un grand ouvrage.

Vous, mon cher oncle, avec une pareille femme, vous ne vous seriez jamais contenté d'une jambe de bois et de la médaille de Waterloo. Je comprends pourquoi M. Trevanion, vif et ardent, comme vous dites qu'il était dans sa jeunesse, tout entier aux succès pratiques de la vie, conquit le cœur de la noble héritière.

Eh bien, M. Trevanion n'a pas, avec une pareille femme, trouvé le bonheur. Et elle, a-t-elle été plus heureuse dans l'agitation de leur vie? Non; voyez-la à côté de ma mère, qui l'écoute et l'admire avec ses yeux bleus humides et entr'ouvrant ses deux lèvres de corail... lady Eléonor paraît flétrie. Fut-elle jamais aussi jolie que ma mère l'est encore? Jamais; non, mais elle fut plus belle. Quelle délicatesse dans ses traits, et cependant comme ils sont accentués, malgré toute leur délicatesse! Comme ce sourcil est bien dessiné, — comme ce profil légèrement aquilin est correct; comme ces lèvres sont classiques, ces lèvres qui, sans la fossette que creuse leur sourire, exprimeraient une dédaigneuse hauteur! Cette physionomie est belle, mais qu'elle est déjà fatiguée, que de cruelles épreuves a dû subir ce génie ambitieux, ce caractère nerveux et irritable! Mon cher oncle, je ne connais pas encore votre vie privée. Mais, quant à mon père, je suis bien sûr que s'il fût devenu plus grand sur terre avec lady Eléonor pour femme, il aurait été moins digne du ciel.

Enfin, une visite — redoutée, j'en suis sûr, par trois personnes, — ne se termina pas sans que j'eusse promis d'aller ce jour-là même dîner chez les Trevanion.

Lorsque nous fûmes entre nous, mon père poussa un long soupir, et promenant autour de lui des yeux satisfaits, dit : — Puisque Pisistrate nous abandonne, il faut nous consoler de son absence... Envoyons chercher le frère Jack, et allons tous les quatre à Richmond prendre le thé.

— Je vous remercie, Augustin, répondit l'oncle Roland, mais je n'ai nul besoin de cette partie-là, je vous assure.

— Sur votre honneur? lui demanda mon père se penchant à son oreille.

— Sur mon honneur!

— Ni moi non plus. Ainsi, continua mon père, Kitty, Roland et moi allons seulement nous promener afin d'être de retour à temps pour voir quelle jolie tournure les habits neufs qu'il vient de se faire faire à Londres vont donner à ce jeune Anachronisme. A proprement parler, il devrait aller à son dîner avec une pomme à la main et une colombe dans son sein... Mais non, ce n'était pas encore la mode chez les Athéniens : cette mode ne vint que du temps d'Alcibiade.

I

Vous pourrez juger de l'effet que produisit sur moi mon dîner chez les Trevanion, où j'avais eu une longue conversation avec lady Eléonor, lorsque, de retour à la maison, après avoir satisfait à toutes les questions de la curiosité paternelle, je dis avec un certain air d'embarras et les yeux baissés : — Mon cher père, je désirerais beaucoup, si vous n'avez à cela aucune objection, de... de...

— Quoi donc, mon enfant? demanda mon père avec bonté.

— D'accepter une offre que m'a faite lady Eléonor de la part de M. Trevanion. M. Trevanion a besoin d'un secrétaire. Il est assez bon pour passer par-dessus mon inexpérience, et prétend que je puis remplir la place, parce qu'il me sera facile de me mettre au courant. Lady Eléonor dit (continuai-je avec dignité) que ce sera pour moi un début important dans la vie politique : à tout événement, mon cher père, je verrai beaucoup le monde, et j'apprendrai ce que je crois m'être plus utile qu'aucune des choses qu'on m'enseignerait à l'Université.

Ma mère regarda mon père avec anxiété : — Ce sera, en effet, une grande chose pour Sisty, dit-elle timidement; et puis prenant courage, elle ajouta : — Et c'est justement la carrière à laquelle il est propre...

— Hem! dit mon oncle.

Mon père essuya ses lunettes d'un air pensif, et après une longue réflexion, il répondit :

— Vous pouvez bien avoir raison, Kitty. Je ne pense pas que Sisty soit propre à une vie studieuse : une vie active lui va mieux. Mais où conduit cette place que Trevanion vous propose ?

— Aux fonctions publiques, mon père, répliquai-je hardiment, au service de mon pays.

— Si c'est là le cas, remarqua l'oncle Roland, je n'ai pas un mot à dire. Mais il me semblait que pour un garçon de courage, un descendant des vieux Caxtons, l'armée...

— L'armée ! s'écria ma mère joignant les mains et regardant malgré elle la jambe de liège de mon oncle.

— L'armée ! répéta mon père avec humeur. Dieu me bénisse, Roland, vous semblez croire que l'homme n'est venu au monde que pour y recevoir des balles dans le corps. Aimeriez-vous à entrer dans l'armée, Pisistrate ?

— Non, mon père, si cela vous contrariait, ma tendre mère et vous... autrement, j'avoue...

— *Papæ* ? s'écria mon père en m'interrompant par son exclamation classique. Voilà bien l'effet de ce nom désagréable et ambitieux que vous avez donné à cet enfant, madame Caxton ; un Pisistrate pouvait-il être autre chose que le tourment d'une famille ? A cette idée de servir son pays je reconnais Pisistrate tout entier, *Pisistratus ipsissimus*. Si jamais j'avais un autre fils (*Dii meliora!*) vous n'auriez qu'à l'appeler Érastote ou Érostrate, et il incendierait le temple de Saint-Paul, lequel, par parenthèse, avait été originairement construit avec les pierres d'un temple de Diane. Certainement, mon cher Pisistrate, vous ferez mieux de servir votre pays avec une plume d'oie qu'avec une baïonnette que vous enfonceriez dans les côtes d'un malheureux Indien... Je ne vois pas pour le moment d'autres peuples que ceux de l'Inde qu'il faille tuer pour le service du pays... Eh ! Roland !

— C'est un beau champ de bataille que l'Inde, dit mon oncle sentencieusement ; c'est une pépinière de grands capitaines.

— Croyez-vous ? Alors ces plantes exigent un bien vaste terrain qu'on utiliserait mieux en le cultivant. En vérité, lorsque je considère que les plus grands capitaines du monde seront définitivement mis dans une boîte qui n'aura pas plus de sept pieds de long, je m'étonne de l'espace qu'il

faut pour croître et se développer à cette espèce d'*arbor mortis*. Cependant, Pisistrate, pour en revenir à votre requête, j'y penserai et j'en causerai avec Trevanion.

— Ou plutôt avec lady Eléonor, dis-je imprudemment. Ma mère eut un léger frisson et cessa de serrer ma main qu'elle tenait dans la sienne. Je me sentis blessé au cœur par l'intempérance de ma langue.

— Ce serait donc à votre mère de s'en charger, répondit mon père sèchement, si elle veut surtout savoir si vous aurez quelqu'un pour avoir soin de votre linge. Car je suppose qu'on veut vous loger chez Trevanion.

— Oh! non, s'écria ma mère; autant vaudrait alors qu'il allât à l'Université. Je m'imaginai qu'il resterait avec nous, qu'il irait chez M. Trevanion le matin et qu'il reviendrait coucher ici.

— Si je connais bien Trevanion, dit mon père, son secrétaire ne doit pas compter beaucoup sur le sommeil. Pauvre enfant, vous ne savez guère ce que vous désirez. Et cependant, à votre âge, je... Mon père s'interrompit brusquement. — Non, reprit-il après un long silence et comme dans un monologue : non, l'homme n'a jamais tant qu'il vit pour les autres. Le philosophe qui contemple la mer du haut d'un rocher est une image moins noble que le matelot qui lutte contre la tempête. Pourquoi serions-nous deux? et puis mon fils pourrait-il être un autre moi-même, mon *alter ego*, quand je le voudrai? Impossible.

Mon père se retourna sur sa chaise, et posant la jambe gauche sur le genou droit, me regarda en face; puis il me demanda avec un sourire :

— Mais, Pisistrate, me promettez-vous de toujours porter le sachet de safran?

VII

Je vais faire une longue enjambée dans mon récit. — Je suis de la maison chez les Trevanion. Une courte conversation de l'homme d'État avec mon père avait suffi pour décider celui-ci, qui fut principalement séduit par cette phrase : « Augustin, je puis vous promettre une chose, c'est qu'il ne sera jamais sans rien faire. »

Lorsque je me résume, je suis convaincu que mon père eut raison : il connaissait mon caractère et les tentations auxquels j'étais le plus exposé. En consentant à me laisser renoncer à l'Université pour entrer si prématurément dans le monde des hommes faits, il savait bien que j'étais naturellement si enclin au plaisir que j'aurais commencé par prendre mes vacances dans la vie universitaire et fini par tomber en consommation à force de travail pour réparer le temps perdu.

Mon père avait raison encore de penser que, quoique je fusse très-capable de me livrer à l'étude, je n'étais pas né pour être un savant.

Après tout, il s'agissait d'une expérience : j'avais du temps devant moi, et si l'expérience manquait, une année de retard n'était pas réellement une année perdue.

Me voici donc installé chez M. Trevanion : j'y suis depuis quelques mois. L'hiver va finir, le Parlement est ouvert, et la *saison* de Londres aussi. Je travaille durement... plus durement que je n'eusse travaillé dans un collège de Cambridge. Je puis vous faire le détail d'une journée pour vous donner une idée des autres.

M. Trevanion se lève à huit heures, et, quelque temps qu'il fasse, il va se promener à cheval pendant une heure avant le déjeuner. A neuf heures, il déjeune dans le boudoir de sa femme. A neuf heures et demie, il vient dans son cabinet, et s'attend à y trouver faite par son secrétaire la tâche que je vais vous expliquer.

Chaque soir, ou plutôt chaque matin, c'est-à-dire à trois heures après minuit, en rentrant de la chambre des communes, l'usage de M. Trevanion est de laisser sur la table dudit cabinet une liste d'indications pour ledit secrétaire. Celle-ci que je prends au hasard parmi plusieurs que j'ai conservées, vous montrera si ces indications étaient d'une nature variée :

« 1° Rechercher dans les rapports des comités de la chambre des lords, pendant ces sept dernières années, tout ce qui s'est dit sur la culture du chanvre, — et m'en marquer les passages.

» 2° Rechercher dans les mêmes rapports tout ce qui est relatif à l'émigration irlandaise.

» 3° Rechercher dans le second volume de *l'histoire de l'homme*, par lord Kames, le passage sur la logique de Reid.

— Je ne sais où est l'ouvrage.

» Comment se termine le vers commençant par *Lumina conjurent inter*, etc., etc.? Est-ce un vers cité par Gray? Voir.

» 5° Fracastor a dit :

« Quantum hoc *infecit vitium* quot *adiverit urbes*. »

» Ne devrait-on pas lire *infecerit* au lieu d'*infecit*? Si vous ne le savez pas, écrivez à votre père.

» 6° Écrire les quatre lettres pour lesquelles je laisse des notes, relativement aux cours ecclésiastiques.

» 7° Prendre les tableaux statistiques de la population, — et y copier la moyenne des naissances et décès des cinq dernières années dans le Devonshire et le Lancashire.

» 8° Répondre à ces six lettres de demandes — négativement, mais poliment.

» 9° Écrire les six autres lettres à mes électeurs pour leur dire que je n'ai aucun crédit auprès du gouvernement.

» 10° Voir, si vous en avez le temps, ce que peuvent valoir les livres nouveaux que je laisse sur la table ronde.

» 11° J'ai besoin de savoir tout ce qui est relatif au maïs ou blé de Turquie.

» 12° Longin a dit quelque part quelque chose sur le regret que laissent des études pour lesquelles on ne se sent aucun goût (la vie politique, je suppose). Qu'est-ce que c'est?

» N. B. Longin n'est pas dans mon catalogue de Londres ; mais il est ici, je le sais, dans une boîte de la chambre des rebuts.

» 13° Rectifier les calculs que je laisse sur la taxe des pauvres. J'ai fait une erreur quelque part, etc., etc. »

Certainement mon père connaissait M. Trevanion lorsqu'il disait qu'il lui fallait un secrétaire qui pût se passer de sommeil. Pour que tout ce qui précède soit prêt à neuf heures et demie, je me lève avant le jour. A neuf heures et demie, je suis encore occupé à chercher Longin, lorsque M. Trevanion arrive avec un paquet de lettres.

Il me tombe en partage une moitié de ces lettres auxquelles il faut répondre, et pour cela je reçois des indications verbales, espèce de conversation tachygraphique. Tandis que j'écris, M. Trevanion lit les gazettes, — examine ce que j'ai fait, y ajoute des annotations, les unes pour le Parlement, les autres pour la conversation ou pour sa correspondance, — parcourt les papiers parlementaires de la matinée, et écrit des indications pour en faire des extraits, des abrégés, des comparaisons avec d'autres qui ont peut-être vingt ans de date. A onze heures il se rend à un comité de la chambre des communes, — me laissant beaucoup à faire, — jusqu'à son retour, qui a lieu à trois heures et demie. A quatre heures, Fanny glisse sa tête dans le cabinet... et je perds la mienne. Quatre fois la semaine, M. Trevanion disparaît pour le reste de la journée va dîner chez Bellamy ou au club, — et à huit heures m'attend au Parlement, où il faut que je me trouve au cas qu'il ait besoin d'un renseignement ou d'une citation. Il me relâche alors — généralement avec une autre liste d'instructions.

Néanmoins j'ai mes jours de congé. Les mercredis et les samedis M. Trevanion donne à dîner, et je rencontre à sa table les hommes les plus éminents des deux partis ; car M. Trevanion est lui-même des deux partis, — ou plutôt d'aucun, ce qui revient au même. Le mardi, lady Eléonor me donne un billet pour l'Opéra, et j'entre dans la salle, à temps au moins pour le ballet. J'ai déjà des invitations pour les bals et les soirées, car je passe pour un fils aîné qui a de grandes espérances. On me traite comme il convient de traiter un Caxton qui a le droit de mettre, si cela lui plaît, un *De* avant son nom. Je suis devenu très-élégant, j'ai pris un goût pour la toilette, — bien naturel à dix-huit ans. J'aime tout ce que je fais et j'aime tout ce qui m'entoure. Je suis amoureux fou de Fanny, ce qui ne l'empêche pas de me briser le cœur en faisant la coquette avec deux membres de la chambre des lords, un officier aux gardes, trois anciens membres de la chambre des communes, sir Sedley Beaudesert, un ambassadeur et tous ses attachés, enfin, positivement (l'audacieuse coquette !) avec un évêque en perruque qui, à ce qu'on prétend, a l'intention de se remarier.

Pisistrate perd son teint frais ; il maigrit ; sa mère assure

qu'il a bien meilleure tournure, — ce qu'il attribue modestement aux habits que lui a faits Stultz et à ses bottes vernies. L'oncle Jack déclare que c'est un homme parfait; mais son père l'examine aussi et écrit à M. Trevanion :

« Cher Trevanion,

« J'ai refusé des appointements pour mon fils : donnez-lui un cheval et deux heures par jour pour le monter. Tout à vous.

» AUGUSTIN CAXTON. »

Le lendemain, j'étais le maître d'une jolie jument baie et je faisais une promenade équestre à côté de Fanny Trevanion. Hélas! hélas!

VIII

Je n'ai pas fait mention de mon oncle Roland dans mon précédent chapitre. Il est parti — il est allé lui-même en France — pour chercher sa fille, et son absence dure plus longtemps que nous ne l'avions pensé. Cherche-t-il son fils encore — là-bas comme ici?

Mon père a terminé la première partie de son ouvrage en deux gros volumes. L'oncle Jack qui depuis quelque temps a l'air triste et ne sort plus guère, excepté le dimanche (jour qui nous rassemble tous chez mon père où nous dinons) — l'oncle Jack, dis-je, a entrepris de faire acheter le manuscrit par un éditeur.

— Ne vous flattez pas trop, dit l'oncle Jack en enfermant ledit manuscrit dans deux cartons rouges qui appartinrent à une de ses défuntes compagnies, ne vous flattez pas trop sur le prix. Ces libraires ne hasardent jamais beaucoup sur un premier ouvrage. Il faut bien le prier pour qu'ils daignent y jeter un coup d'œil.

— Ah! répondit mon père, s'ils veulent seulement le publier à leurs risques, je ne serai pas très-difficile pour les autres conditions. « Rien de grand, a dit Dryden, ne sortit jamais d'une plume vénale. »

— Soite et très-folle observation de Dryden, répliqua l'oncle Jack. Il aurait dû mieux savoir le métier.

— Oh ! il le savait bien, dis-je, car il se servait de sa plume pour remplir ses poches, le pauvre homme !

— Sa plume n'était pas cependant vénale, maître Anachronisme, dit mon père. Un boulanger ne peut pas être appelé vénal parce qu'il vend ses pains ; il n'est vénal que s'il vend sa conscience. Dryden ne vendait que ses pains.

— Et il faut que nous vendions les vôtres, s'écria l'oncle Jack avec emphase, un millier de livres sterling (vingt-cinq mille francs) le volume ou à peu près, n'est-ce pas ?

— Mille livres sterling un volume ! répliqua mon père ; mais Gibbon, je crois, n'en reçut pas davantage.

— Très-vraisemblablement Gibbon n'avait pas un oncle Jack pour veiller à ses intérêts, dit M. Tibbets en riant et se frottant les mains. Non ! deux mille livres sterling les deux volumes ! c'est un sacrifice mais je recommande toujours la modération.

— Je serais heureux, en vérité, si le livre rapportait quelque chose, reprit mon père évidemment fasciné ; car ce jeune homme est assez dispendieux, et vous, mon cher Jack, — peut-être que la moitié de la somme pourrait vous être utile ?

— A moi, mon cher frère ! s'écria l'oncle Jack ; — à moi ! à moi qui, lorsque ma nouvelle spéculation aura réussi, serai millionnaire !

— Avez-vous une nouvelle spéculation, cher oncle ? Quelle est-elle ? demandai-je avec intérêt.

— Motus ! répondit l'oncle Jack posant l'index sur sa lèvre et regardant tout autour de nous, motus, motus !!!

PISISTRATE. Une grande compagnie nationale pour faire sauter les deux chambres du Parlement ?

M. CAXTON. Sur mon âme, j'espère que c'est quelque chose de plus nouveau que cela ; car, à en juger par les journaux, les deux chambres n'auront pas besoin de l'aide du frère Jack pour se faire sauter l'une par l'autre.

L'ONCLE JACK (avec mystère). Les journaux ! Vous ne lisez pas souvent un journal, Augustin Caxton.

M. CAXTON. C'est bien vrai, John Tibbets.

L'ONCLE JACK. Eh bien, si ma spéculation vous faisait lire un journal tous les jours ? (L'oncle Jack s'échauffant et étendant les mains au feu.) Un journal aussi vaste que le *Times* ?

M. CAXTON (avec inquiétude). Jack, vous m'alarmez!

L'ONCLE JACK. Et si je vous faisais écrire dans ce même journal, qui plus est... un premier-Londres (1)?

M. CAXTON. (Il repousse sa chaise en arrière, saisit la première arme qu'il trouve sous sa main, et jette à l'oncle Jack une grande phrase en grec : « Τοῦς μὲν γὰρ εἶναι χαλέπους οἴε λαὶ ἀνθρωποφαγεῖν. (2). »

L'ONCLE JACK (sans être intimidé). Oui, et y introduire autant de grec qu'il vous plairait?

M. CAXTON (rassuré et se radoucissant). Mon cher Jack, vous êtes un grand homme! Nous vous écoutons.

L'oncle Jack commença.

Mais d'abord, peut-être mes lecteurs ont-ils remarqué que cet illustre spéculateur avait réellement d'heureuses idées. Ses spéculations en elles-mêmes contenaient toujours quelque chose de solide sous la coquille, quelque arides qu'elles fussent extérieurement, et c'était ce qui faisait de mon oncle un homme si dangereux. L'idée nouvelle dont il s'était emparé fera, j'en suis sûr, un de ces jours, la fortune de quelqu'un — et je le dis avec un soupir, en songeant combien la famille a perdu. Qu'on sache donc qu'il ne s'agissait de rien moins que de fonder un journal quotidien sur le plan du *Times*, mais consacré exclusivement aux arts, à la littérature, aux sciences — au progrès intellectuel en un mot. Je dis sur le plan du *Times*, parce qu'on devait imiter l'immense cadre de cet astre de la presse quotidienne. Le journal de l'oncle Jack devait être le *Salmonée littéraire du Jupiter politique*, et il aurait fait rouler son tonnerre sur le pont des connaissances agréables et utiles. Tout aurait trouvé sa place dans ce grand foyer de lumière : il aurait eu dans toutes les parties du globe des correspondants pour le tenir au courant de tout ce qui intéressait l'esprit humain, depuis les travaux des mission-

(1) *A leader* est le mot technique de la presse anglaise pour désigner l'article qui résume les séances des chambres ou qui traite la question à l'ordre du jour.

(2) « *Quelques-uns étaient assez barbares pour manger leurs semblables.* » Cette phrase est de Strabon et s'adresse aux Scythes. Je nomme cet auteur parce que Strabon n'est pas de ceux qu'on sache généralement par cœur, à moins d'être, comme mon père, occupé d'une histoire des erreurs humaines.

naires dans les îles de la mer du Sud ou les recherches de ces voyageurs partis pour découvrir cette illusion géographique qu'on appelle Tombouctou, jusqu'au dernier roman publié à Paris ou la dernière correction d'un texte grec dans les Universités allemandes. Destiné à amuser, à instruire, à intéresser... que n'aurait-il pas fait? Il n'était pas un homme dans tout l'univers des lecteurs, non-seulement dans les trois-royaumes, non-seulement dans l'empire britannique, mais encore sous la voûte des cieux, qu'il ne dût atteindre de quelque manière, à la tête, au cœur ou à la bourse. Le plus excentrique des citoyens de la grande république intellectuelle aurait pu y trouver son dada, comme disent les Français, son *hobby-horse*, comme disent les Anglais.

— Réfléchissez donc! s'écria l'oncle Jack, réfléchissez donc à la marche de l'esprit humain, réfléchissez à la passion pour l'instruction à bon marché, voyez combien peu les besoins du siècle sont satisfaits au moyen des journaux trimestriels, mensuels et hebdomadaires! Se contenterait-on d'un journal politique par semaine? Non; et vous voulez qu'on se contente d'un seul journal hebdomadaire pour les questions qui intéressent bien plus les masses que la politique. Mon *Times* littéraire une fois lancé, chacun s'étonnera que les gens aient pu vivre en s'en passant. Mais aussi ils n'ont pas vécu, ils ont végété; ils ont languï dans les cavernes et les trous comme les *Troggedikes*.

— Troglodytes, dit mon père avec calme : de *troggle*, caverne, et *dumi*, aller en bas. Les Troglodytes habitaient l'Ethiopie et avaient leurs femmes en commun.

— Quant à ce dernier point, reprit l'oncle Jack qui acceptait candidement la correction et l'explication, je ne dis pas que le public pousse les choses jusque-là; mais une comparaison n'est jamais exacte dans tous ses termes, et le public n'en est pas moins un public trogledumique ou comme vous voudrez l'appeler, comparativement à ce qu'il deviendra sous la lumière de mon *Times* littéraire. Mes amis, ce sera une révolution complète dans le monde. La littérature sortira de ses nuages pour entrer dans les salons, dans les chaumières, dans les cuisines. Le plus frivole dandy, la plus coquette des femmes à la mode, y trouveront quelque chose à leur goût; l'homme le plus occupé

dans la haute finance ou derrière un comptoir y acquerra quelque nouvelle connaissance pratique. Ce sera le tableau des progrès continuels de la théologie, de la médecine, et même de la jurisprudence. L'Hindou me lira sous les larges feuilles du bananier, l'odalisque dans les harems d'Orient, l'Indien d'Amérique sous son wigwam en fumant le calumet de paix. Je réduirai la politique à son rôle convenable dans les transactions de la vie : j'élèverai la littérature à son rang supérieur dans la pensée du genre humain. C'est une grande idée que j'ai eue, et mon cœur se gonfle d'orgueil quand je la contemple.

Mon père était évidemment séduit ; il se leva avec émotion et dit sérieusement :

— Mon cher Jack, oui, c'est une grande pensée, et je vous honore de l'avoir eue ! Vous avez raison mille fois, — ce serait une révolution ; ce serait faire insensiblement l'éducation des hommes. Sur mon âme, je serais fier d'écrire un grand article ou un paragraphe dans un pareil journal. Jack, vous vous immortaliserez !

— Je le crois, répondit l'oncle Jack modestement ; mais je ne vous ai pas encore dit un mot sur le plus grand attrait de l'entreprise...

— Ah ! et c'est...

— La partie des *annonces* ! s'écria mon oncle déployant ses mains avec tous les doigts en angles, comme les fils d'une toile d'araignée. Les annonces !... Ah !... pensez-y, — un véritable *Eldorado*. Les annonces, en nous tenant aux calculs les plus modérés, nous rapporteront cinquante mille livres sterling par an. Mon cher Pisistrate, je ne me marierai jamais ; vous êtes mon héritier ; embrassez-moi !

Ce disant, mon oncle Jack se jeta à mon cou et étouffa par sa tendre embrassade le doute prudent que mes lèvres allaient exprimer.

Ma pauvre mère, moitié souriant, moitié sanglotant, disait :

— Et ce sera *mon* frère qui rendra à *son* fils tout ce qu'il a fait pour moi.

Mon père allait et venait dans le salon, plus excité que je ne l'avais jamais vu, et répétait :

— Je suis resté jusqu'ici un être inutile, oui, un être

inutile : la vraie gloire est de se dévouer à l'amélioration des autres. Je ne resterai pas en arrière.

L'oncle Jack avait enfin réussi cette fois ! il avait trouvé le seul hameçon auquel on pût faire mordre un homme du caractère de mon père. Je vis qu'il était pris ou décidé à se laisser prendre ! et moi-même, n'étais-je pas un peu ébloui, tout en souriant avec mon espièglerie naturelle de la facilité avec laquelle plus savant que moi se livrait à l'appât de la déception ?

— Motus, me dit l'oncle Jack après m'avoir si étroitement embrassé, pas un mot à M. Trevanion ni à personne.

— Mais pourquoi ?

— Pourquoi ? Dieu me bénisse ! Pourquoi ? Si mon plan est éventé, doutez-vous que quelqu'un ne prenne les devants ? Vous m'effrayez, mon neveu. Promettez-moi d'être muet comme la tombe.

— Je serais cependant charmé de savoir l'opinion de Trevanion, dit mon père.

— Autant vaudrait consulter le crieur public. Frère, je me suis fié à votre honneur. Mon neveu, dans le foyer domestique tous les secrets sont sacrés ; mon neveu, je...

— Mon cher oncle, vous n'avez pas besoin d'insister davantage : je ne soufflerai pas un mot

— Ah ! vous pouvez vous fier à lui, Jack, j'en suis sûre, dit ma mère.

— Et aussi je m'y fie, reprit mon oncle. Mais puis-je vous demander un verre d'eau... avec quelques gouttes d'eau-de-vie... et un biscuit... ou une sandwich ? A parler ainsi, je me creuse l'estomac.

Mon regard examina l'oncle Jack... Pauvre oncle Jack, comme il avait maigri !

SEPTIÈME PARTIE

I

Je doute que l'oncle Jack connût beaucoup Démocrète d'Abdère ; mais certainement il y avait une grande analogie entre sa philosophie et celle de ce sage fantasque. Comme lui il peuplait l'air d'images colossales dont l'ombre se répandait sur toutes ses rêveries et toutes ses divinations : leur influence modifiait toutes ses sensations et toutes ses idées ; que dis-je ? il n'était plus lui-même, éveillé ou endormi, que la réflexion d'une illusion grandiose.

Aussitôt que l'oncle Jack se fut emparé du manuscrit de l'*Histoire des erreurs humaines*, il comprit qu'il avait trouvé le *point d'appui* si longtemps cherché en vain, et qu'il pouvait enfin faire mouvoir à son gré le monde caxtonien avec le levier d'Archimède.

Un jour ou deux après la conversation que j'ai rapportée dans mon précédent chapitre, je rencontrai l'oncle Jack qui sortait de la caisse du banquier de mon père, et depuis ce temps-là il n'y eut plus de motif qui l'empêchât de visiter sa famille tous les jours de la semaine aussi bien que le dimanche. En effet, il ne se passait guère de jours sans qu'il vint s'entretenir longuement avec son beau-frère ; n'avait-il pas à lui rendre compte de toutes ses entrevues avec les éditeurs ? Naturellement il revenait à l'idée de son *Times littéraire*, qui avait ébloui l'imagination de mon pauvre père, et une fois qu'il avait chauffé le fer, l'oncle Jack était un homme trop habile pour ne pas le frapper pendant qu'il était chaud.

Lorsque je pense à la simplicité que le savant au cœur

généreux montra en cette crise de sa vie, j'avoue que j'éprouve moins de pitié que d'admiration. Nous avons vu qu'après vingt ans d'une érudition indolente, s'était tout à coup réveillée cette ambition qui est l'instinct de l'homme de génie : la préparation sérieuse d'un grand ouvrage sur lequel il fallait appeler l'attention du monde, avait insensiblement rendu le solitaire silencieux aux charmes de ce monde bruyant et avait excité en lui le noble remords d'avoir jusque-là fait si peu pour ses semblables. Était-ce donc assez d'écrire des volumes in-quarto sur l'histoire des erreurs humaines ! N'était-ce pas son devoir, quand l'occasion se présentait, de déclarer à l'erreux toujours triomphante cette guerre de chaque jour de chaque heure, qui est la chevalerie de la science. Saint Georges ne disséquait pas des dragons morts, il combattait les dragons vivants. Londres aussi, avec cette atmosphère des grandes capitales qui ajoute au souffle vital son oxygène magnétique, excita les pulsations de ce cœur naguère engourdi. Dans sa retraite de province, mon père ne lisait que les vieux auteurs et vivait avec eux dans les siècles passés. A Londres, pendant les intervalles de son travail, et surtout à présent que le Grand Ouvrage était suspendu, au moment de prendre rang lui-même, il examina la littérature contemporaine. Cette littérature fit sur lui une impression prodigieuse. Il ne ressemblait pas à la généralité des savants et même des lecteurs scientifiques qui, dans leur respect superstitieux pour les morts, sont toujours prêts volontiers à sacrifier les vivants. Il rendit justice à la merveilleuse facilité qui caractérise les auteurs du siècle actuel. Par siècle actuel, je n'entends pas seulement le jour d'aujourd'hui : je commence avec le siècle. « Ce qui distingue la littérature de notre temps, dit mon père discutant cette question avec M. Trevanion, c'est *l'intérêt humain* ; les écrivains ne sont plus, il est vrai, des savants s'adressant à des savants, mais des hommes à des hommes — non qu'il y ait moins de savants, mais parce que le public lisant est plus nombreux. Les auteurs de toutes les époques cherchent ce qui intéresse leurs lecteurs. Ce qui intéressait une vingtaine de moines ou d'érudits n'est pas ce qui peut intéresser une multitude. Le monde littéraire était jadis une oligarchie, c'est aujourd'hui une république. C'est l'état général de

l'atmosphère qui nous empêche de distinguer la dimension de tel ou tel astre. Ne voyez-vous pas qu'avec l'éducation des masses s'est créée la littérature des affections? Toute opinion trouve un interprète, tout sentiment un oracle. Comme Épiménide j'ai, dormi dans une caverne; à mon réveil, je retrouve avec de la barbe au menton ceux que j'avais quittés enfants. Des villes se sont édifiées sur des espaces où régnait la solitude du désert.

Par là on peut apercevoir les causes du changement qui s'était fait en mon père. Comme Robert Hall le disait, je crois, du docteur Kippis, il avait accumulé tant de volumes sur le sommet de sa tête, que le cerveau en était oppressé; — à la fin, l'électricité avait atteint le cœur, et du cœur avait communiqué au cerveau une secousse salutaire. Mais j'abandonne mon père à ses influences et à ses continuelles conversations avec l'oncle Jack, pour parler de moi, — en véritable égoïste.

Grâce à M. Trevanion, mes habitudes n'étaient pas de celles qui favorisent les amitiés avec les oisifs; mais je fis la connaissance de quelques jeunes gens, un peu plus âgés que moi, qui occupaient des places subordonnées dans les ministères et les administrations publiques ou faisaient leur stage au barreau. Ces jeunes gens ne manquaient pas de talent, mais ils ne s'étaient pas encore laissé absorber par la routine prosaïque de la vie. Leurs heures d'étude et de travail ne les rendaient que plus disposés à jouir des heures de distraction. Lorsque nous nous réunissions, nous formions une bande joyeuse. Nous n'avions ni assez d'argent pour être très-prodiges, ni assez de loisirs pour être très-dissipés; nous ne nous en amusions pas moins cependant. Mes nouveaux amis possédaient une étonnante érudition en matière de théâtre. Depuis l'opéra jusqu'au ballet, depuis *Hamlet* jusqu'au dernier vaudeville traduit du français, ils savaient sur le bout du doigt de leur gant jaune paille toute la littérature dramatique. Acteurs et actrices, ils connaissaient tous les personnages des coulisses, et petits Walpoles parfaits, ils auraient pu vous raconter le plus petit détail de la chronique du jour. Rendons-leur justice, toutefois: ils n'étaient pas de médiocres adeptes dans une science plus grave et plus nécessaire en ce bas monde, qui n'est pas toujours le meilleur des mondes. Ils parlaient

aussi familièrement des acteurs de la politique courante que des héros de la pièce nouvelle, et réglait en arbitres consciencieux les prétentions des hommes d'État rivaux. Ils ne prétendaient pas être initiés à tous les mystères des cabinets étrangers (excepté un surnuméraire du *Foreign-Office*, qui se vantait de savoir exactement ce que la Russie ferait de l'Inde... (lorsqu'elle l'aurait prise à l'Angleterre), mais, en revanche, la plupart avaient pénétré les plus intimes secrets de notre propre gouvernement. Il est vrai encore que, fidèles au système de la subdivision du travail, chacun d'eux avait choisi pour son observation spéciale un des ministres du cabinet; semblables aux plus habiles chirurgiens qui, quoique profondément versés dans la science de la structure générale de notre machine, fondent leur réputation anatomique sur quelque organe particulier: l'un prenant le cerveau, l'autre l'estomac, un troisième la moelle épinière, un quatrième peut-être se contentant du petit doigt; — de même un de mes amis s'était approprié le ministère de l'intérieur, un autre les colonies, et un troisième, que nous proclamions un Talleyrand futur ou pour le moins un cardinal de Retz, s'était dévoué à l'analyse de sir Robert Peel, de manière à pouvoir dénoncer toutes les pensées de ce profond et insondable politique, rien qu'à le voir boutonner ou déboutonner son habit. Avocats ou employés du gouvernement, ils avaient tous une grande idée d'eux-mêmes, parlant plus volontiers de ce qu'ils *seraient* que de ce qu'ils *feraient* un jour. Comme le roi des hommes à la mode de notre époque le disait de lui en paraphrasant Voltaire: « Ils avaient dans leurs poches des lettres adressées à la Postérité... quoique ces lettres courussent la chance de ne pas être remises. » Il y aurait bien eu quelque chose à redire sur quelques-uns de ces jeunes fats, mais, en somme, ils méritaient plus d'intérêt que les frivoles coureurs de plaisirs. Une sorte de ressemblance de famille les caractérisait; c'était, chez tous, une surabondance de vie et d'activité, — une ambition franche, une ardeur à la fois sérieuse et gaie aux heures du travail — un bonheur d'écolier aux heures de récréation.

Le contraste le plus parfait existait entre ces jeunes gens et sir Sedley Beaudesert, qui était remarquablement affectueux pour moi et dont la maison de garçon m'était

toujours ouverte après midi, sir Sedley Beaudesert n'étant visible pour personne que son valet de chambre avant cette heure. Quelle admirable maison de garçon! — avec ses fenêtres donnant sur le parc Saint-James, et dans l'embrasement des fenêtres, des sofas sur lesquels vous pouviez vous étendre à votre aise, comme le philosophe dans Lucrèce :

Despicere unde queas alios, passimque videre,
Errare (1).

en voyant la foule des promeneurs passer et repasser sans la fatigue de vous y mêler, surtout si le vent était à l'est.

Aucune affectation de somptuosité ou de ce que les Français et les tapissiers appellent *recherche* dans cette maison, mais une merveilleuse accumulation de tout ce qu'il y a de plus confortable. Là trouvait sa place tout fauteuil commode par brevet d'invention pour vous inviter à la paresseuse rêverie, et près de chaque fauteuil une petite table sur laquelle vous pouviez déposer votre livre ou votre tasse à café, sans autre peine que d'étendre la main. En hiver, on n'imaginait rien de plus chaud que les rideaux ouatés et les tapis d'Arxminster; en été, rien de plus frais que les rideaux en mousseline et les nattes de l'Inde. Mais je défiera celui qui n'a pas dîné chez sir Sedley Beaudesert de savoir jusqu'où va la perfection d'un dîner. Certainement si ce personnage distingué eût pu être un égoïste, il eût été le plus heureux des hommes. Malheureusement pour lui, il était singulièrement aimable et bienveillant; il avait la *bonne digestion* et non le *mauvais cœur*, double condition de l'art d'être heureux selon le monde. C'était une compassion sincère qu'il éprouvait pour quiconque ne vivait pas dans une maison avec des fauteuils commodes par brevet d'invention et des guéridons à café, — ou dont les fenêtres ne donnaient pas sur le parc avec des sofas nichés dans les embrasements. De même que Henry IV souhaitait que chacun de ses sujets eût la *poule au pot*, si sir Sedley Beaudesert avait été roi, il eût voulu qu'on servît à chacun des siens un cornichon vert pour assaisonner son poisson, et une carafe d'eau à la glace entre son morceau de pain et

(1) D'où vous pouviez apercevoir les autres et les voir passer.

son fromage. Il montrait en politique une simplicité naïve qui contrastait délicieusement avec sa finesse en matière de goût. Je me rappelle lui avoir entendu dire pendant qu'on discutait le bill sur la bière : « On ne devrait pas laisser boire de la bière aux pauvres ; c'est une boisson qui prédispose trop aux rhumatismes ! La meilleure boisson dans un travail forcé est le champagne sec (non mousseux). J'en ai fait l'épreuve lorsque je chassais dans le marais. »

Indolent comme était sir Sedley, il s'était arrangé de manière à faciliter par de nombreux canaux l'écoulement de sa grande richesse.

D'abord, comme propriétaire de terre, il était continuellement assiégé par une armée de fermiers dans la gêne, de vieillards indigents, de quêteurs au nom des sociétés de bienfaisance, et de braconniers qui se plaignaient qu'il les avait ruinés en abandonnant ses réserves de chasse pour plaire à ses tenanciers.

Ensuite, comme homme de plaisir, tout le beau sexe avait à exercer sur lui des réclamations légitimes. Depuis la duchesse infortunée dont il avait le portrait *perdu* sous un double couvercle de tabatière, jusqu'à une blanchisseuse sans ouvrage à laquelle il avait jadis fait compliment sur les plis d'un jabot de dentelle, — il suffisait d'être une fille d'Ève pour fonder de justes droits sur la fortune de sir Sedley fils d'Adam.

Enfin, comme amateur des arts et respectueux serviteur de toutes les muses, sir Sedley Beaudesert voyait tous ceux que le patronage du public trahissait — peintres, acteurs, poètes, musiciens — se tourner du côté de son compatissant sourire comme les tournesols fanés se tournent vers le soleil. Ajoutez à tout cela la foule multiple de tous ceux qui avaient entendu parler de la réputation de générosité de sir Sedley Beaudesert, et vous aurez une idée de ce que coûtait une telle réputation. Dans le fait, quoique sir Sedley ne pût pas dépenser pour *lui-même*, à rigoureusement parler, le cinquième de son revenu princier, je ne doute pas qu'il avait de la peine à joindre, comme on dit, les deux bouts à la fin de l'année. S'il y parvenait, il le devait peut-être à deux règles que sa philosophie avait adoptées péremptoirement : il ne faisait pas de dettes et ne

jouait jamais, deux admirables déviations de l'habituelle routine des hommes de plaisir que je crois pouvoir attribuer à sa bienveillance naturelle. Il plaignait vivement un infortuné poursuivi par ses créanciers. « Pauvre diable! disait-il, ce doit être pour lui si pénible de passer sa vie à répondre toujours : Non! » tant il connaissait mal cette classe de prometteurs! comme si un débiteur répondait jamais : Non! On demandait au beau Brummel s'il aimait les légumes, et il avoua qu'il avait un jour mangé un petit pois. De même sir Sedley Beaudesert avouait qu'il avait un jour joué gros jeu au piquet. « Je fus assez malheureux pour gagner, ajoutait-il en parlant de cette imprudence, et je n'oublierai jamais quel chagrin se peignit sur le visage de celui qui me paya. A moins de pouvoir toujours perdre, ce serait pour moi un vrai purgatoire sur terre que de jouer. »

Quelle différence entre M. Trevanion et sir Sedley dans leur bienveillance! M. Trevanion avait un grand mépris pour la charité individuelle. Il mettait rarement la main à sa bourse, il tirait un mandat sur ses banquiers. Une congrégation avait-elle besoin d'une église, un village d'une école, une rivière d'un pont, M. Trevanion prenait la plume, faisait des calculs, trouvait la somme exacte qu'il fallait par une formule algébrique, et la payait comme il eût payé le mémoire de son boulanger. Il est juste d'avouer que l'homme dans la détresse digne de sa compassion n'y faisait pas appel en vain. Mais il est étonnant combien il dépensait peu de cette manière; car il était difficile de convaincre M. Trevanion qu'un homme digne de compassion pût être assez malheureux pour avoir recours à l'aumône.

Je crois cependant que M. Trevanion faisait infiniment plus de bien réel que sir Sedley; mais il le faisait comme une opération de l'intelligence, — rarement par une impulsion du cœur. Je suis fâché d'ajouter que la grande différence était que le malheur semblait toujours s'accumuler autour de sir Sedley et s'évanouir à l'approche de M. Trevanion. Dès que celui-ci survenait avec son esprit actif et pénétrant, le courage se réveillait, le travail réparait énergiquement ses pertes, tout s'améliorait rapidement. Là où sir Sedley apparaissait avec son cœur géné-

reux, une espèce de torpeur se répandait sous son influence ; les gens s'étendaient par terre et jouissaient paresseusement des rayons de ce soleil libéral. La bienveillance, chez l'un, se faisait sentir comme le froid vif des hivers du Nord ; chez l'autre, comme l'été de l'indolente Italie. L'hiver est un excellent tonique, sans doute ; mais nous préférons tous l'été.

Or, pour prouver combien sir Sedley était aimable, je l'aimais, et cependant j'étais jaloux de lui. De tous les astres satellites qui tournaient autour de ma charmante étoile, Fanny Trevanion, c'était cet astre si aimable que je redoutais le plus. J'avais beau me dire, avec l'insolence de la jeunesse, que sir Sedley Beaudesert était du même âge que le père de Fanny ; — quand on les voyait à côté l'un de l'autre, il aurait pu passer pour le fils de M. Trevanion. Aucun des jeunes gens de ma génération n'avait de beaucoup les agréments de sir Sedley Beaudesert. Il pouvait bien, à première vue, être éclipsé par l'effet d'une chevelure à boucles plus redondante et par un teint plus vermeil ; mais il n'avait qu'à parler ou à sourire, pour rejeter dans l'ombre toute une cohorte de dandys. C'était l'expression de sa physionomie qui était si séduisante, tant il y avait de suavité dans sa candide grâce, dans sa bonté naïve. Et puis il comprenait si bien les femmes ! il flattait si naturellement leurs faibles sans paraître y toucher ! il commandait leurs affections avec une dignité si attrayante ! Enfin, soit par toutes ses grâces, soit par sa réputation particulière, soit par son long célibat et la douce mélancolie de ses sentiments, il réussissait toujours à les *intéresser*. Il n'était pas une charmante femme par laquelle cet homme charmant ne parût être juste au moment d'être pris. C'était comme la vue d'une truite magnifique qui, dans une eau transparente, nage pensive à droite et puis à gauche de votre hameçon, et qui a l'air de ne pas bien savoir encore de quel côté elle doit mordre. Quelle truite, n'est-ce pas ! et quel dommage d'y renoncer quand elle était peut-être si bien disposée ! Ah ! cette truite, belle demoiselle ou gentille veuve, elle vous aurait tenue depuis le matin jusqu'au soir sur le rivage, battant la rivière de votre ligne. Certainement je ne souhaite rien de pire à mon plus mortel ennemi, s'il a vingt-cinq ans, que d'avoir pour rival

un autre sir Sedley Beaudesert à l'âge de quarante-sept.

Fanny, il est vrai, me jetait dans une perplexité continue. Quelquefois je croyais en être aimé; presque aussitôt ce doux espoir s'évanouissait dans la glace d'un regard indifférent ou sous le triste éclair d'un ironique sourire. Cette enfant gâtée du monde semblait si innocente au milieu de l'excès de bonheur qui l'entourait, qu'on oubliait tous ses défauts dans l'atmosphère de gaieté qu'elle répandait autour de sa personne. D'ailleurs, en dépit de sa charmante impertinence, il y avait un excellent cœur de femme sous son air de légèreté. Dès qu'elle s'apercevait qu'elle vous avait fait de la peine, elle devenait si douce, si caressante, si humble, qu'elle guérissait la blessure; mais *alors* craignait-elle de vous avoir trop consolé, la petite coquette n'avait rien de plus pressé que de vous tourmenter encore. Héritière d'un père si riche, ou plutôt de sa mère (car la fortune venait de lady Eleonor), elle était nécessairement entourée d'admirateurs qui n'étaient pas complètement désintéressés, et elle faisait bien de leur rendre la vie dure.

— Mais moi!... Hélas!... pauvre garçon, pourquoi lui aurais-je paru plus désintéressé que les autres? Comment aurait-elle pu lire tout ce que j'avais dans mon jeune cœur? N'étais-je pas, en fait de fortune, le moins digne de ses poursuivants, et, par conséquent, ne devais-je pas paraître le plus mercenaire? Jamais je n'avais pensé à sa dot, ou si la pensée m'en était venue, c'était pour me faire pâlir d'inquiétude. Ce jour-là mon amour abdiquait toutes ses prétentions; mais mon désespoir à son tour disparaissait à la vue de Fanny, comme un spectre au premier rayon de l'aurore. Qu'il est difficile de réconcilier avec les inégalités de la vie un jeune homme qui, voyant devant lui le monde et l'avenir, y bâtit une foule de palais dorés! Dans le roman de mon orgueilleuse ambition, je devenais orateur, homme d'Etat, ambassadeur, ministre... Dieu sait quoi encore. Je moissonnais des champs de lauriers que je déposais aux pieds de Fanny en guise de contrats de rentes.

Quelque découverte que Fanny eût faite sur la situation de mon cœur, — pour M. Trevanion et lady Eleonor, ce cœur semblait un abîme qui ne valait pas la peine d'être sondé. M. Trevanion, on le pense bien, était trop occupé pour faire attention à ces bagatelles, et lady Eleonor me

traitait en véritable enfant... comme un enfant à elle, tant elle avait de bonté pour moi. Mais elle ne remarquait guère ce qui se passait immédiatement à côté d'elle. Au milieu d'un cercle brillant de poètes, d'hommes d'esprit et de politiques, — intéressée à tous les travaux de son mari et traçant les plans de leur future élévation, lady Eleonor vivait d'une vie fiévreuse. Ces beaux yeux ardents portaient si loin leurs orgueilleux regards, comme cherchant des mondes à conquérir, que ce monde qu'elle avait là à ses pieds échappait à sa vue. Elle aimait sa fille, elle en était fière, elle se fiait à elle dans un calme superbe, — elle ne la surveillait, pas. Lady Eleonor semblait s'isoler sur une montagne au milieu d'un nuage.

II

M. Trevanion, lady Eleonor et Fanny allèrent à la campagne rendre une visite à un ministre en retraite, parent éloigné de lady Eleonor, et qui était du petit nombre de personnes que M. Trevanion lui-même consultait. J'eus presque tout un jour de congé. J'allai voir sir Sedley Beaudesert. J'avais toujours voulu le sonder sur certaine matière sans jamais l'oser, et cette fois je résolus d'en avoir le courage.

Sir Sedley regardait un vilain tableau qu'il venait d'acheter pour encourager un jeune artiste.

— Ah! mon jeune ami, s'écria-t-il en m'apercevant, je pensais à vous ce matin... Attendez un moment; Summers, (Summers était son valet de chambre) ayez la bonté de prendre cette toile pour la faire emballer et l'envoyer à la campagne... C'est un genre de peinture, ajouta-t-il en se tournant vers moi, qui demande un grand espace. J'ai une vieille galerie avec de petites ouvertures qui ne laissent pénétrer qu'une faible lumière. C'est étonnant comme j'ai trouvé cette galerie appropriée à certaines acquisitions.

Aussitôt que le tableau eut disparu, sir Sedley poussa un long soupir comme s'il éprouvait un soulagement, et reprit avec plus de gaieté :

— Oui, je pensais à vous, et si vous voulez pardonner à mon vieil ami de votre père d'intervenir dans vos affaires, je

serais très-flatté d'obtenir la permission de demander à Trevanion quel avantage il espère vous voir recueillir un jour des horribles travaux qu'il vous impose.

— Mais, mon cher sir Sedley, j'aime ces travaux ; je suis parfaitement content...

— Oui, à condition que vous ne resterez pas toute votre vie le secrétaire d'un homme qui, à défaut d'autres occupations parmi les hommes, se mettrait, je crois, à enseigner aux fourmis l'art de construire leurs fourmilères d'après de meilleures règles d'architecture. Mon cher ami, Trevanion est un homme effrayant... on se sent atteint de lassitude rien qu'à rester dans la même chambre que lui ! A votre âge, à un âge qui devrait être si heureux, continua sir Sedley avec une compassion parfaitement angélique, il est triste de vous voir goûter si peu de plaisir.

— Mais, sir Sedley, je vous assure que vous êtes dans l'erreur, je ne suis nullement à plaindre, et ne vous ai-je pas entendu avouer à vous-même qu'on peut être un homme de loisir sans être heureux ?

— Je n'ai fait cet aveu qu'après avoir dépassé le chiffre 40, dit Sedley avec un léger nuage sur le front.

— Personne ne s'imaginerait jamais que vous avez dépassé ce chiffre, dis-je avec une artificieuse flatterie qui m'amenait à mon sujet..., miss Trevanion, par exemple...

Je m'arrêtai, — sir Sedley prit un regard sévère, autant que pouvait l'être un de ses beaux yeux bleus :

— Eh bien, reprit-il, miss Trevanion, par exemple ?...

— Miss Trevanion, qui est entourée des plus élégants jeunes gens de Londres, vous préfère évidemment à tous.

Je dis cela tout d'un trait. J'étais bien décidé à savoir jusqu'à quel point mes craintes étaient fondées.

Sir Sedley se leva ; il posa sa main sur la mienne avec affection, et répondit :

— Il ne faut pas que Fanny Trevanion vous tourmente plus encore que son père !

— Je ne vous comprends pas, sir Sedley.

— Si je vous comprends, moi, cela suffit. Une fille comme miss Trevanion est cruelle jusqu'à ce qu'elle ait découvert qu'elle a un cœur. Il est très-dangereux de risquer le sien avec n'importe quelle femme qui n'a pas encore cessé d'être coquette. Mon jeune ami, si vous preniez moins la vie au

sérieux, je vous épargnerais l'ennui de ces leçons indirectes. Il est des hommes qui sèment des fleurs, il en est qui plantent des arbres. — Vous êtes de ceux-ci, et vous plantez un arbre sous lequel vous reconnaîtrez bientôt qu'aucune fleur ne peut croître ; ce serait bel et bien si cet arbre pouvait durer pour porter des fruits et donner de l'ombre ; mais prenez garde d'avoir à l'arracher un jour ou un autre, car alors... oui, mon cher ami, ce jour-là, vous trouverez toute votre vie arrachée avec ses racines.

Sir Sedley prononça ces derniers mots avec une emphase si sérieuse, que je sentis soudain se dissiper la confusion qui m'avait troublé d'abord. Il se tut, frappa du doigt sur sa tabatière, l'ouvrit, huma lentement une prise, et après cette longue pause, poursuivit avec sa gaieté accoutumée :

— Mon cher ami, allez autant que vous pourrez dans le monde. Je vous le répète, amusez-vous et puis je veux vous le demander encore : à quoi bon tout ce travail auquel vous vous condamnez ? Il est des hommes bien moins éminents que Trevanion qui se croiraient obligés, en retour, de vous aider à entrer dans une carrière... qui vous procurerait une place ; — lui, non ; il n'engagerait pas une ligne de son indépendance pour solliciter une faveur d'un ministre. Il est si persuadé que le travail est le bonheur de la vie, qu'il vous fait travailler par pure affection. Il ne s'inquiète nullement de votre avenir, supposant que c'est à votre père d'y pourvoir, et sans réfléchir que votre travail ne vous mènera à rien. Songez à tout cela. Je vous ai assez ennuyé.

J'étais ébloui. — J'avais perdu la parole. Ces hommes du monde pratique, comme ils vous prennent par surprise ! J'étais venu pour sonder sir Sedley Beaudesert, et j'étais là sondé moi-même, mesuré des pieds à la tête, me laissant retourner et fouiller sans mot dire, et ayant tout juste effleuré la surface gracieuse de cet homme si aimable, si sûr de lui-même. Cependant, avec son inaltérable délicatesse en dépit de cette horrible franchise, exprimée avec tant d'*aisance*, sir Sedley n'avait pas prononcé une parole qui pût blesser ce qu'il devait supposer être la partie la plus susceptible de mon amour-propre, — pas la moindre insinuation sur la distance que la fortune mettait entre Fanny Trevanion et moi. Aurions-nous été le Céladon et la Chloé d'un village de la province la plus primitive, il n'eût pas

tenu moins compte de cette inégalité tout à mon désavantage. Au contraire, il semblait qu'à ses yeux c'était plutôt la pauvre Fanny, la grande héritière, qui n'était pas digne de moi, que moi qui n'étais pas digne de Fanny.

Je compris quelle sottise je ferais si je me mettais à rougir et à bégayer quelque négation équivoque : je tendis donc la main à sir Sedley, je pris mon chapeau, et sortis.

Instinctivement je me dirigeai vers la maison de mon père, où je n'avais pas paru depuis plusieurs jours. Non-seulement j'avais eu beaucoup à faire, mais encore, je l'avoue à ma honte, les plaisirs du monde avaient tellement absorbé mes heures de loisir, et miss Trevanion avait si exclusivement rempli mon cœur, que sans le plus léger remords j'avais laissé mon père se débattre seul comme une pauvre mouche dans la trame de l'oncle Jack. Lorsque j'arrivai dans Russell-Street, l'araignée et la mouche étaient en présence. L'oncle Jack s'élança vers moi; dès qu'il m'aperçut, en s'écriant :

— Félicitez votre père... non, non, félicitez le monde!

— Quoi donc, mon oncle! répondis-je avec un triste effort pour exprimer ma sympathie avec une apparence de gaieté : est-ce que *le Times littéraire* est enfin lancé?

— Oh! c'est une affaire réglée — réglée depuis longtemps; voici un spécimen des caractères d'imprimerie que nous avons choisis pour les premiers articles. Et l'oncle Jack, dont les poches étaient toujours garnies de quelque épreuve humide encore, en tira une feuille monstre, qui, sous le rapport de format, était au *Times* politique ce que le mammoth est à l'éléphant. — C'est une affaire réglée; nous recrutons nos collaborateurs, et nous publierons notre programme la semaine prochaine ou la semaine d'après. Mais, Pisistrate, je veux parler du grand ouvrage.

— Mon cher père, est-il enfin vendu?... Oh! que je suis aise!

— Hum! dit mon père.

— Vendu! se récria l'oncle Jack, vendu! Non, monsieur, nous n'avons pas voulu le vendre. Non, quand tous les libraires se mettraient à nos pieds, comme ils s'y mettront un jour, ce livre ne serait pas vendu. Monsieur, ce livre est une révolution! — c'est un livre qui fait époque; — ce livre

sera l'émancipateur du génie, enchaîné jusqu'ici dans une servitude mercenaire; — *ce livre!*...

Je regardai tour à tour mon oncle et mon père avec un examen curieux, et je rétractai au fond du cœur mes félicitations. Cependant M. Caxton, non sans rougir un peu et en essayant ses lunettes d'un air timide, me dit :

— Tenez, voyez-vous, Pisistrate, quoique le pauvre Jack se soit donné toutes les peines imaginables pour amener les éditeurs-libraires à reconnaître le mérite qu'il a reconnu lui-même dans *l'Histoire des erreurs humaines*, il n'y a pas réussi.

— Pas du tout. Ils reconnaissent tous l'érudition merveilleuse de l'ouvrage, son...

— C'est très-vrai, reprit mon père; mais ils ne pensent pas qu'il puisse se vendre, et en conséquence ils sont assez égoïstes pour ne pas l'acheter. Un libraire, il est vrai, a offert de traiter avec moi si je voulais abandonner tout ce qu'il contient sur les Hottentots et les Cafres, les philosophes grecs et les prêtres égyptiens, pour me limiter à la société moderne, en intitulant le livre : *Anecdotes des cours de l'Europe*.

— Le misérable! grommela l'oncle Jack.

— Un autre pensait qu'en négligeant toutes les citations, on pourrait le découper en petits chapitres et prendre pour titre : *Des Hommes et des Mœurs*. Un troisième a été assez bon pour remarquer, que quoique cet ouvrage-ci soit tout à fait invendable, cependant, comme l'auteur paraît posséder quelque connaissance de l'histoire, il serait heureux d'éditer un roman historique, produit de ma *plume pittoresque*... C'est son expression, n'est-ce pas, Jack?

Jack était trop gonflé de sa colère pour pouvoir parler.

— ... Pourvu que j'introduisise une intrigue d'amour et que je fisse trois volumes petit in-8° de vingt-trois lignes par page, ni plus ni moins. Enfin, il s'est trouvé un honnête homme qui m'a semblé être un très-honorable et très-hardi spéculateur. Après avoir fait une suite de calculs pour me prouver qu'il n'y avait aucun bénéfice possible, il m'a généreusement offert de me garantir la moitié de ces bénéfices négatifs, pourvu que je lui garantisse la moitié des frais positifs. Je réfléchissais à cette proposition, lorsque

votre oncle a rencontré une idée sublime qui a ouvert à mon livre un nouvel horizon.

— Et cette idée? demandai-je avec l'accent du découragement.

— Cette idée, répondit l'oncle Jack revenu enfin à lui-même, est simplement celle-ci. De temps immémorial, les auteurs ont été la proie des libraires. Oui, les auteurs ont vécu dans des greniers et se sont étranglés au milieu de la rue en avalant une croûte de pain que leur jetait une main charitable après plusieurs jours de jeûne — comme celui qui était, je crois, un auteur dramatique.

— Vous voulez parler d'Otway, dit mon père; l'anecdote est controuvée... n'importe.

— Milton, reprit l'oncle Jack, Milton, comme tout le monde le sait, vendit le *Paradis perdu* pour dix livres sterling — pour dix livres, monsieur! Bref, je n'en finirais pas si je voulais citer les innombrables exemples du même genre. Mais les libraires, monsieur, les libraires? ce sont... des baleines... qui nagent dans les océans d'or liquide et se nourrissent du sang des auteurs comme les vampires du sang des petits enfants. Enfin, la patience des auteurs a atteint sa limite — le tocsin de la liberté a sonné pour eux — ils se sont écriés : Soyons libres... les auteurs ont brisé leurs fers. Oui, nous venons d'inaugurer l'institution de la *grande société antiéditoriale des auteurs confédérés*, par le moyen de laquelle, Pisisstrate, — par le moyen de laquelle, faites bien attention à ceci, chaque auteur deviendra son propre éditeur... c'est-à-dire chaque auteur qui fera partie de la société. Désormais des ouvrages immortels ne seront plus soumis à des calculateurs mercenaires, à l'examen d'un goût sordide — plus de marchés iniques, plus d'auteurs au désespoir! — plus de croûtes de pain étranglant les grands poètes tragiques au milieu de la rue — plus de *Paradis perdus* vendus à dix livres sterling la pièce! L'auteur apporte son livre à un comité d'élite nommé à cet effet, un comité d'hommes délicats, lettrés, d'une éducation parfaite — auteurs eux-mêmes — ce comité lit le manuscrit, la société le publie, et après le prélèvement d'une modique commission versée dans la caisse de la société, tous les bénéfices sont remis à l'auteur par le trésorier.

— Évidemment, cher oncle, tous les auteurs qui ne pourront trouver des éditeurs ailleurs, viendront s'adresser à votre société fraternelle... ce sera une société nombreuse.

— Oui, certainement.

— Et la spéculation ruineuse!

— Ruineuse! pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que dans toutes les négociations mercantiles, il est ruineux d'engager un capital sur un article qui n'est pas demandé. Vous entreprenez de publier des ouvrages que les libraires refusent de publier. Pourquoi? parce que les libraires ne peuvent les vendre. Il est très-probable que vous ne les vendrez guère plus que les libraires. Donc, plus vous ferez d'affaires, plus vous aurez de déficit, et plus nombreuse sera votre société, plus désastreuse votre situation. Voilà qui est évident.

— Bah! le comité décidera quels sont les livres bons à publier.

— Alors où sera l'avantage pour les auteurs? J'aimerais autant soumettre mon manuscrit à un libraire qu'à un comité d'auteurs. A tout événement le libraire n'est pas mon rival et je suis porté à le croire, après tout, le meilleur juge d'un livre, comme un accoucheur doit l'être d'un enfant nouveau-né.

— Sur ma parole, cher neveu, vous faites un mauvais compliment au grand ouvrage de votre père, dont les libraires refusent de se charger.

L'argument était spécieux et j'étais embarrassé pour y répondre, lorsque M. Caxton intervint avec un sourire apologetique.

— Le fait est, mon cher Pisistrate, que je désire publier mon livre sans diminuer la petite fortune que je dois vous léguer un jour. L'oncle Jack fonde une société pour le publier... Vive la société de l'oncle Jack! D'un cheval donné doit-on regarder la bride?

Ici ma mère entra, le teint vermeil comme une rose, revenant d'une expédition chez les marchands avec dame Primmins. Dans sa joie d'apprendre que je restais à diner, elle nous fit oublier tout le reste. Par un hasard que je ne regrettais pas, l'oncle Jack était ce jour-là invité réellement à diner ailleurs. Il avait d'autres fers au feu, outre le *Times littéraire* et la *Société des auteurs confédérés*; car il venait

de concevoir le projet de recouvrir les maisons en feu-tre (projet qui, en d'autres mains, a, je crois, réussi depuis), et il avait trouvé un homme riche (un chapelier, je suppose) qui, disposé favorablement pour cette invention, l'avait prié de venir dîner avec lui afin de la lui expliquer en détail.

II

Nous étions tous les trois assis autour de la fenêtre ouverte, — après le dîner, — en famille comme dans notre temps heureux, — et ma mère me parlait bas, de peur de troubler mon père qui semblait réfléchir...

Cr-cr-crrr-cr-cr! Je le sens, — je le tiens, où? quoi? où? abattez-le, — vite donc! pour l'amour du ciel, cherche-le, — crrr — crrrrr, là — ici, — dans mes cheveux, — dans ma manche, — dans mon oreille. — Cr-cr!

Je vous demande pardon d'interrompre ainsi ma narration, mais apprenez ce qui m'est arrivé au moment où je commençais ce chapitre. Je vous prie de me croire, sur le salut de mon âme : — j'étais assis dans mon cabinet, qui est un peu sombre, et le jour baissant, la plume s'échappa insensiblement de mes doigts. Me renversant dans mon fauteuil, je me mis à contempler le feu, car il faisait très-froid quoique nous fussions à la fin de juin. Pendant que je regardais ainsi, je sentis ramper quelque chose sur mon cou. Instinctivement, mécaniquement, et rêvant toujours, j'y portais la main et je saisis... quoi donc, me demandez-vous, madame? Eh! ce quelque chose qui m'embarrasse, une chose de couleur brune, — une chose plus grosse que je n'aurais cru : je fus tellement surpris que je secouai violemment la tête, et la chose alla... je ne sais où. Le *quoi* et le *où* voilà le difficile dans toutes les questions. La chose ne fut pas plutôt partie que je me repentis de ne pas l'avoir examinée de plus près — de ne pas avoir vérifié ce qu'était la créature. Ce pouvait être un perce-oreille, — une grosse femelle de perce-oreille, — qui se trouvait très-avancée dans cet état où sont volontiers les perce-oreille femelles qui aiment leurs époux, comme vous dites délicatement en Angleterre, madame, pour exprimer votre espoir d'être mère. J'ai une horreur profonde des perce-oreille,

je crois fermement qu'ils s'introduisent dans l'oreille. C'est là un sujet sur lequel il est inutile de raisonner avec moi d'après les principes de la science. J'ai gardé l'impression la plus vive d'une histoire que me raconta un soir dame Primmis, — l'histoire d'une dame qui, pendant plusieurs années, souffrit les plus horribles maux de tête : « Les médecins n'y purent rien, » comme disent les épitaphes ; elle mourut ; — sa tête fut ouverte et l'on y découvrit un nid de perce-oreille et quel nid, madame, quel nid ! les perce-oreille sont les bêtes les plus prolifiques et très-tendres pour leur progéniture. Ils couvent leurs œufs comme les poules, — et les petits, aussitôt qu'ils sont nés, vont se réfugier sous leur mère... Quelle scène touchante ! figurez-vous une famille de perce-oreille établie dans votre tympan.

Mais la créature était certainement plus grosse qu'un perce-oreille. Ce pouvait bien être aussi un insecte de cette espèce dans la famille des *Forficulidæ*, appelés *labidoura*, — monstres dont les antennes ont trente articulations. Il existe une variété de cette créature en Angleterre ; mais au grand chagrin des naturalistes, et grâce en soit rendues à la Providence, on trouve rarement cette variété-là, qui est infiniment plus grosse que le perce-oreille commun ou *forficulida auricularia*. — Et si c'était un frelon précoce ? il avait certainement une tête noire et de grandes antennes. J'ai une plus grande horreur des frelons que des perce-oreille, si c'est possible ; deux frelons tuent un homme et trois un cheval de carrosse haut de seize palmes. Cependant la créature était partie. — Oui, mais où était-elle ? où l'avais-je jetée si imprudemment ? elle pouvait s'être insinuée dans un des plis de ma robe de chambre, ou dans ma pantoufle, ou dans n'importe quel recoin les vêtements d'un homme peuvent offrir aux perce-oreille et aux frelons. Je me rassurai enfin de mon mieux, n'étant plus seul dans mon cabinet ; et, toutes les recherches faites, je conclus que l'insecte n'était plus sur moi. — J'examine le tapis — le devant de feu, — le fauteuil, — la galerie de la cheminée. *Non inventus !* introuvable ! Je nourris le barbare espoir qu'il est à griller derrière ce gros charbon qui garnit la grille. Ayant retrouvé mon courage, je me retire prudemment à l'autre extrémité de la pièce. J'ai repris ma

plume, et mon chapitre est commencé, — très-agréablement je pense, tout bien considéré. Me voilà en plein dans mon sujet, lorsque cr-cr-cr-cr-cr, — je sens ramper et se glisser la chose indéfinie, exactement, madame, au même endroit qu'auparavant! Ah! par toutes les puissances du ciel! j'oubliai tous mes regrets scientifiques de n'avoir pu vérifier le genre de l'insecte afin de décider si c'était un *forficulida* ou un *labidoura*. Mes deux mains se portèrent à ma nuque avec un geste convulsif, madame! l'insecte était parti. Oui, mais où, encore où? Je dis que c'est une horrible question que cet où; puisque l'insecte est venu deux fois, en dépit de toutes mes précautions, — et exactement au même endroit, il montre une disposition décidée à s'habituer dans les quartiers qu'il a choisis; il me menace de se fixer sur moi comme un mendiant importun dans telle ou telle paroisse: n'est-ce pas quelque chose de surnaturel et d'effrayant? Je vous assure qu'il n'est pas une surface de ma peau qui n'ait subi le cr-cr! — qui n'ait frémi au contact de l'insecte rampant, perce-oreille ou frelon, *forficulida* ou *labidoura*. Je vous laisse à penser quel chapitre je peux faire après une semblable... — Ma bonne petite fille, ayez la bonté de prendre la bougie et de regarder avec soin, là, sous la table. Voilà une bonne petite! oui, ma chère, quelque chose de presque noir, avec deux cornes et une disposition à la corpulence. — Messieurs et mesdames qui avez cultivé la langue phénicienne, vous savez que Belzébud, étudié mythologiquement et entomologiquement, n'est ni plus ni moins que Baal-Zébud, — le *Jupiter-mouche*; — un emblème de l'Attribut Destructeur, lequel attribut se retrouve par le fait dans toutes les familles d'insectes, plus ou moins. Donc, comme l'a observé M. Payne Knight, dans ses *Recherches sur les langues symboliques*, — les prêtres égyptiens se rasaient tout le corps, jusqu'à leurs sourcils, de peur d'abriter, sans le savoir, quelques-uns des plus petits zebuds du grand Baal. Si j'étais tant soi peu persuadé que le noir cr-cr est encore sur moi et que le sacrifice de mes sourcils le priverait de son refuge, par les âmes des Ptolémées! je ferais ou plutôt je ferai et vais faire... tirez le cordon de la sonnette, ma petite amie! — John!... mon... ma boîte à cigares! il n'est pas un cr au monde qui puisse résister à la vapeur de l'herbe de la Havane. Ah bah! monsieur

je ne suis pas le premier qui ait laissé ainsi ses idées s'en aller comme ce chapitre se termine... en pff-pff-pff !

IV

Chaque chose a son utilité en ce bas monde, même une chose noire qui rampe sur votre nuque. Sombre inconnu, que ferai-je de toi ? — une comparaison.

Vous m'accorderez, je pense, madame, que si un incident comme celui que je viens de décrire vous arrivait, et que si, ayant l'horreur que doivent avoir les dames pour les perce-oreille (quelque tendres mères que soient les perce-oreille femelles) comme aussi pour les jeunes frelons précoces — et dans le fait pour toutes les familles d'insectes inconnus à têtes noires avec deux grandes cornes, antennes ou forceps, — je dis que si vous en sentiez un près de vos oreilles, — vous m'accorderez, n'est-ce pas, madame, qu'il ne vous serait pas facile de recourir à votre calme habituel et à votre innocente broderie ? Vous éprouveriez quelque chose qui agacerait vos nerfs et vous croiriez sentir un cr-cr sur toute votre personne, « tout par-dessus vous, » ainsi que disent les enfants. Mais le pire, c'est que vous auriez honte de le dire. Vous vous croiriez obligée de paraître gaie, de vous joindre à la conversation, de ne pas trop vous agiter, de n'être pas toujours à secouer le pli de votre robe et à regarder ceux de votre tablier. C'est là ce qui, dans la vie, est produit par plus d'une chose autre que les insectes. Chacun a son souci secret, — sa préoccupation, — son quelque chose entre un souvenir et un sentiment, son cr — rampant, — qu'il n'a pas encore osé analyser.

J'étais donc assis auprès de ma mère essayant de sourire et de causer avec elle comme dans le bon temps ; — mais agité, inquiet, préoccupé, désirant regarder autour de moi, échapper à ma solitude intérieure, secouer en quelque sorte les vêtements de mon âme et examiner ce qui me troublait et me terrifiait ainsi ; — car j'étais troublé et terrifié. De son côté, ma mère, qui était toujours (le ciel la bénisse) assez curieuse sur tout ce qui concernait son cher Anachronisme, était plus curieuse encore ce soir-là que d'ha-

bitude. Elle me demandait où j'étais allé, ce que j'avais fait, comment j'avais passé mon temps; — et Fanny Trevanion? (elle l'avait vue, soit dit entre parenthèse, trois ou quatre fois, et la trouvait la plus jolie personne du monde), oui, Fanny Trevanion? Ma mère voulait savoir exactement ce que je pensais de Fanny Trevanion.

Pendant tout ce temps-là, que faisait mon père? Il semblait plongé dans ses réflexions, nous laissant, ma mère et moi, poursuivre notre entretien. J'avais un bras sur le dossier du fauteuil de ma mère, ma main dans la sienne; — elle me questionnait, et je répondais tantôt en bégayant, tantôt avec un violent effort de volubilité, lorsqu'enfin, à une question qui m'allait plus droit au cœur que les autres, je tournai la tête avec anxiété et je rencontrai les yeux de mon père fixés sur moi, — fixés comme ils l'avaient été lorsque, sans que personne pût dire pourquoi, — je fus jadis atteint d'une véritable langueur et que mon père dit : « Il faut qu'il aille en pension. » Je reconnus dans ce regard toute la tendresse paternelle : tout à l'heure mon père n'était pas absorbé, comme nous l'avions cru, dans la pensée de son grand ouvrage. C'était le cœur de son fils qu'il étudiait — avec un intérêt d'auteur aussi. En lisant dans ses yeux, j'aurais voulu me jeter dans ses bras et tout lui raconter... et lui raconter quoi? Madame, je ne le savais guère plus que je ne sais quelle était cette noire chose qui m'a si cruellement tourmenté ce soir.

— Pisistrate, dit mon père avec douceur, je crains que vous n'ayez oublié le sachet de safran.

— Non certainement, mon père, répondis-je en tâchant de sourire.

Mon père poursuivit :

— Celui qui porte le sachet de safran a plus de calme et plus de contentement d'esprit que vous ne semblez en avoir, mon pauvre enfant.

— Mon cher Augustin, il est très-calme et très-content, dit ma mère avec sollicitude.

Mon père hocha la tête et puis fit deux ou trois tours dans la chambre.

— Sonnerai-je pour demander les bougies, mon père? il se fait nuit et vous désirez lire.

— Non, Pisistrate, c'est vous qui lirez, et cette heure du

crépuscule est la plus convenable pour le livre que je vais vous ouvrir.

Ce disant, il plaça une chaise entre ma mère et moi, s'assit gravement, tint les yeux baissés longtemps en silence, et puis, nous regardant alternativement ma mère et moi :

— Ma chère femme, dit-il enfin avec une sorte de solennité, je vais vous parler de moi, de moi tel que j'étais avant de vous connaître.

Même dans le crépuscule, je vis que ma mère changeait de visage.

— Vous avez respecté mes secrets, Catherine, tendrement, loyalement. Aujourd'hui le moment est venu où je puis vous les révéler à vous et à notre fils.

V

LE PREMIER AMOUR DE MON PÈRE.

« J'avais perdu ma mère de bonne heure. Mon père était un brave homme, si indolent, qu'il quittait rarement sa chaise, et il lui arrivait de passer des jours entiers sans parler, comme un derviche de l'Inde. Il nous laissa, Roland et moi, faire notre éducation à peu près selon nos goûts. Roland allait à la chasse et à la pêche, ou il lisait tous les livres de poésies et tous les romans de chevalerie que contenait la bibliothèque de la maison paternelle, assez riche en ce genre d'ouvrages ; il faisait aussi copie sur copie de l'arbre généalogique, et, sur ce sujet, mon père n'était pas indifférent. Quant à moi, je conçus très-jeune une passion pour de plus graves études, et, par bonheur, je trouvai dans M. Tibbets, votre père, un précepteur qui, s'il n'eût pas été si modeste, ma chère Kitty, aurait rivalisé avec Porson. C'était un second Budée pour le travail, et, par parenthèse, il répétait exactement la même phrase que Budée, à savoir : « que le seul jour de sa vie où il eût perdu du temps était le jour de ses noces, car ce jour-là il n'avait eu que six heures pour lire. » Sous un tel maître, je ne pouvais manquer de devenir un savant. Je revins de

l'université assez chargé de palmés académiques pour entrevoir avec espérance ma carrière dans le monde.

» De retour à la résidence de mon père, je pus, dans cette calme retraite, réfléchir sur le sentier que je devais prendre pour atteindre à la gloire. Le rectorat s'élevait justement au pied de la colline au sommet de laquelle étaient les ruines du château que Roland a acheté depuis. Quoique je n'éprouvasse pas pour les ruines la vénération romanesque de mon frère, parce que les souvenirs classiques m'intéressaient plus vivement que les souvenirs féodaux, j'aimais cependant à gravir la colline et à construire l'édifice de mon avenir au milieu des débris de celui que le temps avait renversé.

» Un jour, en entrant dans la vieille cour où les ronces croissaient entre les pierres, je vis une jeune dame assise sur mon siège favori et esquissant les ruines. La dame était belle, plus belle qu'aucune femme qui eût encore apparu à mes yeux. En un mot, je fus fasciné comme si elle m'eût soudain jeté un charme. Je m'assis à quelques pas d'elle et la contemplai sans désirer lui parler. Bientôt, d'une autre partie des ruines, qui étaient alors inhabitées, s'avança un grand et imposant gentleman, d'un âge respectable et d'une physionomie bienveillante. Il était suivi d'un chien qui courut à moi en aboyant et attira ainsi de mon côté l'attention du gentleman et de la jeune dame. Le gentleman s'approcha, rappela le chien et m'adressa des excuses très-polies. Après m'avoir regardé curieusement, il me fit des questions sur le vieux château et sur la famille à qui il avait appartenu. Il en connaissait le nom et les antécédents. Quand il apprit, dans la conversation, que j'étais le descendant des anciens chevaliers Caxton et le plus jeune fils de l'humble recteur qui était leur représentant actuel, il se nomma lui-même. C'était le comte de Rainsforth, le principal propriétaire du voisinage, mais qui avait si rarement visité le pays pendant mon enfance et ma première jeunesse, que je le rencontrais pour la première fois. Cependant son fils unique, jeune homme de grandes espérances, avait étudié dans le même collège que moi à l'université. Le jeune lord s'était distingué par son amour de la littérature et des sciences; nous nous étions liés d'amitié lorsqu'il quitta le collège pour aller voyager.

» En entendant mon nom, le comte de Rainsforth me prit la main très-cordialement, et, me conduisant à sa fille, dit : « Combien c'est heureux, Eleonor ! voici le M. Caxton dont votre frère nous a si souvent parlé. »

» En un mot, mon cher Pisistrate, la glace fut rompue, la connaissance fut faite, et lord Rainsforth, après m'avoir dit qu'il venait, pour se dédommager de sa longue absence, résider au château de Compton la plus grande partie de l'année, m'engagea à le visiter. Je le fis. L'amitié de lord Rainsforth pour moi alla en augmentant, et j'allai souvent le voir. »

Mon père s'interrompit, et voyant que ma mère fixait les yeux sur lui avec une sorte de mélancolique intérêt en joignant les mains, il s'inclina vers elle et la baisa au front.

— Il n'est aucun motif pour cela, mon enfant, lui dit-il.

C'est la seule fois que j'aie entendu mon père donner à ma mère ce nom de la tendresse paternelle. Mais jamais non plus je ne l'avais entendu parler sur un ton si grave et si solennel : — pas la moindre citation, — c'était incroyable. Ce n'était plus mon père qui parlait : c'était un autre homme.

VI

» Il n'est aucun motif pour cela, mon enfant. Oui, j'allai souvent voir lord Rainsforth. C'était un homme remarquable. Une timidité qui était sans mélange d'orgueil (ce qui est rare), et le goût des calmes études littéraires l'avaient empêché de jouer dans les affaires publiques un rôle pour lequel il était richement doué ; mais sa réputation de talent et de loyauté l'avait rendu populaire, et sa popularité lui avait donné une grande influence jusque dans la composition des cabinets, je le crois du moins. Plus récemment il avait consenti à aller exercer à l'étranger des fonctions diplomatiques, qui, je n'en doute pas, furent pour lui une source de cruels tourments. Il était donc enchanté de pouvoir se retirer du monde, et de ne plus le regarder que du fond de sa solitude. Lord Rainsforth estimait et consi-

dérait le talent; il s'intéressait vivement aux jeunes gens qui lui paraissaient en avoir. C'était par le talent que sa famille s'était élevée aux honneurs. Son ancêtre, le premier pair de son nom, avait été jurisconsulte distingué. Son père fut célèbre par ses travaux scientifiques. Les enfants du comte, Eleonor et lord Pendawis, étaient dignes de ces titres de leurs ascendants. La famille s'identifiait donc avec l'aristocratie de l'intelligence, et semblait beaucoup moins fière d'appartenir en même temps à l'aristocratie du rang. Ne perdez pas cela de vue dans mon histoire.

» Lady Eleonor partageait les goûts de son père et sa manière de penser (elle n'était pas alors une héritière). Lord Rainsforth me parla de mes projets pour l'avenir. C'était une époque où la révolution française avait forcé les hommes politiques à regarder avec inquiétude autour d'eux pour fortifier l'ordre existant par des alliances avec tous ceux de la génération nouvelle qui montraient de la capacité et pouvaient avoir quelque influence sur leurs contemporains.

» Les distinctions universitaires sont — ou elles étaient autrefois — au nombre des passe-ports populaires qui ouvraient aux jeunes gens l'entrée de la vie publique. Peu à peu lord Rainsforth me prit tellement en affection qu'il me suggéra de viser à un siège dans la chambre des communes. Un membre du parlement pouvait prétendre à tout; et lord Rainsforth possédait assez d'influence pour garantir mon élection, — perspective éblouissante pour un jeune homme encore tout rempli des récits de Thucydide et sachant par cœur les harangues de Démosthènes. Mon cher fils, je n'étais pas alors, vous voyez, tout à fait ce que je suis à présent... Bref, j'aimais Eléonor Compton, et, par conséquent, j'étais ambitieux. Vous savez combien elle est ambitieuse encore. Mais je ne pouvais modeler mon ambition sur la sienne. Je ne pouvais me décider à entrer dans le sénat de mon pays comme dépendant d'un parti ou d'un protecteur, — comme un homme qui veut y faire sa fortune, comme un homme qui, chaque fois qu'il a son vote à donner, doit se demander quel pas il fait vers une augmentation d'émoluments. Je ne suis pas même certain que les opinions politiques de lord Rainsforth fussent d'accord avec les miennes. Comment les opinions d'un homme du

monde qui a acquis l'expérience des hommes et des choses, pourraient-elles être les mêmes que celles d'un jeune homme plein d'illusions et enthousiaste? Mais eussent-elles été identiques, je sentais que je ne pouvais m'élever ainsi jusqu'à l'égalité avec la fille d'un protecteur. Non. J'étais prêt à abandonner mes goûts de savant et d'homme de lettres; j'étais prêt à entrer dans le barreau pour acquérir par moi-même la fortune à laquelle j'aspirais; et puis, si je devenais indépendant, oh! alors je parlerais, j'en aurais le droit, je parlerais de mon ambitieux amour. Ce n'était pas la façon de voir d'Eléonor Compton. Le barreau lui semblait un ennuyeux et inutile apprentissage : il n'y avait là rien qui captivât son imagination. Elle écouta mes projets avec ce charme qu'elle conserve encore, avec ce charme par lequel elle semble s'identifier avec ceux qui lui parlent. Mais elle m'adressait un regard plus approbatif, lorsque devant elle son père discourait sur la brillante perspective des succès parlementaires; car son père n'ayant point eu ces succès et ayant vécu avec ceux qui les avaient eus, les estimait au-dessus de leur valeur, et il aurait voulu en jouir par un intermédiaire. Puis, lorsqu'à mon tour je vantais les avantages de l'indépendance, la gloire du barreau, la physionomie d'Eleonor s'assombrissait. Elle voyait les choses avec les préjugés du monde, avec cette ambition du monde qui vise toujours au pouvoir ou à l'effet. Une partie du château était exposée aux vents d'est. « Faites une plantation à mi-côte, dis-je un jour. — Planter! s'écria lady Eleonor; il faudra vingt ans avant que les arbres aient atteint leur croissance. Non, mon père, bâtissez une muraille et couvrez-la d'arbustes grimpants. » Elle trahissait par là tout son caractère; elle ne pouvait attendre que les arbres eussent le temps de croître; une muraille était plus vite élevée, et des plantes parasites lui prêteraient leur tapisserie pittoresque. Cependant c'était une noble, une grande intelligence... et moi, j'étais amoureux... pas aussi découragé que vous pourriez le supposer, car lord Rainsforth m'adressait souvent des insinuations bienveillantes qu'il m'était difficile de mal interpréter, quelle que fût ma défiance de moi-même. Ne cherchant pas les alliances de la haute noblesse et ne désirant pour sa fille qu'une honnête aisance, il voyait en moi tout ce qu'il lui fallait — un

jeune homme d'une famille ancienne, en même temps qu'un esprit ardent sur lequel il pouvait compter pour satisfaire cette espèce d'ambition honorable dont il était rempli et à laquelle il n'avait jamais donné carrière. Et Eleonor... me préserve le ciel de dire qu'elle m'aimait... mais quelque chose me faisait entrevoir qu'elle pourrait m'aimer. Dans ma situation je différai mes espérances, je fis un effort pour diminuer les influences qui m'entouraient; enfin, jaloux d'adopter la profession qui, selon moi, devait me rendre le plus digne de la fortune, je partis pour Londres afin d'étudier le droit.

— Le droit? est-il possible? m'écriai-je.

Mon père sourit tristement et continua :

— Tout me semblait possible alors. Je suivis le barreau pendant quelques mois; je pus déjà, au bout de ce temps, voir clair dans l'avenir; je compris tous les obstacles qu'il me faudrait surmonter, mais en me sentant le courage de les vaincre. Pendant les vacances, je revins dans le Cumberland, et à mon retour j'y trouvai Roland. Toujours d'une humeur vagabonde et aventureuse, quoiqu'il n'eût pas encore pris parti dans l'armée, il avait, depuis deux longues années, fait le tour du continent à pied. Ce fut un jeune chevalier errant que j'embrassai, et qui m'accabla de reproches en apprenant que je me destinais au barreau. Il n'y avait jamais eu d'avocat dans la famille. Ce fut à cette époque, je crois, que je le pétrifiai par la découverte de l'imprimeur. A mon tour, je ne sais quel pressentiment triste me saisit, jalousie ou crainte, lorsque Roland me dit qu'il était devenu un des habitués du château de Compton. Roland et lord Rainsforth s'étaient rencontrés chez un propriétaire du voisinage, et lord Rainsforth avait parfaitement accueilli sa nouvelle connaissance, pour moi d'abord peut-être, puis pour Roland lui-même.

» Je n'osai pas, poursuivit mon père, demander à Roland s'il admirait Eléonor; cette question me coûtait trop et quand je vis qu'il ne me l'adressait pas non plus, je tremblai!

» Nous allâmes ensemble à Compton, nous parlant peu en chemin; nous y fûmes retenus et y restâmes quelques jours.

Ici mon père glissa la main droite sous son gilet. Tout

homme a sa petite manie qui exprime d'avance ce qui va se passer en lui ; or, lorsque mon père glissait la main sous son gilet, c'était toujours le symptôme de quelque effort mental. Cela signifiait qu'il allait argumenter, démontrer, moraliser ou prêcher. Donc, quoique je lui prêtasse déjà une oreille attentive, je crois que, par une sympathie magnétique ou mesmérisme, je sentis comme doubler en moi le sens de l'ouïe aussitôt que mon père eut glissé la main sous son gilet

VII

OU MON PÈRE CONTINUE SON HISTOIRE.

— Il n'est aucune création mystique, type, symbole ou poétique invention destinée à cacher un sens abstrait, mystérieux, incompréhensible, qui ne soit représentée par le genre féminin, dit mon père la main ensevelie sous son gilet. Je citerai, par exemple, Sphinx, Enigme, Chimère, Isis.... Isis, dont aucun homme n'a jamais soulevé le voile. Ce sont des femmes, Kitty, toutes les quatre des femmes. Ainsi étaient Proserpine, qui doit toujours être dans le ciel ou dans l'enfer, et Hécate, qui était une chose le jour, une autre chose la nuit. Les Sibylles étaient femmes, — femmes aussi les Gorgones, les Harpies, les Furies, les Parques, les Valkyries, les Nornas des Teutons, Héla elle-même ; bref, je le répète, toutes les personnifications des idées obscures, inscrutables, imposantes, sont du genre féminin.

Dieu bénisse mon père ! Augustin Caxton était redevenu lui-même ! Je commençai à craindre que l'histoire ne lui eût échappé et ne se perdit dans ce labyrinthe de science. Heureusement qu'en s'arrêtant pour reprendre haleine, son regard tomba sur les limpides yeux bleus de ma mère, qui n'avait certes rien de commun avec le Sphinx, les Chimères, les Furies, les Parques, les Valkyries, et soit que son cœur ou sa raison l'avertit qu'il venait d'énoncer une assertion fort peu galante et difficile à soutenir, je ne sais, mais son front se rasséréna, et il reprit avec un sourire :

— Eleonor était la dernière personne du monde capable de tromper quelqu'un volontairement. Étions-nous dans

l'erreur, Roland et moi ? Était-ce une illusion de croire que si nous avions osé déclarer ouvertement notre amour, un des deux frères eût été bien accueilli ? Ou pensez-vous, Kitty, qu'une femme puisse réellement aimer (pas beaucoup peut-être, mais un peu) deux ou trois galants ou six à la fois ?

— Impossible ! s'écria ma mère ; et quant à cette lady Eleonor, je suis choquée de sa... je ne sais comment l'appeler.

— Ni moi non plus, ma chère amie, dit mon père tirant lentement sa main de dessous son gilet, comme si l'effort était trop difficile pour lui et le problème insoluble. Mais voici ce que je pense avec votre permission ; c'est qu'avant qu'une jeune fille ait fixé sérieusement ses affections, ses affections de cœur, sur un seul et unique objet, elle souffre que son caprice, son imagination, son ambition, sa curiosité, ou Dieu sait quoi, simule même pour elle le pâle reflet de l'astre encore à naître, la parhélie qui précède le soleil. Pour juger Roland, ne vous le figurez pas tel qu'il est aujourd'hui, triste, vieux et formaliste ; imaginez-vous un de ces caractères qui prennent un fier essor dans les régions de la pensée, ou s'exaltant par la poésie indéfinissable de la jeunesse, avec un corps robuste et souple, un regard étincelant et fier, un cœur d'où les nobles sentiments s'élançaient comme les étincelles de la forge. Lady Eleonor avait aussi une imagination ardente : ce caractère de feu dut exciter son intérêt. D'un autre côté, elle avait un esprit très-cultivé ; puis-je dire sans vanité, après les laps de tant d'années, que cet esprit éprouvait un plaisir à s'associer au mien ? Lorsqu'une femme aime, se marie ou s'établit, elle devient alors... un tout, un être complété. Mais une jeune fille comme Eleonor a en elle plusieurs femmes. Diverse elle-même, toutes les diversités lui plaisent. Je crois que si l'un de nous avait parlé hardiment, Eleonor serait rentrée dans son cœur, — qu'elle l'eût examiné, sondé, interrogé, — et qu'ensuite elle eût rendu une réponse franche et généreuse. Enfin celui qui eût parlé le premier avait la meilleure chance de ne pas recevoir un *non*. Mais ni l'un ni l'autre ne parla. Peut-être était-elle plus curieuse de savoir si elle avait fait une véritable impression que désireuse de la produire. Ce n'est pas qu'elle

nous trompât volontairement ; mais tout était illusion autour d'elle. Les nuages se forment avant le lever du jour. Quoi qu'il en fût, Roland et moi nous ne tardâmes guère à nous deviner réciproquement, et de là naquirent la froideur, la jalousie, des querelles.

— O mon père ! votre amour devait être bien violent, en effet, pour désunir les cœurs de deux frères pareils ?

— Oui, répondit mon père ; ce fut au milieu des vieilles ruines du château, là où j'avais vu Eleonor pour la première fois — que passant le bras autour du cou de Roland qui rêvait là au milieu des pierres et des ronces, la tête cachée dans ses mains, je lui dis : — Mon frère, nous aimons tous deux cette femme ; mon caractère est le plus calme des deux, je sentirai moins vivement cette perte ; mon frère, serrons-nous la main, et que Dieu vous soit favorable, car je pars.

— Augustin ! murmura ma mère en laissant tomber sa tête sur le sein de mon père.

— Ce fut là notre première querelle ; car ce fut Roland qui, de grosses larmes dans les yeux et frappant du pied la terre, insista pour me céder la place, prétendant qu'il était le dernier venu, celui qui n'avait aucune espérance, et se traitait d'insensé. Pendant ce débat survint le vieux domestique de mon père, qui venait jusque dans ces ruines me porter une lettre. Cette lettre était d'Eleonor : elle me priait de lui prêter quelque livre que je lui avais vanté. Roland reconnut l'écriture pendant que je tenais le papier dans les mains, d'un air irrésolu, avant de briser le cachet : il disparut.

» Il ne rentra pas à la maison paternelle. Nous ne savions ce qu'il était devenu. En songeant aux violents mouvements de ce caractère de feu, je pris l'alarme et me mis à sa recherche. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours que je parvins à le découvrir dans une misérable chaumière au milieu des terres incultes qui forment une partie du Cumberland ; il était si changé que j'avais peine à le reconnaître. Pour abréger, nous finîmes par un compromis. Nous décidâmes de retourner à Compton. L'incertitude était intolérable. Un de nous au moins devait prendre courage et admettre son destin. Mais qui parlerait le premier ? Nous tirâmes au sort, le sort me désigna.

» Et maintenant que j'allais réellement franchir le Rubicon, maintenant que je venais révéler cette secrète espérance qui m'avait stimulé si longtemps — qui avait été pour moi une vie nouvelle — quelles furent mes sensations ? Mon cher enfant, croyez-le, cet âge-là est le plus heureux où nous ne pouvons plus être agités par la fièvre qui s'empara de moi. Ces désordres troublent fatalement cette vie sereine que le ciel a destinée à l'homme doué de la pensée. Nos âmes devraient être sur la terre comme des étoiles, non comme des météores et des comètes tourmentées... Toutes mes hésitations renaquirent à la fois. Que pouvais-je offrir à Eleonor... à son père ? une carrière de travail patient... Et d'ailleurs, quelle que fût la réponse, il n'y avait pour moi qu'une alternative de douleur... ou ma propre désolation, ou le désespoir du noble cœur de Roland.

» Cependant nous nous rendîmes à Compton. Lors de nos précédentes visites, nous étions presque les seuls hôtes du château. Le comte de Rainsforth ne fréquentait guère les propriétaires de province, alors bien moins élevés qu'aujourd'hui. Ce qui doit expliquer notre situation à l'égard d'Eleonor et celle d'Eleonor à notre égard, c'est que nous étions presque les seuls jeunes gens qu'elle voyait dans cette vaste résidence. Mais justement la saison de Londres venait de se terminer ; le château se remplissait d'hôtes arrivant chaque jour. Impossible d'approcher aussi familièrement et aussi souvent la jeune châtelaine ; entre elle et nous se trouvaient toujours de grandes dames, des hommes à la mode. Un regard, un sourire, un mot en passant, c'était tout ce que nous avions le droit d'attendre, nous naguère de la famille. Et la conversation, qu'elle était différente ! Auparavant je pouvais parler littérature... j'étais là sur mon terrain. Roland pouvait raconter ses rêves, exprimer son chevaleresque amour du passé, définir hardiment l'avenir inconnu ; et Eleonor, instruite et romanesque, sympathisait avec l'un et l'autre frère : son père aussi les écoutait avec intérêt... mais à présent...

VIII

OU MON PÈRE ARRIVE A SON DÉNOUEMENT.

— Il est inutile dans le monde, dit mon père, de savoir toutes les langues enseignées dans les grammaires et décomposées dans les dictionnaires, si nous ne savons pas en même temps la langue du monde. — C'est une langue à part, Kitty! s'écria mon père avec exaltation : c'est un *anaglyphe*, — un anaglyphe parlé, ma chère amie. Vous posséderiez tous les hiéroglyphes des Égyptiens comme vous possédez votre A B C, que si vous ne connaissiez pas l'anaglyphe, vous ne connaîtriez aucun des mystères véritables de la caste sacerdotale (1).

» Ni Roland ni moi ne connaissons une seule des lettres symboliques de l'anaglyphe ; nous ne savions pas parler et parler encore de personnes dont nous n'avions jamais rien entendu dire, des choses qui ne nous avaient jamais intéressés. Tout ce que nous pensions être important devenait puéril et pédantesque — tout ce qui nous semblait si vulgaire et si frivole était l'affaire essentielle de la vie ! Si rencontrant un petit écolier qui profite de son demi-congé pour aller pêcher des goujons avec une épingle recourbée en guise d'hameçon, vous l'arrêtiez pour lui décrire toutes les merveilles de l'Océan, les lois des marées, ou les débris antédiluviens de l'iguanodon et de l'ichthyosaurus — si même vous vous contentiez de lui parler des pêcheries de perles, des bancs de corail, des Naïades de la mythologie classique ou des Kelpies de la tradition romantique, le petit pêcheur ne s'écrierait-il pas avec humeur :

» — Laissez-moi pêcher tranquillement mes goujons !

» Je crois que le petit écolier a raison dans son sens — c'est pour pêcher des goujons qu'il est sorti, le pauvre enfant, et non pour entendre décrire vos iguanodons et vos Kelpies !

» De même les hôtes du château péchaient des goujons :

(1) L'anaglyphe était particulier aux prêtres égyptiens ; l'hiéroglyphe était généralement connu des personnes bien élevées.

nous ne pouvions donc placer un seul mot sur les pêcheries de perles et les bancs de corail. Quant à pêcher nous-mêmes des goujons, mon cher enfant, nous aurions été moins abasourdis si vous nous aviez priés de pêcher une sirène ! Commencez-vous à entrevoir une des raisons pour lesquelles je vous ai laissé faire de si bonne heure votre entrée dans le monde ? — Or, parmi ces aimables pêcheurs de goujons, il en était un qui pêchait avec un air qui faisait paraître les goujons plus gros que des saumons.

» Trevanion et moi nous avons étudié ensemble à Cambridge, nous avons même été intimes. Trevanion était un jeune homme qui, comme moi, avait à faire son chemin dans le monde ; peu riche comme moi, — d'une famille sur un pied d'égalité avec la mienne — ancienne, mais déchue. Il y avait cependant une différence entre nous : il avait des relations dans le grand monde, je n'en avais aucune. Comme moi, sa principale ressource pécuniaire était le revenu attaché à son titre de membre du sénat universitaire(1). Or, quoique Trevanion eût conquis une grande réputation à Cambridge, c'était moins comme éminent par le savoir, quelque distingué qu'il fût sous ce rapport aussi, que comme un homme qui avait de l'avenir sur la scène de la vie : chaque faculté de cet esprit actif était une puissance. Il visait à tout — il ne réussissait pas dans tout, mais dans beaucoup de choses. Il était à la fois membre d'une société de conférences politiques et d'un club d'économistes, éternel orateur — brillant, paradoxal, prodigue de fleurs de rhétorique — différent de ce qu'il est aujourd'hui ; car, redoutant l'imagination dans sa carrière, son effort continuel a été de la contenir. Mais toute son intelligence tendait à ce que nous autres Anglais nous appelons le solide ; c'était une vaste intelligence, — que je comparerais volontiers, ma chère Kitty, — non pas à une baleine qui nage à travers l'océan de la science pour le plaisir de nager, mais à un de ces monstrueux polypes qui projettent autour d'eux toutes leurs tentacules pour être sûrs de

(1) Un *fellow* des collèges de Cambridge ou d'Oxford : la chose n'existant pas en France, il est difficile de traduire ce titre à la fois honoraire et rétribué.

saisir quelque chose. — Trevanion avait immédiatement quitté l'université pour se rendre à Londres. Sa réputation et sa parole éblouirent ceux qui s'intéressaient à lui. Ils firent tout ce qu'il fallait pour le faire entrer au parlement, et il y entra. Quand il vint au château de Compton, il avait débuté à la tribune et avait réussi. Il arrivait donc dans tout l'éclat de sa nouvelle gloire. Je ne puis vous faire comprendre, à vous, qui le voyez aujourd'hui avec son front ridé, sa manière brusque et sèche — gladiateur que les luttes de l'arène ont réduit à l'ombre de lui-même — non, je ne puis vous faire comprendre ce qu'était Trevanion dans toute la vigueur de la jeunesse.

» En effet, n'oubliez pas, mes amis qui m'écoutez, que nous étions jeunes alors, Trevanion, Roland et moi, — c'est-à-dire que nous différerions de ce que nous sommes à présent comme le rameau vert diffère du bois de charpente qui est dans le chantier du constructeur. Ni l'homme ni l'arbre ne sauraient être convertis en instruments utiles jusqu'à ce qu'ils aient perdu leur verdeur et leur sève. Mais alors nous sommes transformés quelquefois très-singulièrement, et nous changeons de noms. Le jeune arbre n'est plus un arbre — c'est une porte de maison ou un mât de vaisseau ; le jeune homme n'est plus un jeune homme, mais un soldat n'ayant plus qu'une jambe, un homme d'État aux yeux caves, un savant qui a des bécicles sur le nez, des pantoufles aux pieds. Lorsque Micyllus (ici la main se glissa de nouveau sous le gilet), lorsque Micyllus, dit mon père, demanda au coq qui avait été autrefois Pythagore, si la guerre de Troie s'était passée exactement comme Homère la racontait, le coq répondit dédaigneusement : « Comment Homère aurait-il pu en savoir quelque chose ? A cette époque, il était chameau dans la Bactriane (1). » Pisistrate, selon la doctrine de la métempsyrose, vous auriez pu être un chameau dans la Bactriane — lorsque Trevanion, Roland et moi, nous étions à ce que j'appellerai notre siège de Troie.

» Vous pouvez encore voir que Trevanion a eu une belle tête ; mais la grande beauté de sa physionomie était alors sa vivacité continuelle, son intelligence expressive. Et puis

(1) Lucien, *e* *Songes de Micyllus*.

sa conversation avait tant d'animation et de variété ; elle était si pleine des choses du jour ! Aurait-il été prêtre de Sérapis pendant cinquante ans, il n'aurait pas pu mieux posséder l'anaglyphe ! A l'approche de cet astre, toute cette société frivole s'illuminait de clartés soudaines. Il était donc écouté, admiré, vanté. Chacun de dire : Trevanion est un homme qui parviendra.

» Cependant, je ne lui rendais pas alors la justice que je lui ai rendue depuis ; nous autres savants et penseurs abstraits, nous sommes trop enclins, dans notre première jeunesse, à faire plus d'attention à la *profondeur* de l'intelligence ou du savoir d'un homme qu'à l'étendue de la surface que cette intelligence ou ce savoir peuvent couvrir. Il peut y avoir plus d'eau vive et pure dans une petite rivière qui coule et bondit dans les détours de la plaine, que dans un large et sombre étang où la sonde n'atteint le fond qu'à cinquante mètres. Non, je ne rendais pas justice à Trevanion ; je ne voyais pas combien il réalisait naturellement l'idéal de lady Eleonor. J'ai dit que lady Eleonor avait plusieurs femmes en elle ; Trevanion avait en lui plusieurs hommes. Il réunissait l'instruction pour plaire à son esprit, l'éloquence pour éblouir son imagination, la beauté pour charmer ses yeux, l'espèce de réputation qui pouvait le plus séduire sa vanité, l'honorable probité, la consciencieuse rectitude, pour satisfaire son jugement. Mais surtout il était ambitieux ; — ambitieux non pas comme je l'étais ni comme l'était Roland, ambitieux comme l'était Eleonor, — ambitieux non pour réaliser quelque idéal dans un cœur romanesque, mais pour conquérir les avantages matériels et visibles du monde extérieur.

» Eleonor et Trevanion étaient tous les deux des enfants de ce grand monde. Je ne voyais pas cela, Roland non plus, et Trevanion ne paraissait pas faire la cour à Eleonor.

» Cependant le temps de parler était venu ; le château commençait à perdre ses hôtes. Lord Rainsforth retrouva le loisir de reprendre ses entretiens avec moi, et un jour que nous nous promenions ensemble dans le jardin, il me fournit l'occasion que je cherchais. — Car je n'ai pas besoin de dire, Pisistrate, poursuivit mon père en me regardant avec attention, qu'un homme d'honneur, surtout s'il est dans une condition de fortune inférieure, doit, avant d'ou-

virir sérieusement son cœur à la fille, s'adresser d'abord au père, dont la confiance lui impose ce devoir.

Je baissai la tête et rougis.

— Je ne sais comment cela se fit, continua mon père, mais lord Rainsforth fit tomber la conversation sur Eleonor. Après avoir parlé des avantages réservés à son fils, qui revenait en Angleterre, il ajouta : — Naturellement mon fils entrera dans les affaires politiques; je pense qu'il se mariera bientôt : alors il aura sa maison à lui, et je ne le verrai plus que bien peu. Mon Éléonor... celle-là je ne puis supporter la pensée de me séparer d'elle entièrement; et — s'il faut vous en dire mon égoïste raison — voilà pourquoi je n'ai jamais souhaité qu'elle épousât un homme riche qui me priverait d'elle pour toujours. Je voudrais qu'elle choisît quelqu'un qui se contenterait de résider avec moi au moins une grande partie de l'année — qui me donnerait un autre fils et ne m'enlèverait pas ma fille. Je ne prétendrais pas exiger que mon gendre vécût à la campagne; non, ses occupations le conduiraient souvent à Londres. Peu m'importe où est ma résidence; tout ce que je désire, c'est de conserver mon établissement domestique. Vous savez, ajouta-t-il avec un sourire que je crus significatif, combien de fois je vous ai déclaré que je n'avais pas une ambition vulgaire pour Eleonor! Sa dot sera très-peu de chose, car mes domaines sont rigoureusement *substitués*, et je me suis trop accoutumé à dépenser tout mon revenu pour espérer d'économiser beaucoup à présent. Mais ma fille n'a pas le goût de la dépense et du luxe; et tant que je vivrai, du moins, je ne changerai rien à ma manière de vivre. Qu'elle choisisse seulement un homme dont les talents sympathiques aux siens lui conquièrent une position, et avant que je meure cette position peut être assurée.

» Lord Rainsforth, à ces mots, s'arrêta, et alors... Comment, dans quels termes, je ne sais, — mais tout fut déclaré... mon amour si longtemps muet, si timide, si défiant et si plein de doutes. J'expliquai l'étrange activité qu'il avait inspirée à un caractère jusque-là si calme, mon parti pris récemment d'étudier le droit — mon espérance de réussir dans cette carrière avec un tel but devant les yeux, qui me rendait tout travail facile, toute étude attrayante. Le barreau était une carrière moins brillante que le parlement;

mais l'homme sans fortune ne devait-il pas d'abord tendre à l'indépendance? Bref, Pisistrate, misérable égoïste que je fus, j'oubliai Roland dans ce moment, et parlai comme quelqu'un qui sentait qu'il y allait pour lui de vivre ou de mourir.

» Lorsque j'eus fini, lord Rainsforth me regarda avec un air d'affection, mais triste. « Mon cher Caxton, dit-il, j'avoue que j'ai autrefois désiré — oui, je l'ai désiré depuis que je vous ai connu... mais pourquoi avoir si longtemps... Je ne soupçonnais pas — ni, j'en suis sûr, Eleonor elle-même. » Il s'arrêta court après ces phrases inachevées, et puis reprit plus vivement : « Toutefois, allez parler à Eleonor comme vous m'avez parlé; peut-être n'est-ce pas trop tard. Pourtant... Oui, allez.

» Trop tard! — que signifiaient ces mots? Lord Rainsforth m'avait quitté au détour d'un sentier, me laissant méditer sur une réponse qui contenait une énigme. Je me dirigeai lentement vers le château et cherchant lady Eleonor, moitié espérant, moitié craignant de la trouver seule — Il y avait un cabinet attenant à une serre où elle allait habituellement s'asseoir dans la matinée. Mes pas se tournèrent de ce côté.

» Je vois encore ce cabinet — je vois les murs couverts de dessins faits par elle, et entre autres des paysages dont plusieurs représentaient des sites que nous avions visités ensemble — je vois le simple ameublement qui attestait ses goûts d'artiste — je vois sur la table jusqu'aux livres qui me rappelaient nos lectures favorites. — Oui, il y avait là un *Tasse* dans lequel nous avons lu l'épisode de *Clorinde* — un *Eschyle* dans lequel je lui avais traduit le *Prométhée*... Cela pourra paraître de la pédanterie. C'en était peut-être, mais on y reconnaît la preuve des sympathies qui liaient l'homme des livres et la fille du monde. Ce cabinet... c'était le sanctuaire de mon cœur. Il me semblait, dans ma vanité, que je respirais là le seul air qu'il fallait à ma vie, le seul dans lequel je pourrais réaliser mon rêve de bonheur domestique. J'entrai, je regardai autour de moi; troublé, confus, et avançant timidement, je vis Eleonor, la tête appuyée sur sa main, plus animée que de coutume, des larmes dans les yeux. J'approchais en silence une chaise de la table, lorsque j'aperçus par terre un gant. C'était un gant

d'homme. Je me souviens avoir vu dans ma jeunesse un tableau hollandais qu'on appelait *le Gant*, et dont le sujet était un meurtre. Le peintre avait représenté un étang marécageux, hérissé de joncs. C'était un paysage lugubre qui évoquait des idées de crime et de terreur. Deux hommes qui semblaient arriver là par hasard se montraient du doigt un gant taché de sang, et ils échangeaient un regard qui indiquait qu'ils n'avaient nul besoin de la parole pour se comprendre. Le gant racontait sa propre histoire. Ce tableau m'avait souvent fait rêver dans ma première jeunesse, mais jamais il ne fit naître en moi d'aussi tristes pensées que ce gant réel que j'apercevais sur le plancher. Pourquoi? Il y a dans tous nos pressentiments, une de ces questions à propos desquelles nous aurions sans cesse à répéter : Pourquoi? Plus tremblant que je n'avais été en parlant à son père, je pris courage, enfin, et je parlai à Eleonor.

Mon père s'arrêta. La lune s'était levée et l'éclairait de sa clarté. A cette lumière de la lune, je vis que mon père avait changé de visage : les émotions de sa jeunesse l'avaient ramené à sa jeunesse. Oui, mon père ressemblait à un jeune homme; mais quelle douleur dans cette expression! Si sa mémoire seule pouvait évoquer ainsi ce qui n'était après tout que le fantôme de sa douleur, quelle avait dû être la réalité! Involontairement je saisis sa main : mon père pressa la mienne dans une étreinte convulsive, et dit avec un profond soupir :

— C'était trop tard; Trevanion était l'heureux amant de lady Eleonor, son amant avoué et accepté. Ma chère Catherine, je ne l'envie pas à présent. Relevez la tête, ma femme bien-aimée; relevez la tête!

IX

» Eleonor, je lui dois cette justice, fut péniblement affectée de mon émotion. L'expression de ses sympathies n'aurait pu être plus tendre; elle alla jusqu'à s'adresser noblement des reproches à elle-même; mais tout cela n'était pas un baume pour ma blessure. Je quittai donc le château — je renonçai à l'étude du droit; — tout mon être fut comme privé du seul ressort de son activité, de son principe de

vie, jusqu'à ce que je retournasse à mes livres. Mais ce désespoir, cet accablement, ce dégoût du monde se seraient, je crois, prolongés jusqu'à la fin de mes jours, si le ciel dans sa merci ne m'avait envoyé votre mère, Pisistrate. Aussi, jour et nuit, je bénis Dieu et je bénis votre mère, car j'ai été et je suis... oh! oui, je suis un homme heureux!

Ma mère se jeta en sanglotant dans les bras de mon père, et puis se retira sans dire un mot. Mon père la suivit du regard, les larmes dans les yeux. Quand elle fut sortie, il fit deux ou trois tours dans la chambre en silence, vint à moi, et posant un bras sur mon épaule, me dit à demi-voix :

— Devinez-vous pourquoi je vous ai raconté tout cela, mon fils?

— Oui, en partie. Je vous remercie, mon père.

Je ne pus en dire davantage, et m'assis, me sentant atteint d'une soudaine faiblesse.

— Il est des enfants, continua mon père en s'asseyant à côté de moi, il est des enfants qui trouveraient dans les folies et les erreurs de leurs pères une excuse pour les leurs: ce n'est pas vous, j'espère, Pisistrate?

— Je ne vois ni folies ni erreurs dans votre histoire, mon père, mais rien que de très-naturel et de très-triste.

— Vous n'avez pas réfléchi avant de me répondre ainsi, dit mon père. Ce fut une grande folie et une grande erreur de s'abandonner à des illusions qui ne s'appuyaient sur aucune base, — d'enchaîner toute l'utilité de mon existence à la volonté d'une créature mortelle comme moi-même. Le ciel n'a pas voulu que la passion de l'amour devînt notre tyran, et l'amour ne l'est pas non plus parmi la généralité des hommes. Les rêveurs tels que nous, vrais solitaires au milieu de leurs livres comme moi, ou demi-poètes comme le pauvre Roland, nous créons notre propre maladie. Combien d'années je languis encore, même après que votre mère m'eût donné ce bonheur domestique que je n'appréciai pas tout d'abord! Je le répète, le grand ressort de ma vie était brisé, — je ne tenais plus aucun compte du temps, et c'est pourquoi vous voyez aujourd'hui qu'un peu tard la Némésis s'éveille. Je regarde en arrière, je regrette les occasions perdues, je déplore l'inutilité des facultés dont le ciel m'avait doué. Vainement ai-je voulu galvaniser des organes qu'un

pareseux repos a presque paralysés! et voilà que, honteux de mes vaines études, je me laisse séduire aux belles paroles de l'oncle Jack, autres folies, j'en ai peur. Cependant je revois Eleonor, et je me dis avec stupéfaction: «Quoi donc! tout cela... toute cette angoisse, toute cette torpeur, pour cette beauté altérée par l'ambition, pour cette âme mondaine! mais il en est toujours ainsi dans la vie. Les choses mortelles se flétrissent, les choses immortelles apparaissent avec plus de fraîcheur à mesure que nous approchons de la tombe. — Ah! s'écria mon père avec un soupir... il en eût été autrement si à votre âge j'avais découvert le secret du sachet de safran.

X

— Et Roland, mon père, demandai-je, comment prit-il la chose?

— Avec toute l'indignation et l'orgueil d'un homme déraisonnable; plus offensé pour moi, le pauvre frère, que pour lui-même. Tout ce qui lui échappa contre Eleonor me parut absurde, et telle fut sa fureur contre moi, parce que je ne voulais pas partager sa fureur contre elle, que nous nous brouillâmes encore. Cela finit par une séparation, et nous restâmes des années sans nous revoir. — Lorsque nous fûmes tout à coup mis en possession de notre petit héritage, Roland, vous le savez, consacra sa part à racheter les vieilles ruines et à se procurer un grade d'officier, ce qui avait toujours été son ambition; — il partit donc toujours furieux. Ma part à moi servit d'excuse à mon indolence, car elle suffisait à tous mes besoins, si bien que lorsque mon vieux professeur mourut et me nomma tuteur de sa fille, je ne sais comment je me décidai à faire de ma pupille ma femme, me trouvant assez riche pour renoncer à mon titre de membre de Sénat académique (1), et me fixant parmi mes livres, — plutôt un livre moi-même qu'un homme.

» Une sorte de consolation m'était survenue cependant,

(1) Les attributions des *fellows* cessent lorsqu'ils se marient. L'origine du titre remonte à l'époque où les ecclésiastiques seuls composaient le Sénat universitaire.

et Roland m'a dit depuis que c'en avait été une autre pour lui. Eleonor devint tout à coup une héritière, — son pauvre frère mourut, et tous les biens qui n'étaient pas substitués dans la ligne masculine lui revinrent. Je me dis que cette fortune aurait ouvert un gouffre infranchissable entre elle et moi. Pour Eleonor sans dot, en dépit de son rang, j'aurais pu travailler, me rendre esclave. Mais Eleonor riche? cette position nouvelle m'eût anéanti. Ce fut donc une consolation; mais bien faible, car elle ne pouvait effacer le passé, ce souvenir d'une espérance déçue, ce sentiment douloureux qui me rappelait sans cesse ce que j'avais perdu, et perdu pour toujours. Un vide, un vide affreux m'entourait. Si j'avais fréquenté davantage les hommes, au lieu de me complaire dans une solitude rêveuse, j'aurais développé toutes les ressources de mon courage pour supporter plus dignement ce qui me semblait une irréparable fatalité; mais nous amoindrissions dans la solitude. Il n'est pas de plante qui ait autant que l'homme besoin de soleil et d'air. Je comprends à présent pourquoi quelques-uns de nos plus grands esprits ont vécu dans les capitales; et, en conséquence, je le répète, c'est assez d'un savant dans une famille. Me fiant à votre cœur honnête, à votre honneur, mon fils, je vous ai de bonne heure mis en contact avec le monde. Ai-je eu tort? Prouvez-moi que je n'ai pas eu tort, mon fils; un sage a dit: Suivez mon précepte plutôt que mon exemple.

» Le monde est ainsi constitué, l'action est tellement la loi générale, que tout semble crier à chaque homme: « Fais quelque chose, fais, fais quelque chose (1) »

J'étais profondément ému, et je me levais de ma chaise, un peu rassuré toutefois par ces paternelles paroles, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit, et... qu'est-ce qui entra? Mais, chose ou homme, il ou elle, eux ou elles, ils ou elles n'entreront pas dans ce chapitre, je suis très-décidé là-dessus. Non, ma jeune et curieuse lectrice, je suis très-flatté de votre curiosité; j'y suis très-sensible; mais vous ne le saurez pas encore. Et cependant, — allons, puisque vous le voulez absolument et que vous me regardez d'un air si caressant, je vais vous dire qui survint inopinément, sans

(1) *OEuvres posthumes* du révérend Richard Cecil., p. 349.

se faire annoncer, sans nous donner le temps de respirer et de dire : *pardon, permettez...* bref, qui nous frappa de la plus vive surprise... c'était —

LA FIN DU CHAPITRE.

HUITIÈME PARTIE

I

Qui entra dans le salon de la maison qu'habitait mon père? — Une fée!!! habillée de blanc, — petite, délicate, avec des boucles de cheveux noirs comme le jais flottant sur ses épaules, — avec de grands yeux si brillants, qu'ils rayonnaient comme n'auraient pu le faire les yeux d'une simple mortelle. La fée ne s'arrêta qu'en face de nous. A cette vue si inattendue, en présence d'une apparition si étrange, nous tressaillîmes et restâmes d'abord muets. Enfin, mon père, plus hardi et plus sage que moi, plus capable, par conséquent, de se mettre en communication avec les êtres éthérés de l'autre monde, eut l'audace de marcher vers la petite créature, et, se baissant pour examiner les traits de son visage, et lui demanda :

— Que désirez-vous, ma jolie enfant?

Jolie enfant! n'était-ce donc, après tout, qu'une jolie enfant? Hélas! que nous serions heureux si toutes celles que nous avions prises pour des fées au premier coup d'œil ne se changeaient qu'en jolies enfants!

— Venez, répondit la jeune fille avec un accent étranger et saisissant les basques de l'habit de mon père. Venez, mon pauvre papa est si malade! J'ai peur : venez... venez le sauver.

— Certainement! s'écria mon père vivement; où est

mon chapeau, Pisistrate? Certainement, ma chère enfant! nous irons sauver votre papa.

— Mais, qui est votre papa? demandai-je, — question qui ne serait jamais venue à l'esprit de mon père. Mon père ne demandait jamais qui étaient les papas malades des pauvres enfants, lorsque les enfants le tiraient par les basques de son habit :

— Qui est votre papa?

La jeune fille me regarda sans rien dire, et puis de grosses larmes roulèrent dans ses grands yeux si brillants. En ce moment parut, sur le seuil de la porte, une femme faite, une belle et grande fille qui nous salua et s'adressant d'abord à la petite fée :

— Ah! miss, lui dit-elle, vous auriez dû m'attendre et ne pas alarmer la famille en montant l'escalier de cette manière... Ne vous déplaîse, monsieur, je réglais là-bas avec le cocher, et il était si exigeant, si impérieux! — Ces gens-là le sont toujours lorsqu'ils ont affaire à nous autres, pauvres femmes, monsieur, et...

— Mais de quoi s'agit-il? m'écriai-je pendant que mon père prenait dans ses bras caressants la jeune fille qui pleurait sur son sein.

— Voyez-vous, monsieur (une autre révérence), le monsieur n'est arrivé que la nuit dernière à notre hôtel, monsieur, à l'hôtel de l'Agneau, près du pont de Londres; — il est tombé malade, — et il n'a guère la tête à lui... Nous avons donc envoyé chercher le docteur, et le docteur ayant regardé la plaque en cuivre du sac de nuit du Monsieur, puis consulté l'Almanach de la cour, a dit : Il y a un monsieur Caxton, dans Russell-Street... est-ce un parent? Et cette jeune lady a répondu : C'est le frère de papa et c'est chez lui que nous allions. Ainsi donc, monsieur, comme le garçon de l'hôtel était en course, je suis montée dans un fiacre; miss a voulu venir avec moi, et...

— Roland — Roland malade! Vite, vite, vite! s'écria mon père, et ayant toujours la jeune fille dans ses bras, il descendit l'escalier vivement. Je le suivis avec son chapeau qu'il avait oublié, comme vous le pensez bien! Un fiacre, par bonheur, passait devant notre porte; mais la fille de l'hôtel ne voulut pas nous y laisser entrer avant qu'elle eût vérifié que ce n'était pas le même qu'elle venait

de renvoyer. Après cette vérification préliminaire, nous montâmes dans le fiacre, qui prit la direction de l'hôtel de l'Agneau.

La servante, assise vis-à-vis de mon père, ne discontinua pas d'insister pour le débarrasser de la jeune fille qu'il tenait sur ses genoux, — s'interrompant pour revenir au long récit des causes qui lui avaient fait congédier l'autre cocher, lequel, afin de grossir le prix de la course à tant par mille, avait jugé à propos de prendre le plus long chemin. — Pendant cette explication de sa conduite, toute semée d'épisodes, elle ne négligeait pas de rajuster de temps en temps son chapeau et de déplier sa robe, en s'excusant de sa toilette peu soignée, surtout lorsque ses yeux s'étaient fixés un moment sur ma cravate de satin ou sur mes bottes vernies.

Lorsque nous fûmes arrivés à l'hôtel de l'Agneau, la servante, avec la dignité qu'elle attachait à ses fonctions, nous précéda dans un grand escalier qui semblait interminable. Sur le palier du troisième étage, elle s'arrêta pour reprendre haleine et nous informer, sous forme d'apologie, que l'hôtel était plein, mais que si le monsieur restait jusqu'à samedi, il serait transféré au n° 54, qui « avait de la vue et une cheminée. » Ma petite cousine glissa ici des bras de mon père et monta la première en nous faisant signe de la suivre. Nous nous arrêtâmes avec elle devant une porte où, ayant écouté avant d'ouvrir, elle entra sur la pointe des pieds. Nous entrâmes après elle.

A la lueur d'une bougie, nous vîmes le visage de mon pauvre oncle enflammé par la fièvre, et nous remarquâmes son regard étincelant et vague. Ah ! est-il rien de terrible comme de se voir tout à coup devant un visage familier qui n'exprime plus l'intelligence et dont les yeux se tournent vers vous sans vous reconnaître ! C'est un spectacle qui suffit pour déconcerter le matérialisme involontaire de nos rapports habituels avec ceux que nous aimons ; car en ne retrouvant plus cette âme qui répondait si bien naguère à la nôtre, nous nous apercevons tout à coup que c'était *quelque chose* dans cette forme visible et non cette forme elle-même qui nous était si chère. Il n'est encore survenu peut-être aucune grave altération dans le malade ; mais cette bouche qui ne sourit plus à notre approche, cet œil qui nous exa-

mine comme si nous étions des étrangers, cette oreille qui ne distingue plus notre voix... nous révèle que l'*ami* que nous venons chercher n'est plus là. Notre propre affection est repoussée par la glace de cet accueil, — elle éprouve une vague et superstitieuse terreur. Oh non! ce n'était pas la matière, toujours là présente, qui avait fait naître les sentiments subtils et indéfinissables qui se confondent dans le mot *affection* : c'était *ce quelque chose* d'éthéré, d'impalpable, d'électrique, dont l'absence nous épouvante.

Je restai muet. — Mon père prit une main qui ne répondit pas à l'étreinte de la sienne : la jeune fille seule semblait ne pas partager nos émotions. Mais, s'inclinant sur le lit du malade, elle appuya une de ses joues sur son sein.

— Pisistrate, me dit enfin mon père en me parlant à l'oreille... Pisistrate, si votre mère était ici.

Je fis un signe de tête pour exprimer que j'allais la chercher. La même pensée m'était venue : la vieille sagesse du père, l'active jeunesse du fils avaient également compris leur insuffisance, leur inutilité, dans la chambre du malade... L'absence de la *femme* s'y faisait sentir.

Je laissai donc mon père et redescendis l'escalier de l'hôtel. D'abord l'air de la rue me causa une sorte d'étourdissement; puis le piétinement des passants, le roulement des voitures et la grande voix des autres bruits de Londres me rappelèrent à moi. Quel est donc ce mystère intellectuel qui existe dans l'atmosphère de la vie collective? quelle est cette contagion qui assoupit le cœur et stimule le cerveau? Le moment d'après, éclairé comme par une inspiration, j'avais choisi dans une longue file de nos voitures de place le cabriolet le plus léger de forme avec le cheval le plus robuste, et je me rendais, non pas à Russell-Street, mais à Manchester-Square, chez le docteur M.-H., que je connaissais en sa qualité de médecin de la famille Trevanion. Heureusement, ce bienveillant et habile praticien était chez lui et il me promit d'être auprès du malade avant que j'eusse pu moi-même y retourner. Je me fis de là conduire à Russell-Street, et informai ma mère, avec autant de précaution que possible, du message dont j'étais chargé.

Lorsque nous arrivâmes à l'hôtel de l'*Agneau*, nous trouvâmes le docteur écrivant déjà ses prescriptions et ses or-

donnances ; l'activité du traitement indiquait le danger. Je cours chercher le chirurgien, qui avait déjà été appelé. — Heureux ceux qui ignorent l'indescriptible mouvement silencieux qu'offre par moment une chambre de malade, pendant que la vie et la mort se livrent bataille sur cette frêle machine qui n'a plus la conscience de ce qui se passe en elle, s'abandonnant tout entière au terrible ennemi qui l'envahit et à la science qui espère la défendre : oui, c'est un triste spectacle que la vue de ce bras sans force dont le pouls est interrogé par les doigts du médecin penché sur le lit et composant sa figure devant l'inquiétude de ceux qui cherchent à lire dans ses regards. — La veine est ouverte, le sang coule, un sang noir et bientôt coagulé ; mais écoutez ! le patient a retrouvé la parole : hélas ! si vous saisissez quelques mots de sa voix saccadée, ils brisent votre cœur par leur incohérence. Peut-être, au milieu de ses tortures, les pieds plongés dans des sinapismes, le front chargé d'un bandeau de glace, il s'égaré à travers les sentiers d'une prairie émaillée de fleurs ou s'élance dans les sphères célestes. Enfin le calme semble renaître. Le voilà qui s'endort. Avec quelle triste préoccupation vous veillez sur ce sommeil peut-être critique ! Avec quelle anxiété vous attendez le réveil, épiant les premières paroles sensées et le retour du sourire sur ce visage, — sourire qui, faible encore, vous fait pleurer de joie et répéter à voix basse : Dieu soit loué ! Dieu soit loué !

Je viens de résumer toutes nos angoisses : heureusement c'est là le tableau du passé ; l'oncle Roland nous a parlé, — il a repris connaissance, — ma mère est penchée sur le chevet de son lit, — sa fille l'embrasse, — le chirurgien, qui est resté là six heures, nous quitte en nous adressant un adieu de bon augure, et mon père, appuyé contre le mur, se couvre le visage de ses mains.

H

Il nous semblait avoir fait un rêve, car je ne trouve que cette comparaison vulgaire pour exprimer combien tout ce qui précède avait été soudain et rapide. Après cette horrible nuit, j'éprouvai à la fois un besoin impérieux de

solitude et d'air. Je me sentais le cœur rempli de reconnaissance envers le ciel qui nous épargnait une fatale catastrophe; mais j'étouffais dans l'espace étroit de cette chambre, où la présence même de ceux qui m'étaient si chers me pesait après que je m'étais si péniblement contenu devant eux. Il est des moments où nous ressemblons au cerf blessé qui s'éloigne du troupeau, au chien fidèle qui va se cacher dans un coin pour gémir.

Je m'échappai donc de l'hôtel et j'allai errer dans les rues encore désertes; c'était l'heure qui précède l'aube, l'heure la plus triste des vingt-quatre de chaque jour, surtout à Londres! Mais l'air vif du matin me parut d'une douce fraîcheur, la solitude calma mon cœur ému. L'affection qu'inspirait mon oncle avait quelque chose de très-remarquable. Ce n'était pas cette affection tranquille dont doivent ordinairement se contenter les personnes d'un âge avancé; il s'y mêlait cette ardente sympathie que la jeunesse excite en nous. Il y avait encore, chez cet original aimable, tant de feu et de vivacité, tant d'illusions poétiques et d'exaltation généreuse, que vous pouviez difficilement vous persuader qu'il avait cessé d'être jeune. Il conservait tout le charme de la jeunesse dans le don quichotisme de ses idées sur l'honneur et dans ses sentiments romanesques, sans qu'aucune peine, aucun souci, eût pu produire le désenchantement (phénomène singulier à une époque où à l'âge de vingt-deux ans les jeunes gens se déclarent *blasés*!). Une saison de Londres avait fait de moi un homme du monde plus vieux de cœur que mon oncle. Et puis ce chagrin profond qui le rongait, ce chagrin cruel et muet! Oui, le capitaine Roland était un de ces hommes qui s'emparent de votre pensée, qui font, bon gré malgré, partie intégrante de votre existence. L'idée que le capitaine pouvait mourir, mourir accablé de tout le poids de sa douleur, — c'était là une idée qui me semblait mettre la Providence en contradiction avec elle-même, enlever à la vie un de ses buts les plus sacrés, à la mienne, du moins; — car je m'étais imposé comme un devoir désormais de chercher le fils et de le ramener à son père, afin de faire naître le sourire sur ces lèvres sévères qui avaient dû autrefois sourire avec tant de douceur... Dieu soit béni! l'oncle Roland est hors de danger; si je tremble encore,

c'est comme celui qui, venant d'échapper au naufrage, a encore devant lui l'écueil où il a failli périr et entend mugir la voix de l'abîme.

Toujours plongé dans mes rêveries, je m'arrêtai en croyant entendre le son d'une horloge; en effet, je comptai quatre heures, et, regardant autour de moi, je m'aperçus que, m'étant peu à peu éloigné du centre de la Cité, je me trouvais dans une des rues qui conduisent du Strand à Leicester-Square. Le silence régnait là comme dans une rue de Pompeï. Sur les degrés du porche à colonnes d'un vaste magasin dont les volets hermétiquement fermés semblaient garder dix-sept siècles de mystère, un jeune homme s'était profondément endormi : un de ses bras étendu sur le seuil même servait d'oreiller à sa tête, et son corps reposait sur les marches inférieures de l'escalier. Ses vêtements usés, déchirés en plus d'un endroit, avaient encore les restes d'une certaine apparence, ce quelque chose qui dénote la vaine prétention à une supériorité sociale, prétention rendant l'indigence plus pénible à voir parce qu'elle prouve qu'elle n'a triomphé qu'après une lutte, de la vanité. Cette figure ne m'est pas inconnue, me dis-je, et je m'approchai. Malgré la pâleur du visage, il n'y avait plus à se méprendre à l'expression de sauvage fierté qu'il conservait jusque dans le sommeil; c'étaient encore les traits réguliers, les cheveux noirs, la grâce particulière de ce voyageur que j'avais rencontré sur la route de — à Londres, et qui m'avait laissé sur les dalles du cimetière en compagnie du Savoyard avec les souris blanches. Je me retirai derrière les colonnes du porche, appuyé contre une rampe en fer, et je me demandais si une aussi légère connaissance que la nôtre m'autorisait à éveiller le jeune homme endormi, — lorsqu'un agent de police, survenant tout à coup termina mon irrésolution en le saisissant par le bras et le secouant rudement : « Vous ne devez pas rester là, lui dit-il avec le ton décidé de sa profession, levez-vous, rentrez chez vous!... » Le jeune homme se réveilla en sursaut, se frotta les yeux et les fixa sur le policeman avec tant de hauteur, que l'intelligent fonctionnaire de l'ordre public crut probablement que ce n'était pas la nécessité qui avait imposé le choix d'une pareille couche pour y passer la nuit : ce fut d'un ton radouci et presque respectueux qu'il

ajouta : — Vous avez bu, jeune homme, êtes-vous en état de retrouver votre chemin jusqu'à votre domicile!

— Mon domicile! oui! dit le jeune homme s'étendant de nouveau sur les degrés, — vous voyez que je l'ai trouvé?

— Pardieu! je crois qu'il va se rendormir, murmura le policeman... Allons, allons, en marche, de bon gré, ou je serai forcé de vous faire marcher.

Mon ancienne connaissance regarda tout autour de lui.

— Policeman, dit-il avec un étonné sourire, combien croyez-vous que peut valoir ce logement, non pas pour toute une nuit, car vous voyez que celle-ci est près de finir, mais pour une heure ou deux? C'est un logement primitif... il me convient cependant. N'est-ce pas assez d'un shelling? Oui, n'est-ce pas?

— Vous aimez à plaisanter, monsieur, répondit le policeman d'un air de moins en moins rude et ouvrant la main instinctivement.

— Va pour un shelling, donc! marché conclu! seulement je vous le loue à crédit; bonne nuit et réveillez-moi à six heures.

En parlant ainsi, le jeune homme s'établit si résolument sur les degrés du magasin et le policeman prit un air si ébahi que je partis d'un éclat de rire et sortis de ma cachette derrière la colonne du porche.

Le policeman me regarda :

— Monsieur, me demanda-t-il, connaissez-vous ce... ce...

— Ce gentleman? répondis-je gravement; oui, vous pouvez me le laisser — et je glissai le prix offert du logement dans la main du policeman. Il examina le shelling, il m'examina moi-même, — il tourna les yeux vers une extrémité de la rue, puis vers l'autre, — il secoua la tête et enfin s'éloigna. Je m'approchai alors du jeune homme, je lui touchai le bras et lui dis : Vous souvenez-vous de moi, monsieur!... et qu'avez-vous fait de M. Peacock?

LE JEUNE HOMME INCONNU (après un moment de réflexion). Je me souviens très-bien de vous, vous vous appelez Caxton.

PISISTRATE. Et vous?

LE JEUNE HOMME. *Pauvre Diable*, si vous interrogez mes poches, — les poches sont le symbole de l'homme; *Nargue le Diable*, si vous interrogez mon cœur. — (M'examinant

des pieds à la tête.) Le monde vous a souri, il me semble, monsieur Caxton! n'êtes-vous pas honteux de parler à un misérable étendu sur les marches d'un escalier... Il est vrai que personne ne vous voit.

PISISTRATE (d'un air sentencieux). Si j'avais vécu dans le siècle précédent, j'aurais pu rencontrer Samuel Johnson sur les marches d'un escalier.

LE JEUNE HOMME (se levant). — Vous avez troublé mon sommeil; mais vous en aviez le droit, puisque vous avez payé mon loyer. Laissez-moi faire quelques pas de promenade avec vous. Ne craignez rien, — je ne vide pas les poches... pas encore.

PISISTRATE. Vous dites que le monde m'a souri. Je crains qu'il vous ait regardé d'un mauvais œil. Je ne vous dirai pas : « du courage, » — car vous semblez en avoir assez, mais je dis : « *patience*, » qualité la plus rare des deux.

LE JEUNE HOMME. Hem! (M'examinant encore avec attention.) Pourquoi vous arrêtez-vous pour me parler? — pour parler à quelqu'un que vous ne connaissez pas du tout — ou de qui vous ne connaissez rien de bon.

PISISTRATE. Parce que j'ai pensé souvent à vous, parce que vous m'intéressez; parce que — pardonnez-moi — je voudrais vous venir en aide si je le pouvais, c'est-à-dire si vous avez besoin qu'on vous vienne en aide.

LE JEUNE HOMME. — Besoin... mais je suis le besoin personifié. — J'ai besoin de tout, — j'ai besoin de sommeil, — j'ai besoin d'aliments pour manger, — j'ai besoin de cette patience que vous me recommandez, — mais qui ne m'empêchera pas de mourir de faim. J'ai voyagé de Paris à Boulogne-sur-Mer à pied, avec douze sous dans ma poche. Sur les douze sous j'en ai dépensé huit. Avec les quatre autres je suis entré dans une salle de billard à Boulogne, où j'ai gagné de quoi payer mon passage et acheter trois petits pains. Vous voyez qu'il ne manque que le capital pour faire fortune. Si avec quatre sous je puis gagner dix francs dans une soirée, que gagnerais-je avec un capital de cent francs et dans le cours d'une année? C'est là une application de règle de trois dont je ferais le calcul à l'instant même si je n'avais un horrible mal de tête. Eh bien, mes trois petits pains m'ont duré trois jours et la dernière croûte m'a fait mon souper hier au soir. Ainsi donc prenez garde

à vous en m'offrant de l'argent (car c'est ce qu'on entend par venir en aide). Vous voyez que je ne puis faire autrement que d'accepter. Mais je vous en prévient, ne comptez pas sur la reconnaissance, — il n'y en a pas en moi.

PISISTRATE. Vous n'êtes pas aussi méchant que vous voulez le paraître. Je voudrais faire pour vous quelque chose de plus, si je le pouvais, que de vous offrir le peu que j'ai à vous offrir. Voulez-vous être franc avec moi ?

LE JEUNE HOMME. Cela dépend. — J'ai été assez franc jusqu'ici — je pense.

PISISTRATE. C'est vrai ; aussi je poursuis sans scrupule. Ne me confiez ni votre nom, ni votre condition, si cette confiance vous répugne ; mais dites-moi si vous avez des parents à qui vous pouvez vous adresser. Non ; je le devine à votre signe de tête. Mais alors consentez-vous à travailler pour vous tirer d'affaire ? ou n'est-ce qu'au billard... (pardonnez ma question...) que vous pouvez essayer de faire produire dix francs à quatre sous ?

LE JEUNE HOMME (réfléchissant). Je vous comprends. Je n'ai jamais travaillé... J'abhorre le travail ; mais je ne refuse pas, si cela m'est possible.

PISISTRATE. Cela vous est possible : oui, quand un homme peut voyager de Paris à Boulogne avec douze sous dans sa poche et en économiser quatre ; — quand il peut risquer ces quatre sous avec une froide confiance en son adresse... même au billard ; — quand il peut vivre pendant trois jours avec trois petits pains et s'éveiller le quatrième jour sur le pavé d'une capitale avec la fierté qui brille dans vos yeux..... cet homme a en lui tout ce qu'il faut pour dompter la fortune.

LE JEUNE HOMME. Et vous, travaillez-vous ?

PISISTRATE. Oui — et rudement.

LE JEUNE HOMME. Alors je suis prêt à travailler.

PISISTRATE. A la bonne heure ! — Et maintenant que savez-vous faire ?

LE JEUNE HOMME (avec son étrange sourire). Beaucoup de choses utiles. Je puis couper en deux une balle sur la lame d'un canif ; — je connais la tierce secrète de Coulon, le maître d'armes ; je sais deux langues, outre l'anglais, et je les parle comme un indigène, y compris les mots d'argot ; je connais tous les jeux de cartes ; je joue la co-

médie, la tragédie, la farce; — je bois à enterrer Bacchus lui-même sous la table; je puis rendre amoureuses de moi toutes les femmes à qui je veux plaire... c'est-à-dire toutes les femmes qui n'en sont pas à leur première folie. Puis-je avec ces talents-là, gagner un joli revenu — porter des gants jaunes et avoir cabriolet? Vous voyez que mes désirs sont modestes!

PISISTRATE. Vous parlez, dites-vous, deux langues comme un indigène, — le français, je suppose, est du nombre.

LE JEUNE HOMME. Oui.

PISISTRATE. Voulez-vous l'enseigner?

LE JEUNE HOMME (avec hauteur). Non... Je suis gentilhomme, ce qui signifie, en anglais, quelque chose de plus ou quelque chose de moins qu'un gentleman. « Gentilhomme, » signifie bien né, c'est-à-dire né libre. — Les maîtres de langue sont des esclaves.

PISISTRATE (imitant involontairement M. Trevanion) : Phrases!

LE JEUNE HOMME (prenant d'abord l'air fâché et puis riant). C'est très-vrai : des échasses ne conviennent pas à des souliers comme ceux-ci! — Mais je ne puis enseigner. Que le ciel soit en aide à ceux qui me prendraient pour maître! Proposez-moi tout autre chose.

PISISTRATE. Tout autre chose! vous me laissez une vaste marge. Vous savez à fond le français, pour l'écrire et pour le parler? C'est beaucoup. Donnez-moi une adresse où je puisse vous trouver... Voulez-vous venir chez moi?

LE JEUNE HOMME. Non! tous les soirs, à la nuit tombante, je puis me rendre où vous m'indiquerez. Je n'ai pas d'adresse à donner et je ne puis montrer ces haillons à la porte de personne.

PISISTRATE. À neuf heures donc, et ici même, jeudi prochain. D'ici là je puis avoir trouvé quelque chose qui vous convienne. En attendant... (Il glisse sa bourse dans la main du jeune homme. — N. B. — Bourse pas trop bien garnie).

LE JEUNE HOMME (avec l'air d'un homme qui vous fait beaucoup d'honneur) met la bourse dans sa poche. Il y a quelque chose de si remarquable dans cette absence de toute émotion, lorsque c'est par le plus grand des hasards qu'on est ainsi secouru au moment de mourir de faim, que Pisistrate s'écrie :

PISISTRATE. Je ne sais vraiment pourquoi je me suis ainsi entiché de vous, monsieur Nargue-le-Diable, si c'est le nom qui vous plaît le plus. Le bois dont vous êtes fait semble plein de nœuds, et cependant je pense que, dans les mains d'un habile sculpteur, il pourrait devenir un précieux instrument.

LE JEUNE HOMME (surpris). Le pensez-vous réellement ? là, réellement ? Vous êtes bien, je crois, le premier. Mais le même bois dont on fait le gibet pourrait faire un mât de vaisseau. Je vais vous dire cependant pourquoi vous avez éprouvé ce caprice pour moi : les forts sympathisant avec les forts. Vous aussi vous pourriez dompter la fortune.

PISISTRATE. Arrêtez ! — Si cela est, s'il existe entre nous une sympathie secrète, il faut qu'il y ait réciprocité de sentiments : allons, dites-le-moi, car si j'ai quelque chance pour vous être utile, ce sera surtout parce que je serai capable de toucher votre cœur.

LE JEUNE HOMME (visiblement ému). Si j'étais un aussi grand vaurien que je devrais l'être, ma réponse serait facile. Pour être plus franc, je la diffère. Adieu, à jeudi.

LE JEUNE HOMME disparaît dans le labyrinthe de passages qui serpentent autour de Leicester-Square.

III

A mon retour à l'hôtel de l'*Agneau*, je trouvai mon oncle plongé dans un doux sommeil. Je ne le quittai plus de la matinée. Dans l'après-midi, après la visite du chirurgien, après qu'il nous eut assuré que la fièvre allait toujours diminuant et qu'il n'y avait plus aucun danger à craindre, je crus devoir aller chez M. Trevanion pour expliquer les motifs de mon absence. La famille n'était pas encore revenue de la campagne. M. Trevanion lui-même ne parut que pour quelques heures et apprit avec chagrin la maladie de mon pauvre oncle. Quoique toujours très occupé, il m'accompagna à l'hôtel de l'*Agneau*, afin d'y voir mon père et de le consoler. Heureusement, l'oncle Roland allait de mieux en mieux. M. Trevanion n'en eut pas moins l'attention délicate de m'offrir un congé de quelques jours.

Délivré de mon inquiétude relativement à l'oncle Ro-

land, je m'occupai de mon nouvel ami. Ce n'était pas sans avoir une intention que j'avais demandé au jeune homme s'il savait parfaitement le français. M. Trevanion avait, avec les pays étrangers, une vaste correspondance qui se faisait dans cette langue, et je ne pouvais lui être que d'un faible secours pour ce travail. M. Trevanion lui-même, quoiqu'il parlât et écrivit le français facilement et correctement quant à la grammaire, ne possédait pas assez cette langue des diplomates pour satisfaire sa passion de purisme classique; car M. Trevanion était un *peueur de mots* terrible. Son goût faisait le tourment de ma vie et de la sienne. Ses discours préparés étaient les produits les plus finis et les plus froids de l'art oratoire, des chefs-d'œuvre dignes du portique de marbre des stoïques d'Athènes, où chaque expression était passée au laminoir, chaque période méthodiquement cadencée; rien n'y blessait l'oreille, mais rien aussi n'y exaltait le cœur. Il avait une telle aversion d'un vulgarisme que, comme Canning, il eût fait une périphrase de deux lignes pour éviter d'appeler un chat un chat. Ce n'était que dans son éloquence improvisée qu'un rayon de son vrai talent se trahissait indiscrètement. On conçoit quel travail infligeait un tel raffinement de goût à un homme écrivant dans une langue qui n'était pas la sienne et qui avait pour correspondant, soit un illustre politique, soit une académie, — d'autant plus qu'il savait assez de cette langue étrangère pour reconnaître toutes les finesses élégantes qu'il ne pouvait employer. A cette époque M. Trevanion s'occupait d'un document statistique destiné à une société savante de Copenhague, dont il était membre honoraire. Ce document mettait depuis trois semaines toute la maison à la torture, surtout la pauvre Fanny, qui était de nous tous celle qui savait le mieux le français. Mais M. Trevanion avait trouvé que sa phrase sentait trop l'élégance efféminée du boudoir. J'avais donc là une belle occasion d'introduire mon nouvel ami et d'éprouver le talent dont je le supposais doté. Ainsi, non sans quelque hésitation, je fis revenir dans un de nos entretiens les *Remarques sur les Trésors minéralogiques de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*: tel était le titre du mémoire composé pour l'édification des savants du Danemark; puis, grâce à quelques circonlocutions ingénieuses, je mentionnai que j'avais

fait connaissance d'un jeune homme qui, possédant familièrement tous les secrets de la langue française, pourrait nous être utile dans la révision du manuscrit. Je savais trop mon Trevanion par cœur pour aller lui révéler les détails de ma rencontre avec ledit jeune homme : un homme aussi régulier n'aurait jamais consenti à soumettre cette composition classique à un pareil vagabond.

Par bonheur, au milieu de ses nombreuses préoccupations l'homme d'État négligea de me questionner sur ce détail, et, saisissant de confiance ma suggestion, il me remit le manuscrit avant de quitter Londres.

— Mon ami est pauvre, lui dis-je timidement.

— Ah ! quant à cela, s'écria vivement M. Trevanion, s'il s'agit d'un acte de charité, je vous confie ma bourse, mais ne lui confiez pas mon manuscrit ! Si c'est une affaire, c'est autre chose, et il faut que je voie son travail avant de pouvoir dire ce qu'il vaut... peut-être rien !

Tant cet excellent homme était quelquefois peu aimable jusque dans ses actes les plus bienveillants !

— Non, répondis-je, c'est une affaire, et c'est comme affaire qu'il faudra l'examiner.

— Dans ce cas, reprit M. Trevanion, allons droit au but ; et, ajouta-t-il en boutonnant ses poches, — si son travail ne me satisfait pas, *rien* ; s'il me satisfait, vingt guinées... Où sont les journaux du soir ! — Et le moment d'après, le membre du Parlement avait oublié le statisticien pour lire le *Times* ou le *Globe*.

Le jeudi, mon oncle fut assez bien pour pouvoir être transporté dans notre maison, et le même soir je sortis pour être fidèle au rendez-vous que j'avais donné au jeune homme. L'horloge sonnait neuf heures, lorsque nous nous aperçûmes réciproquement. La palme de la ponctualité aurait pu être partagée entre nous. Il avait profité de l'intervalle qui séparait notre dernière rencontre de celle-ci, pour réparer et compléter sa garde-robe : malgré ce qu'il y avait encore d'étrange, de négligé et d'*incivilisé* dans toute sa personne, cependant sa démarche ferme, l'assurance et la résolution de son maintien indiquaient cette sorte de distinction qui appartient à l'aristocratie de la nature, — car, si j'en crois mon observation, ce qu'on appelait en France « le grand air » qu'il ne faut pas confondre

avec le poli des manières ou la grâce du grand monde des capitales) ne va jamais sans deux qualités qui peut-être le produisent : le courage et le désir de commander. Il accompagne plus communément une nature demi-sauvage qu'une nature tout à fait civilisée. L'Arabe le possède, l'Indien d'Amérique aussi, et je me persuade qu'on le trouvait plus fréquemment parmi les chevaliers et les barons du moyen âge que parmi les *gentlemen* polis de nos salons modernes.

Nous nous serrâmes la main et fîmes ensemble quelques pas en silence. Enfin ce fut le JEUNE HOMME qui commença ainsi le dialogue :

LE JEUNE HOMME. Vous avez reconnu, j'en ai peur, qu'il était plus difficile que vous ne vous l'étiez imaginé de faire tenir debout le sac vide. Attendu que le tiers au moins de ceux qui sont nés pour travailler ne trouvent pas de travail, pourquoi en trouverais-je, moi ?

PISISTRATE. J'ai le cœur assez endurci pour croire que jamais le travail ne manque à ceux qui le cherchent de bonne foi. On disait d'un homme célèbre pour sa fidélité à tenir parole : « Que s'il avait promis un gland et que tous les chênes d'Angleterre n'en eussent pas produit un seul, il en aurait envoyé chercher en Norvège. » Si j'avais besoin d'ouvrage, et qu'on m'en refusât dans le vieux monde, j'irais en demander en Amérique ; mais venons au fait : j'ai trouvé pour vous quelque chose qui, je l'espère, ne répugnera pas à votre goût et qui peut vous ouvrir la voie d'une honorable indépendance. Je ne puis bien vous l'expliquer dans la rue ; où irons-nous ?

LE JEUNE HOMME (après quelque hésitation). J'ai pris un logement où je puis vous conduire sans rougir... Je veux dire que je ne suis pas logé là en société des escrocs et des vauriens.

PISISTRATE (enchanté et prenant le jeune homme sous le bras). Venez donc.

(Pisistrate et le jeune homme traversent la Tamise sur le pont de Waterloo et s'arrêtent devant une petite maison d'honnête apparence. Le jeune homme tire de sa poche un passe-partout, — ouvre la porte, — précède Pisistrate et le fait monter jusqu'à un troisième étage ; il allume une chandelle et fait les honneurs d'une petite chambre propre et passablement meublée. — Pisistrate explique le genre

de travail qu'il propose et ouvre le manuscrit. — Le jeune homme approche sa chaise de la lumière et parcourt rapidement quelques pages. — Pistrate tremble en le voyant s'arrêter devant un long tableau de chiffres et de calculs. Certainement ce n'est pas très-attractif... cependant c'est à peine si ces chiffres font partie du travail, qui doit surtout consister en une simple correction de style).

LE JEUNE HOMME (brièvement). Il doit y avoir là une erreur. Attendez! je vois ce que c'est. (Il retourne quelques-uns des premiers feuillets et avec une promptitude remarquable, il corrige une erreur dans un calcul assez compliqué!)

PISTRATE (surpris). Vous me paraissez être un habile mathématicien.

LE JEUNE HOMME. Ne vous ai-je pas dit que j'étais de première force à tous les jeux qui se fondent à la fois sur le calcul et le hasard? Il faut pour cela une tête arithmétique : un grand joueur pourrait être aussi un grand financier s'il avait voulu s'appliquer aux finances plutôt qu'aux cartes. Je suis certain que vous ne trouveriez pas un parieur aux courses de chevaux ni un habitué des maisons de jeux qui n'aient une excellente tête pour le calcul des chiffres... Quant à ce manuscrit, le français me semble assez bien; je n'y remarque que quelques idiotismes qui sont à la rigueur plus anglais que français; mais il y a trop peu de chose à corriger pour que cela mérite un salaire!

PISTRATE. Le salaire d'un travail de tête ne s'estime pas d'après la quantité, mais d'après la qualité. Vous chargez-vous de ce manuscrit, et quand puis-je venir le reprendre?

LE JEUNE HOMME. Demain (et il met le cahier dans un tiroir).

Nous causâmes ensuite de diverses matières pendant une heure, au bout de laquelle je me confirmai dans ma bonne opinion de la capacité naturelle de ce jeune homme; mais c'était une capacité aussi perverse et égarée dans sa direction et ses instincts que celle d'un romancier français. Il semblait posséder à un haut degré la partie la plus solide de la faculté du raisonnement, mais manquer presque absolument de cette autre faculté qui poétise et pu-

rifie même l'intelligence, — l'imagination. On a beau vous mettre en garde contre l'imagination, je maintiens, avec le capitaine Roland, que c'est une seconde raison, une raison divine et qui nous égare moins que l'autre. Dans notre jeunesse, sans doute, elle nous fait commettre des erreurs, mais elles ne sont pas d'une nature sordide ou dégradante. Newton prétend qu'une des destinations finales des comètes est d'alimenter et d'entretenir dans leur état normal les mers et les planètes par la condensation des vapeurs qu'elles contiennent. De même les feux errants d'une imagination vraiment saine et vigoureuse ne peuvent que fortifier notre sagesse et éclairer notre esprit — ou, pour parler comme Newton, alimenter nos mers et nos astres. Mon nouvel ami était aussi privé de ces lumières idéales qu'aurait pu le désirer l'homme d'affaires le plus positif; il avait des traits d'esprit en abondance et de la pire espèce; mais d'imagination pas la moindre étincelle. C'était une de ces intelligences de tête qui vivent dans une prison de logique et ne peuvent ou ne veulent rien voir au delà de ses barreaux : une nature semblable est à la fois positive et sceptique. Jeune encore, mon ami inconnu avait jugé convenable de se prononcer tout d'abord sur les innombrables complications du monde social. D'après sa propre expérience malheureuse, — selon lui, tout le système était fondé sur un état de guerre et de tromperie réciproque. Si l'univers eût été exclusivement composé de fripons, il aurait fait certainement son chemin; peut-être encore cette tournure d'esprit, à la fois subtile et insociable, aurait pu être sans danger, jointe à un caractère apathique, mais elle menaçait d'être terrible chez un individu qui, à défaut d'imagination, avait des passions nombreuses et inflammables. Mon jeune homme se laissait emporter par toutes les émotions qui détruisent le plus sûrement le bonheur de la pauvre humanité. Vous ne pouviez le contredire sans exciter une impétueuse colère; vous ne pouviez lui parler de la richesse sans voir se répandre sur son visage la pâleur de l'envie. Enfin, tous les dons naturels de cet infortuné, ses avantages physiques, son intelligence, sa confiance en lui-même, son intrépidité, son audace, qui se traduisaient en arrogance, ne faisaient que prévenir contre lui tous ceux qui l'auraient admiré. Irascible, envieux, in-

solent, il n'était pas bon, sans doute ; mais ses mauvais instincts se modéraient par la froideur même de son cynisme, et ses passions s'exhalaient volontiers en ironiques dédains. Il semblait privé de toute susceptibilité morale et, chose plus remarquable encore dans un caractère si orgueilleux, — il ne connaissait guère mieux le véritable point d'honneur. Tourmenté, jusqu'à un excès morbide, par ce désir de s'élever qu'on appelle vulgairement l'ambition, il ne paraissait nullement aspirer à aucune renommée ; indifférent à l'estime et à l'affection des hommes, ce qu'il voulait, c'était réussir ; peu lui importait de briller, d'être utile aux autres, — car il ne cherchait dans le succès que le droit de mépriser un monde odieux à sa vanité, et les moyens de jouir des plaisirs dont son tempérament le rendait avide. Tels étaient les attributs les plus apparents d'un caractère qui, tout funeste qu'il était, m'intéressait, et, malgré ses vices, me semblait non-seulement capable de se corriger, mais encore de mettre en œuvre les éléments d'une certaine grandeur. Peut-on désespérer d'un jeune homme de vingt ans qui possède au plus haut degré l'intelligence pour concevoir et le courage pour exécuter ? D'un autre côté, toutes les facultés qui peuvent nous faire grands ne contiennent-elles pas celles qui peuvent nous rendre bons ! Dans le sauvage Scandinave ou l'indomptable Franc étaient les germes d'un Sydney ou d'un Bayard. Que seraient les meilleurs d'entre nous s'ils étaient tout à coup forcés de vivre en état de guerre avec tout le monde ? Or, ce jeune et farouche esprit *était* en guerre avec tout le monde, — par sa faute peut-être, — parce qu'il l'avait bien voulue, cette guerre, mais ce n'en était pas moins la guerre ; il faut entourer le sauvage d'un monde en paix, si vous exigez de lui les vertus de la paix.

Je ne prétends pas dire que ce fut dans une première entrevue que je parvins à analyser ainsi ce caractère. Je résume ici les impressions que je reçus à mesure que je vis davantage celui dont j'avais entrepris de changer la triste destinée.

En le quittant, je lui dis :

— Mais vous devez pourtant avoir un nom dans votre appartement : qui demanderai-je lorsque je reviendrai demain ?

— Oh! me répondit-il avec un sourire, je puis vous instruire de mon nom à présent : je m'appelle Vivian, — Francis Vivian.

IV

Je me rappelle que, dans mon enfance, je m'amusai un matin, en me promenant le long d'une muraille de jardin, à observer les opérations d'une araignée qui avait fort à faire au milieu de sa toile. Je la vis d'abord qui faisait sa pâture d'une mouche de l'espèce domestique dont elle suçait le sang avec calme et dignité; mais, au plus beau moment de cette agréable occupation, survinrent une couple de nouvelles mouches, un moucheron et puis une grosse mouche à viande, qui se laissèrent successivement empêtrer dans la trame de l'araignée. Jamais araignée ne fut plus embarrassée de sa bonne fortune; ne sachant plus sur quelle proie se jeter, elle abandonna la première mouche et elle courut aux deux autres, lorsque l'un de ses huit yeux aperçut la mouche à viande! la voilà se retournant dans cette direction; mais le bourdonnement du moucheron vint encore la distraire... Au milieu de cette perplexité, arrive une jeune guêpe dans une violente colère. Oh! alors, l'araignée perd soudain sa présence d'esprit... elle reste immobile toute troublée, au milieu des mailles de son filet, et au bout d'une minute ou deux, renonçant tout de bon à la partie, elle se réfugie le plus vite possible dans son trou... J'avoue que je suis à peu près dans le même dilemme que l'aimable insecte que je viens d'introduire sur la scène. Cela allait assez bien tant que je n'avais à m'occuper que de ma pauvre mouche; mais depuis que quelque chose bourdonne à chaque coin de ma trame (sur-tout depuis qu'est survenue la guêpe furieuse qui s'agite à l'angle le plus voisin), je ne sais plus qui expédier d'abord, et, hélas! je n'ai pas, comme l'araignée, un trou pour me cacher en laissant les survenants se débattre et s'impatients à leur gré. Imitons cependant l'araignée de mon mieux, en me réfugiant dans le labyrinthe intime de ma propre histoire.

La maladie de mon oncle et le renouvellement de mes

rapports avec Vivian avaient naturellement suffi à me distraire de la téméraire et malheureuse passion que j'avais conçue pour Fanny Trevanion. Pendant que la famille resta absente de Londres (et cette absence se prolongea au delà du terme fixé), j'eus cependant le loisir de me rappeler la touchante histoire de mon père et la morale qu'il avait évidemment voulu me prêcher. Aussi je formai de si bonnes résolutions, que ce fut sans trembler que je revis Fanny à son retour. J'évitai même autant que possible le charme fatal, en profitant de l'excuse que me fournissait la longue convalescence de mon oncle, pour discontinuer nos promenades à cheval. Le temps que me laissait M. Trevanion, il était bien naturel que je le consacrasse à ma famille : je n'allai plus à aucun bal, à aucune soirée. Je me dispensai même d'assister aux dîners périodiques de M. Trevanion. Fanny, d'abord, avec sa malice ordinaire, me plaisanta sur mes adieux au monde; mais je persistai à compléter mon martyre. Je m'observai afin qu'aucun regard de reproche ne trahît mon secret toutes les fois que je m'entendais tourner ainsi en ridicule avec cette gaieté folle. Alors Fanny se montra piquée ou dédaigneuse, et évita elle-même d'entrer dans le cabinet de son père. Puis, tout à coup, changeant encore de tactique, elle fut prise d'un étrange amour de l'étude, et, dix fois le jour, elle venait chercher un livre ou faire une question.

Mais quoi qu'elle fit, à dire la vérité, j'étais profondément malheureux. Quand je me reporte à ce passé de ma vie, je me sens encore tout triste du souvenir seul de mes souffrances; ma santé s'altéra sérieusement. Je craignais également l'épreuve du jour et les angoisses de la nuit. Je n'avais pour distraction que mes visites à Vivian et les heures que je passais dans le cercle domestique. Ce fut dans cet asile que je trouvai ma sauvegarde en cette crise de ma vie. Cette atmosphère d'honneur sans vanité et de vertu sereine fortifiait toutes mes résolutions. J'en sortais armé de courage pour lutter contre la plus violente passion de la jeunesse, et pour résister en même temps aux mauvaises pensées qui pouvaient me troubler dans une compagnie aussi dangereuse que celle de Vivian. Sans l'influence d'une famille telle que la mienne, — si

j'avais réussi à me conduire comme la probité l'exigeait de moi envers les amis dont j'étais l'hôte, — je ne crois pas que j'eusse pu échapper à la contagion de cette révolte contre la Providence et le monde qui naît d'elle-même dans le cœur malade d'un amour contrarié par la fortune, révolte dont les sophismes de Vivian étaient l'expression éloquente. Mais, grâce au ciel, quand j'avais passé quelques heures dans l'appartement où j'admirais la grande douleur du vieux soldat dont les lèvres frémissantes ne laissaient jamais échapper un murmure, — où je me trouvais en présence de la sagesse calme qui, chez mon père, avait succédé à des épreuves semblables aux miennes, — sous la double influence du tendre sourire de ma mère et de l'innocence de Blanche (nom sous lequel la petite fée, que j'aimais déjà comme une sœur, se familiarisait parmi nous) — je ne pouvais m'empêcher de reconnaître que ce toit abritait tout ce qu'il fallait pour adoucir la coupe de la vie, eût-elle été remplie, jusqu'aux bords, de fiel et d'hysope.

M. Trevanion avait été plus que satisfait du travail de Vivian, — il en avait été frappé; car, quoique les corrections eussent été très-limitées, c'était quelque chose de plus que des corrections de mots, les termes substitués ajoutant à l'idée même : outre l'erreur du calcul si justement relevée, quelques annotations avaient été hasardées en marge pour indiquer la nécessité de fortifier la chaîne des arguments par la recherche de quelques nouveaux faits. Un esprit comme celui de M. Trevanion était, plus que tout autre, capable d'apprécier les suggestions spontanées de cette logique naturelle qui ne s'aidait d'aucune connaissance spéciale de la matière traitée. Il fournit donc à Vivian assez d'ouvrage pour que la rémunération libérale qui en était le prix réalisât la promesse d'indépendance que je lui avais faite; plus d'une fois aussi M. Trevanion me demanda de lui présenter mon ami; mais j'éludai toujours de le faire... Dieu sait que ce n'était pas jalousie de ma part, mais uniquement ma crainte que les manières de Vivian et son langage ne déplussent singulièrement à un homme qui détestait la présomption et ne comprenait d'originalité que la sienne.

Cependant Vivian, qui avait le travail facile et ne pou-

vait se contraindre à une application assidue, ne remplissait ainsi que quelques heures de sa journée. Je craignais donc que le loisir ne le fit retomber dans ses funestes habitudes et rechercher ses anciennes connaissances. Sa franchise cynique me déclarait que ce double péril était à redouter pour lui : je m'arrangeai donc pour consacrer quelques-unes de mes soirées à diminuer *son ennui*, l'accompagnant dans les rues sous la lumière du gaz ou parfois aussi dans un de nos théâtres.

La première dépense de Vivian, dès qu'il s'était trouvé assez riche pour cela, avait été pour parer sa personne. Grâce aux deux facultés de l'observation et de l'imitation que possèdent toujours les intelligences aussi heureusement douées que la sienne, il était bientôt parvenu à cette correction gracieuse du costume qui distingue le gentleman en Angleterre. Sans doute que pendant les premiers jours de sa métamorphose, on aurait pu remarquer encore quelques traces de son affectation naturelle en fait de toilette ou de sa fréquentation de la mauvaise compagnie; mais peu à peu tout cela disparut. D'abord fut supprimée une ambitieuse cravate avec un faux-col rabattu et ensuite une paire d'éperons vernis; enfin, un instrument diabolique que Vivian appelait une canne, mais qui, au moyen d'une balle de plomb à un bout et d'une lame secrète à l'autre, pouvait être tour à tour un assommoir et une pique homicide, fit place à la canne ordinaire de notre pacifique capitale. Un changement analogue, moins sensible cependant, eut lieu dans ses gestes et sa conversation. Sa pantomime devint moins brusque, sa parole moins emportée, peut-être plus gaie. Il était évident qu'il n'était pas insensible au noble plaisir de s'entretenir lui-même par un travail louable et de pouvoir se dire qu'il savait utiliser honorablement son intelligence. C'était un monde nouveau qui commençait à briller à ses yeux, quoiqu'il ne pût l'apercevoir qu'à travers les voiles d'un brouillard.

Telle est notre vanité, pauvres mortels que nous sommes ! Ce qui augmenta probablement l'intérêt que m'inspirait Vivian, malgré beaucoup de choses qui me déplaisaient en lui, c'est que je crus avoir acquis une sorte d'ascendant moral sur son caractère sauvage. Lorsque nous nous étions rencontrés la première fois sur la grand'route, et puis le

soir, lorsque nous fîmes notre promenade au cimetière, cet ascendant n'était pas de mon côté. Mais, à présent, je revenais à lui en ayant passé par une sphère de société beaucoup plus large que celle qu'il avait traversée lui-même. J'avais vu et entendu les hommes les plus éminents de l'Angleterre; ce qui m'avait un peu ébloui autrefois n'excitait plus que ma pitié. De son côté, l'esprit observateur et actif de Vivian ne pouvait s'empêcher de remarquer le changement opéré en moi; et, soit par envie, soit par un meilleur sentiment, il n'était pas fâché d'apprendre de moi-même à m'éclipser et à reprendre sa première supériorité, car il lui était pénible de s'avouer qu'il n'était plus mon supérieur. Il m'écoutait donc avec docilité lorsque je lui indiquais les livres qui avaient rapport aux divers mémoires que je lui apportais à copier et à réviser. Avec toute son intelligence, Vivian n'avait nullement des goûts littéraires; il avait peu lu, et malgré l'abondance d'idées qu'il avait acquises, il était facile de s'en apercevoir par les citations familières qu'il aimait à faire du petit nombre d'ouvrages (presque tous dramatiques) dont il avait orné sa mémoire. Cependant il se mettait résolument à l'étude et en dévorait l'ennui, ce qui me faisait augurer d'autant plus favorablement de la force de sa volonté pour atteindre un but quelconque. Aurais-je approuvé cette ambition si je l'avais bien comprise; c'est une autre question, sans doute. Il y avait dans ce caractère bizarre, dans cette existence romanesque, des abîmes que je ne pouvais sonder. Il m'était, par exemple, difficile d'expliquer le contraste de la franchise insouciant de Vivian et de sa vigilante réserve. La franchise éclatait sur tous les sujets de notre conversation sans que jamais il tentât le moins du monde de se faire passer pour meilleur qu'il n'était. Sa réserve n'était pas moins visible dans son adresse à éluder toute espèce de confiance qui aurait pu me faire connaître les secrets de sa vie qu'il voulait cacher : où était-il né? où avait-il été élevé? comment avait-il été réduit à ses uniques ressources pour vivre et comment avait-il vécu? c'étaient là des matières sur lesquelles il semblait avoir juré de se taire devant l'autel d'Harpocrate, le dieu du silence. Et cependant il avait une foule d'anecdotes sur tout ce qu'il avait vu et sur d'étranges individus qu'il ne nommait jamais, quoiqu'il eût été leur

camarade intime. Pour être juste, je remarquais dans sa précocité expérience de la mauvaise compagnie, une honnêteté relative. Il avait fréquenté tous les repaires et toutes les sentines de la vie sociale; il semblait sans haine pour ceux qu'il avait connus, regardant la vertu et le vice avec l'indifférence d'un poète dramatique tout entier à son art, pour qui l'homme probe et le fripon ne sont que des personnages de théâtre. Mais loin de s'accuser lui-même d'avoir commis aucun acte contraire à la probité, s'il racontait quelque ingénieuse fraude, c'était plutôt en témoin impartial qu'en complice. A la longue même et à mesure que notre liaison devenait plus intime, il acquit cette pudeur ou honte instinctive que produit insensiblement la fréquentation de ceux qui sont habitués à la distinction du bien et du mal... Il cessa tout à coup de raconter les histoires dont ses anciens compagnons étaient les héros suspects et dont il avait d'abord été si naturellement le narrateur plaisant.

Quant à sa famille, il ne me la mentionna qu'une fois, et voici par quel incident bizarre et inattendu :

— Ah! s'écria-t-il un jour, s'arrêtant soudain devant un magasin d'estampes : comme cette gravure me rappelle ma chère mère!

— Laquelle? demandai-je vivement, hésitant entre la gravure d'une Madone de Raphaël et une autre de la *Femme du brigand*.

Vivian ne contenta pas ma curiosité, mais il m'entraîna en dépit de ma résistance.

— Vous aimiez donc votre mère? dis-je après un moment de silence.

— Oui, comme le jeune tigre aime la tigresse.

— La comparaison est étrange.

— Ou comme un boule-dogue peut aimer le maître qui le dresse au combat. Préférez-vous celle-là?

— Pas beaucoup; est-ce une comparaison qui plairait à votre mère?

— Ma mère... elle est morte! répondit-il d'une voix émue.

Je pressai son bras d'une étreinte amicale.

— Je vous comprends, dit-il avec son sourire cynique, mais vous avez tort de vous affliger de ma perte. C'est un

souvenir triste pour moi... auquel ne doivent pas s'associer ceux qui me portent intérêt.

— Pourquoi?

— Parce que ma mère n'était pas ce que le monde appelle une femme honnête : je ne l'aimais pas moins pour cela... mais changeons d'entretien.

— Non, Vivian, puisque vous m'en avez tant dit, permettez-moi de vous supplier de poursuivre. Votre père vit-il encore?

— La colonne de l'incendie de Londres, le *Monument*, est-il toujours debout? La Bastille de Paris est-elle prise?

— Je le suppose... Mais qu'est-ce que cela nous fait?

— Pas grand'chose, ni à vous ni à moi, et ma question répond à la vôtre.

Je ne pus, après cela, insister davantage, et je n'interrogeai plus Vivian sur ce chapitre délicat. Je dois ajouter que s'il ne m'accorda pas une plus grande confiance, il ne chercha pas non plus à entrer curieusement dans la mienne. Il m'écoutait avec plaisir quand je parlais de M. Trevanion (car je lui avouai franchement mes relations avec ce personnage, quoi qu'on se doute bien que je ne lui dis pas un mot de Fanny) et quand je lui décrivais le monde brillant que ce haut patronage m'avait ouvert. Mais si jamais, dans la plénitude de mon cœur, je commençais à parler de mes parents et de la maison paternelle, il témoignait un ennui si impertinent, ou il prenait un ton de sarcasme si glacial, que je m'interrompais au milieu d'une phrase et m'éloignais avec un sentiment d'indignation. Un jour, entre autres, je lui proposai de le présenter à mon père, — ce que j'aurais désiré faire réellement, persuadé qu'un pareil contact ne pouvait qu'exorciser le mauvais démon dont il était possédé; — mais il me répondit avec son rire sardonique :

— Mon cher Caxton, dans mon enfance je fus si ennuyé de *Télémaque*, qu'afin de le rendre supportable j'en fis une parodie.

— Eh bien ?

— N'auriez-vous pas peur que, par suite de la même disposition d'esprit, je n'eusse la mauvaise pensée de faire aussi une caricature de votre Ulysse ?

A la suite de cette déclaration, je restai trois jours sans

voir M. Vivian, et je ne l'aurais certes pas vu le quatrième, si je ne l'avais rencontré, par hasard, sous la colonnade de la salle du Grand-Opéra. Vivian était appuyé contre une des colonnes, et voyait arriver le long cortège qui se rendait au seul temple en vogue que l'art dramatique ait conservé dans la Babylone britannique. Carrosses et berlines blasonnés d'armoiries, cabriolets (le brougham ne les avait pas encore remplacés) d'une couleur sombre, mais de forme coquette, avec de grands chevaux et de petits tigres, amenaient des dames en toilette et des messieurs décorés d'étoiles et de croix, l'élite du monde aristocratique. Je ne pus m'empêcher de ressentir quelque compassion pour ce jeune homme isolé, sans amis, qui contemplant avec d'ambitieux désirs et un désespoir jaloux ce monde exclusif pour lequel il se croyait né. Un seul regard jeté sur cette sombre physionomie me fit lire ce qui se passait au fond de ce cœur plus sombre encore. N'avais-je pas, moi-même, éprouvé quelque chose de cette émotion ? non pas à la vue des toilettes, de la richesse et de l'oisiveté titrée, mais à la porte du Parlement, lorsque les hommes qui ont conquis leurs nobles noms et dont la parole décide des destinées de l'Angleterre me coudoyaient pour se rendre à l'arche politique, ou, lorsqu'au milieu d'un groupe populaire, le murmure de la gloire bourdonnait sur le passage d'une illustration des arts et des lettres. L'impression de ce contraste entre l'éclat qui brille si près de vous et votre propre obscurité... qui ne l'a pas éprouvée ? Hélas ! maint jeune homme qui n'est pas prédestiné à être un Thémistocle, n'en sentira pas moins que les trophées de Miltiade peuvent troubler son sommeil ! J'allai donc à Vivian et posai une main sur son épaule.

— Ah ! dit-il d'un ton moins amer que d'habitude, je suis charmé de vous revoir et de vous dire : pardonnez-moi ; — car je vous offensai l'autre jour. Mais vous n'obtiendriez pas de très-gracieuses réponses de toutes les âmes du purgatoire si vous leur parliez des félicités du paradis. Ne m'entretenez plus de pères et de maisons paternelles ! assez, n'est-ce pas ? Je vois que vous me pardonnerez. Pourquoi n'allez-vous pas à l'Opéra ? Vous le pouvez, *vous* !

— Et vous aussi, si cela vous plaît ; un billet est horriblement cher, j'en conviens ; cependant, si vous aimez la

musique c'est un plaisir que vous pouvez vous donner.

— Oh! vous me flattez, si vous vous imaginez que je suis retenu par la prudente économie. Je suis allé à l'Opéra l'autre soir, mais je ne veux plus y aller. La musique! lorsque vous allez à l'Opéra, est-ce pour la musique?

— Pas pour la musique seule, je l'avoue; les lumières de la salle, les décors de la scène, le spectacle ne m'attirent pas moins. Cependant, je ne pense pas que l'Opéra soit un très-profitable amusement pour vous ni pour moi. Que pour les riches oisifs ce soit un plaisir aussi innocent qu'un autre... sans doute; mais c'est un plaisir qui doit finir par énerver.

— Et moi je dirai, au contraire, que c'est un horrible stimulant. Caxton, savez-vous, quelque peu gracieux que cet aveu puisse vous paraître, que je commence à devenir impatient de *cette honorable indépendance!* Où cela me conduirait-il? A avoir la table, le logement et des habits... mais sera-ce là tout?

— Naguères, Vivian, vous borniez votre ambition à avoir des gants jaunes et un cabriolet... Vous avez déjà les gants jaunes... le cabriolet viendra.

— C'est le milieu où nous vivons qui stimule nos désirs en les entretenant. Vous vivez dans le grand monde, — vous pouvez y trouver un stimulant, si cela vous plaît; — moi, mon cher, je sens qu'il me manque le monde; il faut l'espace à mon esprit; me comprenez-vous?

— Parfaitement, et je sympathise avec vous, mon pauvre Vivian; mais tout cela viendra, ayez patience! Je vous répète ce mot aujourd'hui comme le matin où l'aurore vous découvrit si malheureux sur le pavé de Londres. Vous ne perdez pas votre temps, vous meublez votre esprit, vous lisez, vous étudiez, vous vous préparez à l'ambition... Pourquoi désirer de voler avant que vous ayez vos ailes? Vivez à présent dans les livres: plus tard... eh bien, il est de magnifiques palais qui nous sont ouverts à tous, riches et pauvres.

— Les livres! les livres! ah! vous êtes bien le fils d'un savant! Ce n'est pas par les livres que les hommes font leur chemin dans le monde et y jouissent de la vie chemin faisant.

— C'est ce que je ne sais pas; mais, mon cher ami, je

vois bien qu'il vous faudrait les deux. Vous voudriez faire votre chemin dans le monde aussi vite qu'on le fait en travaillant, et jouir de la vie aussi agréablement que ceux qui ne travaillent pas; vivre comme le papillon, et cependant avoir tout le miel de l'industrielle abeille. Enfin, et c'est ce qu'il y a de plus difficile, vous exigez que chaque plante vous ouvre ses fleurs en un instant, et que toute la ruche se garnisse de miel en un quart d'heure. Patience! patience!

Vivian poussa un soupir farouche : — Je suppose, dit-il, que la nature du vagabond et du bandit est bien forte en moi; car j'aspire à revenir à mon ancienne vie, qui était tout action, et, par conséquent, ne me laissait aucun moment pour la réflexion.

Tandis qu'il parlait ainsi, nous avions fait le tour de la colonnade; nous nous trouvions dans cet étroit passage qui conduit de Piccadilly à Charles-Street, et où s'ouvre la petite entrée de l'Opéra; près des portes flânaient deux ou trois jeunes gens. Vivian ayant cessé de parler, la voix de l'un d'eux parvint jusqu'à nous; probablement il répondait à quelque question, et il s'écria en riant :

— Ah! j'ai un moyen plus prompt de faire fortune : j'épouserai une héritière!

Vivian tressaillit et regarda ce jeune homme, qui était un garçon de très-bonne mine. Après l'avoir examiné attentivement des pieds à la tête, il se retourna vers moi avec un sourire de satisfaction.

— Certainement, lui dis-je (interprétant ce sourire), vous avez bien raison. Vous êtes même mieux que ce coureur d'héritières.

Vivian rougit; mais avant qu'il eût pu répondre, un des interlocuteurs du joyeux groupe, après s'être livré comme les autres à l'excès de rire excité par la fatuité de son avantageux compagnon, lui dit :

— Eh! mon cher, justement, si vous avez besoin d'une héritière, en voici une des plus riches d'Angleterre... Mais au lieu d'être un fils cadet avec deux ou trois frères très-bien portants entre vous et une pairie irlandaise, il vous faudrait être comte, tout au moins, pour prétendre à Fanny Trevanion!

Ce nom, ainsi prononcé, me traversa le cœur comme un trait... Je me sentis pris d'un frisson, et, levant les yeux,

je vis lady Eleonor et miss Trevanion qui descendaient de leur équipage pour entrer à l'Opéra. Elles s'arrêtèrent en me reconnaissant; je m'approchai à un signe rapide de Fanny, qui me dit :

— Vous êtes ici ! que c'est heureux ! Il faut venir nous voir dans notre loge, dussiez-vous n'y rester qu'une minute.

— Mais je ne suis pas habillé pour l'Opéra répondis-je embarrassé, sans pouvoir faire autrement que de suivre la mère et la fille dans le grand vestibule, Fanny s'appuyant d'ailleurs sur mon bras. Les jeunes curieux rassemblés à la porte nous firent place, et certainement ils durent fixer sur moi des yeux d'envie.

— En vérité, continua Fanny, on dirait que vous faites exprès de nous fuir; pourquoi, s'il vous plaît?

— Mais, repris-je en affectant de rire lorsque je vis qu'elle attendait ma réponse, vous oubliez combien j'ai maintenant peu de temps pour aller au spectacle... et mon oncle?

— Ah! maman et moi nous sommes allées chez vous aujourd'hui, et nous l'avons vu; il est presque rétabli. N'est-ce pas, maman?... Je ne puis vous exprimer combien je l'aime et l'admire; il est tel que je me figure un vieux Douglas au moyen âge.... Mais voilà maman qui s'impatiente. Venez au moins dîner avec nous demain — promettez-le-moi... Je vous dis non pas *adieu*, mais *au revoir*; — et Fanny se glissa au bras de sa mère. Lady Eleonor, toujours bonne et aimable pour moi, avait attendu obligeamment la fin de ce dialogue ou plutôt de ce monologue.

Revenu au passage, j'y retrouvai Vivian qui allait et venait; il avait allumé son cigare et fumait avec une véritable énergie.

— Ainsi, me dit-il en souriant, cette grande héritière qui, autant que j'ai pu le voir... sous son capuchon... m'a semblé être aussi jolie que riche, est la fille de M. Trevanion dont vous avez la bonté de me soumettre les élucubrations. Il est très-riche ! Vous ne me l'aviez pas dit... mais j'aurais dû le savoir, si, comme vous le voyez, je n'étais tout à fait étranger à votre beau monde !... J'ignorais même que miss Trevanion fût une des plus riches héritières d'Angleterre.

— Oui, M. Trevanion est riche.... très-riche, dis-je en étouffant un soupir.

— Et vous êtes son secrétaire! Mon cher ami, vous pouvez bien m'offrir votre panacée — la patience.... car vous n'en avez guère besoin pour votre propre usage.

— Je ne vous comprends pas.

— Cependant, vous avez entendu comme moi le jeune homme de tout à l'heure, et vous vivez dans la famille de l'héritière.

— Vivian!

— Eh bien, qu'ai-je dit de si monstrueux?

— Dans le fait!... puisque vous citez ce jeune homme... je vous citerai ce que lui disait son compagnon... qu'il faut au moins être un comte pour aspirer à la main de Fanny Trevanion.

— Bah! autant dire qu'il faut être millionnaire pour aspirer à un million! Je crois cependant que ceux qui amassent des millions commencent avec des sous.

— Cette idée devrait être consolante et encourageante pour vous, Vivian; et maintenant, bonsoir, j'ai beaucoup à faire.

— Bonsoir donc, dit Vivian, et nous nous séparâmes.

Je me dirigeai vers l'hôtel de M. Trevanion, et je m'installai dans le cabinet. Un formidable arriéré de paperasses m'attendait; je m'assis d'abord résolument à la table; mais peu à peu mes pensées se détachèrent des éternels *livres bleus*, et la plume me glissa des mains au milieu de l'extrait d'un rapport sur la colonie de Sierra-Leone. Les pulsations de mon cœur auraient pu s'entendre : j'étais dans cet état de fièvre nerveuse qu'une vive émotion peut seule causer; la douce voix de Fanny résonnait à mon oreille; ses yeux — tels que je venais de les voir — d'une ravissante douceur — presque suppliants — étaient là qui me regardaient encore, et puis soudain, comme un écho moqueur, je croyais entendre la phrase : *On doit être au moins un comte pour aspirer à...* Mais y aspirais-je? Étais-je assez insensé! — étais-je un traître domestique assez criminel!... Non, non! — Mais alors que fais-je sous le même toit? Pourquoi demeurer pour m'enivrer de ce poison qui ronge le ressort de ma vie? A cet interrogatoire, que je me serais adressé depuis longtemps si j'avais eu une année ou deux de plus, une terreur mortelle me

saisit. Le sang se retira de mon cœur et je sentis un froid de glace. — Quitter cette maison ! quitter Fanny ! ne plus revoir ces yeux ! ne plus entendre cette voix ! Non, plutôt mourir du doux poison que de l'affreux exil ! Je me levai, j'ouvris les fenêtres — j'arpenai le cabinet — incapable de rien décider, de penser à rien... Toute mon âme était bouleversée !... Tentant un violent effort sur moi-même, je me rapprochai de la table, résolu à poursuivre mon travail, ne serait-ce que pour recouvrer mes facultés et la force de subir ma propre torture. Je me mis à prendre un livre et puis un autre avec impatience... lorsque tout à coup, entre ces volumes, sur la table, qu'aperçois-je ? Le visage de Fanny elle-même, avec son air de tendre et malicieux reproche... c'était sa miniature ! Ce portrait avait été fait, je le savais, quelques jours auparavant, par un jeune artiste que M. Trevanion patronait. Je pense qu'il l'avait porté dans son cabinet pour l'examiner et l'y avait oublié. Le peintre avait saisi l'expression particulière de sa physionomie — son sourire ineffable — si charmant, si malicieux — jusqu'à son attitude favorite — la tête penchée sur son épaule d'Hébé — son regard à demi voilé par les abondantes boucles de ses beaux cheveux. Je ne sais quel nouvel accès de démence me fit tomber à genoux, couvrir la miniature de mes baisers et fondre en larmes... quelles larmes ! — Je n'entendis pas la porte s'ouvrir — je ne vis pas une ombre légère se glisser sur le parquet... mais je sentis une main — une main tremblante, se poser sur mon bras... je tressaillis — Fanny elle-même s'inclinait sur moi.

— Qu'est-ce donc ? me demanda-t-elle d'une voix caressante, qu'est-il arrivé ? Votre oncle, — votre famille, — personne n'est en danger ? Pourquoi pleurez-vous ?

Je ne pus répondre ; mais je tenais mes deux mains étroitement serrées sur la miniature afin que Fanny ne pût voir ce qu'elles contenaient.

— Ne répondez-vous pas ? Ne suis-je pas votre amie?... presque votre sœur ? Faut-il que j'appelle maman ?

— Oui, oui ; allez — allez.

— Non, pas encore. Qu'avez-vous là ? que cachez-vous ?

Et innocemment, comme une sœur jouant avec son frère, ses mains s'emparent des miennes... le portrait est

découvert... il y eut un moment de silence... Je regardai Fanny à travers mes larmes... elle avait reculé... de quelques pas, son visage s'était vivement coloré, elle baissait les yeux. Il me sembla que j'avais commis un crime — quelque action déshonorante — et cependant je contins, oui, Dieu soit loué! je contins ce cri qui allait s'échapper de mon cœur : — « Ayez pitié de moi parce que je vous aime! » Je le contins.

Je ne fis entendre qu'un gémissement — triste adieu à mon bonheur perdu! puis, me levant, je déposai la miniature sur la table et je dis d'une voix que je crus ferme :

— Miss Trevanion, vous fûtes pour moi aussi bonne qu'une sœur et c'est pourquoi je disais un adieu de frère à votre portrait... il est si ressemblant... ce...

— Adieu! répéta Fanny sans relever les yeux.

— Adieu! sœur! car... — Je me précipitai du côté de la porte et, sur le seuil, je me retournai pour ajouter avec un sourire forcé : — car on dit chez mon père que je... que je ne suis pas bien; que ce que je fais ici est trop pour moi; vous savez que les mères ont des idées folles et — et — je dois parler à votre père demain — et adieu — Dieu vous bénisse, miss Trevanion!

NEUVIÈME PARTIE

I

Et mon père mit ses livres de côté.

O jeune lecteur, qui que tu sois, — ou du moins, lecteur qui as été jeune, tu ne peux avoir perdu le souvenir de ce temps où, renfermant encore dans ton cœur le secret de tes ennuis et de tes peines, tu laissais derrière toi le monde aux visages durs et froids pour revenir dans la maison pa-

ternelle, paisible sanctuaire de la famille où tu retrouvais avec surprise le calme recueillement de tous les soirs? Quel contraste entre ta turbulente jeunesse et cette génération qui te précéda sur l'arène des passions, — la génération de tes parents, — jeunes peut-être encore eux-mêmes quelques années auparavant; mais qui, ayant atteint l'âge du repos, semblaient goûter la sérénité des siècles classiques, ce charme qui se répand autour des antiques statues de l'art grec! Comme tu appréciais alors cette routine monotone où était venue s'éteindre l'ardente agitation de leurs premières années, ces occupations régulières qui suffisaient désormais à leur bonheur domestique; et ces loisirs passés devant l'âtre du foyer, chacun dans son fauteuil, chacun dans son coin favori! Quelle différence avec ton irritation fébrile! Quel accueil affectueux tu recevais! avec quelle simplicité naturelle on te faisait place comme s'il n'était rien survenu de nouveau... tandis que toi, tu éprouvais dans ton cœur tous les bouleversements d'un monde arraché de son axe par les éléments en guerre. Tu t'asseyais cependant, dominé par ce tranquille bonheur que tu ne pouvais plus partager, tu t'efforçais de sourire, tu suivais des yeux les gerbes d'étincelles qui s'échappaient de la cheminée, et très-probablement tu ne disais pas un mot jusqu'à ce que l'heure d'aller se coucher ayant sonné, tu prenais ta lumière pour te traîner misérablement à ta chambre solitaire.

Si, par une froide journée d'hiver, trois voyageurs étant chaudement installés dans l'intérieur d'une diligence, un quatrième tout gelé et couvert de neige descend de l'impériale et prend place parmi eux, les trois voyageurs s'agitent un moment, relèvent d'un geste inquiet les collets de leurs manteaux, ajustent la grande cravate de laine qui entoure le bas de leur visage, froncent le sourcil en éprouvant une perte sensible de calorique, — et le nouveau venu a du moins fait sensation. Mais vous auriez beau avoir dans le cœur la neige du Simplon ou des montagnes d'Écosse, vous entreriez dans la voiture sans qu'on prît garde à vous. Ayez seulement soin de ne pas marcher sur les pieds de votre vis-à-vis, vous n'excitez pas la moindre émotion, vous ne dérangerez pas un pli des manteaux ou des cravates!

Je n'avais pas fermé l'œil de toute la nuit, je ne m'étais même pas couché après avoir dit adieu à Fanny Trevanion. — et le lendemain matin, à peine fit-il jour, que j'allai errer je ne sais où. J'ai un vague ressouvenir d'une suite de longues rues solitaires, du cours de la Tamise qui semblait s'écouler dans un sombre silence, loin, bien loin, pour se perdre dans le gouffre d'une invisible éternité. Je me rappelle encore des arbres, des gazons et de joyeuses voix d'enfants; je dus parcourir la Babylone britannique d'une extrémité à l'autre; mais ma mémoire ne redevint claire et distincte que, lorsque, un peu avant midi, je frappai à la porte de la maison de mon père. Je montai rapidement l'escalier et entrai dans le salon qui était le rendez-vous de la petite famille; car, depuis que nous habitons Londres, mon père avait discontinué d'avoir son cabinet à part, se contentant de ce qu'il appelait un coin; — ce coin était tout juste assez large pour contenir deux tables, un fauteuil et quelques chaises toutes couvertes de livres. A l'angle opposé de ce *vaste coin*, était assis mon oncle, encore convalescent, et qui traçait d'une main roide certains chiffres sur un petit registre rouge, — car je vous ai déjà raconté que mon oncle Roland était l'homme le plus méthodique du monde dans ses dépenses.

La physionomie de mon père exprimait plus de bienveillance encore que d'ordinaire : — devant lui était une *épreuve*, — la première épreuve de son premier ouvrage, son ouvrage unique, — le Grand Ouvrage! oui, il était positivement sous presse!... Or, la première épreuve de votre premier ouvrage... demandez ce que c'est à n'importe quel auteur. Ma mère était sortie avec la fidèle Primmins, pour aller courir les boutiques ou le marché, sans doute. Les deux frères étant ainsi occupés, il était naturel que mon entrée ne fit pas autant de bruit qu'en fait une bombe — ou une cantatrice, — ou un coup de tonnerre, — ou le nouveau roman à la mode de la saison, — ou toute autre chose qui faisait du bruit en ce temps-là!... Quelle est la chose qui fait du bruit aujourd'hui? — aujourd'hui, où la plus étonnante de toutes les choses est notre facile familiarité avec les choses étonnantes, — aujourd'hui, où nous disons d'un air indifférent : « Eh bien, voilà une autre révolution à Paris! — A propos, il y a donc un tapage du

diable à Vienne! » — aujourd'hui, où le prince de Joinville pêche dans les étangs de Claremont; aujourd'hui, où vous vous retournez à peine pour voir passer Metternich sur la jetée de Brighton!

Mon oncle hochà la tête et fit entendre un murmure inarticulé; mon père...

— Mit ses livres de côté, vous nous l'avez déjà dit.

— Si je l'ai dit, je me suis trompé, lecteur; il ne mit pas ses livres de côté, puisqu'il n'était pas occupé à les lire, — c'était son épreuve qu'il lisait. Il sourit, et s'adressant à moi, il me la montra du doigt (son épreuve) avec un air dramatique et humoristique qui signifiait : — Eh bien, Pisistrate, le voilà enfin, mon nouveau-né, — mon petit enfant dans ses langes ou en *petit romain*, ce qui revient au même.

Je pris une chaise entre mon père et mon oncle. Regardant tantôt l'un, tantôt l'autre, j'éprouvai... Dieu me pardonne... j'éprouvai un dépit ingrat et rebelle contre tous les deux. Quelle amertume devait remplir mon âme pour qu'un pareil sentiment pût y naître? Le chagrin de la jeunesse est d'un abominable égoïsme, en vérité! Je quittai ma chaise et m'approchai de la fenêtre; elle était ouverte, et en dehors, sur la rue, était le canari de dame Primmins dans sa cage. Il s'était fait bientôt à l'air de Londres, et en ce moment il chantait à plein gosier avec toute sa verve. Or, lorsque le canari m'eut aperçu debout près de sa cage, le regardant tristement et même avec une expression sombre, il s'arrêta tout court et pencha la tête pour m'examiner à son tour d'un œil oblique et soupçonneux. Dès qu'il eut reconnu que je ne lui faisais pas de mal, l'oiseau commença à hasarder quelques notes tendres, s'interrompant comme s'il s'attendait à une réponse, jusqu'à ce qu'enfin, ayant résolu lui-même tous ses doutes et conclu que j'étais plus à plaindre qu'à redouter, — il se mit à moduler un air si doux, que je crois vraiment qu'il cherchait à me consoler, moi son ancien ami, injustement soupçonné! Jamais musique ne m'alla au cœur comme ce chant plaintif; lorsqu'il eut fini, il se percha sur l'extrémité d'un de ses bâtons, contre les barreaux de la cage, et me regarda encore avec ses yeux intelligents. Je sentis que les miens se remplissaient

de larmes, et, me retirant je restai debout au milieu de la chambre, ne sachant plus que faire et où aller. Mon père avait corrigé son épreuve et était absorbé par ses in-folios. L'oncle Roland, ayant fermé les agrafes de son livre de dépenses et essuyé sa plume avec soin, m'observait sous ses épais sourcils. Tout à coup il se leva, et frappant le plancher de sa jambe de liège, il s'écria :

— Laissez-là ces maudits livres, frère Augustin, et regardez donc cet enfant. Qu'y a-t-il dans l'expression de son visage? Devinez-le si vous pouvez !

II

C'est ici qu'en effet mon père mit ses livres de côté et se leva vivement. Il prit ses lunettes et en essuya les verres, mais ne dit mot. Ce fut encore mon oncle qui, surpris de ne pas recevoir de réponse, rompit le silence :

— Ah! je vois... il sera tombé dans quelque guépier, et vous êtes fâché! fi donc, il faut que jeunesse se passe... Oui, Augustin, il le faut. Je ne blâme pas cela! ce n'est que lorsque... Venez ici, Sisty; corbleu! venez, vous dis-je.

Mon père écarta doucement la main du capitaine et s'avança vers moi en m'ouvrant ses bras. Le moment d'après, je sanglotais sur son cœur.

— Mais de quoi s'agit-il? s'écria le capitaine Roland, personne ne veut-il m'apprendre ce dont il s'agit? Question d'argent, je suppose... oui, question d'argent, jeune prodigue! Heureusement que vous avez un oncle qui en a plus qu'il n'en peut dépenser. Voyons, combien? Cinquante livres sterling? Cent... deux cents? Comment puis-je faire mon mandat si vous ne parlez point?

— Chut! mon frère; ce n'est pas votre argent qui peut arranger cette affaire. Mon pauvre enfant! ai-je donc deviné juste? Avais-je deviné juste l'autre jour lorsque...

— Oui, mon père, oui! j'ai été bien malheureux! mais je suis mieux à présent... je puis tout vous dire.

Mon oncle se retira à pas lents du côté de la porte; son exquise délicatesse lui faisait penser qu'il pouvait bien être de trop dans la confiance entre le père et le fils.

— Non, mon oncle, lui dis-je en lui tendant la main, restez. Vous aussi, vous pouvez me conseiller... fortifier mon courage. J'ai su jusqu'ici conserver mon honneur... aidez-moi à le conserver...

A ce mot d'honneur, le capitaine Roland releva vivement la tête sans rien dire.

Je racontai donc tout, — d'abord avec embarras, en termes incohérents, mais avec plus d'assurance à mesure que j'avancais dans mon récit.

Je sais très-bien que ce n'est pas l'usage que les amoureux prennent les pères et les oncles pour confidents. A en juger par ces « miroirs de la vie » qu'on appelle comédies et romans, ils choisissent pour épancher les peines de leurs cœurs des valets et des soubrettes, ou des amis qu'ils ramassent dans la rue, comme j'y avais ramassé le pauvre Francis Vivian. Mais, à l'égard des pères et des oncles, ils se montrent discrets comme dans la tombe. Que voulez-vous, les Caxtons étaient une famille originale, ne faisant rien comme les autres.

Lorsque j'eus fini, je levai les yeux et demandai d'un ton suppliant : — Maintenant, parlez, n'ai-je aucune espérance... aucune?

— Pourquoi n'en auriez-vous aucune? répondit brusquement l'oncle Roland. Les de Caxtons sont d'aussi bonne famille que les Trevanions, et quant à vous, mon neveu, tout ce que je prétends dire, c'est que la jeune personne pourrait choisir plus mal pour son bonheur.

Je serrai la main à mon oncle et me tournai vers mon père avec l'expression d'une craintive anxiété; — car je savais qu'en dépit de ses habitudes d'anachorète, peu d'hommes se formaient un jugement plus juste que le sien sur les choses de ce monde lorsqu'il voulait les examiner de près. Il est merveilleux, en vérité, que les savants et les poètes soient doués de cette sagesse à l'usage des autres, quoiqu'ils daignent rarement s'en servir pour eux-mêmes. Et d'où leur vient-elle?... Quoi qu'il en soit, je regardais mon père, et avant qu'il parlât, je vis bien qu'il fallait renoncer à la vague espérance que l'oncle Roland avait excitée en moi.

— Frère, dit-il lentement et hochant la tête, les hommes qui font les codes et les lois pour les autres, ne font cas

d'une généalogie que si elle est accompagnée de belles et bonnes terres.

— Trevanion n'était pas plus riche que Pisistrate lorsqu'il épousa lady Eleonor, répliqua mon oncle.

— C'est vrai ; mais lady Eleonor n'était pas alors une héritière et son père voyait ces choses-là à un point de vue différent de celui de tout autre pair d'Angleterre. Quant à Trevanion lui-même, je crois pouvoir dire qu'il n'a aucun préjugé sur les rangs sociaux, mais il est doué d'un bon sens imperturbable. Il s'estime surtout en raison de son caractère d'homme pratique. Ce serait folie de lui parler de l'amour et des affections de la jeunesse. Il verrait dans le fils d'Augustin Caxton, possédant tout juste un capital de quinze à seize cents livres sterling, un parti qu'aucun homme prudent dans sa position ne saurait accepter pour sa fille. Quant à lady Eleonor...

— Elle nous a quelque obligation, Augustin ! s'écria le capitaine Roland dont le visage s'assombrit.

— Lady Eleonor est aujourd'hui ce qu'elle a toujours dû être... Comme nous aurions dû le prévoir si nous l'avions mieux connue, lady Eleonor est la femme ambitieuse, la brillante femme du monde... n'est-il pas vrai, Pisistrate ?

Je ne répondis rien, — j'avais le cœur trop plein...

— Et la jeune fille vous aime?... Mais la belle question que je fais là ! s'écria l'oncle Roland... Cela me paraît assez clair. Destinée ! destinée ! Cette famille nous a toujours été fatale... Parbleu, Augustin, c'est votre faute... pour quoi avoir laissé votre fils dans cette maison ?

— Mon fils est à présent un homme... par le cœur, du moins, sinon par les années... Pouvons-nous soustraire l'homme aux épreuves et aux dangers de la vie ? Est-ce que ces épreuves et ces dangers ne vinrent pas me trouver dans le vieux presbytère ? répondit mon père avec douceur.

Mon oncle arpenta trois fois le salon, puis faisant halte tout à coup, se croisa les bras dans l'attitude d'un homme qui prend une décision.

— Si la jeune personne vous aime, dit-il, votre devoir est clairement indiqué ; vous ne pouvez prendre avantage de ce sentiment. Vous avez bien fait de quitter la place ; en y restant, vous vous exposiez à une trop forte tentation.

— Mais quelle excuse donnerai-je à M. Trevanion? demandai-je timidement, quelle histoire inventer? S'il soupçonne quelque chose, aussi clairvoyant qu'il s'est montré insouciant tant qu'il a eu confiance, il pénétrera tous mes subterfuges, et...

— C'est évident, répondit mon oncle, et il ne faut pas avoir recours à des subterfuges. — M. Trevanion, lui direz-vous, je dois vous quitter. — Pourquoi? vous dira-t-il. — Ne me le demandez pas, répliquerez-vous. S'il insiste. — Eh bien, monsieur, puisque vous voulez le savoir, j'aime votre fille; je n'ai rien et votre fille est une grande héritière. Vous ne pourriez approuver mon amour, et, par conséquent, je me retire. Voilà la conduite qui convient à un gentleman anglais... Eh! Augustin?

— Vous n'avez jamais tort quand votre instinct parle, Roland, dit mon père. Pouvez-vous tenir ce langage, Pisisstrate, ou irai-je parler pour vous?

— Qu'il parle lui-même, dit l'oncle Roland, qu'il juge lui-même aussi de la réponse. Il est jeune, il est intelligent, il peut jouer un rôle dans le monde. Qui sait si Trevanion ne lui répondra pas : « Obtenez d'abord le laurier, et vous obtiendrez ensuite votre belle, comme les chevaliers d'autrefois. » A tout événement, mon neveu, vous saurez à quoi vous en tenir.

— J'irai, répondis-je résolument; et, prenant mon chapeau, je sortis du salon. Sur le palier de l'escalier, j'entendis le bruit d'un pas léger et une petite main saisit la mienne. Je me retournai vivement, et mes yeux rencontrèrent les yeux mélancoliques et tendres de ma cousine Blanche.

— Ne sortez pas encore, Sisty, me dit-elle d'une voix caressante... Je vous attendais ici, car j'avais entendu votre voix, et je n'osais pas entrer au salon de peur de vous gêner.

— Et pourquoi m'attendiez-vous, ma petite Blanche!

— Oh! seulement pour vous voir. Mais vos yeux sont rouges. Ah! mon cousin... Et avant que j'eusse pu prévoir son mouvement soudain, elle m'avait sauté au cou pour m'embrasser. Or, Blanche n'était pas comme ces enfants qui sont toujours prodigues de leurs caresses. C'était donc à la sincérité de son cœur qu'il fallait attribuer ce baiser. Je le rendis sans mot dire, et, déposant doucement Blanche

sur le palier, je me mis à descendre. Je n'avais pas franchi la dernière marche, que j'entendis la voix de mon père : il vint à moi, et passant son bras sous le mien :

— Ne sommes-nous pas deux pour souffrir, me dit-il, allons donc ensemble.

J'étreignis son bras et nous partîmes en silence. Lorsque nous fûmes près de la maison de M. Trevanion, je dis avec hésitation :

— Ne vaudrait-il pas mieux, mon père, que je fusse seul?... S'il survient une explication entre M. Trevanion et moi, votre présence ne semblerait-elle pas indiquer que nous venons en suppliants, ou que j'ai espéré que... Ne serait-ce pas rabaisser notre dignité?

— Vous entrerez seul, sans doute, et je vous attendrai, dit mon père.

— Pas dans la rue... Oh ! non ! mon père, m'écriai-je très-ému ; car ce que faisait mon père était si contraire à ses habitudes, que j'éprouvais un remords d'avoir ainsi troublé la dignité calme et sereine de sa vie par la confiance de mes premiers chagrins.

— Mon fils, vous ne savez pas combien je vous aime. Je ne le sais moi-même que depuis peu. Écoutez-moi, mon cher fils, je vis en vous maintenant, en vous mon premier-né, et non dans l'autre... mon Grand Ouvrage. Laissez-moi faire à ma tête ; entrez, voilà la porte.

Je pressai la main de mon père, et je compris que, tant que cette main répondrait à l'étreinte de la mienne, la perte même de Fanny Trevanion ne me laisserait pas isolé dans le monde. Oh ! non ! tout n'est pas perdu encore dans la vie, tant qu'il nous reste les auteurs de nos jours. Que de motifs d'ambition et d'espérances ! Que de motifs pour étouffer nos peines... afin de les leur épargner !

III

J'entrai dans le cabinet de M. Trevanion. C'était une heure de la journée où il y était rarement ; mais je n'y avais pas songé, et je vis sans surprise que, contrairement à ses habitudes, il était dans son fauteuil, lisant un de ses auteurs classiques favoris, au lieu de discuter dans un des comités de la chambre des communes.

— Vous êtes un charmant garçon, me dit-il en m'apercevant de m'abandonner ainsi toute la matinée, sans rime ni raison ! La réunion de mon comité est remise... parce que le président est malade... les gens qui sont malades ne devraient pas se faire nommer à la Chambre ! Voilà pourquoi je suis ici à parcourir Properce. Le docteur Parr n'a pas tort : ce n'est pas un auteur aussi élégant que Tibulle. Mais, qu'avez-vous donc ? Pourquoi ne vous asseyez-vous pas ? Hum ! vous avez l'air grave... vous avez quelque chose à me dire, n'est-ce pas ? Parlez.

Et déposant Properce sur la table, M. Trevanion fixa sur moi son regard sérieux et pénétrant.

— Mon cher monsieur Trevanion, lui dis-je avec autant de fermeté que je pus en affecter, vous avez été excellent pour moi, et, après mon père et mon oncle, il n'est pas d'homme que j'aime et respecte plus que vous.

M. TREVANION. — Hum ! qu'est-ce qui se passe ? (A part et à demi-voix) et de quoi faut-il me méfier ?

PISISTRATE. — Ne me croyez donc pas un ingrat lorsque je viens vous dire que je résigne mon emploi... que je quitte la maison où je fus si heureux.

M. TREVANION. — Quitter la maison. Bah !... Allons, je vous ai imposé un excès de travail... je vous ménagerai davantage à l'avenir. Pardonnez à un économiste... c'est le tort de ma secte de traiter les hommes comme des machines.

PISISTRATE (avec un demi-sourire). Oh ! non, ce n'est pas cela ! je n'ai pas à me plaindre... je ne voudrais rien changer à mon travail... si je pouvais rester.

M. TREVANION (m'examinant avec attention). — Et votre père approuve-t-il que vous me quittiez ainsi ?

PISISTRATE. — Oui, complètement.

M. TREVANION. (après avoir réfléchi un moment). — Je vois ce que c'est : il veut vous envoyer à l'université, faire de vous un érudit comme lui. Bah ! cela ne se peut. Vous ne deviendrez jamais un érudit... Vous n'êtes pas d'un tempérament à cela. Jeune homme, quoique je puisse paraître indifférent, je sais, quand je veux, étudier un caractère et le deviner bientôt. Vous avez tort de me quitter : vous êtes fait pour le grand monde... Je puis vous ouvrir une belle carrière. Lady Eléonor le désire... elle le veut positif-

vement... par intérêt pour votre père et par intérêt pour vous. Je ne sollicite jamais une faveur des ministres, et je n'en solliciterai jamais... (Ici M. Trevanion se leva tout à coup, et, la tête haute, avec un geste rapide, il ajouta :) Je ne sollicite pas les ministres... mais un ministre lui-même peut disposer comme il veut de son patronage. Écoutez-moi; c'est un secret que je confie à votre honneur. Avant que l'année soit écoulée, je dois faire partie du cabinet. Demeurez avec moi, je vous garantis votre fortune. Il y a trois mois, je ne vous eusse pas dit cela. Plus tard, je vous ferai entrer au Parlement... vous n'avez pas encore l'âge... travaillez jusque-là. Asseyez-vous donc, et rédigez ma correspondance, il y a un terrible arriéré.

— Mon cher monsieur Trevanion, répondis-je si ému que je pouvais à peine parler et saisissant une de ses mains que je pressai dans les miennes; — je n'ose pas vous remercier... je ne le puis; mais vous ne connaissez pas mon cœur... ce n'est pas l'ambition qui l'occupe... non; si je pouvais rester ici à tout jamais, aux mêmes conditions... oui, ici (et je regardais avec désespoir la place où, la veille, j'avais laissé Fanny... mais c'est impossible. Si vous saviez tout, vous seriez le premier à me dire : partez.

— Vous avez fait des dettes, dit froidement le grand politique, c'est mal, très-mal... cependant...

— Non, monsieur, non, pire que cela.

— Pire, dites-vous, impossible : que peut-on faire de pire, jeune homme ? mais enfin, comme vous voudrez ! vous me quittez sans me dire pourquoi ; adieu. Eh bien, qui vous retient ? donnez-moi la main et allez...

— Je ne puis vous quitter ainsi... je... je... Monsieur, la vérité m'échappe, j'ai été assez téméraire, assez insensé pour oublier, en voyant miss Trevanion, que j'étais pauvre, et...

— Ah ! interrompit M. Trevanion avec calme mais pâlisant : c'est un malheur cela, sans doute... et moi qui me vantais de deviner les caractères ! En vérité, nous autres prétendus hommes pratiques, nous ne sommes que des sots ; et vous avez parlé d'amour à ma fille !

— Monsieur, monsieur Trevanion... non... jamais... je n'aurais jamais eu cette lâcheté dans votre maison, honoré de votre confiance... Comment pouvez-vous le penser?... J'ai

osé, j'en conviens, j'ai osé l'aimer, ou pour mieux dire j'ai reconnu trop tard que je ne pourrais rester insensible aux charmes de miss Fanny.. mais le déclarer à votre fille .. lui demander son amour en retour du mien... J'aurais tout aussi bien pu forcer votre secrétaire. J'ai la franchise de vous confesser ma folie... C'est une folie et non un acte honteux.

M. Trevanion vint à moi vivement : j'étais adossé à la bibliothèque, il me prit la main avec cordialité et me dit :

— Pardonnez-moi, vous vous êtes conduit en digne fils de votre père ; je lui envie un tel fils. Mais, excusez-moi, je ne puis vous donner ma fille...

— Croyez-moi, monsieur, jamais je...

— Écoutez-moi, vous dis-je. Je ne puis vous donner ma fille ; je ne parle pas de l'inégalité qui nous sépare ; tous les hommes bien nés sont égaux ; et ne le seraient-ils pas, toute prétention de supériorité irait mal à celui qui, comme moi, doit toute sa fortune à sa femme. Mais dans les circonstances où nous sommes, j'ai aussi dans le monde une position qui n'est pas seulement le résultat de ma fortune ; une position due au travail de toute ma vie, à la contrainte que je me suis imposée pour dompter et refaire mon caractère, au sacrifice des rêves qui charmaient ma jeunesse... Oui, c'est à ce prix, et quoi qu'il m'en ait coûté, que je suis devenu cette machine politique que le monde anglais appelle un homme d'État. Peu à peu j'ai vu arriver à moi le but de mon ambition, l'influence : je vous répète que je serai bientôt très-haut placé dans le gouvernement. J'espère rendre de grands services à l'Angleterre ; car nous autres politiques anglais, quoi que disent de nous la populace et la presse, nous ne sommes pas d'égoïstes coureurs de place. Il y a dix ans, je refusai d'entrer dans le cabinet au même titre que j'accepterai à présent. Nous avons foi en nos opinions et nous n'acceptons le pouvoir que pour les mettre en pratique. Dans ce cabinet, j'aurai des ennemis. Ne croyez pas que nous laissons la jalousie derrière nous aux portes de l'hôtel du conseil des ministres. Je ferai partie de la minorité de mes collègues. Je sais très-bien ce qui doit arriver. Comme tous les hommes au pouvoir, il faut que je me fortifie par des alliances. Ma fille peut me procurer celle de la famille d'Angleterre qui m'est la plus nécessaire. Mon échafaudage politique tombe comme un château de

cartes si je néglige les ressorts dont je puis disposer. Voilà pourquoi ce n'est pas à vous seulement que je refuserais la main de Fanny, mais encore à des hommes qui ont vingt fois votre fortune quelle qu'elle soit. Telle a été toujours ma pensée et lady Eleonor s'y est associée activement, car ces questions de famille occupent surtout une femme : c'est son département spécial dans la politique. Voilà pour nous : mais quant à vous, mon ami, si je n'étais pas le père de Fanny, si j'étais votre plus proche parent et qu'il n'y eût qu'à demander Fanny pour l'obtenir ; malgré sa dot, malgré sa dot princière, je vous dirais : gardez-vous bien d'un fardeau qu'un homme sur dix mille n'est pas en état de supporter, — d'un fardeau accablant pour le cœur. pour le talent, l'orgueil, le courage. Devoir tout à sa femme ! mais c'est une fatale obligation, c'est le renversement de la règle ordinaire, c'est le plus sûr moyen d'abattre tout ce qu'il existe en nous d'énergie virile. Vous ne savez pas ce que c'est, vous, et je le sais, moi. La fortune de ma femme ne lui vint qu'après notre mariage, et cette circonstance m'épargna la triste réputation d'avoir couru après une héritière. Mais, je vous le déclare avec franchise, si cette fortune ne m'était jamais échue, je serais plus fier, plus haut placé dans l'opinion et plus heureux que je n'ai jamais été, que je ne puis jamais l'être avec tous ses avantages. Cette fortune a été pour moi un bien lourd fardeau, je le répète, et cependant Eleonor n'a jamais prononcé un mot qui pût blesser mon orgueil. Sa fille serait-elle aussi indulgente ? Quelqu'amour que j'aie pour Fanny, je doute qu'elle ait le cœur aussi grand que sa mère. Vous avez l'air de ne pas me croire... c'est tout naturel. Ah ! vous pensez que je veux sacrifier le bonheur de ma fille à une ambition politique : folle pensée d'un jeune homme... Fanny serait malheureuse avec vous. Elle pourrait bien aujourd'hui s'imaginer le contraire... mais dans cinq ans cela serait. Fanny fera une admirable duchesse, une comtesse, une grande dame, jamais la femme d'un homme qui lui devrait tout ! Non, non, bannissez cette illusion. Je ne sacrifierai passon bonheur, soyez-en bien certain. Je vous parle franchement, comme un homme à un homme... comme un homme du monde à un homme qui y entre à peine... mais, je le répète, comme un homme à un homme ! Que répondez-vous ?

— Je réfléchirai sur tout ce que vous me dites. Je sais que vous me parlez généreusement... comme parlerait un père. Laissez-moi partir et que le ciel vous protège, vous et les vôtres!

— Allez, je fais pour vous le même vœu, allez, je ne vous ferai pas à présent l'injure de vous offrir mes services ; mais souvenez-vous que vous avez le droit de les commander... de toutes les manières, dans toutes les occasions. Ecoutez-moi encore... Emportez avec vous cette consolation... triste consolation aujourd'hui... grande consolation plus tard. Dans une position critique où vous auriez pu provoquer la colère, le mépris, la pitié, vous avez forcé un homme au cœur blasé de vous honorer, de vous admirer. Jeune comme vous êtes, vous m'avez fait, avec mes cheveux gris, prendre une meilleure opinion des hommes. Dites cela à votre père.

Je fermai la porte et me retirai lentement, — bien lentement. Mais lorsque je fus dans le vestibule, Fanny ouvrit soudainement la porte de la petite salle à manger, et je vis à son regard, à son geste, qu'elle m'invitait à entrer. Elle était très-pâle et il y avait sur le bord de ses paupières des traces de larmes.

J'hésitai encore un moment et mon cœur battait avec violence. Je balbutiai ensuite quelques mots inarticulés et, faisant un profond salut, je pressai le pas pour gagner la porte.

Je crus entendre prononcer mon nom ; mais peut-être mon oreille me trompa-t-elle. Heureusement le portier, à la taille herculéenne, se leva de son fauteuil de cuir en interrompant la lecture de son journal et il m'ouvrit. Je franchis le seuil de l'hôtel et allai rejoindre mon père!

— Tout est fini, lui dis-je avec un sourire de résolution. Et maintenant, mon cher père, je sais combien je vous dois de reconnaissance pour tout ce que m'ont appris vos leçons et votre exemple ; car, croyez-moi, je ne suis pas malheureux.

IV

Nous rentrâmes à la maison, où, sur l'escalier, nous rencontrâmes ma mère, qui avait été alarmée par la figure triste de l'oncle Roland et la sortie de mon père avec moi.

Mon père nous conduisit, sans mot dire, à une petite chambre que ma mère avait meublée pour elle et pour Blanche. Là, plaçant ma main dans celle de la femme qui l'avait si merveilleusement soutenu et fortifié sur le rude chemin de la vie, il se tourna vers moi :

— La nature, dit-il, vous donne ici votre consolatrice.

Cela dit, il nous laissa dans la chambre.

Ah! oui, c'était bien vrai, ô ma mère, que dans ton simple et tendre cœur la nature avait placé la source des plus douces paroles! Nous nous adressons aux hommes pour leur demander des consolations. Oui, ce que je n'aurais confié à aucun homme, même à celui qui fut pour moi le plus cher et le plus affectueux des pères, je pus sans rougir te le révéler : mes mille regrets, toutes les plus minutieuses misères dont se composait mon chagrin. Tes larmes, que je sentis couler sur mon front, furent comme le baume de l'Arabe, et mon cœur finit par se laisser assoupir et charmer sous la magique influence de ton regard.

Je fis un effort pour aller me joindre à la famille quand sonna l'heure du dîner, et là je fus reconnaissant de voir qu'on ne cherchait pas à faire violence à ma tristesse. — On n'eut recours, pour relever mon courage, qu'à l'affection, à une affection calme et contenue. La petite Blanche elle-même, comme inspirée par une sympathie instinctive, cessa son babil et sembla chercher à étouffer le bruit de ses pas en se glissant près de moi. Mais, après le dîner, lorsque nous fûmes réunis encore dans le salon, lorsque les lampes répandirent leurs brillantes clartés, lorsque les rideaux se croisèrent sur les fenêtres, et qu'il n'y eut plus que le roulement rapide de quelque voiture passant dans la rue pour nous rappeler qu'un autre monde que le nôtre existait au dehors, — mon père commença à parler :

— C'est, dit-il avec son air pensif, une chose bien connue que certaines drogues et certaines herbes peuvent s'appliquer heureusement à certaines maladies particulières du corps. Si nous souffrons, nous n'ouvrons pas au hasard notre petite pharmacie domestique pour y prendre la première fiole ou la première poudre qui nous viendra sous la main. L'habile docteur est celui qui connaît les vertus

spéciales de chaque médicament, et qui en mesure exactement les doses.

— Qui douterait de cela ? remarqua l'oncle Roland. Je me souviens d'un exemple frappant que je puis citer à l'appui de votre assertion. Pendant que j'étais en Espagne, mon cheval et moi nous tombâmes malades en même temps. On envoya chercher une drogue pour le cheval et une autre pour le cavalier ; mais par quelque infernale méprise, j'avalai la médecine du cheval, et le cheval avala la mienne.

— Et quel fut le résultat ? demanda mon père.

— Le cheval mourut, répondit mon oncle avec un accent de triste regret... Fameuse bête, robe baie, avec une étoile blanche au front.

— Et vous ?

— Le docteur déclara que j'aurais dû mourir aussi ; mais il fallait quelque chose de plus qu'une fiole de pharmacie pour tuer un homme dans notre régiment.

— Néanmoins, nous arrivons à la même conclusion, poursuivit mon père ; moi avec ma théorie, vous, avec votre expérience ; c'est-à-dire qu'il ne faut pas prendre une drogue médicinale au hasard, et qu'une méprise de bouteilles peut tuer un cheval. Voilà qui est avéré. Eh bien, lorsqu'il s'agit de la médecine de l'âme, qu'il est rare qu'on n'oublie pas la règle salutaire que le bon sens de chacun applique à son corps !

— Et quelle est la médecine de l'âme ? demanda le capitaine. Shakspeare a dit quelque chose sur ce sujet, et, si j'ai bonne mémoire, il prétend « qu'il n'est pas de science qui puisse soulager une âme qui souffre. »

— Je ne crois pas, mon frère. Shakspeare a dit seulement que la médecine proprement dite (la science des bols et des médecines noires) ne pourrait y parvenir. Shakspeare n'était pas homme à décliner les ressources de son art ; car n'est-il pas vrai qu'il est lui-même un grand médecin pour l'âme (1) ?

— Ah ! je vous y prends, mon frère ; encore vos livres ! Ainsi, vous croyez que lorsqu'un homme a le cœur brisé

(1) Can't thou not minister to a mind diseased ?

(*Macbeth*, acte V, scène III.)

par le malheur, lorsqu'il perd sa fortune ou sa fille... (Blanche, mon enfant, venez ici...) vous croyez, dis-je, que vous n'avez qu'à lui appliquer un topique d'imprimerie sur la partie malade, et que tout ira bien? Je voudrais que vous pussiez me trouver un pareil remède.

— Voulez-vous l'essayer?

— Oui, si ce n'est pas du grec! répondit mon oncle.

V

L'IDÉE FANTASQUE DE MON PÈRE SUR L'HYGIÈNE
ET LA THÉRAPEUTIQUE DES LIVRES.

Mon père enfonça profondément sa main droite, selon sa coutume, sous son gilet :

— Si nous acceptons, dit-il, l'autorité de Diodore relativement à l'inscription de la grande Bibliothèque d'Alexandrie, et je ne vois pas pourquoi Diodore ne serait pas une aussi bonne autorité qu'un autre; qu'en dites-vous? ajouta mon père avec l'accent de l'interrogation et en promenant ses regards autour de lui.

Ma mère s'imagina être plus particulièrement interpellée, et, par un signe de tête affirmatif, acquiesça gracieusement à l'invocation de Diodore comme autorité... Ayant ainsi fortifié son opinion, mon père poursuivit en ces termes :

— Si, dis-je, nous acceptons l'autorité de Diodore, l'inscription de la grande bibliothèque égyptienne était :

LA MÉDECINE DE L'ÂME.

Or, cette phrase est devenue notoirement un lieu commun, l'adage le plus vulgaire, et les gens répètent vaguement que les livres sont la médecine de l'âme. Oui sans doute; mais comment appliquer cette médecine? Voilà la question.

— C'est ce que vous nous avez déjà dit au moins deux fois, remarqua brusquement le capitaine. Et qu'est-ce que Diodore a donc à faire ici? C'est ce que l'homme de la lune sait mieux que moi.

— Je ne finirai jamais si on m'interrompt ainsi, dit mon

père avec un accent qui exprimait à la fois le reproche et la prière.

— Soyez donc sages, mes enfants... c'est à Roland et à Blanche que je m'adresse, dit ma mère qui, laissant là son ouvrage, menaçait mon oncle avec son aiguille et même lui piqua légèrement l'épaule.

— Vous êtes piquante, ma chère, *rem acu tetigisti*, dit mon père empruntant à Cicéron son calembour classique(1), et maintenant que cette *pointe* a corrigé l'interrompé, tout va rouler comme sur du velours. Je disais donc que les livres, pris au hasard, ne sauraient guérir les maladies et les peines de l'âme. Il faut toute une science pour les choisir et les appliquer *secundum artem*. J'ai connu des personnages qui, dans un grand chagrin, avaient recours à un roman ou au dernier volume recommandé par la mode : autant vaudrait prendre une goutte d'eau de roses contre la peste. La littérature légère ne peut suffire lorsque le cœur gémit sous le poids d'une douleur réelle. On m'a raconté que Goëthe, lorsqu'il perdit son fils, se mit à étudier une science tout à fait nouvelle pour lui. Ah! Goëthe était un médecin qui savait ce qu'il faisait. Dans une affliction comme celle-là, vous ne pouvez distraire le cœur en le chatouillant; il faut l'arracher à lui-même, l'abstraire, l'absorber, l'égarer dans un labyrinthe. Donc, contre les peines de l'âge mûr et de la vieillesse, je recommande un cours suivi de science et d'argumentation sérieuse, — en guise de contre-irritation. Forcez le cerveau de réagir sur le cœur. Si la science est une digestion trop difficile (car nous n'avons pas tous une tête mathématique), cherchez quelque chose à la portée de la plus humble intelligence, quoique capable aussi d'occuper l'intelligence la plus relevée; une langue morte ou une langue vivante, le grec, l'arabe, le scandinave, le chinois ou le gallois. Contre une perte de fortune le remède doit être appliqué moins directement sur l'intelligence. J'administrerais quelque cordial, quelque médicament élégant. Car, si c'est surtout le cœur qui est accablé et déchiré par une perte dans ses affec-

(1) Cicéron avait fait ce calembour sur un sénateur qui était le fils d'un tailleur : « Tu as touché la chose avec un trait bien aiguisé (ou avec une aiguille... *acu*). »

tions, c'est la tête qui souffre d'une perte d'argent. Ici ce sont les poètes du premier ordre qui deviennent un remède précieux. En effet, observez que les poètes du génie le plus noble et le plus vaste ont en eux deux hommes tout à fait distincts, — l'homme d'imagination et l'homme pratique. Or, c'est l'heureux mélange de ces deux éléments qui convient aux maladies de l'âme, moitié imagination, moitié pratique. Vous avez Homère, par exemple, tantôt s'égarant dans les sphères célestes parmi les dieux, tantôt descendant aux plus humbles usages de la vie réelle, le poète de la circonstance et de l'à-propos, comme Gray l'a surnommé très-finement ; mais toujours conservant assez d'imagination pour séduire et charmer l'esprit le plus froid, jusqu'à lui faire oublier un moment ce petit pupitre que peut couvrir un registre de banquier. Vous avez Virgile encore, bien au-dessous d'Homère, il est vrai,

L'harmonieux Virgile à la sage parole,
Qui s'élève si haut mais qui jamais ne vole (1)

comme dit Cowley. Cependant Virgile est un assez grand génie pour réunir en lui les deux hommes, — pour vous conduire dans les campagnes, où non-seulement il vous fait écouter la flûte pastorale, mais où encore il vous apprend à labourer la terre et à cultiver la vigne. Vous avez Horace, ce charmant homme du monde, qui s'affligera avec vous des disgrâces de la fortune sans déprécier les jouissances de la vie, mais qui vous démontrera qu'un homme peut être heureux avec un faible capital sur un petit domaine, *vile modicum parva rura*. Vous avez Shakspeare, celui de tous les poètes qui réalise le mieux la mystérieuse qualité du simple bon sens et de l'imagination au vol sublime. — Vous en avez beaucoup d'autres encore que je n'ai pas besoin de nommer, mais qui, si vous vous adressez à eux avec confiance, ne vous diront pas, comme votre sévère philosophe ou votre intraitable stoïcien, que vous n'avez rien perdu. Laissez-les faire, ils vous entraîneront doucement hors de ce monde, loin de ses malheurs

(1) Virgil the wise
Whose verse walks highest, but not flies.

et de ses chagrins, pour vous introduire dans un autre avant que vous vous en doutiez, — dans un autre où vous serez le bienvenu, quoique de tous vos arpents de terre vous n'emportiez avec vous que la poussière attachée à la semelle de vos souliers. Est-il rien de mieux pour vos hypocondriaques et vos hommes blasés, qu'un cours de rapides voyages, — surtout de ces voyages primitifs à travers des pays inconnus, merveilleux, peuplés par les légendes? Comme ils aiguissent votre curiosité! comme ils secouent votre torpeur et mettent un terme à vos longs bâillements! Allez visiter avec Hérodote la Grèce qui vient de naître, ou le vieil Orient dont il vous fait admirer les colossales ruines, — ou allez avec Carpini et Rubruquis en Tartarie, « rencontrer les chariots de Zagathaï chargés de maisons et croire que c'est une grande ville en voyage qui s'avance vers vous (1). » Contemplez ce vaste empire des Tartares, où les descendants de Zenguis « se multiplient et se dispersent sur l'immense espace du désert, qui est sans limite comme l'Océan. » Embarquez-vous avec les premiers navigateurs des mers septentrionales, pour vous trouver, au cœur de l'hiver, parmi les serpents marins, les ours, les morses armés de défenses et à faces humaines. Et que pensez-vous de l'enthousiasme pieux de Christophe Colomb, de l'âme ferme d'Hernando Cortès, de l'audace brutale de Pizarre... de l'empire du Mexique, de la ville d'or des Péruviens?... et de la Polynésie, qui est séparée du monde comme le fut l'antique Bretagne? et des Indiens de l'Amérique du Nord et des îles des mers du Sud? Quelle pétulance, quelle jeunesse, quelle vivacité aventureuse retrouvera votre hypocondriaque, grâce à un régime pareil! Je connais encore un excellent remède contre ce vice de l'âme que j'appelle l'esprit de secte, — non dans le sens religieux du mot, — mais ce préjugé mesquin et étroit qui vous fait haïr votre plus proche voisin, parce qu'il mange ses œufs durs et que vous mangez les vôtres à la coque, — ou contre le commérage curieux et médisant, ou contre la susceptibilité exagérée qui vous persuade que le monde va finir parce qu'un coup de balai a touché la toile d'araignée que vous avez laissé s'étendre sur les yeux de votre intelli-

(1) Rubruquis, sect. xii.

gence... Contre tout cela, rien de tel qu'un cours d'histoire générale. Pardon, ma chère femme, mais l'histoire dissipe admirablement les vapeurs du cerveau; elle l'éclaircit et le purifie plus sûrement que l'ellébore administrée par les docteurs de l'antiquité et du moyen âge. Ah! comme au milieu du bouleversement des empires et des royaumes, votre âme plane au-dessus des petites animosités d'un procès qui vous fut intenté pour une mitoyenneté de mur! comme elle finit par s'élever au-dessus de cette malheureuse disposition à croire que l'univers entier s'intéresse à vos griefs contre Pierre ou contre Paul!

» Je ne puis vous indiquer, vous le voyez, que quelques ingrédients de cette magnifique pharmacie... Ses ressources sont innombrables, mais que de tact et de prudence il faut avoir pour en faire usage! Je me rappelle avoir guéri un veuf inconsolable, qui refusait obstinément tout autre remède, par un cours de géologie. Je le plongeai dans le gneiss et le schiste: arrivé à la stratification, je laissai la source des larmes se répandre sur des masses de cristaux rafraîchissants, et avant que nous eussions franchi la période tertiaire, parmi les craies de transition et les marnes conchylières, il était prêt à prendre une seconde femme. Vous riez, ma chère Kitty! Je parle de choses sérieuses. Je fis une cure non moins remarquable à Cambridge, en traitant un jeune étudiant qui se destinait à l'Église et qui fut subitement saisi d'un accès de froid scepticisme après avoir lu Spinoza. Aucun des théologiens que j'essayai d'abord ne lui fit le moindre bien. Je passai à une autre expérience et lui fis doucement s'administrer les chapitres sur la foi du livre d'Abraham Tucker (1); vous devriez le lire, Sisty: puis, je lui donnai du Fichte à haute dose; après quoi je le mis au régime des métaphysiciens écossais, avec quelques douches de transcendentalisme allemand: alors, l'ayant convaincu que la foi n'était pas

(1) Abraham Tucker, que cite ici M. Caxton, était un théologien du xvii^e siècle qui a conservé quelque réputation parmi les théologiens de celui-ci, quoique tous les anglicans ne le considèrent pas comme toujours orthodoxe: il était contemporain d'un autre théologien du même nom, Josias Tucker. Abraham, né à Londres en 1705, appartenait à l'université d'Oxford. Son principal ouvrage est

un état antiphilosophique de l'âme, lui ayant prouvé qu'il pouvait croire sans compromettre son jugement, — car il avait là-dessous un amour-propre féroce, — je fis intervenir mes théologiens, qu'il était désormais capable de digérer ; depuis ce temps-là, sa constitution théologique est devenue si robuste, qu'il a consommé deux bénéfices de l'Église anglicane et un décanat ! — J'ai donc conçu le plan d'une bibliothèque distribuée d'après mon système de thérapeutique et de pharmacie ; au lieu de cataloguer les livres sous les titres généraux de *Philologie*, *Sciences naturelles*, *Poésie*, etc., etc., on les classerait selon les maladies physiques et morales auxquelles ils sont applicables, depuis une affreuse infortune ou une attaque de goutte jusqu'à un accès de spleen ou un rhume de cerveau. — Pour cette dernière indisposition, un ouvrage de la littérature légère tient lieu d'eau d'orge et de petit-lait. Mais, continua mon père gravement, si un chagrin réparabile s'empare de votre esprit, comme une monomanie, — si, parce que le ciel a refusé de satisfaire tel ou tel désir de votre cœur, vous vous imaginez que toute votre vie doit être frappée de stérilité, — oh ! alors, mettez-vous à la lecture de la biographie, — de la biographie des hommes vertueux et des grands hommes. C'est là que vous reconnaissez combien un seul chagrin tient peu de place dans la vie ; c'est là qu'une peine semblable à la vôtre obtient à peine une page dans le récit : le héros, en effet, quelque vivement qu'il l'ait ressentie, n'en continue pas moins sa carrière triomphante. Vous pensiez que l'aigle avait perdu une aile... ce n'est qu'une plume brisée ! Puis, quand le terme est atteint, quand arrive l'heure suprême, voyez à quoi se réduit une vie sérieuse : — à un sommaire de faits positifs qui se rattachent aux intérêts de l'humanité. Oui, la biographie, mes amis, est la vraie médecine de ceux qui souffrent d'une peine de cœur. Roland, vous m'avez promis de faire l'essai de mes

la *Recherche de la Lumière naturelle*, 7 vol. in-8° ; il en est un autre : *Etudes sur le libre-arbitre, la prescience et la destinée*. Abraham Tucker publia aussi, à l'usage de ses filles, sa correspondance avec sa femme, sous le titre de *Tableau d'un amour innocent* (*A Picture of artless love*). Un chapelain de la reine Élisabeth portait aussi le nom de Tucker, William Tucker ou Tocker.

ordonnances. En voici une, — et mon père prit un volume qu'il remit au capitaine.

Mon oncle en lut le titre :

— La VIE DU RÉVÉREND ROBERT HALL.

— Frère, dit-il, c'était un dissident et, Dieu soit loué, je suis anglican orthodoxe jusqu'à la moelle des os.

— Robert Hall, répondit finement mon père, fut un homme de courage et un vrai soldat sous le *grand général*.

Le capitaine, à ces mots, ne put s'empêcher de porter instinctivement son index à son front, saluant ainsi le livre respectueusement à la mode militaire.

— J'en ai un autre exemplaire pour vous, Pisistrate, — c'est le mien que j'ai prêté à Roland; celui-ci a été acheté hier à votre intention et vous le garderez.

— Je vous remercie, mon père, dis-je d'un air distrait, ne voyant pas trop quel bien pourrait me faire la *Vie de Robert Hall*, ni comment la même recette conviendrait également à l'oncle, vieux vétéran, et au neveu encore imberbe.

— Je n'ai rien dit, reprit mon père s'inclinant ici, je n'ai rien dit du livre des livres, car c'est l'arbre de vie, *lignum vitæ*, la panacée universelle. Ceux que j'ai nommés ne sont que les auxiliaires de la sainte Écriture... Vous devez vous souvenir, Kitty, de ce que je vous ai déjà dit maintes fois : — Nous ne pouvons nous maintenir dans un bon état qu'en plaçant quelque chose juste au centre du grand système ganglionique, d'où partent tous les nerfs qui vont propager sa douce influence dans toute l'économie. Je veux parler du SACHET DE SAFRAN (1) !

(1) Pour ce qui précède et pour ce qui va suivre, une note nous semble ici nécessaire. ne pensant pas que tous nos lecteurs connaissent Robert Hall, ce grand prédicateur dont M. Caxton exalte bien plus la force morale que le génie littéraire.

Robert Hall, qui n'est mort qu'en 1831, était né le 2 mai 1764. Mort jeune, il eût été encore cité parmi les enfants prodiges, car il prêchait déjà à l'âge de quatorze ans. Mais quelle que fût sa facilité, il ne cessa jamais de tendre à la perfection de son talent comme à celle de son caractère. Son amour du travail était d'autant plus extraordinaire qu'il fut atteint de bonne heure d'une maladie de la moelle épinière, source de véritables tortures qui interrompaient ses études et le forçaient de se torturer et de se rouler

VI

Le lendemain matin, après le déjeuner, je prenais mon chapeau pour sortir, lorsque mon père, me regardant et voyant à mon visage que je n'avais pas dormi, me dit doucement :

— Mon cher Pisistrate, vous n'avez pas encore fait l'essai de ma recette.

— Quelle recette, mon père?

— Robert Hall.

— Non, pas encore, c'est vrai, répondis-je en souriant.

— Eh bien, faites-en l'essai, mon fils, avant de

convulsivement par terre, jusqu'à ce que l'accès fût calmé. Il avait étudié à Aberdeen avec Mackintosh, et leur amitié laborieuse les avait fait surnommer le Platon et l'Hérodote de l'université. La piété de Robert Hall était égale à sa science; mais son immense réputation et l'influence de ses sermons, qui s'étendaient au delà du cercle des congrégations anabaptistes, s'expliquent aussi par la nature de quelques-uns de ses textes empruntés à la politique du temps: ainsi, un de ses discours les plus vantés est une espèce d'oraison funèbre de la princesse Charlotte. Dans un autre, il traite de la réforme parlementaire; dans un autre, de la liberté de la presse. Tous ces discours ou sermons sont vraiment de belles harangues, et au point de vue littéraire, ils se rapprochent beaucoup plus qu'aucun sermon anglais des compositions oratoires de la chaire française. Quelques-unes des prières de Robert Hall contiennent de nobles et pieuses pensées: son fameux acte de foi (la prière où il se dévoue solennellement à Dieu) a une certaine solennité catholique. Il a aussi écrit des articles de revues périodiques, et entre autres une critique des essais de J. Forster, le seul prédicateur moderne qu'on citait comme son rival. Mais, pour comprendre la sympathie particulière de M. Caxton père pour Robert Hall, il faut peut-être savoir que le savant et éloquent orateur était, comme M. Caxton lui-même, sujet à ces distractions qui ont fait sourire le lecteur de ces Mémoires de famille. Son enthousiasme pour ce caractère fortement trempé se justifie enfin par les peines morales et les tortures physiques qui éprouvèrent si cruellement Robert Hall qu'il en perdit plus d'une fois la raison. Mais rien n'ébranla sa foi en Dieu, rien ne put l'arracher à la scrupuleuse observation de ses devoirs.

sortir; croyez-moi, vous en jouirez mieux de votre promenade.

J'avoue que ce ne fut pas sans un effort sur moi-même que j'obéis. Je retournai à ma chambre et m'assis résolument pour remplir la tâche que m'imposait mon père. Est-il quelqu'un d'entre vous, mes chers lecteurs, qui n'ait pas lu la VIE DE ROBERT HALL? Si cela est, je lui dirai, en m'exprimant comme le grand capitaine Cuttle de Charles Dickens (1)

« Lorsque vous trouverez ce volume, prenez-en note.

» Ou plutôt n'attendez pas, peu importe quelle est votre doctrine religieuse, que vous soyez anglican, presbytérien, anabaptiste, piedabaptiste, indépendant, quaker, unitaire, philosophe, sceptique, esprit fort, procureur-vous Robert Hall. Oui, à quelque culte ou secte que vous apparteniez, s'il existe encore sur la terre quelque descendant ou héritier direct de ces grandes hérésies qui firent tant de bruit en leur temps;

» S'il existe des hommes qui croient, avec Saturninus, que le monde fut créé par sept anges;

» Ou, avec Basilidès, qu'il y a autant de sphères célestes qu'il y a de jours dans l'année;

» Ou, avec les Nicolaïtanes, que les femmes doivent être possédées en commun (cette secte a encore ses prosélytes, surtout dans la république rouge);

» Ou, avec leurs successeurs les Gnostiques, qu'il faut avoir foi à Jaldaboath;

» Ou, avec les Carpocratiens, que le monde fut créé par le diable;

» Ou, avec les Cérinthiens, les Ebionites et les Nazarites, que la femme de Noé s'appelait Ouria, et qu'elle mit le feu à l'arche;

» Ou, avec les Valentinien, qu'il y avait trente *Æones*, siècles ou mondes, qui naquirent de la Profondeur ou du Bathos, le mâle, et du Silence, la femelle;

» Ou, avec les Marcites, les Colabarsiens et les Héracléonites, que rien n'est plus vrai que cette histoire de M. Bathos et de madame Silence;

(1) Personnage du roman de *Dombey et fils*.

- » Ou, avec les Ophites, qu'il faut adorer le serpent;
- » Ou, avec les Caïnites, qu'il faut honorer Judas, par cet ingénieux motif qu'il avait prévu le bien que sa trahison ferait aux hommes;
- » Ou, avec les Sethites, que Seth faisait partie de la substance divine;
- » Ou, avec les Archontiques, les Ascothyptes, les Gerdoniens, les Marcionites, les disciples d'Apelles et de Severus, que le vin fut une invention de Satan (ce Severus était le précurseur des sociétés de tempérance); —
- » Ou, avec les disciples de Tatien, que tous les descendants d'Adam, eux seuls exceptés, sont irrévocablement damnés (secte qui n'est certainement pas éteinte);
- » Ou, avec les Cataphrygiens, appelés aussi Tascodragites, qu'il faut prier Dieu en se mettant les doigts dans les narines;

» Ou, avec les Pepuziens, les Quintiliens et les Artotyrites, que... mais c'est assez; car si, sur les traces de mon père, je voulais aller à la recherche de la vérité en parcourant toutes les folies humaines, je ne parviendrais jamais à finir mon chapelet ni à vous parler de Robert Hall. Ainsi donc, encore une fois, lecteur, que tu sois orthodoxe ou hétérodoxe, procure-toi la *Vie de Robert Hall*. C'est la vie d'un homme qu'on ne peut contempler sans sentir renaître tout son courage.

J'avais fini cette biographie, qui n'est pas longue, et j'étais à méditer sur ma lecture, lorsque j'entendis le bruit de la jambe de bois du capitaine sur l'escalier. Je lui ouvris la porte, et, en entrant le livre à la main, il me trouva le livre à la main aussi, prêt à le recevoir.

— Eh bien, mon neveu, me demanda l'oncle Roland prenant un siège; eh bien, l'ordonnance de votre père vous a-t-elle fait du bien?

— Oui, mon oncle, beaucoup.

— Et à moi aussi. Par, Jupiter, Sisty, ce Robert Hall était un homme! Je serais curieux de savoir si le remède a opéré sur tous les deux de la même manière. Apprenez-moi d'abord comment il a agi sur vous.

— Volontiers. Mais, cher oncle, pour commencer, il me semble qu'un livre comme celui-là doit faire du bien à tous ceux qui vivent dans le monde comme on y vit ordi-

nairement, parce qu'il nous introduit dans un cercle à part dont je pense que nous nous occupons fort peu. Robert Hall s'offre à nous en homme qui s'est proposé directement un but religieux et qui cultive des facultés extraordinaires dans ce but unique, cherchant, autant que possible, à perfectionner son âme pour faire le bien sur la terre et se rendre chaque jour plus digne du ciel. C'est un homme qui remplit un devoir sublime, qui ne vit en quelque sorte que de la vie spirituelle, si plein de la conscience de son immortalité, si fort du lien entre l'homme et Dieu, que sans aucune affectation de stoïcisme, sans être insensible à la douleur physique — et doué même d'un tempérament trop nerveux pour ne pas la ressentir plus vivement que personne, — il jouit cependant d'un bonheur tout à fait en dehors de lui-même. Il est impossible de ne pas frémir d'une admiration qui vous élève l'âme en même temps qu'elle vous accable, lorsque vous lisez le solennel engagement par lequel il se consacre à Dieu. Cette offrande de son âme et de son corps, de son temps et de sa santé, de son talent et de sa réputation au principe divin et invisible de toute bonté, nous forçant tout à coup de reconnaître l'étroite partialité de nos propres vues et de nos espérances, nous arrache à cet égoïsme qui exige tout et ne cède rien. Mais ce livre a surtout touché la fibre sensible de mon cœur par le trait caractéristique que mon père nous indiquait comme appartenant à la biographie en général. J'ai pu suivre là une vie bien remplie par de fortes études, de grandes pensées et une généreuse activité. — Et cependant, me suis-je dit en rougissant, quelle petite place occupent dans cette vie les sentiments qui ont exercé leur tyrannie sur la mienne, jusqu'à me faire paraître tout le reste aride et vide ! Ce n'est pas que cet homme ait été un froid et austère martyr de l'ascétisme ; il est facile de voir en lui non-seulement une sensibilité remarquable et de tendres affections, mais encore une volonté énergique et la passion de toutes les natures vigoureuses. Oui, je comprends mieux à présent ce que l'existence doit être pour un homme.

— Tout cela est très-bien dit, me répondit le capitaine ; mais ce n'est pas ce qui m'a frappé. Ce que j'ai vu dans ce livre, c'est le courage. J'y ai vu une pauvre créature se

roulant sur le plancher dans les angoisses les plus cruelles ; torturée depuis son enfance par une mystérieuse et incurable maladie — une maladie décrite comme *un appareil intérieur de torture*. — Eh bien, ce héros, car c'est de l'héroïsme, sait la supporter ; il fait plus, il parvient à la braver, à la défier de l'émouvoir, et, comme dit le livre, « quoique sa destinée fût de subir nuit et jour une souffrance continuelle, une vive jouissance néanmoins était la loi de sa vie. » Robert Hall m'a donné une leçon à moi, à moi, vieux soldat, qui me croyais au-dessus de toute leçon... en fait de courage, du moins. Aussi, quand je suis arrivé à ce passage où, dans les atroces paroxysmes qui précèdent sa mort, il dit : « Je ne me suis pas plaint, n'est-ce pas ? — Non. — Je ne veux pas me plaindre ! » Quand je suis arrivé à ce passage, j'ai tressailli et me suis écrié : « Roland de Caxton, tu as été un lâche ! et si tu avais été traité comme tu le méritais, on t'aurait cassé il y a longtemps à la tête de ton régiment ! »

— Ainsi donc, repris-je, mon père n'a pas eu tort ; il a bien ajusté ses canons, et les boulets ont porté où il a voulu.

— Il a dû les braquer du 6^e au 9^e degré au-dessus de la crête du parapet, dit mon oncle s'emparant de la métaphore — car c'est, je crois, la meilleure élévation pour les canons et les bombes, quand on veut enfiler une œuvre de fortification.

— En ce cas, capitaine, prenons hardiment nos sacs, et en avant, marche.

— Par le flanc droit ! s'écria mon oncle aussi roide qu'une colonne.

— Pas un seul regard en arrière, si c'est possible.

— Chargeons l'ennemi de front. — Allons, gardes, à la baïonnette.

— L'Angleterre espère que chacun fera son devoir, comme dit Nelson !

— Un cyprès ou un laurier ! s'écria mon oncle en faisant une parade avec le volume.

VII

Je sortis, et ce fut pour aller voir Francis Vivian ; car, en quittant M. Trevanion, je n'étais pas sans inquiétude sur ce qu'allait devenir mon nouvel ami, mais Vivian n'était pas chez lui. Je m'en allai, sur l'autre rive de la Tamise, me promener dans les faubourgs et commençai à réfléchir sérieusement sur le meilleur parti que j'avais à prendre. En renonçant à mon poste de secrétaire, je renonçais à une fortune brillante et rapide, telle que je ne pouvais espérer de la réaliser dans une autre carrière ; mais je sentais qu'il était nécessaire, si je voulais fortifier mes bonnes résolutions, de me livrer à quelque travail sérieux — à quelque étude régulière. Je revins à ma première idée, de suivre les cours universitaires. Le calme claustral des collèges de Cambridge, qui m'avait effrayé naguère par sa monotonie et sa tristesse, m'apparaissait sous un jour séduisant, par opposition à l'éblouissant éclat de ce monde de Londres, où mon amour malheureux venait d'anéantir mes espérances. Il me semblait que je trouverais là ce qui était le plus à désirer, pour moi, un nouveau théâtre, une nouvelle arène, un retour à la véritable jeunesse, le repos pour mes passions prématurément excitées, l'activité pour mon intelligence rappelée à une direction plus naturelle. Je n'avais pas perdu mon temps à Londres ; j'y avais nourri mon esprit, sinon par des études purement classiques, du moins par des habitudes d'application ; j'avais ainsi augmenté mes ressources intellectuelles. En conséquence je résolus de communiquer mes réflexions à mon père, mais je trouvai qu'il m'avait prévenu ; ma mère me conduisit à sa chambre, répandant à mon sourire par le sien, et en m'apprenant qu'elle et son cher Augustin avaient pensé que le mieux serait de quitter Londres le plus tôt possible.

— Votre père, dit-elle, trouve qu'il peut se passer pendant quelques mois de la bibliothèque du Muséum ; dans quelques jours expire le bail de notre logement ; l'été est avancé, la ville est horrible, la campagne est belle ; en un mot, nous retournons chez nous. Là, vous vous préparerez pour l'université pendant les vacances ; et, ajouta ma mère avec plus

d'hésitation, après avoir eu la précaution de me recommander le soin de ma santé, votre père, qui n'a pas un revenu suffisant pour vous faire une pension convenable, espère bien que vous allégerez bientôt ses dépenses en obtenant une bourse universitaire.

Je sentis tout ce qu'il y avait de délicate tendresse dans tout cela — même dans l'insinuation sur la bourse qui avait pour but de m'inspirer une ambition nouvelle. Je ne fus pas moins enchanté que reconnaissant.

— Mais le pauvre oncle Roland et la petite Blanche, demandai-je, viendront-ils avec nous ?

— J'ai peur que non, répondit ma mère, car Roland est pressé de retourner à sa tour, et, sous peu de jours, il sera assez bien pour se mettre en route.

— Ne pensez-vous pas, ma bonne mère, que la maladie de mon oncle est plutôt causée par les peines morales que par les peines physiques, et que le fils qu'il regarde comme perdu n'y a pas été étranger ?

— Je n'en doute pas, mon cher Sisty ; quel mauvais cœur doit avoir ce jeune homme !

— Mon oncle semble avoir abandonné tout espoir de le retrouver à Londres ; autrement, faible comme il est encore, je suis sûr que nous ne l'aurions pas retenu au logis ; mais le voilà donc décidé à reprendre le chemin de sa tour. La pauvre homme, il doit être là bien tristement... il faudra tâcher d'aller lui rendre visite... Blanche parle-t-elle jamais de son frère ?

— Non, car il paraît qu'ils n'ont pas beaucoup vécu ensemble... ou, du moins, elle ne s'en souvient plus. Quelle est gentille ! Assurément sa mère doit avoir été très-bien !

— C'est une jolie enfant, sans contredit, quoique d'un caractère étrange de beauté. Quels grands yeux !... et comme elle est affectueuse ! Elle aime tendrement son père.

Ici, notre conversation tomba.

Nos plans étant ainsi arrêtés, il était nécessaire que je ne perdisse pas de temps pour voir Vivian, afin de ne pas le laisser dans l'embarras. Ses manières avaient si bien dépouillé leur première sauvagerie, il s'était si bien civilisé en apparence, que je croyais pouvoir le recommander enfin personnellement à M. Trevanion. Je savais qu'après ce qui

s'était passé, M. Trevanion s'empresserait de m'obliger. Cependant, je voulus consulter mon père là-dessus. Jusqu'à présent je n'avais pas même mentionné mon nouvel ami à mon père : l'occasion de le faire ne s'était pas présentée d'elle-même et je n'avais pas non plus cherché à la faire naître. Au milieu de ses savantes préoccupations, quel intérêt lui eût inspiré Vivian ? Ou si, contre mon attente, mon père avait témoigné la curiosité de le voir, qu'aurais-je pu répondre après les objections équivoques qui m'avaient été faites ? Cependant, comme nous allions partir, cette dernière considération perdait toute importance. Avant que le savant fût de nouveau absorbé par la pensée de l'étude, un matin qu'il se rendait au Muséum, je glissai mon bras sous le sien, et pendant que nous cheminions ensemble sur le trottoir, je lui racontai brièvement et rapidement les incidents qui m'avaient mis en rapport avec Vivian. Cette histoire intéressa d'abord fort médiocrement mon père. Je lui fis part de notre situation mutuelle ; mais il comprit mal toutes les contradictions de ce caractère étrange, — comment aurait-il pu les comprendre ? Et quand je lui fis part de mes projets relativement à une recommandation auprès de M. de Trevanion, il me répondit :

— Il s'agit, dites-vous, d'un jeune homme qui me paraît n'avoir pas douze sous vaillant et dont l'éducation est très-imparfaite ; la protection de Trevanion ne peut être pour lui qu'une ressource transitoire et incertaine : parlez plutôt à votre oncle Jack... Je ne doute pas qu'il ne lui trouve quelque place... peut-être celle de correcteur dans une imprimerie, ou celle de sténographe dans un journal, s'il est capable de la remplir. Mais si vous tenez à affermir votre ami dans ses bonnes résolutions et à assurer son existence matérielle, il faut lui procurer un travail fixe et régulier.

Cela dit, mon père n'ajouta plus rien et me laissa là pour franchir le vestibule du Muséum.

— Correcteur d'imprimerie ! sténographe dans un journal ! Quelle perspective pour un jeune homme qui avait les prétentions et l'insolente vanité de François Vivian, lui dont l'ambition s'élançait déjà au delà de son premier rêve des gants jaunes et du cabriolet ! Impossible de croire qu'il consente ! Doutant beaucoup du succès de ma proposition, je me rendis au logement de Vivian. Il y était, cette fois. Je le

trouvai debout à sa fenêtre, les bras croisés, dans une attitude oisive, et telle était sa profonde rêverie qu'il ne s'aperçut de mon entrée que lorsque j'eus posé une main sur son épaule.

— Ah! dit-il alors avec un de ses courts et impatients soupirs, je croyais que vous m'aviez abandonné et oublié... Mais vous me paraissez pâle et fatigué. Vous avez même maigri depuis quelques jours.

— Oh! ne vous inquiétez pas de moi, Vivian; je veux vous parler de vous-même. J'ai quitté M. Trevanion : il est décidé que j'irai à l'université et nous partons tous de Londres la semaine prochaine.

— La semaine prochaine?... tous! que voulez-vous dire par tous?

— Toute la famille, père, mère, oncle, cousine et moi. Mais, mon cher camarade, pensons sérieusement à ce qu'on peut faire pour vous. Je puis vous présenter à M. Trevanion.

— Ah!

— Mais M. Trevanion est un homme difficile quoique excellent, et d'ailleurs, comme il passe perpétuellement d'une occupation à une autre, dans un mois ou deux il se pourrait qu'il n'eût plus aucun travail à vous confier. Vous m'avez dit que le travail ne vous faisait plus peur... Vous plaindriez-vous d'un travail qui ne pourrait plus se faire en gants jaunes? Des jeunes gens qui ont joué un grand rôle dans le monde ont commencé, la chose est connue, en qualité de sténographes ou rédacteurs des débats de la Chambre pour un journal. C'est une occupation honorable, très-recherchée, qu'il n'est pas même très-aisé d'obtenir; je crois, cependant...

Vivian m'interrompt :

— Merci mille fois; mais ce que vous m'apprenez me confirme dans une résolution que j'avais déjà prise avant votre visite. Je me réconcilierai avec ma famille et retournerai chez mon père.

— Ah! j'en suis ravi. Que c'est sage à vous!

Vivian détourna brusquement la tête et me dit :

— Vos tableaux de la vie de famille et du bonheur domestique, vous le voyez, m'ont séduit plus que vous ne pensez. Quand quittez-vous Londres!

— Je vous l'ai dit, dans les premiers jours de la semaine prochaine.

— Sitôt! répondit Vivian d'un air pensif. Eh bien, peut-être vous prierai-je de me présenter à M. Trevanion, car... qui sait? Je puis encore me brouiller avec ma famille; mais je réfléchirai. Je me rappelle vous avoir ouï dire que ce Trevanion est un ancien ami de votre père ou de votre oncle?

— Oui, de tous les deux, ou plutôt c'est lady Eleonor qu'ils ont autrefois beaucoup connue.

— Et, par conséquent, M. Trevanion aurait égard à vos recommandations. Mais peut-être n'en aurai-je nul besoin... Ainsi, vous avez quitté... quitté de vous-même... une situation qui devait être plus agréable, il me semble, qu'une chambre de collége... Pourquoi donc l'avez-vous quittée?

En m'adressant cette question, Vivian fixait sur moi ses yeux vifs et pénétrants.

Je lui fis une réponse évasive.

— Je n'étais chez M. Trevanion que pour un temps... on m'avait placé là comme en nourrice, jusqu'à ce que ma *bonne mère* l'université, Alma Mater, ainsi qu'on appelle le classique sanctuaire, voulût bien m'ouvrir ses bras. Et, bonne mère, en vérité, elle doit être pour le fils de mon père.

Vivian parut être peu satisfait de mon explication; mais il ne me questionna pas davantage. Ce fut même lui le premier qui détourna la conversation, et cela avec plus de cordialité qu'il n'en témoignait ordinairement. Il s'informa des projets de la famille et des probabilités de notre retour à Londres; puis il m'obligea à lui faire la description de notre champêtre Tibur. Son calme affectueux me frappa, et deux ou trois fois je crus apercevoir une larme dans ses yeux si brillants. Nous nous séparâmes avec des témoignages de franche amitié, — de ma part du moins — et en apparence de la sienne. — Jusque-là, notre singulière liaison avait manqué du ciment de toute intimité, parce qu'il avait toujours régné entre nous une certaine réserve. Comment pouvait-il en être autrement quand l'un refusait toute confiance et l'autre mêlait une certaine crainte soupçonneuse à l'admiration et à la sympathie qu'il éprouvait?

Ce soir-là, avant qu'on apportât les lumières dans le salon, mon père, se tournant tout à coup de mon côté, me de-

manda si j'avais vu mon ami et ce qu'il comptait faire.

— Il pense à retourner dans sa famille, répondis-je.

L'oncle Roland, qui avait paru sommeiller, s'agitant sur son siège avec inquiétude, demanda :

— Qui retourne dans sa famille ?

— Il faut que vous sachiez, dit mon père, que Sisty a péché un ami sur lequel il ne peut donner un renseignement qui serait satisfaisant pour la police. et dont il se croit obligé de prendre l'indigence sous sa protection. Vous êtes bien heureux qu'il n'ait pas subtilisé vos poches, Sisty ; mais je parie que c'est ce qu'il a fait sans que vous vous en doutiez. Quel est son nom ?

— Vivian, répondis-je, Francis Vivian.

— Un beau nom, et qui vient du pays de Cornouailles, dit mon père ; quelques-uns le font dériver des Romains... Vivianus ; d'autres d'un mot celtique qui signifie...

— Vivian ! interrompit l'oncle Roland ; Vivian ? ce pourrait bien être le fils du colonel Vivian.

— Il est certainement le fils d'un homme comme il faut, répliquai-je, mais il ne m'a jamais dit quelle était sa famille.

— Vivian..., répéta mon oncle, pauvre colonel Vivian. Ainsi donc le jeune homme retourne auprès de son père. Je ne doute pas que ce soit le même. Ah !

— Comment connaissez-vous le colonel Vivian ou son fils ? demandai-je, apprenez-le-moi, je vous prie, car ce jeune homme m'intéresse beaucoup.

— Je ne connais ni l'un ni l'autre... excepté par ce que j'en ai entendu dire, répondit mon oncle avec tristesse. On m'a raconté que le colonel Vivian, excellent officier, homme d'honneur, avait été... (ici la voix de mon oncle s'altéra) avait été très-affligé par la conduite de son fils, jeune homme encore imberbe qu'il avait empêché de contracter un mariage inconvenant, et qui s'était échappé de la maison paternelle, pour aller, supposait-on, en Amérique. Cette histoire m'affecta beaucoup dans le temps, ajouta mon oncle faisant un effort pour paraître calme.

Nous gardâmes tous le silence, car nous savions pourquoi l'oncle Roland était si troublé et pourquoi le chagrin du colonel Vivian l'avait si vivement touché. Un même malheur nous rend les frères de ceux qui nous sont personnellement connus,

— Vous dites que ce jeune homme retourne dans sa famille... J'en suis enchanté, reprit le brave capitaine.

Les lumières furent apportées en ce moment. Deux minutes après, je m'approchai du fauteuil de mon oncle, qui avait ouvert le volume à lui donné par mon père; pardessus son épaule, je vis qu'il avait silencieusement posé le doigt indicateur sur le passage qui l'avait tant frappé : « Je ne me suis pas plaint, n'est-ce pas? Je n'ai pas voulu me plaindre. »

DIXIÈME PARTIE

I

La conjecture de mon oncle relativement à la famille de Francis Vivian me parut une découverte positive. N'était-il pas vraisemblable que ce jeune homme fantasque et opiniâtre avait conçu quelque attachement qu'aucun père n'aurait voulu sanctionner? Contrarié dans sa folle passion, irrité contre sa famille, il s'était affranchi de toute autorité pour aller courir le monde. Cette explication me souriait d'autant plus, qu'elle lavait en quelque sorte Vivian de tout ce qui m'avait d'abord semblé le moins estimable dans le mystère qui l'environnait. J'avais toujours répugné à penser qu'il eût commis aucun acte bas et criminel, quoique je pusse bien croire qu'il n'était pas sans reproche. Il était naturel que, se trouvant jeté seul, sans ami, au milieu d'une société équivoque, ce caractère audacieux, cet esprit curieux, téméraire et aimant les aventures, n'en eût pas été révoltée; mais il était naturel aussi que les premières habitudes d'un noble sang, que cette éducation silencieuse que les enfants des hautes classes en Angleterre reçoivent dès le berceau, eussent au moins sauvé son honneur. Certainement, l'orgueil, les fausses idées, les erreurs des gens bien nés survivaient en lui...

Pourquoi n'aurait-il pas conservé de même leurs meilleurs instincts, temporairement étouffés? J'étais heureux de me dire que Vivian allait rentrer dans un élément où il pourrait purifier son âme et se rendre de nouveau digne de la sphère à laquelle il appartenait... Nous pourrions donc nous rencontrer encore, et notre demi-intimité deviendrait plus tard une amitié franche et honorable.

Ce fut en faisant ces réflexions que, le lendemain matin, je prenais mon chapeau pour aller chercher Vivian et vérifier enfin si nous tenions le fil de son labyrinthe, lorsque la maison retentit d'un bruit qui la troublait rarement. C'étaient les coups de marteau qui annoncent le facteur de la poste. Mon père était au Muséum; ma mère tenait conférence avec dame Primmins ou procédait avec elle aux préparatifs de notre prochain départ. L'oncle Roland, Blanche et moi nous avions à nous tout le salon.

— La lettre n'est pas pour moi, dis-je.

— Ni pour moi, j'en suis sûr, disait à son tour le capitaine; mais la servante vint lui prouver qu'il se trompait, car la lettre était justement pour lui. Il la prit d'un air étonné et soupçonneux, comme Glumdalclitch prit Gulliver, ou comme (si nous sommes naturaliste) nous prenons une créature inconnue qui pourrait bien nous mordre ou nous piquer. Ah! elle vous a piqué ou mordu, capitaine Roland! car vous avez tressailli et changé de couleur. — Vous retenez un cri que vous alliez pousser en brisant le cachet. — Vous respirez péniblement en la lisant, — et quoique la lettre semble courte... vous êtes longtemps à la lire ou vous la relisez plusieurs fois de suite; puis vous la pliez et repliez; — vous la glissez dans la poche de votre habit. et regardez autour de vous comme un homme qui sort d'un rêve. Est-ce un rêve de plaisir ou de douleur? En vérité, je ne puis le deviner ni distinguer sur votre noble visage ni douleur ni plaisir, mais quelque chose qui ressemble à l'agitation, à un singulier trouble. Cependant vos yeux brillent et un sourire se dessine sur votre lèvres.

Je viens de dire que mon oncle avait regardé autour de lui; après avoir boutonné son frac jusqu'au collet, quoique la chaleur fût assez intense pour faire déboutonner, au contraire, tous les fracs des tropiques, il fit mine de chercher sa canne et son chapeau.

— Vous allez sortir, mon oncle ?

— Oui, oui.

— Mais, êtes-vous assez fort pour sortir seul ? Souffrez que je sorte avec vous.

— Non, mon ami, non ; Blanche, venez ici.

Il prit Blanche dans ses bras, la contempla un moment et la baisa au front.

— Blanche, vous ne m'avez jamais causé de chagrin, vous ; dites : Dieu vous aide et vous bénisse, mon père.

— Dieu vous aide et vous bénisse, mon cher papa, reprit Blanche en joignant les mains comme pour une prière.

— Merci, Blanche, cela doit me porter bonheur, dit le capitaine d'un air content et mettant l'enfant à terre. Alors, s'armant de sa canne et posant son chapeau sur sa tête avec un geste résolu, il sortit. Je le vis de la fenêtre qui s'en allait sur le trottoir de la rue aussi vivement que s'il eût marché à l'assaut de Badajoz.

— Oui, Dieu te bénisse ! m'écriai-je involontairement.

Blanche me saisit la main, et avec une de ses plus jolies mines (elle en avait plusieurs, toutes charmantes), elle me dit :

— Je voudrais bien que vous vinssiez avec nous, cousin Sisty, pour m'aider à aimer papa. Pauvre papa ! il a besoin de nous deux, — il a besoin de toute la tendresse dont nous sommes capables.

— Cela est vrai, Blanche, et nous avons bien tort de ne pas vivre tous ensemble. Votre papa ne devrait pas s'en aller à sa vieille tour, au bout du monde ; il ferait mieux de venir dans notre bonne petite maison, avec un jardin plein de fleurs, où vous seriez la reine de mai, — depuis le printemps jusqu'à l'hiver, — sans parler d'un canard qui est plus intelligent qu'aucun des personnages de ce volume de fables que je vous ai donné l'autre jour.

Blanche de rire, de frapper des mains :

— Ah ! ce serait ravissant, dit-elle.

Mais, s'interrompant tout à coup, elle ajouta gravement :

— Hélas ! voyez-vous, ce ne serait pas la tour de papa, et je suis certaine que la tour doit l'aimer beaucoup, tant il aime lui-même la tour !

Ce fut à moi de rire :

— Je vois ce que c'est, petite sorcière, vous voudriez nous séduire, nous attirer et puis nous forcer de vivre avec vous et avec les chouettes. De tout mon cœur pour ce qui me concerne.

— Sisty, dit Blanche de l'air le plus solennel, savez-vous ce que j'ai pensé ?

— Non, mademoiselle... Qu'est-ce donc?... Quelque chose de très-horrible, j'en ai peur, à en juger par votre regard sérieux !

— Eh bien, poursuivit Blanche sans changer d'air ni d'accent, sans la moindre rougeur aux joues, j'ai pensé que je serai votre petite femme, et alors, comme de raison, nous vivrons tous ensemble.

Si Blanche ne rougit pas, je rougis, moi, en lui répondant :

— Demandez-moi cela dans dix ans, petite impertinente, et maintenant courez bien vite trouver dame Primmins, à qui vous direz d'avoir soin de vous, car je vous souhaite le bonsoir.

Blanche ne courut pas ; sa dignité parut très-blessée de l'accueil que je faisais à son alarmante proposition ; elle se retira dans un coin avec une petite moue sur les lèvres, et s'assit majestueusement. Je la laissai et allai chez Vivian.

Il était sorti ; mais étant monté jusqu'à sa chambre, où la femme de ménage faisait son lit, je déclarai que je voulais l'attendre. Je n'avais rien à faire ; je voyais des livres sur sa table, et tenant assez de mon père pour ne pas redouter ces amis muets, je m'assis. A côté d'ouvrages plus sérieux que j'avais recommandés moi-même à Vivian, je trouvai des romans français qu'il s'était procurés à un cabinet de lecture. Je fus curieux de les lire ; car cette branche de la littérature populaire de la France était tout à fait nouvelle pour moi, ne connaissant que ses vieux romans classiques. J'éprouvai bientôt de l'intérêt ; mais quel intérêt !... l'intérêt qu'exciterait un cauchemar si on pouvait l'extraire de son sommeil pour l'analyser. Quelle éblouissante sagacité d'observation, quelle profonde connaissance de coins et recoins du cœur humain, auxquels Goëthe faisait allusion sans doute, si ma mémoire est fidèle en cette citation, lorsqu'il dit qu'il est dans le cœur d'un homme

telle chose ignorée qui nous le ferait détester si nous la connaissions ! Quelle hardiesse d'intelligence, quelle prodigieuse énergie ! Mais à côté de tout cela et d'autres mérites encore, quelle exagération bizarre, — quelle fausse noblesse de sentiment, — quel inconcevable abus de la logique, — quelle démoralisation infernale ! — Je méprise cette hypocrite indignation qui, juste quelquefois, affecte de confondre toutes les compositions romanesques et les accuse de nous intéresser au vice ou de pallier le crime, parce qu'un auteur montre qu'il est encore quelques sentiments honnêtes dans des natures vicieuses, ou émet notre pitié et humilie notre orgueil en nous révélant comment les hommes se trompent eux-mêmes en prétant au crime des séductions qu'il n'a pas. Ces peintures appartiennent à l'art vrai : c'est la tragédie depuis Sophocle jusqu'à Shakspeare. Non, ce n'est pas ce qui me choque dans ces romans modernes ; — ce n'est pas qu'ils excitent mon intérêt pour le vice, car je n'en ressens aucun ; mais c'est parce qu'ils cherchent à prouver que le vice a quelque chose de très-noble en lui-même. Ce qui me semble d'un goût détestable surtout, c'est le portrait de quelque femme, adultère de sang-froid, que l'auteur, qui est peut-être du même sexe, ne craint pas d'appeler *un pauvre ange* ; c'est quelque scélérat qui dupe, vole et assassine sous le privilège du duel, parce qu'il est un autre Saint-Georges, un scélérat philosophe qui pourrait nous instruire en nous révélant par quelle filière métaphysique il a passé pour devenir un scélérat, mais qu'on se contente de nous proposer sans cesse comme un beau type de l'humanité. Vous avez là enfin un tableau de la société pris à un faux point de vue, et peint avec des couleurs si hideuses, que, s'il était exact, ce ne serait pas une révolution qui devrait châtier le monde, mais un déluge. — Les auteurs de ces fictions, avec une ironie digne de Méphistophélès, aiment à mettre en action la haine du riche contre le pauvre. Dans la guerre qu'une classe déclare à l'autre, ils prennent volontiers parti pour l'envie contre toutes supériorités en n'accordant des vertus qu'à la blouse. Il semble, dans leurs étranges paradoxes, qu'un homme est condamné à être un coquin, s'il appartient à ce rang social où l'instruction et les habitudes que crée l'éducation unie à la fortune ren-

dent l'improbité peu probable et peu naturelle. Voilà les choses et d'autres encore, mille fois pires, qui me donnèrent une sorte de vertige. Les heures s'écoulèrent, et j'étais comme fasciné par ces monstres de l'imagination, — symbole des mauvais principes, comparables aux Chimères et aux Typhons du paganisme.

— Pauvre Vivian ! me dis-je en me levant enfin, si tu lis ces livres par plaisir ou par habitude, je m'étonne moins que tu me paraisses si mal éclairé sur la distinction du juste et de l'injuste ; il y a là de quoi remplacer, par un grand vide, cette protubérance du crâne sur laquelle les phrénologistes inscrivent le mot *conscience*.

Cependant, pourquoi refuser ce compliment à ces romanciers démoniaques ? Grâce à leur concours pestilentiel, j'avais tué le temps. En regardant ma montre, je fus surpris en m'apercevant combien il était tard. Désespérant de voir rentrer ce jour-là Vivian, j'allais lui laisser un mot d'écrit et lui donner rendez-vous pour le lendemain, lorsqu'on frappa à la porte de la rue. Mon hôte avait oublié sans doute son passe-partout, car c'était lui. — Lui seul pouvait frapper ainsi et se trahir lui-même par un bruit qui semblait défier la maison et toute la rue, un bruit d'impatience et d'irritation, un bruit de provocation dédaigneuse.

Mais le bruit de pas que je distinguai ensuite dans l'escalier, ne répondait pas au bruit du marteau : c'était un pas léger quoique assuré, — lent quoique élastique.

La servante qui avait ouvert la porte ayant prévenu Vivian de ma visite, il ne parut pas surpris de me voir. Il ne put s'empêcher cependant de jeter autour de la chambre un regard soupçonneux d'un homme qui, ayant laissé dehors ses papiers, trouve quelque intrus auquel il n'est pas très-porté à se fier, assis au milieu de tous ses secrets. Ce regard n'avait rien de flatteur ; mais ma conscience était si sûre d'elle-même, que je n'accusai que la défiance habituelle du caractère de Vivian.

— Il y a trois heures, au moins, que je suis ici, dis-je malicieusement.

— Trois heures ! répondit-il avec le même regard.

— Et voilà le pire des secrets que j'ai découverts, ajoutai-je en montrant du doigt les œuvres de ces manichéens littéraires.

— Ah! dit Vivian négligemment, — des romans français!... Je ne m'étonne plus que vous soyez resté là si longtemps! Je ne puis lire vos romans anglais, — plats et insipides! Dans ceux-là, du moins, vous trouvez vie et vérité.

— Vie et vérité! m'écriai-je plus que surpris... honneur alors au mensonge et au néant!

— Ils ne vous plaisent pas... eh bien, il ne faut pas disputer des goûts.

— Je vous demande bien pardon... je conteste le vôtre si vous prenez pour la vie et la vérité des monstruosité si criminelles et si honteuses. Pour l'amour du ciel, mon cher Vivian, ne supposez pas qu'en Angleterre un homme pût aboutir ailleurs qu'au tribunal de police ou à Botany-Bay, s'il réglait sa conduite sur des principes aussi extraordinaires que ceux que j'ai trouvés là.

— De combien d'années suis-je votre cadet, me demanda Vivian avec ironie, que je doive vous regarder comme mon mentor et mon maître dans la connaissance du monde!

— Vivian, ce n'est ni l'âge ni l'expérience qui parlent ici; mais quelque chose qui vaut mieux que toute leur sagesse : — l'instinct du cœur et l'honneur des hommes bien nés.

— Allons allons, dit Vivian un peu interloqué, laissez ces pauvres romans tranquilles; vous savez mon opinion sur les livres : selon moi, ils exercent sur nous une bien faible influence dans un sens ou dans un autre.

— Par la grande bibliothèque d'Alexandrie et l'âme de Diodore! je voudrais que vous puissiez entendre mon père sur ce point! Venez, ajoutai-je avec une compassion sublime, — venez, il n'est pas trop tard; il faut que je vous présente à mon père. Je consens à lire des romans français toute ma vie, si une seule conférence avec Augustin Caxton ne vous renvoie pas chez vous le cœur plus léger. Venez, je veux que vous dîniez avec nous aujourd'hui.

— Je ne le puis, répondit Vivian un peu confus : je ne le puis, car aujourd'hui même je quitte Londres... une autre fois peut-être... nous pourrons nous retrouver...

Ces derniers mots furent prononcés d'un accent moins cordial.

— Je l'espère, répliquai-je, lui serrant la main... puis-

que malgré vous j'ai deviné votre secret... votre naissance et votre famille.

— Comment! s'écria Vivian qui devint pâle et se mordit les lèvres... que voulez-vous dire? parlez.

— N'êtes-vous pas le fils égaré et fugitif du colonel Vivian? Avouez-moi la vérité... ne me refusez pas votre confiance.

Vivian poussa quelques-uns de ses brusques soupirs, et puis, s'étant assis, il appuya la tête sur la table, embarrassé sans doute de se voir découvert.

— Vous êtes près du but, en effet, dit-il enfin; mais ne m'en demandez pas davantage... Un jour, s'écria-t-il en se relevant tout à coup, vous saurez tout. Oui, un jour, si je vis, quand ce nom sera haut placé dans le monde; oui, quand le monde sera à mes pieds...

Il étendit sa main droite comme pour s'emparer de l'espace, et son visage s'illumina d'un fier enthousiasme.

Mais cette exaltation passa comme l'éclair.

— Encore des rêves, des rêves, poursuivit-il avec son dédaigneux sourire déjà revenu... Et maintenant, examinez ce compte!

Il tira de son tiroir un papier tout griffonné de chiffres:

— Vous avez là, je crois, la note exacte de ma dette pécuniaire. Dans quelques jours je m'acquitterai envers vous. Donnez-moi votre adresse.

— Ah! répondez-moi tristement, pouvez-vous me parler d'argent, Vivian?

— Pardonnez-moi, répondit-il en rougissant: c'est un de ces instincts d'honneur que vous me citez si souvent.

— Voici mon adresse, dis-je, me baissant pour écrire et surtout pour cacher l'expression de ma propre susceptibilité. Vous en userez souvent, j'espère, et me ferez savoir si vous êtes heureux.

— Lorsque je serai heureux, vous le saurez.

— Vous ne voulez pas de recommandation pour M. Trevanion?

Vivian hésita:

— Non, répondit-il, je ne pense pas en avoir besoin. En tous cas je vous écrirai.

Je pris mon chapeau et je me disposais à sortir, — car

j'étais vraiment refroidi et mortifié... lorsque, comme par une impulsion irrésistible, Vivain vint à moi vivement et m'embrassa comme un frère embrasse son frère.

— Il faut que vous me pardonniez, s'écria-t-il avec un accent ému, je ne croyais pas aimer quelqu'un comme vous m'avez forcé de vous aimer, quoique malgré moi. Si vous n'êtes pas mon bon ange, c'est que la nature et les habitudes sont plus fortes que vous. Oui, certainement, nous nous retrouverons un jour. J'aurai eu le temps, d'ici-là, de voir si, en effet, je puis m'ouvrir *le monde avec mon épée*, comme dit Shakspeare (1). Je voudrais être César ou rien, *aut Cæsar, aut nullus*, pour vous citer à peu près tout le latin que je sais! *Cæsar*... les hommes me pardonneront tous les moyens quand j'aurai la fin. *Nullus*... Londres a une rivière et il n'est pas une rue où l'on ne puisse acheter une corde.

— Vivian, Vivian!

— Allez, partez, mon ami, tandis que mon cœur est encore ému... Allez, avant que je ne vous choque par quelque retour *du vieil homme*. Allez, adieu.

Et, me prenant doucement par le bras, Francis Vivian m'accompagna jusque sur le palier de l'escalier; mais là, rentrant chez lui, il ferma la porte.

Ah! si j'avais pu le laisser avec Robert Hall, au lieu de ces exécrables empoisonneurs; mais la recette de mon père était-elle bien celle qui lui convenait, ou fallait-il que la sévère expérience lui en prescrivit d'autres avec sa main de fer?

II

J'étais revenu chez mon père, juste à temps pour le dîner; l'oncle Roland n'était pas rentré et il ne rentra que fort tard dans la soirée. Tous nos regards étaient fixés sur lui, lorsque nous nous levâmes d'un commun accord pour le recevoir; mais il avait comme un masque d'impassibilité froide sur le visage.

Il referma la porte sur lui avec soin, se dirigea jusqu'au

(1) The world's *mine oyster* which I with sword can open.

(*The Merry Wives*, acte II, scène II.)

manteau de la cheminée, s'appuya debout contre le marbre et demeura ainsi pendant quelques instants.

— Blanche est-elle couchée? demanda-t-il enfin.

— Oui, répondit ma mère, mais elle ne dort pas, j'en suis sûre : elle m'a fait promettre de lui dire si vous étiez revenu.

Le front du capitaine Roland se détendit.

— Demain, ma sœur, dit-il lentement, aurez-vous la bonté de commander pour elle une robe de deuil? Mon fils est mort.

— Mort! nous écriâmes-nous tout d'une voix...

Et nous l'entourâmes avec affection.

— Mort! impossible! Vous ne le diriez pas avec un calme pareil! Mort! comment le savez-vous? Vous pouvez vous tromper. Qui vous l'a appris? — qui vous le fait croire?

— J'ai vu ses restes mortels, dit mon oncle avec le même calme sombre. Nous déplorerons tous sa mort. Pisistrate, vous êtes maintenant l'héritier de mon nom aussi bien que du nom de votre père. Bonsoir, excusez-moi, tous... vous qui m'êtes chers! vous qui m'aimez!... Je suis épuisé...

Le capitaine Roland alluma sa bougie et se retira, nous laissant comme foudroyés; mais il revint sur ses pas, — parcourut des yeux les meubles du salon, prit son livre ouvert au passage favori, — nous dit encore un bonsoir muet par un signe de tête, et disparut.

Nous nous regardâmes comme si nous avions vu un spectre. Mon père se leva et alla rejoindre son frère dans sa chambre, où il resta presque toute la nuit. Nous n'allâmes nous coucher, ma mère et moi, que lorsqu'il fut redescendu. Sa physionomie si bienveillante avait une expression de profonde tristesse.

— Eh bien, mon père? Pouvez-vous nous en apprendre davantage?

Mon père secoua la tête et répondit :

— Roland nous prie d'observer la même discrétion que nous avons montrée jusqu'à ce jour et de ne jamais lui parler de son fils. Paix aux vivants comme aux morts. Kitty, cet événement change nos projets; nous irons tous au Cumberland... Nous ne pouvons laisser Roland ainsi.

— Pauvre, pauvre Roland ! dit ma mère à travers ses larmes... et de penser que le père et le fils ne s'étaient pas réconciliés. Mais Roland lui pardonne à présent... oh oui ! *à présent !*

— Ce n'est pas Roland que nous pouvons blâmer, dit mon père avec une sorte de sévérité, c'est... mais assez. Il faut partir le plus tôt possible : Roland a besoin de l'air natal ; il ne se remettra qu'au milieu de ses vieilles ruines.

Nous nous retirâmes dans nos chambres, bien attristés.

— Et moi, pensai-je, qui m'étais proposé de les réunir ; moi qui espérais être le réconciliateur... Hélas ! il n'en est pas de plus sûr que la tombe ?

III

Mon oncle ne quitta pas sa chambre de trois jours, et pendant ce temps-là il, eut de longs entretiens avec un homme de loi. Mon père laissa échapper quelques paroles qui semblaient indiquer que le défunt avait contracté des dettes et que le pauvre capitaine faisait un emprunt sur sa petite propriété. L'oncle Roland ayant dit qu'il avait vu les restes mortels de son fils, je m'attendais à des funérailles, mais il n'en fut pas question. Le quatrième jour, le capitaine, en grand deuil, monta dans une voiture avec l'homme de loi et fut absent environ deux heures. Je ne doutai pas qu'il était allé solitairement rendre les derniers devoirs à celui qui n'était plus. A son retour, il s'enferma de nouveau jusqu'au lendemain et il ne voulut même pas voir mon père. Mais, le lendemain matin, il reparut comme à l'ordinaire et il me sembla qu'il avait retrouvé un air de contentement que je ne lui connaissais pas, soit qu'il jouât un rôle, soit que ce fût l'effet de la consommation de son malheur, la tombe étant moins cruelle que l'incertitude. Le jour d'après nous partimes tous pour le Cumberland.

Dans l'intervalle, l'oncle Jack avait multiplié ses visites : il était à peine sorti qu'il revenait encore, et pour lui rendre justice, il avait paru très-sincèrement affligé de l'infortune de l'oncle Roland. Ce n'était pas le cœur, en effet, qui manquait à l'oncle Jack ; mais il fallait aller droit à ce cœur, et, pour y arriver, c'était prendre un mauvais dé-

tour que de passer par ses poches. Le digne spéculateur avait toutes sortes de motifs pour ne pas laisser partir mon père sans le voir et le revoir. Ses visites étaient des visites d'affaires. La *société des antilibraires* était enfin organisée, et c'était grâce à l'opération de cette association fraternelle que le *grand ouvrage*, l'enfant des savantes veilles de mon père, devait être mis au monde. Le nouveau journal, le *Times littéraire*, était aussi très-avancé... Il ne paraissait pas encore, mais mon père y était très-direc- tement intéressé. Tout se préparait pour que ce nouvel interprète de la pensée universelle fit son début sur une grande échelle. Deux fois de suite, nous vîmes venir trois personnages vêtus de noir, dont l'un ressemblait à un homme de loi, l'autre à un imprimeur, et le troisième à un juif... Chacun d'eux était armé d'une formidable liasse de paperasses. Tous ces préliminaires complétés, j'entendis l'oncle Jack qui, frappant familièrement sur l'épaule de mon père, lui disait :

— Votre fortune est faite maintenant et votre gloire assurée... Vous pouvez aller dormir en paix, car vous me laissez bien éveillé. Jack Tibbets ne dort jamais.

J'avais trouvé un peu étrange que depuis mon brusque départ de l'hôtel de M. Trevanion, ni lady Eleonor, ni lui, n'eussent paru s'occuper de nous. Mais, la veille de notre départ, arriva une lettre bienveillante de M. Trevanion pour moi, accompagnée d'un présent de quelques livres rares pour mon père. La lettre était datée de la campagne favorite de mon ancien patron.

« On a été malade dans la famille, disait-elle, c'est ce qui nous a tous obligés de changer d'air : la semaine prochaine, lady Eleonor espère cependant aller rendre visite à mistress Caxton... J'ai trouvé parmi mes livres, ajoutait M. Trevanion, quelques ouvrages curieux sur le moyen âge, et, entre autres, la collection des œuvres de Cardan, que votre père désirait avoir..., je les lui envoie. »

Pas la moindre allusion à ce qui s'était passé entre nous.

En réponse à ce billet, après avoir exprimé les remerciements de mon père, qui se jeta sur le Cardan (dix volumes in-folio, édition de Lyon, 1663), comme un ver à soie se jette sur une feuille de mûrier, je dis à M. Trevanion que nous regrettions tous de ne pouvoir recevoir la

visite de lady Eleonor, puisque nous quittions Londres. J'aurais dû ajouter quelque chose sur la perte de mon oncle Roland; mais mon père pensa que le capitaine désirant que le nom de son fils ne fût pas prononcé par ses plus proches parents, c'était entrer dans ses intentions que de ne pas afficher son malheur en dehors de ce cercle.

Et l'on avait été malade dans la famille Trevanion! Qui donc avait été malade? Je ne pouvais me contenter de cette expression générale, et je portai ma réponse à l'hôtel, au lieu de la mettre à la poste. J'interrogeai le portier, qui me répondit qu'on attendait la famille à la fin de la semaine et qu'il avait oui-dire que lady Eleonor et miss Fanny avaient été souffrantes, mais qu'elles allaient mieux. Je laissai ma lettre entre ses mains, en le priant de la faire parvenir à son maître, et je sentis en retournant à la maison que mes blessures saignaient encore.

Nous avons retenu toute la diligence pour nous dans ce voyage, qui se passa silencieusement jusqu'à une petite ville située à trois milles de la résidence de mon oncle. Là, nous étions forcés de prendre un chemin de traverse. Le capitaine insista pour nous précéder et partit le soir même. Quoiqu'il eût écrit de Londres pour prévenir de notre arrivée, il était jaloux de l'honneur de sa pauvre tour et voulait être sûr qu'elle fit bonne figure pour notre réception. Il partit donc, et nous couchâmes à l'auberge.

Le lendemain, de bon matin, nous louâmes une voiture assez large pour nous contenir avec les livres de mon père. Ce véhicule nous promena lourdement à travers un labyrinthe de mauvaises ornières, véritable chaos de voies primitives qui aurait eu besoin d'un maréchal Wade, ce grand réformateur des routes d'Écosse. Mais la pauvre dame Primmins et le serin parurent seuls sensibles aux secousses. La première, assise sur le banc en face de nous, s'agitait au milieu de paquets de toutes les dimensions, auxquels était attachée la même étiquette :

« Ayez soin de ne pas mettre le dessus dessous. »

Singulière recommandation; car tous ces paquets ne renfermaient que des livres et ils ne risquaient pas grand'chose à être couchés dans un sens ou dans un autre; mais dame Primmins, se gardant bien d'y chercher un point d'appui, étendait les deux bras pour saisir de chaque main

les courroies des portières, étalée ainsi sur les paquets avec toute l'ampleur de son envergure, semblable à l'aigle déployée de l'empire d'Autriche, qui, par parenthèse, est moins fermement soutenue aujourd'hui que ne l'était dame Primmins. Quant au petit canari, il ne manquait jamais de répondre par un petit cri étonné, à chaque exclamation que les cahots arrachaient à sa maîtresse. Ce cri aurait pu rappeler à l'érudition paternelle l'emphatique accent de douleur des chœurs grecs : « *Aï, aï!!* »

Mais mon père, les larges bords de son chapeau rabattus sur ses sourcils, restait plongé dans ses profondes méditations. Évoquant les scènes de sa jeunesse, sa mémoire avançait sur les ailes d'un bon génie tous les accidents de la route. Ma mère, assise près de lui, un bras sur son épaule, épiait son visage d'un œil jaloux. S'imaginait-elle que, dans ce visage pensif, se trahissait le regret du premier amour? Blanche, qui avait été fort triste, qui avait pleuré beaucoup et parlé peu depuis qu'on l'avait habillée de noir en lui disant qu'elle n'avait plus de frère (quoiqu'elle ne se souvint pas de ce frère perdu), Blanche, dis-je, commença enfin à témoigner la curiosité de l'enfance et à désirer apercevoir de loin la tour chérie de son père...

Blanche était assise sur mes genoux et je partageai son impatience. Enfin, nous pûmes distinguer une flèche de clocher, une église — un bâtiment carré tout auprès, le presbytère (antique demeure de mon père), — une longue rue irrégulière de chaumières et de boutiques grossières, avec une ou deux maisons de meilleure apparence çà et là ; — puis, à l'arrière-plan, une masse informe de murs en ruines, au faite d'une de ces éminences sur lesquelles les Danois aimaient à placer leurs camps ou leurs forts, avec une haute tour anglo-normande qui s'élevait au milieu. Quelques arbres lui faisaient une ceinture verte. C'étaient, la plupart, des peupliers ou des sapins dominés par un vieux chêne au tronc séculaire et dont les rameaux intacts projetaient au loin leur imposante verdure. A cette distance, la route serpentait derrière le presbytère et cherchait à parvenir jusqu'à la tour. Mais quelle route!... La paroisse eût mérité je ne sais quel supplice pour infliger une route pareille aux voitures et aux piétons. Si, lorsque j'étudiais sous le docteur Herman, j'avais tracé, même sur une feuille

de papier, cette monstruosité topographique, je n'aurais pu, pendant quinze jours, m'asseoir sur mon banc d'écolier sans en éprouver cruellement le remords.

La voiture s'arrêta tout court au milieu d'une ornière.

— Descendons! m'écriai-je ouvrant la portière et m'élançant le premier pour donner l'exemple.

Blanche me suivit, et après elle descendirent les chers auteurs de mes jours. Mais lorsque dame Primmins se disposait à se soulever pour imiter notre mouvement :

— *Papæ!* dit mon père, je pense, dame Primmins, que vous devez rester dedans pour tenir les livres en place.

— Pour l'amour du Seigneur! s'écria dame Primmins effaréc.

Mon père insista en disant :

— La soustraction d'une semblable masse ou *moles*, — souple et élastique comme est toute chair, et s'adaptant à tous les angles de la matière inerte, — cette soustraction, dame Primmins, laisserait un vide capable de déranger n'importe quel système naturel, n'importe quelle organisation artificielle. Il en résulterait l'entrechoquement dangereux des atomes, dame Primmins; mes livres iraient deçà delà, ils tomberaient, ils sauteraient par les portières :

Corporis officium est quoniam omnia deorsum.

— Ce qui veut dire, dame Primmins, que la fonction d'un corps tel que le vôtre est de peser sur toutes les choses pour les fixer à leur place, — pour les maintenir en équilibre, ainsi que vous l'apprendrez un de ces jours si vous voulez bien me faire la faveur de lire le poète Lucrèce et vous mettre au courant de cette philosophie matérielle dont je puis dire, sans flatterie, ma chère dame Primmins, que vous êtes une personification vivante.

C'était la première parole que mon père eût prononcée depuis que nous avions quitté l'auberge. Cette boutade d'érudition sembla rassurer ma mère en lui prouvant qu'elle n'avait pas à être jalouse de la direction de ses idées. Aussi son front redevint serein et elle dit en souriant :

— Augustin, regardez seulement la pauvre Primmins, et puis mesurez cette hauteur.

— Eh bien, vous pouvez soustraire Primmins, répondit mon père; mais je vous rends responsable de ce qui s'en suivra, Kitty! Je vous préviens seulement que vous agissez contre toutes les lois de la physique.

Ayant ainsi parlé, mon père partit d'abord d'un pied léger, puis, me saisissant le bras, il fit une halte pour promener ses regards autour de nous et aspirer à pleines gorges l'air pur du pays natal.

— Et cependant, dit mon père après cette inspiration reconnaissante, et cependant il faut avouer qu'on ne saurait trouver un pays plus laid, excepté dans le comté de Cambridge (1).

— Mais non, répondis-je; le caractère de ce paysage a de la hardiesse et de la grandeur; — j'ajoute qu'il a sa beauté particulière; ces landes immenses, ondulées, incultes, sans arbres, ont un charme de sauvagerie et de solitude; voyez comme elles s'harmonisent avec l'aspect de cette tour en ruines! Tout est féodal ici. Je comprends mieux l'oncle Roland.

— Je prie le ciel que Cardan n'éprouve aucune avarie! s'écria mon père; il est supérieurement relié... et il trouvait si merveilleusement son point d'appui contre la partie la plus charnue de cette méticuleuse Primmins.

En ce moment, je vis Blanche qui courait rapidement devant nous et je hâtai le pas afin de la suivre de près. Je franchis les derniers vestiges d'un retranchement qui entourait les ruines de trois côtés, laissant sur le troisième, à la hauteur, une forme de parapet abrute. Tel était le système favori des fortifications pour toutes les races teutoniques. Une chaussée élevée sur des arceaux de briques, avait remplacé, à une date moderne, l'antique pont-levis, et la porte extérieure n'était plus qu'une masse de décombres pittoresques. Quand on pénétrait dans la cour du bailli, l'esplanade du château, où jadis se rendait la justice seigneuriale, apparaissait au-dessus des murailles échancrées par le temps

(1) Ce que dit mon père ne saurait s'appliquer à tout le Cumberland en général; car c'est un des plus pittoresques comtés de la Grande-Bretagne. Mais le canton particulier auquel s'adresse l'exclamation de M. Caxton, s'il n'est pas laid, est du moins âpre, stérile et sauvage.

et partiellement obstruées par des broussailles. C'était là aussi que la tour du donjon était debout et comparative-ment intacte. Sur le seuil de la large poterne nous attendait le fier capitaine.

Ses ancêtres auraient pu nous recevoir avec plus de pompe, mais certainement ils ne nous eussent pas fait un accueil plus cordial. Par le fait, dans son domaine, l'oncle Roland se montrait un autre homme. Sa roideur, un peu répulsive pour ceux qui ne savaient pas le comprendre, était tout à fait évanouie. Il semblait moins orgueilleux, précisément parce que sur ce terrain, son orgueil et lui étaient parfaitement d'accord. Avec quelle galanterie il tendit la main droite à ma mère, au lieu de lui offrir le bras avec le sans-*façon* grotesque de nos modernes châtelains ! Avec quel soin respectueux il la conduisit à travers la cour jusqu'au porche ogival, où se tenait debout, posé en sentinelle, un grand domestique vêtu d'une livrée traditionnelle ou du moins conforme aux couleurs héraldiques (il était en bas rouges), et qu'à sa taille droite on pouvait facilement reconnaître pour un ancien soldat ! Mais nous entrons dans la grande salle du donjon : notre surprise fut vive de la trouver d'un aspect si gai, ce qu'il fallait attribuer au bon feu qui, malgré la saison, flambait dans la haute cheminée et qui, je dois en convenir, ne semblait pas de trop, les murs de cette vaste pièce présentant la nudité de la pierre et n'étant percés que de croisées basses et étroites. Grâce donc au feu surtout, je le répète, cette salle, qui aurait pu être comparée à une grande voûte souterraine, avait un air *sociable*, d'autant plus qu'outre un ameublement où brillait le goût de mon oncle pour le pittoresque, elle était ornée à l'une de ses extrémités d'une vieille tapisserie et à l'autre d'une natte en paille. Après que nous eûmes regardé et admiré autant que nous voulûmes, le capitaine Roland nous conduisit aux chambres qu'il destinait à ses hôtes : il ne nous fit pas passer, non par un de ces pompeux escaliers que vous voyez dans les châteaux modernes, mais par une petite spirale de pierre. Il nous montra d'abord une chambrette qu'il appela le cabinet d'étude de mon père, et qui, à vrai dire, eût été parfaite pour un philosophe, ou un saint jaloux de se soustraire au monde, véritable intérieur d'une colonne comme celle où

se séquestrait saint Siméon Stylite. En effet, pour regarder par l'étroite croisée, il aurait fallu grimper à une échelle, et par cette ouverture en meurtrière la meilleure vue ne pouvait découvrir que le ciel du Cumberland, traversé de temps en temps peut-être par le vol d'une corneille. Mais mon père, je crois déjà vous l'avoir dit, n'était pas grand amateur de paysages, et il promena des regards satisfaits autour de la cellule qu'on lui assignait.

— Nous pourrons clouer, quand vous voudrez, des rayons pour vos livres, dit mon oncle en se frottant les mains.

— Ce serait un acte charitable, répondit mon père, car les pauvres livres ont été si longtemps couchés sur le côté, qu'il doit leur tarder de se relever et de s'étendre... Mon cher Roland, cette pièce est faite pour recevoir des livres, — tant elle est ronde et profonde. Je serai ici comme la Vérité dans un puits.

— Et voici un cabinet de toilette pour vous, ma sœur, un cabinet de toilette qui communique à l'autre, — dit mon oncle en ouvrant une petite porte basse comme celle d'un cachot, mais qui conduisait réellement dans une charmante pièce, car la fenêtre donnait sur le balcon, — et à côté vous aurez votre chambre à coucher. Quant à vous, Pisistrate, mon garçon, j'ai peur de ne pouvoir vous loger provisoirement qu'en simple soldat; mais un peu de patience, et dans un jour ou deux nous rendrons votre chambre digne d'un général de votre nom illustre. — N'était-ce pas un général que Pisistrate I^{er}, mon frère?

— Tous les tyrans le sont, repartit mon père, la gloriole militaire leur est indispensable.

— Oh! vous pouvez dire ici ce qu'il vous plaira! dit l'oncle Roland de très-bonne humeur et qui, en me ramenant au rez-de-chaussée, s'excusa encore si sérieusement de l'appartement à moi réservé, que je m'attendais à être plongé dans une oubliette. Ce soupçon ne se dissipa guère lorsque je vis que nous quittions le donjon et qu'à travers ce qui me parut un ramassis de décombres, nous nous dirigeâmes vers le côté droit de la cour. Je fus donc agréablement surpris de trouver parmi ces ruines une chambre dont la large fenêtre commandait la vue de toute la contrée et qui était située immédiatement au-dessus d'un arpent de terre cultivé en jardin. L'ameublement était convenable

quoique simple ; des nattes garnissaient les murs et le parquet. Bref, malgré l'inconvénient d'avoir à traverser la cour pour aller rejoindre les autres habitants de la maison, malgré la privation complète de ce luxe moderne qu'on appelle une sonnette, je ne pouvais être mieux logé.

— Mais c'est un vrai boudoir, mon cher oncle ; soyez bien persuadé que ce devait être le boudoir des dames de Caxton... Dieu donne le repos à leurs âmes.

— Non, répondit mon oncle gravement. Je soupçonne que ce devait être la chambre du chapelain, car la chapelle était là à droite. Une chapelle plus ancienne existait dans le donjon ; on cite rarement, en effet, un vrai donjon sans sa chapelle, son puits et sa grande salle. Je puis vous montrer une partie de la toiture de cette chapelle. La salle et le puits sont intacts : le puits est très-curieux, pratiqué dans l'épaisseur de la muraille à un angle de la salle. Du temps de Charles I^{er}, notre ancêtre y fit descendre son jeune fils dans un seau et l'y tint ainsi caché pendant six heures pour le soustraire à une populace de révoltés qui assiégeaient la tour. Je n'ai pas besoin de dire que notre ancêtre, lui-même, dédaigna de se cacher devant une telle canaille, car c'était un homme ! l'enfant vécut. et malheureusement devint un dissipateur qui se servit du puits pour mettre son vin à rafraîchir. Il *but* plus d'un bon arpent du domaine paternel.

— Je l'effacerais de l'arbre généalogique, si j'étais vous. Mais apprenez-moi, je vous prie, si vous n'avez pas découvert la chambre particulière de ce grand sir William de Caxton, à propos de qui mon père fait si honteusement le sceptique.

— Je vous confierai un secret, répondit le capitaine en me donnant du doigt un coup oblique dans le côté... j'ai logé votre père dans cette chambre même. On lit les lettres initiales W. C. au milieu d'une rosace, et sur la cheminée est la date de la construction de la tour... trois ans avant la bataille de Bosworth.

Je ne pus m'empêcher de faire chorus au rire goguenard dont mon oncle accompagna la confidence de cette plaisanterie caractéristique ; après l'avoir complimenté sur cette méthode judicieuse de prouver qu'il avait raison, je lui demandai comment il avait pu si bien restaurer et ajuster sa

ruine, d'autant plus que depuis son acquisition il n'y avait fait que de rares visites.

— Avez-vous remarqué, me répondit-il, ce pauvre diable qui est à la fois mon domestique, mon jardinier, mon bailli, mon sénéchal, mon sommelier, et tout ce que vous voudrez encore? Il y a douze ans, on lui donna son congé au régiment, et il fut inscrit sur la liste des invalides. Je le plaçai ici, et comme il est excellent charpentier, je lui dis ce que je désirais, en mettant de côté, chaque année, une petite somme pour réparations et ameublements. Vous seriez étonné du faible chiffre de mes dépenses, tant Bolt (c'est son nom), le pauvre diable, saisit bien l'esprit de la chose. D'ailleurs, la plupart de mes meubles (qui, vous le voyez, sont antiques et assortis à l'édifice), ont été ramassés dans les diverses chaumières et fermes du voisinage. Par malheur, cependant, nous avons plusieurs pièces encore qui auraient besoin d'être garnies; mais, que voulez-vous, continua mon oncle en changeant légèrement de couleur, dans ces derniers temps je n'avais pas d'économies à faire. Beau neveu, venez, reprit-il avec un effort visible, venez que je vous montre ma caserne; elle est de l'autre côté de la grande salle et construite avec ce qui fut autrefois, sans doute, l'office du château.

Lorsque nous traversâmes la cour, notre voiture de voyage venait justement de subir son dernier cahot à la porte. La tête de mon père plongeait profondément dans le véhicule pour y rassembler les paquets... En véritable oracle, il accablait d'imprécations et d'anathèmes dame Primmins et le vide produit par sa désertion. Dame Primmins était là debout, faisant un réceptacle de son tablier, qu'elle tendait pour recueillir simultanément paquets et anathèmes le tout avec une douceur d'ange, levant les yeux au ciel et murmurant une plainte sur « ses pauvres vieux os... » Hélas! pour ce qui était des os de dame Primmins, ils étaient depuis vingt ans à l'état du mythe. — Oui, vous auriez aussi vite trouvé un plésiosaurus fossile dans le gras marécage de Romney, qu'un os parmi ces masses de chair dont mon père croyait avoir fait de moelleux coussinets pour protéger son Cardan.

Nous laissâmes mon père et dame Primmins se réconcilier, et passant sous une porte qui avait remplacé une

herse, nous pénétrâmes dans la chambre de l'oncle Roland. Oh! certainement que Bolt avait parfaitement saisi l'esprit de la chose; certainement qu'il était entré jusqu'au fond des recoins les plus secrets du caractère de son maître! Buffon a dit : *le style, c'est l'homme*. Là, c'était la chambre qui était l'homme. Vous étiez tout d'abord frappé de cette propreté toute militaire et méthodique qui était le trait caractéristique et général du capitaine. Signalons quelque détails du mobilier : vous reconnaissez là, sur des rayons de chêne, les livres à propos desquels mon père aimait à plaisanter son romanesque frère : les histoires de Froissard, de Joinville et de Barante, la *Mort d'Arthur*, *Amadis des Gaules*, la *Reine des Fées*, de Spencer; un bel exemplaire de l'*Horda*, de Strutt; les *Antiquités du Nord*, de Mallet; les *Reliques* (vieilles ballades), de Percy; l'*Homère*, de Pope; des livres sur l'artillerie, l'art de tirer de l'arc, la fauconnerie, les fortifications, la vieille chevalerie et la guerre moderne. Tous ces volumes mêlés et confondus!

La vieille chevalerie et la guerre moderne! Voyez, en effet, ce casque de tournois avec le haut cimier des Caxtons, et à côté de ce trophée d'armes, une cuirasse française; — plus loin, une antique bannière (un pennon de chevalier) surmonte deux baïonnettes disposées en croix. Enfin, au manteau de la cheminée, remarquez comme reluisent cette épée et ces pistolets d'arçon qu'on essuie et frotte tous les jours très-certainement... C'est l'épée du capitaine Roland lui-même, ce sont ses pistolets de régiment. Au-dessous, c'est aussi sa selle, criblée de balles et lacérée, la selle sur laquelle il était assis le jour où un fatal projectile emporta cette jambe... Je frémis en devinant tout cela et m'approchai religieusement. — Oh! oui, si le capitaine n'avait pas été là, j'aurais baisé cette épée aussi pieusement que l'épée de Bayard ou de Sydney.

Mon oncle était trop modeste pour s'expliquer ainsi mon émotion. Il pensa plutôt que j'avais détourné la tête afin de cacher le sourire que m'inspirait sa vanité, et il me dit en s'excusant d'un air un peu honteux :

— C'est Bolt, Bolt seul qui a eu cette folle idée.

IV

Notre hôte déploya pour nous, à table, une hospitalité qui contrastait singulièrement avec ses habitudes d'économie à Londres. Sans doute, c'était Bolt qui avait pris le broche énorme par lequel commençait le premier service. Sans doute encore, c'était Bolt qui avait élevé ces beaux poulets *ab ovo* ; Bolt aussi avait fait cette omelette exquise à la mode d'Espagne ; — quant au reste, la bergerie et le jardin l'avaient fourni naturellement, et ces producteurs volontaires n'avaient rien de commun avec les fournisseurs mercenaires de Londres, le boucher et le marchand d'hortolailles qui hâtent la ruine de cette classe intéressante de l'État qu'on appelle la « petite propriété » ou la « bourgeoisie malaisée. »

La soirée se passa gaiement, et le capitaine, contrairement à sa coutume, tint le dé de la conversation. Onze heures sonnèrent avant que Bolt parût avec une lanterne pour me servir de guide à travers la cour jusqu'aux ruines au milieu desquelles s'élevait ma chambre à coucher, — cérémonie qu'il voulut absolument répéter chaque soir, avec la même étiquette, que le ciel fût clair ou sombre.

J'eus quelque peine à m'endormir, — agité par mes réflexions : était-il bien possible que si peu de jours se fussent écoulés depuis que l'oncle Roland avait appris la mort de son fils, — de ce fils dont la destinée l'avait si longtemps rendu malheureux ? Jamais cependant l'oncle Roland n'avait semblé moins triste. Était-ce naturel, — était-ce le résultat d'un effort sur lui-même ? Pendant plusieurs jours encore je me posai cette question sans pouvoir la résoudre à ma satisfaction. Tout bien considéré, c'était un effort de sa part ou plutôt une détermination systématique. Par moments, l'oncle Roland laissait retomber sa tête, il contractait ses sourcils, tout son être semblait s'affaïsser. Toutefois, ce n'étaient là que des moments ; il se secouait bientôt comme le coursier qui croit entendre en sommeillant le son de la trompette, et il écartait le poids sous lequel il avait fléchi. Mais, grâce à sa résolution énergique ou à l'aide de je ne sais quelles réflexions, le capitaine, selon moi,

était réellement la proie d'une tristesse moins grave et moins amère que celle qui le rongait auparavant. Il me semblait tous les jours transférer de plus en plus ses affections des morts aux vivants, surtout à Blanche et à moi. Il laissait clairement apercevoir qu'il me considérait désormais comme son légitime successeur, — comme le soutien futur de son nom; — aussi aimait-il à me confier tous ses petits plans et à me consulter. Il se promenait avec moi autour de son domaine (dont je parlerai plus au long par la suite); il me montrait, du haut de toutes les éminences que nous gravissions, jusqu'où s'étendait la limite des vastes terres de ses ancêtres; puis, d'une main pieuse, il me déroulait le vieux tableau généalogique et s'arrêtait complaisamment sur ceux des Caxtons qui avaient exercé des fonctions militaires ou qui étaient morts sur le champ de bataille. Un Caxton s'était croisé pour suivre Richard Cœur-de-Lion en Palestine; un autre avait combattu à Azincourt; un troisième avait succombé à Worcester. Le portrait de ce dernier, cavalier à la belle chevelure bouclée, existait encore. Sans le moindre doute, ce devait être le même qui avait mis son fils à rafraichir dans ce puits consacré par le fils à un usage plus agréable. Mais de tous ses dignes aïeux, il n'en était aucun que mon oncle, par esprit de contradiction peut-être, estimât à un aussi haut degré que l'apocryphe sir William, et pourquoi? — Parce que, lorsque le traître Stanley changea la fortune de la journée de Bosworth, — lorsque le cri de *trahison, trahison!* ce cri du désespoir, s'échappa des lèvres du dernier ses Plantagenets, *ce fidèle parmi les infidèles,*

Among the faithless, faithfull found (1);

ce vaillant chevalier était tombé dans la dernière mêlée où Richard se jeta avec le courage du lion.

— Votre père me répète que Richard était un meurtrier et un usurpateur, disait mon oncle; — cela peut être vrai ou ne pas l'être, monsieur; mais ce n'était pas sur le champ de bataille que ses partisans devaient discuter le caractère du maître qui avait reçu leur foi, principalement lorsqu'ils

(1) Milton, *Paradis perdu*.

avaient devant eux une légion de mercenaires étrangers. Je ne voudrais pas descendre de ce renégat de Stanley, devrais-je être seigneur de tous les domaines possédés par les comtes de Derby. Monsieur, dans la guerre des princes, les hommes combattent et meurent pour un grand principe et une noble passion : le vaillant William payait au dernier des Plantagenets la dette des bienfaits qu'il avait reçus du premier.

— Et, cependant, dis-je malicieusement, qui sait si William Caxton, l'imprimeur, n'a pas...

— Que la peste, le feu et tous les fléaux emportent William Caxton l'imprimeur, et son invention avec lui ! s'écria mon oncle en m'interrompant comme eût fait un barbare. — Lorsqu'il n'y avait que peu de livres, au moins ils étaient bons ; aujourd'hui qu'ils surabondent, ils ne servent plus qu'à confondre le jugement, à troubler la raison, à dégoûter de l'étude des ouvrages utiles et à creuser le sillon de l'innovation sur toutes les anciennes limites de l'intelligence et de la morale ; ils séduisent les femmes, ils efféminent les hommes, ils renversent les États, les trônes, les cultes ; ils approvisionnent de phrases une race d'impertinents bavards, de fats philosophes qui ont toujours un auteur à citer pour se dispenser de faire leur devoir ; ils rendent le pauvre mécontent, inspirent aux riches les caprices les plus fantasques, et à force de raffiner les antiques vertus, les réduisent à n'être plus que des arguties et des sentiments factices. Toute l'imagination, jadis, se traduisait en noble activité, en aventures de courage, en glorieuses entreprises, en beaux faits d'armes, en hautes pensées ! Aujourd'hui, un homme n'est censé avoir de l'imagination que s'il entretient par de faux stimulants, des passions qu'il n'a jamais éprouvées, ou s'il court des dangers qui n'existent pas ; tout ce qu'il y a en lui d'énergie vitale, s'épuise à éprouver les amours fictifs et les désespoirs imaginaires des salons de Saint-James ou des boudoirs de Bond-Street. Mon neveu, la chevalerie finit le jour où la presse commença ! Et l'on voudrait m'imposer pour aïeul, au milieu de la foule des hommes pécheurs qui ont vécu, dans les siècles, celui-là même que j'accuse d'avoir le plus contribué à détruire ce que j'estimais le plus au monde... Celui, pardieu, dont l'invention maudite a presque déraciné du cœur des

hommes tout le respect qu'ils doivent avoir pour leurs aïeux... C'est là une cruauté dont mon frère n'eût jamais été capable si le *diable* même de l'imprimerie ne s'était emparé de lui!

Était-il bien possible qu'en plein XIX^e siècle, dans ce bienheureux XIX^e siècle, il existât un pareil Vandale! Quoi! mon oncle Roland osait parler un langage dont Totila, le roi des Huns, aurait rougi lui-même, et cela si peu de jours après la harangue scientifique et érudite de mon père sur l'hygiène des livres! C'était à faire désespérer du progrès des lumières et de la perfectibilité humaine! Notez bien que l'ingrat capitaine avait dans ses poches, j'en suis sûr, au moins deux volumes, et que la biographie de Robert Hall était l'un des deux. A vrai dire, c'était là une boutade *ab irato*; dans son exaltation passionnée, le pauvre homme, il ne savait pas quelles absurdités il venait d'exprimer. Mais cette explosion du capitaine Roland a rompu le fil de mon récit. Pouff! il faut que je reprenne haleine avant de continuer.

Oui, en dépit de mon impertinence, le vieux capitaine s'attachait de plus en plus à moi. Il eût voulu me convertir à toutes ses idées, mais ne se contentait pas de me faire la leçon sur notre généalogie, ni de me montrer son domaine en détail : il me menait avec lui, dans de longues excursions, jusqu'à des villages éloignés où l'on pouvait retrouver quelque vestige d'un ancien Caxton, une cotte d'armes ou une épitaphe sur une pierre tumulaire. Afin de recueillir quelque anecdote de ses morts bien-aimés, il me forçait de lire et de relire des ouvrages topographiques et des histoires locales, — oubliant, l'ingrat barbare, qu'il avait obligation de ces documents à l'imprimeur répudié. Il est juste de dire que ce canton, sur la surface de plusieurs milles, avait conservé des traces, *vestigia*, de ces vieux Caxtons : sur plus d'un mur en ruine quelque inscription révélait leur nom. Tous ces Caxtons ne pouvaient lutter sans doute avec l'illustration de l'ouvrier du sanctuaire de Westminster, qu'invoquait si obstinément mon père... Cependant, il était clair qu'une recherche pareille n'exposait guère mon oncle à tomber sur quelque écusson déshonoré, tant ce nom, sur lequel s'était accumulée la poussière des siècles, recueillait encore de respect populaire et d'affec-

tion traditionnelle dans les hameaux et les chaumières. Il était doux de voir en quelle vénération était tenu ce petit *hidalgo* qui datait de deux ou trois cents ans, et la bienveillance patriarcale avec laquelle il y répondait. L'oncle Roland était un homme qui entrait dans une humble demeure, reposait sa jambe de liège au foyer du pauvre paysan, et passait une heure à entretenir son hôte de tout ce qui pouvait l'intéresser le plus. Il est un instinct particulier d'aristocratie parmi les paysans des cantons agricoles. Ils aiment les anciens noms et les anciennes familles ! ils s'identifient avec les honneurs d'une maison comme s'ils étaient les hommes d'un clan. Ils ont bien moins le culte de la richesse que les bourgeois des villes et la classe moyenne ; une noble indigence leur inspire de la pitié, mais une pitié respectueuse. Et puis, d'ailleurs, le capitaine, — ce même capitaine Roland qui, à Londres, allait dîner chez un petit traiteur et s'y faisait rendre la monnaie d'un shelling, ce même capitaine Roland, qui éludait de se donner le luxe d'un fiacre, — devenait positivement prodigue de ses largesses dans son domaine paternel. Ce n'était plus là le même homme. Le capitaine à demi-solde, au frac râpé, qui était perdu au milieu du tourbillon de la capitale, s'accordait, en qualité de châtelain, une aisance digne et libérale que Chesterfield eût admirée. Si le signe véritable de la politesse est de plaire, je voudrais que vous eussiez vu le sourire sur tous les visages lorsqu'il traversait le hameau, saluant tout le monde à droite et à gauche.

Un jour, une bonne femme, franche et cordiale vieille, qui avait connu le capitaine enfant, le rencontra appuyé sur mon bras. Elle nous arrêta pour pouvoir, dit-elle avec une naïve rudesse, *m'envisager* tout à son aise.

Heureusement que j'étais d'une assez belle taille pour passer la revue, même d'une matrone du Cumberland. Après un compliment dont mon oncle parut très-flatté, elle me dit à moi, mais en montrant le capitaine :

— Eh ! monsieur, vous avez le temps devant vous ; profitez-en pour tâcher de devenir aussi bon que *lui*... et vous le deviendrez en effet, si Dieu vous prête vie, j'en suis certaine... car ce vieux tronc n'a jamais porté de mauvaises branches. La tête poliment inclinée vers les petits, fièrement relevée en présence des plus grands, c'est ce que vous

avez été tous depuis que vous êtes sortis de l'Arche. Béni soit le vieux nom... quoique le pécule ne soit pas gros... Ce nom sonne à l'oreille du pauvre comme un pièce d'or.

— Comprenez-vous à présent, me dit le capitaine quand nous eûmes laissé la vieille ; comprenez-vous ce que nous devons à un nom et ce que nous devons à nos pères ? comprenez-vous pourquoi l'ancêtre le plus reculé a droit à nos respects ? Il fut le père de toute la race. « Honorez vos parents, » dit le commandement, et il ne dit pas : honorez vos enfants. Si ces enfants nous déshonorent, nous les anciens, nos pères morts et le saint héritage de leurs vertus... LE NOM... si, dis-je... L'oncle Roland s'arrêta ici tout court et ajouta avec émotion : Mais vous êtes mon héritier, à présent... je n'ai plus peur ! Qu'importent les chagrins d'un vieillard insensé?... Le nom, cette propriété des générations, est sauvé, grâce au ciel... le nom !

J'avais enfin le mot de l'énigme, et je compris pourquoi, au milieu de la douleur qu'il ressentait de la perte de son fils, ce père si fier était consolé. C'est qu'il était moins lui-même un *père* qu'un *fils*... le fils d'une longue suite d'aïeux. De chaque tombe où dormait un ancêtre, il avait entendu sortir la voix d'un père. Il pouvait supporter le malheur de n'avoir plus de fils si ses pères n'étaient pas déshonorés. Roland de Caxton était un vieux Romain... le *fils* pouvait encore être l'objet de ses affections domestiques, mais les *lares* faisaient partie de sa religion.

V

Mais Cambridge ? J'aurais du être à travailler sans relâche pour me préparer aux cours de l'Université ! Hélas ! hélas ! le pouvais-je ? C'était principalement sur la composition grecque que j'avais besoin de fortifier mon éducation scolaire. Je m'adressai donc à mon père qui, on doit le penser, devait se trouver à son aise sur cette matière-là. Mais qu'il est rare de rencontrer un grand savant qui soit en même temps un bon professeur !

Mon cher père ! si on veut bien vous accepter tel que vous êtes et entrer dans vos idées, jamais il ne fut un être plus admirable pour faire l'éducation du cœur et de la tête, pour

donner d'excellents principes de morale et un goût pur ; — si on entre dans vos idées, ai-je-dit, lorsque, ayant découvert qu'une maladie de l'intelligence ou une peine de l'âme a besoin de vos recettes, vous essayez les verres de vos lunettes et glissez gravement votre main entre votre chemise et votre gilet. Mais aller à vous sèchement, régulièrement, — écolier monotone, vous porter le livre et le cahier, — observer la triste résignation avec laquelle vous vous arrachez à votre volume de Cardan, ce nouveau trésor qui a encore pour vous tous les charmes de la première jouissance ! Mais suivre les mouvements des muscles de votre front qui se contractent tout à coup sur une fausse quantité ou une locution barbare ; mais vous entendre proférer cette horrible exclamation : *Papæ!* qui signifie, j'en suis sûr, quelque chose de plus, échappée de vos lèvres, que lorsque le latin, étant encore une langue vivante, *papæ* pouvait être une expression naturelle, sans pédantisme ! ... Non, non... Je préférerais mille fois éterniser mes bévues classiques et rester dans les ténèbres de la plus crasse ignorance, plutôt que d'aller m'éclairer au flambeau de votre érudition, en vous arrachant cette infernale interjection : *Papæ!*

Et puis, mon père, si on lui soumettait une page de vers qu'on croyait assez heureusement tournés, prenait sa plume et, tranquillement, d'un air réfléchi, il en raturait les deux tiers pour leur en substituer qu'on trouvait excellents, certes, mais sans pouvoir exactement expliquer pourquoi : le lui demandait-on, mon père hochait la tête d'un air de désespoir et vous disait : « Pourquoi ? Mais vous devriez sentir pourquoi ! »

Bref, l'érudition classique était pour lui comme la poésie ; il ne pouvait pas plus vous l'enseigner que Pindare n'aurait pu vous enseigner à faire une ode. Vous respiriez l'arome, mais il vous était aussi difficile de le saisir et de l'analyser que d'enlever le parfum d'une rose dans le creux de votre main. Je laissai bientôt mon père lire en paix le Cardan et corriger les épreuves du *grand ouvrage* qui, par parenthèse, avançait bien lentement. L'oncle Jack avait insisté pour qu'il fût imprimé in-quarto avec des planches ; ces illustrations exigeaient un temps immense et devaient coûter une somme énorme... Ces frais étaient l'affaire de la *Société des antilibraires*.

Pour en revenir à moi, comment parvenir à travailler sans distraction? A peine me suis-je installé dans ma chambre, me croyant isolé du monde comme un ancien Breton,

Penitus ab orbe divisus,

voilà qu'on frappe à ma porte : tantôt c'est ma mère qui s'est bénévolement engagée à faire des rideaux pour toutes les croisées (bagatelle superflue que Bolt avait oubliée ou dédaignée), et qui désire savoir comment sont disposées les draperies chez M. Trevanion : prétexte pour se rapprocher de moi et savoir si je ne suis pas à me désoler ; — car du moment où elle apprend que je me retire dans ma chambre, elle est sûre que c'est pour me livrer à ma mélancolie ; — tantôt c'est Bolt qui façonne des rayons de bibliothèque pour mon père, et veut me consulter à chaque coup de rabot, parce que je lui ai tracé un dessin gothique dont il est enthousiasmé ; tantôt c'est Blanche, à qui, dans une heure de fatale inspiration, j'ai entrepris de donner des leçons de dessin!... elle arrive, sur la pointe du pied, protestant qu'elle ne me troublera pas, et elle reste si tranquille sur sa chaise qu'elle me fait perdre toute patience. Tantôt, et plus souvent encore, c'est le capitaine qui a besoin de moi pour faire une promenade, monter à cheval, pêcher à la ligne. Et, par saint Hubert (le patron de la chasse!) le brillant mois d'août est venu... le gibier abonde sur ces landes sauvages, — et mon oncle m'a fait cadeau du fusil dont il se servait à mon âge : — c'est un fusil à un coup, avec une batterie à pierre... Je ne sais si vous auriez ri en le voyant dans les mains du capitaine. J'avoue que, dans les miennes, il m'était assez agréable de pouvoir rejeter sur la vieille batterie les étranges exploits de ma maladresse. — En un mot, le temps passait bien vite : si mon oncle et moi nous avions nos heures sombres... nous savions, du moins, forcer ces heures de fuir, et nous réussissions mieux à cette chasse qu'à celle des lièvres ou des perdreaux.

Enfin, quoique les alentours immédiats de la tour de mon oncle fussent si arides et si déserts, à quelques milles au delà le pays devenait plus intéressant ; à nos yeux s'offraient maint site poétique ou grandiose, et parfois nous sé-

duisions mon père qui abandonnait Cardan pour passer des journées entières sur les rives de quelque beau lac.

Entre autres excursions, j'en fis une tout seul à ce château où mon père avait connu le charme et les angoisses de cette épreuve du premier amour dont mon propre cœur conservait encore les cicatrices récentes. La maison, grande et imposante, était fermée. Les Trevanions n'y étaient pas venus depuis des années ; on avait réduit au plus petit espace possible les jardins et le parc d'agrément. Vous n'y remarquiez ni ruine, ni délabrement, — M. Trevanion ne l'aurait jamais souffert ; — mais partout se trahissait l'absence prolongée des propriétaires. Je pénétrai dans l'intérieur à l'aide de ma carte et d'une demi-couronne. Je vis ce mémorable boudoir !... Je crus reconnaître la place même où mon père avait entendu la sentence qui devait changer le cours de sa vie ; au retour, ce fut avec une nouvelle tendresse que je contemplai son front si calme, et je bénis du fond du cœur cette affectueuse compagne dont l'amour patient en avait banni les derniers nuages.

Quelques jours après notre arrivée, j'avais reçu une lettre de Vivian ; elle avait été envoyée d'abord chez mon père, à l'adresse que j'avais donnée, et de là on me l'avait fait passer dans le Cumberland. Cette lettre était courte, et elle me parut exprimer une certaine satisfaction. Vivian croyait, disait-il, qu'il venait enfin de prendre le bon chemin et qu'il comptait le suivre... Le monde et lui étaient devenus meilleurs amis ; mais, ajoutait-il, pour continuer d'être bien avec le monde, le moyen unique consistait à le traiter comme un tigre apprivoisé, en ayant l'épieu ferré dans une main et de l'autre caressant la bête féroce. L'enveloppe de sa lettre renfermait un billet de banque dont la valeur soldait sa dette et au delà. Vivian me pria de lui garder le surplus jusqu'à ce qu'il le réclamât en qualité de millionnaire. Il ne me donnait aucune adresse ; mais le timbre de la poste indiquait qu'il m'avait écrit de Godalming. — Ayant eu l'impertinente curiosité de consulter une vieille description topographique du comté de Surrey, je trouvai ce paragraphe dans un itinéraire ajouté en supplément au volume : « A gauche du bois de hêtres, trois milles plus loin que Godalming, vous avez une vue de la résidence élégante de Francis Vivian, Esq. » A en juger par la date de

l'ouvrage, le susdit Francis Vivian pouvait être le grand-père de mon ami, son homonyme. Plus de doutes donc sur la famille de cet enfant prodigue.

Cependant les vacances de l'été allaient bientôt finir, et tous les hôtes du pauvre capitaine se préparaient à le quitter. Par le fait, nous avions longuement usé de son hospitalité. Il fut convenu que j'accompagnerais mon père et ma mère à leurs *pénates*, si négligés depuis le séjour que nous avions fait à Londres. De là je devais me rendre à Cambridge.

Notre séparation fut pénible... Dame Primmins elle-même versa des larmes en serrant la main de Bolt ; comme de raison, Bolt, ancien soldat, était un homme attentif pour le sexe. Les deux frères ne se contentèrent pas de se serrer la main ; — ils s'embrassèrent tendrement, comme le font rarement aujourd'hui les frères parvenus à leur âge, excepté sur le théâtre. Blanche, un bras passé autour du cou de ma mère, un autour du mien, me balbutia dans l'oreille en sanglotant : « Mais je veux être votre petite femme, au moins, je le veux. » Finalement, la voiture de louage nous reçut tous une seconde fois, excepté la pauvre Blanche... qui nous fit faute quand nous l'eûmes perdue de vue.

VI

Alma mater ! alma mater ! Auguste mère ! auguste mère ! salut ! Nos modernes novateurs, avec leurs belles théories d'éducation, peuvent te critiquer ; mais tu es une véritable mère lacédémonienne : — austère et implacable comme la vieille matrone qui mura le temple où s'était réfugié son fils Pausanias... apportant elle-même la première brique pour l'ensevelir ainsi tout vivant ; austère et implacable, dis-je, mais pour les fils indignes de toi ; pleine d'une majestueuse tendresse pour les autres (1).

Il est plus d'un jeune homme qui va à Cambridge (je ne parle pas d'Oxford, ne connaissant pas cette université), qui va, dis-je, à Cambridge, uniquement pour la forme,

(1) Pausanias était accusé d'intelligence avec les ennemis de Sparte. Sa mère avait nom Anchi'tée. Cet événement eut lieu l'an 477 avant J.-C.

c'est-à-dire pour se faire inscrire sur les registres d'un collège, passer trois ans à figurer parmi les étudiants, *οι πολλοι*, et obtenir ses grades, si faire se peut; un jeune homme qui n'a pas d'autre but, trouve en effet l'université une mère au cœur de pierre : la rue d'Oxford à Londres n'est pas plus indifférente aux passants; cette rue, si durement apostrophée par l'immortel mangeur d'opium (1). Mais celui qui veut lire, travailler, profiter de tous les avantages que la science et la littérature lui offrent, choisir judicieusement ses amis, — c'est-à-dire distinguer dans cette vaste fermentation des jeunes idées ce qu'il y a de bon et ce qu'il y a de mauvais, — s'associer au bon et repousser le mauvais, — celui-là peut féconder ses trois ans d'étude et cueillir, au bout de ces trois ans, des fruits immortels; — oui, ces trois ans peuvent être noblement employés, alors même qu'il faut passer sur le pont aux Anes pour pénétrer dans le temple de l'Honneur.

On nous annonce d'importants changements dans le système académique : on prétend que désormais les mathématiques n'auront plus le premier rang à Cambridge, et que les palmes d'honneur seront accordées aux disciples heureux des sciences morales et des sciences naturelles. A côté de l'antique trône de la déesse Mathesis, ils ont placé, dit-on, deux fauteuils très-utiles, *deux fauteuils à la Voltaire*. Je n'ai pas d'objection à cela; mais, selon moi, des trois années de la vie scolaire, ce que je trouve excellent, c'est bien moins la chose apprise que la persévérance opiniâtre à apprendre quelque chose.

Sous un rapport, il fut heureux pour moi d'avoir vu un peu le monde réel — le monde de la capitale — avant de voir son imitation, le monde universitaire. Ce qu'on appelait plaisir dans celui-ci, aurait pu me séduire si j'étais tombé là directement de la pension philhellène; mais après que j'avais vécu de la vie de Londres, ce prétendu plaisir n'avait plus d'attraits pour moi. Boire jusqu'à l'ivresse, jouer gros jeu, un mélange de rusticité affectée et de dépenses extravagantes, voilà quelle était la mode lorsque j'étais à l'université, *sub consule Planco*, — c'est-à-dire

(1) M. Quincy, critique distingué, connu par son ouvrage le *Mangeur d'opium*.

quand Wordsworth était le principal du collège de la Trinité : c'est peut-être changé aujourd'hui.

Mais j'avais déjà moralement passé l'âge où de semblables exemples pouvaient être dangereux pour moi. Tout naturellement donc je me trouvai en dehors de la société des oisifs, et je fréquentai souvent celle des studieux.

Toutefois, à parler franchement, je n'avais plus mon ancien goût pour les livres. Si mon initiation au grand monde me préservait de me livrer aux excès de la vie d'étudiant, elle avait aussi augmenté ce besoin d'activité pratique qui était un des éléments naturels de mon caractère. Hélas ! en dépit de la leçon que j'avais puisée dans la biographie de Robert Hall, maintes fois le souvenir du passé était si cruel, que je désertais brusquement ma chambre solitaire, poursuivi par des visions trop charmantes et cherchant par quelque violente fatigue corporelle à éteindre la fièvre de mon cœur. Cette ardeur de la première jeunesse, qu'il est si utile de consacrer à l'étude, je l'avais prématurément consumée sur les autels d'un culte moins sévère. J'avais donc beau travailler, c'était avec une *sensation de travail* que le véritable amant de la science ne connaît jamais, — ainsi que je l'éprouvai dans une autre époque de ma vie. La science — cette image de marbre — s'anime de la chaleur de la vie, non sous les coups du ciseau, mais par le culte du sculpteur. L'artiste qui ne se donne à elle que mécaniquement ne trouve qu'une statue muette.

Chez l'oncle Roland, un journal était chose rare. A Cambridge, même parmi le monde des lecteurs littéraires, les journaux avaient leur importance. On s'occupait beaucoup de politique, et j'étais à peine depuis trois jours à Cambridge, que j'entendis parler de M. Trevanion. Les journaux politiques avaient donc leurs charmes pour moi. La prédiction de mon patron sur lui-même, semblait à la veille de s'accomplir. La presse répétait des bruits de changements de cabinet; le nom de M. Trevanion revenait sans cesse, loué ici, critiqué là, tantôt porté bien haut, tantôt bien bas : les journaux se le renvoyaient comme un volant poussé par des raquettes. Cependant les changements n'avaient pas lieu et le cabinet tenait bon.

Il est une colonne spéciale du *Morning-Post*, où, sous le titre général de :

FASHIONABLE INTELLIGENCE

sont enregistrés les grands et petits événements de la haute société. Pas un mot là d'une nouvelle qui m'eût plus agité que les conquêtes ou la décadence d'un empire, à plus forte raison qu'un remaniement de cabinet : pas la moindre insinuation « sur les prochaines fiançailles de la fille et unique héritière d'un membre riche et influent de la chambre des communes » style du *Morning-Post*. Seulement, de temps en temps, lorsque le journal faisait le dénombrement des hôtes distingués qui avaient honoré ou embelli de leur présence la soirée de quelque chef de parti, je sentais mon cœur venir expirer sur mes lèvres si je lisais les noms de lady Eléonor et de miss Trevanion.

Mais parmi tous ces prolifiques organes de la presse périodique, — postérité reculée du grand ancêtre dont je porte le nom (car je suis fidèle à la foi de mon père), où était le *TIMES LITTÉRAIRE*? Qu'est-ce qui avait si longtemps retardé l'épanouissement de ses feuilles promises? Pas la plus petite follicule, sous forme de prospectus, n'était encore sortie de l'imprimerie. J'espérais, au fond de mon cœur, que l'entreprise était abandonnée, et je me gardais bien d'en parler dans les lettres que j'écrivais à la maison de peur d'en ressusciter l'idée. Mais, à défaut du *TIMES LITTÉRAIRE*, il parut un nouveau journal, journal quotidien aussi, un long, mince et maigre rejeton de la presse, avec une vaste tête en guise de programme, qui, pendant trois semaines successivement, précéda le premier article; le corps de cette feuille nouvelle se composait de fins et subtils paragraphes, et les annonces qui lui servaient de jambes étaient le plus pauvre appendice de ce genre que j'aie vu à la première ou à la dernière page d'un journal. Et cependant cet avorton avait un titre grandiose, un titre qui évoquait le souvenir de toutes les jouissances gastronomiques et commerciales de la Cité, un titre à faire souscrire Falstaff et les aldermen, un titre qui avait un parfum de venaison et de soupes à la tortue... il s'appelait :

LE CAPITALISTE.

Tous ces fins et subtils paragraphes étaient entrelardés de recettes pour faire de l'argent. Il y avait un Eldorado

dans chaque phrase. A en croire ce journal, jamais, jusqu'alors, personne n'avait encore trouvé le juste intérêt de ses livres, shellings et sous sterling... Vous auriez tourné le dos à vingt pour cent. On y entretenait souvent le lecteur de l'Irlande... pas de ses injures et de ses malheurs, Dieu merci, mais de ses riches pêcheries; on y demandait ce qu'étaient devenues les perles qui avaient jadis rendu la Grande-Bretagne si fameuse; — puis venaient une savante digression sur certaines sciences longtemps perdues et heureusement redécouvertes, — une ingénieuse proposition de convertir la fumée des cheminées de Londres en engrais par un nouveau procédé chimique, — une recommandation aux pauvres de faire éclore des œufs comme les anciens Égyptiens, — des projets agricoles pour semer d'oignons les terres incultes, d'après le système adopté près de Bedford... produit net d'une centaine de livres sterling par arpent! Bref, selon ce journal, tout lopin de terre pouvait nourrir son homme, et tout shelling être comme le sac d'Hobson, « le procréateur fécond de cent autres (1). » Pendant trois jours, dans la salle de lecture du club de l'u-

(1) Le lecteur doit préférer ici une note à un équivalent, la comparaison de l'auteur étant toute locale : Tobias Hobson était un simple voiturier-messager entre Londres et Cambridge, mais homme d'industrie et d'invention, qui a laissé une réputation proverbiale. Il imagina le premier de tenir des chevaux de louage; peu à peu son écurie en contint jusqu'à quarante, dont les étudiants surtout profitaient quand ils voulaient faire des parties de plaisir et des excursions. Hobson avait établi que celui qui se présentait pour louer un cheval devait prendre le plus proche de la porte, afin que chaque cavalier eût la même chance et que chaque cheval fût monté à son tour : d'où ce proverbe de Cambridge : *C'est le choix d'Hobson*, quand vous êtes forcé d'accepter une chose et que vous auriez voulu en choisir une autre. Tobias Hobson dirigea si bien les diverses branches de son industrie, qu'il mourut riche (en 1630, âgé de quatre-vingt-six ans). Il avait fait construire une conduite d'eau à ses frais. Son portrait à *fresque* a été conservé longtemps sur le mur d'une auberge de Cambridge, rue Bishop-Gate : il était représenté portant sous le bras un sac plein de livres sterling avec cette inscription :

The fruitful mother of a hundred more.

La mère féconde de cent autres.

nion, nous n'entendîmes parler à Cambridge que de ce journal. Les uns en haussaient les épaules, les autres en riaient; quelques imaginations se contentaient d'exprimer l'étonnement, jusqu'à ce qu'un mathématicien taquin, qui venait de passer sa thèse et avait du temps de reste, envoya au *Morning-Chronicle* une lettre où, prenant à partie le *Capitaliste*, il démontra que certain article, sur lequel l'attention était spécialement appelée (malheureux *Capitaliste*!) contenait plus de bévues qu'il n'en eût fallu pour encombrer la fameuse île de Laputa dans les Voyages de Gulliver. Après l'apparition de cette lettre, personne ne daigna plus lire le *Capitaliste*. Combien de temps encore traîna-t-il son existence? Je ne le sais; mais il est certain qu'il ne mourut pas d'une *maladie de langueur*.

Je ne pensais guère, lorsque je me joignais à ceux qui riaient du *Capitaliste*, que j'aurais plutôt dû le suivre à son tombeau avec le crêpe du deuil au chapeau. — Cœur dur que j'étais! Mais, semblable à maint poète, ô *Capitaliste*! tu ne devais être découvert, apprécié, estimé à ta juste valeur et pleuré, qu'après ta mort et ton enterrement, — lorsque fut présenté le mémoire des frais de tes funérailles.

Le terme de mon premier stage universitaire venait d'arriver, lorsque je reçus une lettre de ma mère, — une lettre alarmante, écrite avec une telle agitation et si peu intelligible à la première lecture, que tout ce que je crus comprendre, c'est qu'une grande calamité était tombée sur nous... Je m'arrêtai court et fléchis les genoux, priant le ciel de conserver la vie et la santé à ceux que cette catastrophe semblait plus particulièrement menacer... Mais, après avoir relu la dernière phrase — un peu effacée, — qu'il me fallut relire jusqu'à trois fois, je pus enfin m'écrier: « Loué soit le ciel, loué soit le ciel! Ce n'est, après tout, qu'une perte d'argent! »

FIN DU TOME PREMIER.